
U d'/of OTTAWA
39003001361616

LE MARIAGE

DE

MADAME ROLAND

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en février 1896.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1160.



M. J. PHLIPON. gravée par son pere. à 19 ans, [illegible]

LE MARIAGE

DE

MADAME ROLAND

TROIS ANNÉES

DE CORRESPONDANCE AMOUREUSE

1777-1780

PUBLIÉE AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR A. JOIN-LAMBERT

Deux portraits en héliogravure



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1896



LE MARIAGE

DE

MADAME ROLAND

TROIS ANNÉES

DE CORRESPONDANCE AMOUREUSE

1777-1780

PUBLIÉ AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR A. JOIN-LAMBERT

Deux portraits en héliogravure



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—

1896

A MONSIEUR LOUIS PASSY

Vous connaissiez ce manuscrit autographe.

Vous en jugiez la plupart des pages curieuses et si belles que ous en aviez déjà détaché et publié quelques-unes. C'était prendre late et annoncer le projet de faire davantage. Sans votre absolu léfaut de loisirs vous eussiez réalisé la publication complète du locument aimé. Pour m'avoir admis au partage du plaisir de le nettre en lumière, il vous a fallu aussi beaucoup de bienveillante onfiance. Je n'espérais la justifier à peu près qu'à la condition de orner ma tâche à préparer le gros du travail, et comptais qu'il ous serait réservé de dégager des lettres l'intérêt psychologique u'elles contiennent, de donner aux commentaires la forme et le ini. Vous n'avez pas ménagé les encouragements, les indications tiles et les conseils éclairés. Mais, une fois l'étude faite, de mon nieux, vous avez jugé que je devais en garder la responsabilité.

Je regrette que votre nom ne soit pas associé à une œuvre ommune, suivant votre première intention. Je le regretterais urtout si le document publié, trop peu recommandé auprès du ublic, devait en éprouver quelque tort.

Mais il est donné en entier et intact. Les explications qui le récèdent ne sauraient en altérer le texte ou le sens, ni influer ur l'impression à retirer de sa lecture. Bien qu'abondante et

complexe, la pensée des deux correspondants est assez transparente pour se passer, à la rigueur, sinon de tout éclaircissement, au moins d'appréciations, et pour ne pas souffrir de ces dernières si elles ne sont pas ce qu'elles devraient être.

Soyez, en tout cas, remercié par moi, du fond du cœur, de m'avoir mis en main ces feuilles confidentes de tant d'émotions, et espérons ensemble que le public estimera, comme nous, qu'elles méritaient de lui être soumises.

A. J. L.

INTRODUCTION

I

Le manuscrit. — Son histoire. — Son caractère et son intérêt.

Mme Roland est surtout connue par ses Mémoires; mais elle n'y est pas tout entière.

Les feuilles écrites dans sa prison furent confiées à Bosc, qui, fidèle exécuteur des intentions de l'auteur, fit paraître en 1796 l'*Appel à l'impartiale postérité.*

Champagneux, l'autre ami non moins intime et dévoué, reçut en dépôt, ou prit soin de recueillir et de sauver la plupart des autres papiers. Il en a publié quelques-uns (1).

Le mariage de son fils et d'Eudora Roland, seul enfant laissé par M. et Mme Roland, ajouta le lien de la famille à ceux de la tutelle et de l'amitié.

Des mains de Mme Champagneux, les papiers de famille passèrent dans celles de sa fille unique mariée à M. Chaley, ingénieur, et l'un des premiers constructeurs de ponts suspendus.

C'est en exécution des volontés de Mme Chaley que, le 15 décembre 1888, les manuscrits dont notre correspondance fait partie ont été remis à la Bibliothèque nationale. Les amis de l'histoire lui doivent être reconnaissants.

S'il y a eu quelque choix, il a dû être fait par Mme Champagneux ou par M. et Mme Chaley, sans doute avec l'assistance et les bons conseils de M. Faugère, leur ami.

(1) Seconde édition des Mémoires, augmentée d'œuvres antérieures au mariage, de lettres et notes de voyages (1800).

La descendance de M. et de Mme Roland est représentée aujourd'hui par trois filles de Mme Chaley, et par les enfants de deux d'entre elles.

Les lettres échangées entre Marie-Jeanne Phlipon et Roland qui ont précédé et amené leur mariage, jusqu'alors inconnues du public, sont-elles de telle valeur qu'elles méritent de lui être soumises ? Le manuscrit inédit éclaire-t-il de quelques rayons nouveaux une période, une heure de l'histoire, ou du moins des figures déjà en évidence et dignes d'y être replacées davantage? Si tout n'a pas été dit sur Mme Roland et sur le compagnon de sa vie, ne s'est-on pas déjà assez occupé d'elle et de lui?

Sur certaines femmes célèbres, l'enquête historique reste ouverte et la curiosité du public se tient éveillée. Aux arrêts définitifs il manque encore des considérants. A l'égard de la sainteté, du crime ou du vice, d'une Blanche de Castille ou d'une Frédégonde la postérité n'a pas éprouvé d'embarras; son jugement est sommaire et sans appel; elle n'y revient pas.

Avec Marie Stuart, ce sont les circonstances atténuantes ou aggravantes que l'on vient plaider tour à tour. Sans cesse Mme de Sévigné suscite des admirations rajeunies ou quelque légère querelle. Mme Roland est de celles sur lesquelles le dernier mot n'est pas dit. Ames, cœurs et visages ont leurs heures et leurs âges. Beauté, charme, esprit, talents, passions sont choses mobiles, diversement aperçues suivant les époques et les dispositions de ceux qui regardent.

Les lettres que nous publions de Roland et de Marie-Jeanne Phlipon (elle n'était pas encore Mme Roland), répandront sur quelques traits de leurs physionomies une nouvelle et vive lumière. Comme ce document inédit ne se rapporte pas à l'époque publique et agitée de leur existence, il ne devra ranimer aucune controverse; les opinions sur leurs rôles politiques ne seront pas remises en question. Mme Roland reste la femme et la mère que pe

gnent ses lettres à Bosc et à Bancal des Issarts, l'amie et l'inspiratrice des Girondins, à laquelle l'histoire a dû faire une grande place. Rien n'est changé à l'inoubliable tableau que nous font les Mémoires de la première jeunesse, de l'aurore et de l'épanouissement.

L'amie des demoiselles Cannet comporte quelques retouches ; la correspondante de Roland, pendant les trois années de préparation de leur mariage, est tout entière à connaître.

La correspondance inédite nous montre Marie Phlipon ébauchant avec Roland et composant, presque en auteur expert, un roman qui aboutit au mariage. L'esprit, les idées et quelques calculs en font d'abord les frais. Puis, de part et d'autre, s'insinuent à la fois, mélange curieux, le sentiment avec sa tendresse et ses orages, les manèges d'une diplomatie compliquée et d'une réflexion puissante.

C'est, dirions-nous, à Mme Roland « fiancée » que nous avons affaire, si le mot ne convenait aux Ophélies et aux Juliettes, plutôt qu'à cette jeune romaine à la Plutarque, chez laquelle la vigueur de l'intelligence précise le rêve, domine l'attendrissement et gouverne l'émotion.

II

Marie-Jeanne Phlipon, d'aprés les portraits. — Jugements politiques et littéraires. — Bibliographie.

Avant de nous attacher à l'œuvre et de faire ressortir ce qu'elle renferme d'original et de curieux, donnons un premier coup d'œil aux deux correspondants. Leurs traits de la période historique sont dans toutes les mémoires, presque populaires, mais nous avons à nous les représenter tels qu'ils étaient quinze ans plus tôt, au moment où ils vont se connaître et s'écrire.

Sur Mme Roland et surtout sur Roland, peintres et graveurs se sont moins exercés que les pamphlétaires, les chroniqueurs et les historiens. Nous devons moins de renseignements au pinceau et au burin qu'à la plume. La mort a coupé court à la période durant laquelle les modèles ont été en vue, et s'ils n'étaient pas étrangers aux préoccupations d'art et d'avenir, ils ont songé à faire figure devant l'histoire plutôt que dans les galeries des musées. Pourtant le portrait à l'huile de Mme Roland par Heinsius à Versailles, le camée de Langlois, les gravures de Pasquier, de Gaucher, de Bonneville, de Levachez, de Guenedey, de Gervais, de Baudran, de Nicollet, celle de Marie Phlipon attribuée à son père lui-même (1) suffisent à faire revivre cette plénitude de santé intellectuelle et physique, cette vivacité, cette franchise d'expression, où l'on ne

(1) Nous devions reproduire de préférence cette gravure, la seule qui représente Mme Roland avant son mariage et avant la Revolution. Le hasard d'une heureuse rencontre, advenue à un chercheur éclairé, l'a fait entrer, il y a quelques années, au musée Carnavalet. Au bas du portrait est écrit qu'il représente *M. J. PHLIPON gravée par son père à 19 ans. Jer 1773. Née en mars 1754.* A l'aspect de l'encre, à l'écriture et même à l'erreur de 10 ans commise sur l'âge, on peut juger cette mention sincere et contemporaine. Quelqu'un qui sciemment eût voulu tromper sur l'attribution (et pourquoi d'ailleurs?) ne se fût pas trompé sur l'âge. Un faussaire prend ses précautions. L'inscription étant antérieure à la Revolution, on comprend d'autant mieux que son auteur n'ait pas fait grande attention à l'âge d'une personne non encore célèbre.

Est-ce un exemplaire du portrait gravé que Mme Roland raconte dans ses mémoires avoir donné (9 janvier 1775) à Sophie Cannet et à Sainte-Agathe ? Phlipon père l'aurait fait *dessiner*, *retoucher* par un maître et tirer chez un imprimeur. Elle avait 21 ans.

Ce passage des Mémoires confirme la suscription du portrait. Si Phlipon père n'est pas l'auteur du dessin, il l'a du moins gravé, bien que ce ne soit pas dit expressément, puisque les retouches seules sont d'une main plus habile. L'exécution à l'eau-forte, retouchée au burin, ne dément pas ce que la fille dit du médiocre talent d'artiste de son père, et c'est bien une jeune fille de 21 ans qui est représentée dans l'exubérance, plutôt exagérée par le dessin, de sa belle et robuste santé. La mollesse des lignes fait penser à un élève de Greuze (justement Marie Phlipon a fréquenté chez ce peintre) travaillant d'après une nymphe de Puget.

Quant à la date du portrait, *Janvier* sur la gravure et dans les Mémoires, mais 1773 sur la premiere et 1775 dans les seconds, la difference d'année peut aussi bien venir de Mme Roland écrivant en 1793 et se trompant sur un détail, ce qui lui arrive parfois, que d'une inexactitude de la légende.

trouvait ni la beauté régulière, ni les raffinements de la distinction mondaine, ni peut-être une grâce très féminine, mais qui pourtant frappaient vivement les contemporains et laissaient une ineffaçable impression. La plupart, il est vrai, de ceux que séduisaient la dignité naturelle de son attitude, l'élégance de sa taille, l'aisance de ses mouvements, le bienveillant sourire d'une bouche fraîche, le regard de ses yeux noirs prompts à refléter les idées et les émotions du cœur, ceux que cette vue prévenait en sa faveur, subissaient aussi le charme de l'entendre, et si, comme à Lemontey, leur venait quelque velléité de résistance, elle ne durait guère. « La première fois, dit-il, que je la vis, elle réalisa l'idée que je « m'étais faite de la petite fille de Vevey, qui a tourné tant de « têtes, de la Julie de J.-J. Rousseau. Et quand je l'entendis, « l'illusion fut encore plus complète. Mme Roland parlait bien, « trop bien. L'amour-propre aurait bien voulu trouver de l'apprêt « dans ce qu'elle disait, mais il n'y avait pas moyen. C'était « simplement une nature trop parfaite. Esprit, bon sens, pro- « priété d'expressions, raison piquante, grâce naïve, tout coulait « sans étude entre des dents d'ivoire et des lèvres rosées : force « était de s'y résigner. »

Cette page la représente avant 1789, quelques années après son mariage (1780). Elle s'applique aussi bien à la jeune fille de 25 ans (elle était née en 1754), dont nous publions les lettres de 1776 à 1780.

On sait comment, dans ses Mémoires, elle s'est jugée et dépeinte elle-même, sans sévérité, mais sans flatterie.

Ces portraits peints, gravés ou écrits de Mme Roland, expliquent son mot en réponse à un jugement peu favorable de Camille Desmoulins : « Je ne lui ai jamais parlé. »

Lemontey complète le tableau : « Dans le cours de la Révolu- « tion je n'ai revu qu'une seule fois Mme Roland; c'était au mo- « ment du premier ministère de son mari. Elle n'avait rien perdu

« de son air de fraîcheur, d'adolescence et de simplicité; son « mari ressemblait à un quaker dont elle eût été la fille, et son « enfant voltigeait autour d'elle avec des cheveux flottant jusqu'à « la ceinture; on croyait voir des habitants de la Pensylvanie « transplantés dans le salon de M. de Calonne. Mme Roland ne « parlait plus que des affaires publiques, et je pus reconnaître que « ma modération lui inspirait quelque pitié. Son âme était exal- « tée, mais son cœur restait doux et inoffensif. Quoique les grands « déchirements de la monarchie n'eussent point encore eu lieu, « elle ne se dissimulait pas que des symptômes d'anarchie com- « mençaient à poindre, et elle promettait de la combattre jusqu'à « la mort. » On peut lire des volumes sur Mme Roland sans rencontrer autant de nuances délicates et d'appréciations exactes résumées en aussi peu de lignes.

Les ouvrages qui se sont occupés d'elle ou lui sont consacrés forment une petite bibliothèque. Elle, qui a tant écrit, a fait beaucoup écrire, et c'est un genre d'immortalité auquel elle a dû n'être pas insensible, en tant qu'il lui a été donné de l'entrevoir. Ayant, à son honneur, disposé sa vie en conséquence, elle a prévu n'avoir rien à y perdre, et par application du proverbe, qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même, elle a écrit ses Mémoires, apologie suivant les uns, confession suivant les autres. Elle eût admis les deux expressions, qu'elle a eues certainement à la pensée. Grâce aux soins de Bosc, son ami, *l'Appel à l'impartiale postérité* a paru en 1795, en un moment d'apaisement et d'impartialité relative. C'est par là, et en se présentant elle-même, qu'elle est entrée dans l'histoire. Depuis lors, l'auteur et l'œuvre ont été passés au creuset; le métal a été trouvé bien sonnant. Elle a, ce qui n'est que prudent, raconté les faits avec exactitude, et, ce qui est plus méritoire, ses intentions ont été sincères. Elle n'a pas souffert des parties colorées ou obscures remises au point, des lacunes inconscientes ou voulues qu'on a pu combler. Elle n'a

guère eu de détracteurs de parti pris que durant sa vie : les ennemis politiques de Roland et des Girondins. Parmi les contemporains qui, en écrivant leurs souvenirs, ont parlé d'elle et de Roland, plusieurs politiquement ou personnellement défavorables, tels le comte Beugnot, Fontanes et même Bruyard, sont revenus à la sympathie ou du moins à l'estime. La cause a risqué d'être compromise par le plaidoyer trop chaud de Lamartine, où il entre plus de poésie et d'enthousiasme que de critique. Dans les ouvrages de MM. Thiers, Mignet, Michelet, Louis Blanc, Henri Martin, le rôle de Mme Roland et de Roland se confond avec le tableau général de la Révolution. Plus récemment, M. Gréard, se souvenant que Mme Roland s'est préoccupée de l'éducation des femmes, qu'elle avait écrit à ce sujet un mémoire pour une académie, et qu'elle a été un exemple extraordinaire et exceptionnel du développement spontané suivant les préceptes de *l'Émile*, lui a fait une place parmi les théoriciens de l'éducation féminine, en compagnie de Fénelon, de Mmes de Maintenon, de Lambert, d'Épinay et de J.-J. Rousseau. A la suite de rééditions plus complètes des Mémoires, de la publication de lettres inédites, et d'études substantielles des éditeurs MM. Dauban et Faugère, Sainte-Beuve a écrit un de ces articles où, à travers les arabesques exquises du style et de la pensée, il savait si bien, en paraissant effleurer, dire presque le dernier mot de tout. M. Scherer a traité le sujet d'après les mêmes documents et dans le même sens. Une étude à laquelle on ne peut désormais que se reporter et emprunter est celle de M. Dauban. On y trouve expliqués, commentés, tous les documents jusqu'alors connus. Après lui, il n'y a à revenir sur la vie de Mme Roland que si elle-même fournit de nouveaux manuscrits à publier et à consulter.

Lemontey, Beugnot, Riouffe, Mme Roland elle-même, et beaucoup d'autres, nous montrent de quels yeux elle a été vue, comment l'ont jugée ses contemporains. Ces jugements portent sur la

femme de 36 à 39 ans, mariée et mère, qui se précipite dans la lutte, affronte la mort héroïquement dans la force de l'âge, à l'heure où elle ressent les plus vives atteintes de l'amour, et brille d'un tel éclat que ses ennemis, pour la perdre, mais lui rendant un involontaire hommage, l'appellent la *Reine* Roland. On sait quelles sont alors ses conceptions politiques, ses ambitions ; comment elle comprend la vie, à voir l'usage qu'elle en fait; comment elle ressent et souhaiterait l'amour, à en juger, par celui qu'elle aime, jeune et brave, mais rêveur et mélancolique, par la façon dont elle l'aime, passionnée, mais idéale et sans faiblesse.

On pourrait croire que cet état d'esprit et de cœur a été celui d'un âge de sa vie, ou mieux encore d'une époque révolutionnaire dont le souffle a suscité dans les âmes tant d'exaltation et tant d'orages. Que Roland, écrivain, philosophe de longue date, ait eu ses idées arrêtées avant la Révolution, y ait pris une part à peu près conforme à ses premières conceptions, ce n'est pas surprenant. Est-il aussi vraisemblable qu'avant de le connaître une jeune fille, d'elle-même, sous la seule influence des idées régnant dans les régions philosophiques, soit parvenue au même état d'âme ? Certes, ses Mémoires le déclarent et l'expliquent avec force détails sur ses fréquentations, sur ses lectures, sur ses réflexions, sur les conclusions qui en sont sorties ; mais ils sont l'œuvre de l'héroïne politique. Quiconque se présente à la postérité, et écrit pour elle, s'attache à montrer de la suite, de la constance dans les idées. Les lettres aux amis Bosc et Bancal des Issarts sont postérieures au mariage; on serait tenté d'y trouver l'influence, sinon de la Révolution, du moins de Roland. Celles aux demoiselles Cannet sont seules de la jeune fille ; elles portent sans doute des traces, voire même des marques assez nettes d'une âme indépendante et hardie ; mais adressées à des jeunes filles pieuses, croyantes, de famille et de sentiments monarchiques, Marie-Jeanne Phlipon n'a pu y mettre à découvert, et surtout au complet, toutes les

agitations de son esprit et de son cœur. En philosophie, elle n'eût guère été comprise ni suivie par ses amies; en matière religieuse, l'accord était intermittent. Tout d'abord, elle leur confie davantage ses sentiments, ses rêves d'amour et de mariage; mais, à la fin, de ce côté encore elle se replie pour éviter des froissements personnels, et parce que ses amies ne pouvaient marcher du même pas, plus justement, n'étaient pas du même vol. Mieux que ces épanchements de jeune fille à jeune fille, que les correspondances postérieures et les Mémoires, nos lettres permettent de prendre sur le fait et de saisir sur le vif, dans les replis intimes de son âme, la future Mme Roland, au moment où elle ne porte pas encore ce titre, mais où elle est sortie de la préparation confuse et diverse de l'enfance. La jeune fille de 25 à 26 ans a pu dégager et même fixer à jamais, ce que contient sa riche et puissante nature.

III

Origine, milieu, éducation. — Goûts et aptitudes. — Croyances et direction morale. — Prétendants.

Le père de Marie-Jeanne Phlipon était maître graveur pour bijoux, étuis et objets de cette nature. Sans instruction, il avait quelque sentiment des arts et finit par avoir le goût du commerce. Marguerite Bimont, sa femme, avait apporté en dot, avec fort peu d'argent, une âme douce et une jolie figure. Son cœur sensible, son esprit agréable auraient dû l'unir à quelqu'un d'éclairé et de délicat; mais ses parents lui présentèrent un honnête homme dont l'industrie assurait l'existence, et sa raison l'accepta.

Marie-Jeanne, qu'on appela Manon, fut leur second et demeura leur seul enfant. Par sa sagesse et sa bonté, Mme Phlipon acquit

sur le caractère doux et tendre de sa fille un irrésistible ascendant. Vive sans être bruyante et naturellement recueillie, l'enfant ne demandait qu'à s'occuper et à obéir. Sous le tranquille abri du toit paternel, elle était heureuse avec des fleurs et des livres. Levée dès cinq heures du matin, lorsque tout dormait encore dans la maison, Manon se glissait doucement jusqu'à la table placée dans un coin de la chambre de sa mère, copiant, apprenant avec tant d'ardeur et de facilité, que jamais sur aucun point elle n'était prise en défaut. Si Manon avait le caractère doux et le cœur affectueux, elle avait une âme forte et une raison virile. Son père avait tenté de la dominer par l'autorité, mais il avait trouvé dans sa douce petite fille un véritable lion. Sa mère, au contraire, habile et prudente, la gagnait par le sentiment et ne rencontrait pas de résistance. Ce qui la distinguait, c'était la passion d'apprendre; elle ne lisait pas, elle relisait et prenait des extraits. Toute petite, elle faisait des cahiers pour mieux comprendre et bien retenir. Elle avait neuf ans quand elle découvrit Plutarque dans la bibliothèque de son père, et elle s'en éprit si follement que, dans le carême de 1763, elle l'emportait à l'église en guise de semaine sainte. Il ne pouvait échapper à M. Phlipon que sa fille montrait à dix ans autant de capacité que de raison, et, pour seconder ses goûts sérieux, il lui donna le *Traité de Fénelon sur l'Éducation des filles* et *les Pensées de Locke sur l'Éducation des enfants*. Ces deux ouvrages lui apprirent à réfléchir, et elle prit la très étonnante résolution d'étudier les mouvements de son âme pour les connaître et les régler. Cette enfant, qui lisait les livres les plus sérieux, expliquait très bien les cercles de la sphère céleste, maniait le crayon et le burin, se livrait à la musique et à la danse, tout cela naturellement.

Par un contraste piquant, elle était souvent appelée à la cuisine pour y faire une omelette, éplucher des herbes ou écumer le pot. Ce mélange d'études graves, d'exercices agréables et de

soins domestiques, surveillés par une mère sage et vigilante, devaient la rendre propre à tout et la préparer à supporter les vicissitudes de la fortune.

Elle a beaucoup aimé, respecté et regretté sa mère, morte avant l'époque où elle connut Roland. Bien que, dans sa correspondance soit avec Mlles Cannet, soit avec Roland, elle en parle moins que dans ses Mémoires, c'est toujours le même éloge, la même tendresse. On sent, à la distinction intellectuelle et morale dont elle lui fait honneur, que c'est à sa mère qu'elle désire être rattachée.

Trop clairvoyante pour se faire illusion sur le talent de son père, on voit dans nos lettres qu'elle le juge artisan plutôt qu'artiste, et qu'après avoir été son élève en gravure, elle y renonça, sentant qu'il n'eût su la conduire bien loin dans cette voie. Elle n'était pas moins fixée sur la conduite irrégulière de son père depuis son veuvage, et, pour s'en mieux rendre compte, elle osa pénétrer déguisée chez sa maîtresse. Les lettres à Roland montrent que si Manon eut à se plaindre de cette inconduite, d'une certaine gaucherie de caractère paternel, la fille se donna aussi des torts de forme, et manqua d'égards et d'affection dans ses jugements sévères.

Plus tard, mère à son tour, soucieuse de l'éducation de sa fille, elle ne lui reconnaît pas les facultés brillantes, qu'avant leur mariage Roland déclarait avoir droit d'attendre de leur enfant. Malgré sa réelle tendresse, elle en est humiliée.

Elle aura apprécié les liens du sang en raison de l'intelligence, de la moralité, du charme et beaucoup de l'honneur qu'en reçoit la famille.

D'enfant devenue jeune fille, elle est ornée de bien des talents qui la font remarquer partout où elle se produit. Sans compter le burin et le crayon qu'elle a montré savoir tenir, musicienne elle joue de deux instruments, le violon et la guitare, et chante agréablement; elle s'entend en peinture, fréquente les musées, le salon

annuel, l'atelier de Greuze où, devant la *Malédiction paternelle*, dont elle aperçoit certains défauts, elle dit : *que si elle n'aimait pas la vertu, il la lui ferait aimer;* mais *reproche au peintre*, en sens très contraire, *de n'avoir pas fait sa petite de la Cruche cassée assez fâchée, pour qu'à l'avenir elle n'ait plus la tentation de retourner à la fontaine.* L'observation n'est pas d'une *Agnès*. Elle écrit dans une autre lettre à Sophie Cannet *qu'elle ne l'est pas.*

Elle a appris l'italien seule et avec facilité.

Mais c'est décidément le goût littéraire et philosophique qui frappe tout le monde dans Marie Phlipon.

De bonne heure son talent d'écrire est à peu près formé. Il ne lui a pas manqué de s'exercer. Sans compter la correspondance avec les Dlles Cannet, commencée à 14 ans et poursuivie de façon plus régulière, pendant 10 ans, de 1771 à 1780, elle s'empresse de disserter sur maints graves sujets, non par tâche à remplir, mais par goût de remuer des idées et de laisser courir sa plume.

Elle compose un travail sur l'éducation, et écrit ses *Rêveries poétiques* et ses *Œuvres de loisir* qu'elle communique à ses amies Cannet. Ce sont des mémoires juvéniles remplis des incidents qui l'intéressent, et plus encore de réflexions et de digressions. La forme est souvent grave, parfois enjouée et plaisante; toujours elle est de facile venue; les manuscrits de toutes époques, même de la jeunesse, n'offrent presque jamais d'hésitations ni de ratures. Le vocabulaire gagnera au fur et à mesure en richesse et en variété; de bonne heure l'expression est élégante et suffisamment appropriée, sinon très précise.

Roland la trouve capable, à son défaut, de tirer parti de ses manuscrits. Ce sera le point de départ ou le prétexte de leur correspondance.

Bien que fils d'une dame dont Marie Phlipon n'a pas goûté la bienveillance hautaine, et frère de Mme de Favières qui a raillé la

manie d'écrire, M. de Boismorel apprécie au contraire la jeune fille et l'encourage, jusqu'à lui demander une mercuriale, une sorte de prédication anonyme pour son fils dont il n'est pas satisfait. Le sermon, attribué à Duclos, produit bon effet, et voilà Marie Phlipon directeur de conscience et auteur d'occasion.

« Mademoiselle, lui disait Sainte-Lette, vous avez beau vous en « défendre, vous finirez par faire un ouvrage. Ce sera donc sous « le nom d'autrui, lui répliquai-je, car je me mangerai les doigts « avant de me faire auteur. » Elle ne dit pas qu'elle n'écrira pas, mais elle dit qu'elle ne signera pas. A son amie Sophie : « Je ne « rêve pas pour mes *barbouillages* la fortune brillante des lettres « de Mme de Sévigné. » Mais ailleurs : « Ne brûle rien. Dussent « mes lettres être vues de tout le monde, je ne veux point dérober « à la lumière les seuls monuments de ma faiblesse, de mes sen- « timents. » Qui sait?

Plus tard, elle écrira ses Mémoires qui sont un chef-d'œuvre, ce dont elle se doute, car elle prend soin de les sauver au profit de sa mémoire politique et littéraire; et elle y met cette phrase : « S'il « m'avait été donné de vivre, je n'aurais plus eu, je crois, qu'une « tentation; c'eût été de faire des *Annales du siècle* et d'être la « Macauley de mon pays. » Écrire l'histoire, après l'avoir faite et s'y être préparé une grande place; quelle plus noble ambition? Mrs Macauley (1) pour modèle, Mme de Staël pour émule; les *Annales du siècle* eussent fait pendant aux *Considérations sur la Révolution française*. Écrivain, historien de grand talent, voilà le vrai mot de l'avenir, s'il y en avait eu un.

De quelle sorte est ce talent? sur quel fond d'idées et de sentiments s'exerce-t-il? Ses opinions sont celles des penseurs dont cette époque a subi l'influence. Comme écrivain, Marie Phlipon a

(1) Mrs Macauley (Catherine Sawbridge), auteur de divers écrits et d'une histoire d'Angleterre, de Jacques Ier à l'avènement de la maison de Hanovre. D'idées républicaines, elle se rendit auprès de Washington et défendit la Révolution française contre Burke.

les qualités et les défauts des bons publicistes, ses contemporains. Quand elle verse du côté de la raideur et de la solennité, ce travers est imputable aux auteurs acceptés pour modèles, et dont l'imitation en quelque sorte s'impose. En écrivant à Roland, elle s'adresse à un homme faisant quasi profession de philosophe et d'homme de lettres; elle apprécie et s'exagère même un peu sa valeur, et s'attache à des sujets et à des réflexions qui lui conviennent. Elle tient à sa tendresse et à sa bonne opinion littéraire, et pense que celle-ci est un des moyens d'arriver à celle-là et de la confirmer; la correspondance s'en ressent. Avec les Dlles Cannet, se tenant ou se sachant tenue pour supérieure, elle s'abandonne et se livre, sinon sans réserve, du moins sans timidité. Sa vie, ses rencontres, ses rêves, ses observations sont le thème d'épanchements sans fin. On y voit ce qu'elle a vu, on entend ce qu'elle a dit ou pensé. Grâce aux anecdotes dont elle est friande et auxquelles elle ajoute son propre sel, on y jouit de l'esprit des autres et du sien.

En présence de Roland, la supériorité d'âge réelle, celle admise ou présumée d'intelligence et de talent, celle aussi de situation de fortune et de famille, imposent à sa jeune amie. C'est à lui, plus semblable d'idées, de vues, de croyances, qu'elle s'ouvre davantage sur les grands et graves sujets. Elle oublie, ou veut faire oublier par sa haute raison, par la subtilité de ses aperçus, par la maturité de ses jugements, qu'elle est jeune, trop jeune pour lui. Elle découvre le fond sérieux et réfléchi de sa nature. Déjà, avant le mariage, elle est, de ton et d'attitude, Mme Roland, ce qu'elle sera avec son mari à Amiens, à la Platière, au ministère. La gravité du prétendant, les soucis causés par son père, le problème plusieurs fois manqué de sa destinée, ne sauraient la porter à la gaîté. Le cercle où se meuvent les deux correspondants est celui de leurs sentiments, de leurs rêves, de leurs projets d'avenir, des difficultés qui s'y opposent, de leurs différends. Ils y sont absor-

bés. Les lettres à Roland sont, à l'occasion, des professions de foi, des plaidoyers, des ultimatums diplomatiques, des actes dans un but précis. Aussi, peu ou point de ces hors-d'œuvre, renseignements et tableaux du dehors, dont tant de lecteurs sont curieux. Pourtant, la joie de vivre, l'aspiration au bonheur, l'*humour* de l'esprit, brisent souvent le cadre de la contrainte; Manon Phlipon s'abandonne au sourire et aux grâces légères, et se montre ce qu'elle est avec ses amies Cannet, ce qu'elle sera plus tard avec d'autres intimes.

Des lettres où s'échangent des sourires et même des coups destinés à séduire ou à frapper un seul cœur, où le succès poursuivi n'a rien de commun avec celui à attendre d'une galerie, ont chance de contenir un maximum de sincérité. Elles sont le roman *vécu*, surpris par les témoins posthumes; œuvre d'art, sans la préméditation de l'art, si chez les partenaires, auteurs et héros à la fois, l'esprit est vif, le cœur passionné, l'âme portée au tragique.

Une telle occasion d'étudier le document humain, si recherché, vaut pour le psychologue plus que la grande histoire, où masses et individus ne sont aperçus que de loin, aux heures mémorables, hors de la vie courante; plus que les mémoires où l'auteur prétend se montrer en négligé, mais s'ajuste et se pare; plus que le roman et le drame les plus proches de la vérité, où, pour enrichir sujet et personnages, sont réunis en une âme et sur une figure des traits empruntés à des caractères et à des visages divers. Combien il est rare, et dès lors précieux, de pouvoir ainsi scruter, dans la vie et dans des pages écrites, de curieux cas de conscience, comme fait un confesseur bienveillant et philosophe.

On peut, venons-nous de dire, avoir confiance dans la sincérité. S'il s'agissait de tous autres papiers que ceux-ci, la défiance serait permise avec Marie Phlipon; il faudrait se demander si elle n'a pas songé, pour eux, aux admirateurs et aux curieux de l'avenir. Dans sa correspondance avec une de ses amies Cannet, la mo-

destie du ton, quand déjà elle envisage l'hypothèse de cette attention, n'est-elle pas une concession aux convenances? Le numérotage des lettres échangées entre Roland et Manon Phlipon inquiète. Il n'est, on le verra, qu'une habitude d'ordre et une précaution, un moyen de contrôle exigé par les circonstances.

« Peut-être les philosophes qui veulent peindre le cœur humain « dans la suite d'un roman ou l'action d'un drame trouveront-« ils à l'étudier dans mon histoire,» a écrit plus tard Mme Roland. Elle exprime la pensée que sa correspondance la plus intime vient de nous suggérer; mais les matériaux auxquels elle songeait sont ses actes publics, ses Mémoires, certaines de ses lettres. Elle n'eût pas choisi cette série parmi les autres. Eût-elle été troublée de la voir reparaître? Certes, il en ressort quelque contradiction entre l'état de son cœur en 1780 et en 1793; c'est le fait de tout ce qui passe et se succède. Il ne dépend guère de nous de voir toujours choses et gens des mêmes yeux. Mais que Mme Roland se rassure; sans doute, quelques traits de sa figure, nous apparaissant plus précis, plus creusés, apportent çà et là une teinte d'ombre; les amis de la vie réelle dans l'art ne s'en plaindront pas; et si, la voyant de près, sans voiles ni fard, ils la trouvent plus vivante et encore belle, leur hommage n'aura que plus de prix.

Il ne suffit pas d'avoir pris la mesure de l'intelligence, des goûts artistiques ou littéraires; il faut pour les expliquer remonter à leur source, pénétrer dans le for intérieur de la conscience, discerner l'état d'âme religieux et moral.

Procédons, pour ce que chacun dérobe et souvent ignore de soi-même, comme nous l'avons fait pour ce qui se voit et se montre.

De 10 à 14 ans, Marie Phlipon eut des élans de ferveur religieuse et en garda les hautes et précises notions du devoir. L'impression des manifestations imposantes ou douces du culte, des règles austères, des délicatesses morales qui l'avaient touchée par les yeux et par le cœur, subsistera. De son propre aveu, dans les

moments de crise, la religion est son refuge; elle y revient chaque fois que le sentiment la gagne et qu'elle s'y abandonne. Après que ses lectures et ses réflexions ont détruit ses croyances, elle en sent le vide; pour le combler, elle fait appel à la raison, et pour se maintenir dans le droit chemin, elle a recours aux conseils et aux prescriptions de la philosophie. La pensée, ou plutôt la recherche de Dieu lui est familière. « Il y a un principe universel des choses (1). » A défaut de démonstration mathématique, elle en a besoin comme source de justice. Bien que, dans sa jeunesse, elle ait écrit un résumé des arguments en faveur de l'immortalité de l'âme, on ne sait trop si plus tard l'immortalité espérée n'est pas celle du songe de Scipion; dans ce cas, il y aurait beaucoup d'appelés et trop peu d'élus. Avant la Révolution, ses égards pour l'opinion générale, son respect des convictions de parents et d'amis ecclésiastiques, l'exemple et l'éducation qu'elle se juge tenue de donner à sa fille, voilent son état d'esprit. Une fois jetée dans la mêlée, la religion et surtout ses défenseurs, lui semblent un obstacle qu'il faut renverser.

En matière de mœurs, la même combinaison prévaut en elle : respect du fond, solidité inébranlable ou du moins non ébranlée des dernières barrières, mais répudiation de ce qui, dans la pudeur, peut sembler venir moins du devoir que des conventions et du sentiment. Ainsi s'expliquent, sans se justifier, et aussi par le besoin d'imiter les *Confessions* de J.-J. Rousseau, en ce qu'elles ont de moins avouable, les pages de ses Mémoires où elle entre dans des détails choquants. Il est vrai que ces récits datent d'une époque où Mme Roland n'a plus vécu que dans un cercle d'hommes, chez lesquels le diapason de l'audace en toutes choses s'était relevé tellement, que le sentiment des nuances en a souffert dans les plus délicates natures. Cependant, à 21 ans, avec La Blancherie très jeune aussi, elle a lu et relu, critiqué oralement et par

(1) Lettre aux demoiselles Cannet, du 16 décembre 1777.

écrit un ouvrage où, sous prétexte d'éducation et de morale, l'amoureux auteur traite les questions les plus étranges pour une jeune fille (1). Pour elle, la locution *n'avoir pas peur des choses et des mots* n'a pas le sens banal ordinaire. Cette audace de jouer avec le feu, la preuve faite de bonne heure et souvent qu'elle n'en craint pas les brûlures et se tient sur ses gardes, sa résistance aux entraînements du dernier instant confirment que s'effaroucher du mal et le tenir à distance ne lui était pas une précaution, une sauvegarde nécessaire. Sa hardiesse ressemble à la sincérité, au réalisme des hommes qui, sachant les choses, n'ont pas de raisons de paraître les ignorer. C'est ce qui frappe dans son jugement sur la mort de Mirabeau; sorti d'une bouche masculine, il serait tout naturel. La crudité et la vulgarité des termes sont, de vieille date, le propre de quelques milieux distingués et osés, et de la classe populaire, ces extrêmes où le laisser-aller, le sans-gêne, sont de mise ou dans la nature. Mme Roland a plus de gravité bourgeoise; elle rit de ce qui est gai, mais ne joue pas avec les mots équivoques et grossiers.

Ce qui fatiguerait plutôt, serait le retour trop fréquent dans ses lettres, surtout à Roland, mais aussi à ses amies et amis, des grands mots *vertu, honneur, sensibilité.* C'est le jargon philosophique et humanitaire de l'époque, mis à la mode par J.-J. Rousseau qui ne l'a guère mis en pratique. Mme Roland, du moins, le prend à la lettre et au sérieux, et coûte que coûte y conformera sa vie. Chez les uns, Jean-Jacques le prouve, les mots ne reflètent pas un état d'âme; chez d'autres, non seulement ils le traduisent, mais parfois ils le créent ou l'imposent. Ceux qui se servent des mots parce qu'ils circulent, et non parce qu'ils sont sortis de leur tête et de leur cœur, se jugent libres envers les principes ou les vertus qu'ils expriment. Il arrive au contraire que les mots soutiennent et transforment les faibles et affermissent les forts,

(1) Lettres aux demoiselles Cannet, t. II, p. 448.

auxquels il répugne d'avoir un langage pour masque d'actes contraires. Noblesse oblige ceux qui la possèdent, mais aussi et presque davantage ceux qui l'empruntent. D'autant plus qu'ils sont solennels, les mots font loi à ceux qui les emploient, sous peine de se démentir, sous peine de honte et de ridicule.

C'est avec ce lourd, d'autres diraient cet encombrant bagage de principes, et ces nobles drapeaux des grands sentiments que Mme Roland entre en campagne. En attendant que, suivant le mot de Sainte-Beuve, elle devienne le *J.-J. Rousseau* des femmes, elle est l'*Émile* des jeunes filles. L'honneur, la gloire seront ses croyances et lui tiendront lieu de culte. Assurément, même avec ce viatique, des lectures prématurées, une éclosion de facultés précoces feraient courir de grands risques à la plupart des natures. Ajoutons que ses meilleures tendances, ses besoins de culture intellectuelle vont la pousser au milieu des écueils, dans la société les hommes qui, pour tant de vertus féminines, sont *l'ennemi*.

Mme Roland ne s'est pas fait faute de reconnaître, dans ses écrits et par la direction de sa vie, la supériorité des hommes quant à la puissance de conception, de travail intellectuel et d'action, mérites que justement elle apprécia le plus. Sachant n'avoir pas à les envier, comme d'autres femmes supérieures (c'est une tradition dont les hommes pourraient tirer vanité), elle a recherché leur fréquentation et a presque fini par s'en tenir à leur société. L'ambition de jouer un rôle eût pu déterminer cette préférence. En politique, l'homme étant au moins l'agent d'exécution, il faut bien passer par lui, obtenir son concours ou inspirer sa décision. Il serait fort injuste de limiter les aspirations de Mme Roland à ce domaine de la vie publique où se sont dépensées ses dernières années. Dès sa jeunesse, elle les a eues plus désintéressées, plus diverses et non moins vives. Quand, plusieurs années avant la Révolution, elle nouait des relations avec Bancal des Issarts, Lanthenas, Brissot, Servan, Pache, Bosc, Champagneux, elle ne pré-

voyait pas qu'à ses côtés, ou dans les rangs ennemis, ils prendraient part aux événements. En jetant son dévolu sur Roland, a-t-elle pu pressentir que ce dernier, savant et lettré obscur, deviendrait le pivot des luttes de partis, des affections et des haines rivales? Sans doute, et sans être prophètes, ils étaient d'accord pour désirer et espérer des changements sociaux. Les idées semblables de Vauban, Fénelon, Montesquieu, avaient vieilli sans être sorties du domaine des théories. Ce qu'en attendant elle recherchait dans les hommes instruits, c'était l'échange et l'accord des idées, la culture intellectuelle et la valeur morale.

De son côté, un intérêt fort avouable, l'amour pour et dans le mariage, se mêlera à ce goût. Pour plusieurs de ces raffinés, de Sévelinges et de La Blancherie notamment, pour Roland lui-même, il semble bien que ces attractions et ces coquetteries d'esprit aient été l'occasion de tenter la fortune et l'amour sans épithète.

C'est surtout lorsqu'il s'agit d'amour et de mariage, qu'une jeune fille montre ce qu'elle demande à la vie et à celui qui doit lui servir de guide et d'appui. Les hautes questions ont de l'attrait, les plus douces ont du charme. Quelle jeune fille ne s'est curieusement interrogée sur l'amour? Marie Phlipon en a même un peu disserté. Il n'en est guère qui aient autant réfléchi et écrit sur le mariage. Trop instruite de tout pour ne pas comprendre que l'un peut aller sans l'autre, mais que si l'amour va seul, c'est le chemin de traverse avec ses accidents, elle prend de bonne heure son parti de ne pas lui laisser la bride. « L'habitude de se vaincre, le « courage d'esprit qui nous fait nous soumettre à la nécessité et « suivre nos devoirs parmi les obstacles, voilà les meilleures « armes contre l'amour ; si elles ne l'empêchent pas de nous « atteindre, elles l'empêchent de nous maîtriser; que peut-on « demander de plus ? Pour moi, en souhaitant de ne le jamais « sentir, je n'ose l'espérer, et je borne mes prétentions à ne pas « lui céder. » Elle se tiendra parole.

Souhaite-t-elle vraiment de ne pas sentir l'amour? Plus tard, elle en éprouvera les vives atteintes. La Blancherie ne les lui fait-l pas éprouver dès à présent? La vérité, c'est qu'elle voudrait rouver l'amour dans le mariage. Problème toujours difficile, où e choix du cœur se complique d'autres convenances à satisfaire ; lus difficile pour Marie Phlipon, d'une famille obscure, dans un ercle restreint où ne se rencontrent guère les prétendants qui éunissent les conditions de situation, de fortune, et celles de mérite lont elle a surtout l'exigence. « Il n'y a point, écrit-elle, beaucoup de femmes dans ce cas (de s'être formé le goût, au point de ne se trouver sensible qu'au vrai mérite). Peut-être y a-t-il une sorte d'avantage à n'être pas si difficile sur l'article, on en trouve plutôt son fait, car on peut dire qu'en toutes choses la délicatesse, en nous rendant capables d'une plus grande portion de bonheur, nous rend aussi le bonheur plus rare. »

Ces lignes, écrites en un temps où elle pensait avoir rencontré son it, résument à merveille ses très légitimes prétentions, mais ssi les embarras qui en résultent, et elles expliquent qu'en épit de demandes nombreuses et sortables, Roland l'ait trouvée, 23 ans, libre encore.

Inutile de parler des propositions qu'elle n'a pas eu un instant pensée d'accepter. Disons seulement qu'un M. Morizot de Ro-in se présente par lettres ; qu'elle prend plaisir à juger la cor-spondance où d'ailleurs il y avait du bon ; et que ce qui tient commerce est exclu, le calcul d'amasser étant étranger aux ées relevées et aux sentiments délicats. Voilà deux indications, r le programme tracé et sur la façon toujours un peu littéraire apprécier. Vient un médecin du nom de Gardanne : « Je vis dans Gardanne un homme d'esprit avec lequel une femme qui pense pouvait vivre, et dans mon inexpérience je calculais que dès qu'il est possible de raisonner et de s'entendre, il y avait fonds pour le bonheur en mariage. » Ce raisonnement plaidait

froidement pour le candidat ; et le sentiment ne vint pas en aide à la raison.

C'est en 1776, Marie Phlipon avait donc 22 ans, qu'un jeune homme de 24 ans, Pahin de La Blancherie, fit le plus vivement battre son cœur. Petit, brun, assez laid, dit Mme Roland, il sut plaire par d'autres mérites. Lui aussi écrivait assez bien, paraît-il, et n'en cherchait que les occasions : témoin sa proposition à Mlle Phlipon de composer ensemble un livre par lettres. C'est le genre en vogue depuis la *Nouvelle Héloïse*.

Les lettres aux Dlles Cannet, très vives à son sujet, montrent qu'il ne manquait pas de séduction et d'esprit. Elle a lu et relu un ouvrage de lui où il y avait *force morale et de saines idées*, fait pour servir aux *pères et aux mères*, mais certes pas aux jeunes filles, bien qu'elle en ait parlé à Henriette Cannet (1). « Je ne t'envoie pas l'ouvrage, » écrit-elle à Sophie Cannet. Elle a une idée plus singulière encore : *J'aurais voulu le montrer à M. Roland.* Voilà qui eût été piquant, et l'eût édifié sur les connaissances acquises par Marie Phlipon. Cette inconscience de ce qui est déplacé suivant les usages ressemble à ce goût du danger des gens qui se plaisent sur les pentes des sommets et y bravent le vertige. La Blancherie avait-il compté sur les émotions de certaines promenades au pays du tendre et de la passion ? Toujours est-il que si les sens n'ont pas été émus, l'imagination et le cœur l'ont été. Les épanchements avec ses amies révèlent de la part de Marie Phlipon un sentiment beaucoup plus vif que les Mémoires ne le donnent à penser. Elle fut amenée par La Blancherie très près de la chute e d'une énorme méprise. « Sophie ! Sophie ! mon amie ! Sans toi j suis perdue. » « L'amour m'a vaincue ; je ne sais plus me com mander. Mais au moins je ne me chargerai pas de me conduire. Et sagement elle appelle son amie à son secours. En se faisai davantage connaître, La Blancherie, qui devait plus tard assez m

(1) Lettre du 5 février 1776.

finir, se chargea mieux que personne de la préserver d'elle-même et de lui. Des pages écrites en prison, 16 ans après, s'échappe pourtant l'aveu que les objections paternelles ne l'avaient pas amenée à renoncer, et que la rupture avec La Blancherie, pris en flagrant délit de procédé indélicat (1), a causé un déchirement profond, une blessure restée sensible. Le cœur est allé de ce côté plus loin qu'avec tous les candidats précédents.

Les Mémoires passent sous silence un candidat qui pourtant, en 1777, n'a pas été mal accueilli, a longtemps persisté, et sur lequel elle s'est longuement consultée. Très recommandé, il n'était ni sans bien ni sans quelque mérite et avenir, mais il portait le nom peu euphonique de Coquin. Si ce nom n'a pas été le seul motif de sa disgrâce, il lui a certainement valu d'être omis dans les souvenirs de 1793. La brillante héroïne de cette époque n'a pas songé sans effroi qu'elle eût pu s'appeler Mme Coquin, et manquer par là de jouer un rôle et d'entrer dans l'histoire.

Marie Phlipon s'intéressa, mais rien de plus, à M. de Sainte-Lette, vieillard distingué, fort instruit par de grands voyages, philosophe, assez bon poète jadis, juge intelligent et curieux des tendances et aptitudes littéraires de la jeune fille.

M. de Sévelinges, également d'âge mûr, de bonne noblesse et lettré très fin (en ce temps nobles et lettrés fréquentaient des milieux modestes où sans doute on ne les rencontre plus guère), reçut de Marie Phlipon communication d'un mémoire sur l'éducation des femmes, auquel il répliqua par un discours sur la faculté de parler. Il poursuivit une entreprise pseudo-conjugale des plus difficiles à définir. Veuf et père de deux fils à la fortune desquels il n'eût voulu faire de tort ni par des avantages matrimoniaux, ni par des enfants d'un second lit, il imaginait de concilier ce désir

(1) Il poursuivait à la fois plusieurs projets de mariage et se sentait attiré par les meilleures dots. Marie Phlipon l'a depuis dénommé l'amoureux des onze mille vierges.

avec celui d'avoir une compagne agréable, aimée, *sœur et amie.* Les souvenirs des premiers temps du christianisme, de célibat dans le mariage, sont invoqués; puis, par des voies détournées, une correspondance se continue où Manon Phlipon trouve finesse et délicatesse d'esprit, sensibilité, élévation d'âme.

« Le clandestin lui paraît plaisant et lui fait quelquefois de la « peine. Ce n'est pas le secret qui la fâche ; mais la ressemblance « du moyen avec ceux qu'on prend pour d'autres fins qui lui dé- « plaît. » En fin de compte, M. de Sévelinges, qui convient n'être pas à l'abri de la séduction des sens, dit n'avoir pas proposé le mariage, mais envisagé un moyen de concilier des considérations diverses. Manon Phlipon aperçoit en tout cela quelque chose de *louche*. Elle eût pu l'apercevoir plus vite et rompre aussitôt. Mais la situation équivoque se prolonge à ce point, que Roland informé blâme non sans raison, et que M. de Sévelinges, en 1778, sous prétexte d'un cachet, essaie, déguisé, de rencontrer seule son amie. Reconnu ou non, une lettre à Sophie Cannet dit *non*, les Mémoires disent *oui*, une lettre à Roland ni *oui* ni *non*, sa présence ne produisit pas l'impression qu'il en attendait. Les Mémoires laissent entrevoir de ce côté un certain attrait de curiosité inavoué, mais non encore effacé.

Jusqu'à la déception causée par La Blancherie, elle avait cru rencontrer en lui le type de l'homme de mérite à aimer tel qu'elle l'avait conçu. A son occasion, elle écrit à Sophie Cannet : « De- « puis 14 jusqu'à 16 je voulais un homme poli, depuis 16 jus- « qu'à 18 je voulais un homme d'esprit, et depuis 18 ans je veux « un vrai philosophe. »

La théorie définitive du mari, ce n'est donc ni le savant tel que le médecin Gardanne, ni le bourgeois bien posé tel que Coquin, ni l'homme poli tel que Sainte-Lette, mais le philosophe dont Sévelinges et surtout La Blancherie ont été des exemplaires intéressants, quoique de diverses façons suspects. Suivant le mot de





J. M. ROLAND DE LA PLATIÈRE
Inspecteur des manufactures à Lyon
Lemoine del. 1779

Vertot, elle a fait son siège. Si une âme avait une forme, nous dirions que les contours de la sienne sont fixés. Le système va survivre à l'homme qui, sans l'avoir créé de toutes pièces, lui a donné un corps et a paru le réaliser.

Le pli est pris, des malveillants diraient l'attitude : Tacite, Plutarque et Rousseau lui fournissent des modèles. Ceux qui sourient préféreraient entendre évoquer et voir entrer en scène un Richelieu ou un Lauzun ; chacun son goût, chacun son idéal. Il faut convenir que la ligne puritaine n'est ni la plus attrayante, ni dès lors la plus fréquentée et la plus aisée à garder. En plus du sourire, elle excite l'envie. Aussi la vie de Mme Roland a-t-elle été fouillée, non sans désir de trouver quelque tache cachée sous la draperie. Nous-même, dans les lettres à Roland, nous essaierons de lire entre toutes les lignes et de scruter derrière toutes les apparences. Avec d'autres femmes célèbres telles que Mmes de Chevreuse, de Longueville, du Deffand, d'Épinay, Mlle de Lespinasse, l'opinion a vite fait de glisser, d'oublier les points faibles pour ne s'en tenir qu'à l'éclat de leur vie ou au brillant de leur esprit. Pour Mme Roland on ne demanderait qu'un motif d'être sévère ; elle a prétendu à une bonne réputation.

Nous connaissons ses déceptions et son programme. Quel sera le philosophe auquel elle s'en tiendra et qui s'en tiendra à elle ?

IV

Roland. — Carrière. — Famille. — Caractère. — Ecrits. — Jugements contemporains. — Impressions de Marie Phlipon.

Roland était apparu en 1776, au moment où le sentiment que La Blancherie inspirait à Marie Phlipon menaçait *d'exalter son imagination jusqu'à la folie:* l'expression est d'elle. En ce moment même, Roland ne pouvait passer inaperçu.

Il était inspecteur du commerce et des manufactures à Amiens. La fonction n'était pas à dédaigner. Grâce au mouvement imprimé aux idées économiques et sociales, si elle ne mène pas encore le titulaire aux honneurs, elle l'initie et le prépare aux affaires publiques, et le rapproche de ceux qui les dirigent. C'est ainsi que Dupont (de Nemours), l'un des adeptes les plus distingués de l'école physiocratique, qui, de protégé du marquis de Mirabeau (l'ami des hommes), devient au ministère le bras droit de Turgot, avait été inspecteur du commerce; la place lui valait 8.000 livres. Après son mariage, Roland obtiendra l'inspection générale des manufactures de Lyon, avec un traitement de 12.000 livres.

Quels étaient l'âge, l'origine, la figure de ce nouveau venu ? Quelle avait été sa carrière ?

Les réponses à ces questions nous aideront à comprendre et à contrôler les impressions que Marie Phlipon confie à ses amies Cannet, et plus tard à ses Mémoires.

Né à Thizy, près Villefranche et Lyon, le 18 janvier 1734, Roland était, en 1776, âgé de 42 ans. Il était le plus jeune de cinq fils. Les quatre aînés étaient entrés dans les ordres, sans doute par suite de revers de fortune éprouvés par leur famille. Cette hypothèse s'accorde avec les mémoires d'extraction présentés ou cités en 1781 par Roland, peu de temps après son mariage, pour obtenir des lettres de noblesse. Godinot de Villane, capitaine du génie, fils de Godinot, inspecteur général du commerce de Normandie, son cousin germain par une alliance avec la famille Roland, avait, dès 1761, élevé la même prétention. D'après ces documents, les Roland, de très ancienne date, auraient dans leur province occupé des situations importantes et contracté des alliances distinguées. La mère de Roland est née Bessie de Montosan. Des habitudes de représentation exagérée et de jeu auraient, dit Roland, fait descendre les siens du château de Thizy, où ils ont leur chapelle, au clos

de la Platière, dont il prit le nom et qui appartient encore à ses descendants. A défaut de titres positifs, la noblesse de fait, ou tout au moins de situation, n'aurait eu besoin que d'une consécration régulière. Rencontre piquante : dans le mémoire même où Roland présente sa demande, qui est un hommage rendu à cette hiérarchie sociale dont il désire franchir un degré, il en prend à son aise à l'égard de l'institution et de ses origines, par la forme du langage et par le fond de la pensée ; il concilie ainsi son âpre volonté de s'élever, avec les sentiments philosophiques et frondeurs de son époque et de son milieu. Cet état d'esprit trop apparent a pu contribuer à faire rejeter la demande.

Roland l'appuie d'un autre mémoire *de ses services* très réels et dont il présente un résumé habile. Ce document le montre résidant à Lyon de 1752 à 1754. Suivant les Mémoires (1), quittant la maison paternelle à 19 ans, il avait traversé une partie de la France à pied et s'était placé chez un armateur, à Nantes, avec le projet d'aller chercher fortune en Amérique. La faiblesse de sa constitution l'empêcha de prendre la mer. Plus tard, en explorant pendant douze ans la France et presque toute l'Europe, il satisfait ses goûts d'observation et de voyages. En 1754, à vingt ans, Roland est « agrégé au corps des inspecteurs des manufactures », en ce sens que, jusqu'en 1764, il fait à Rouen, auprès de son parent Godinot, un stage de 10 ans. Il rédige et présente mémoires sur mémoires, recherchant dans sa circonscription l'état des procédés industriels et les améliorations dont ils sont susceptibles. Il appelle ainsi sur lui l'attention et la bienveillance de MM. Trudaine, de Montigny, de l'Académie des sciences, de Brou, intendant de Rouen, Le Coulteux, député du commerce de Paris.

De la Normandie, qu'il semble avoir laissée calme et prospère, il passe en 1764, avec commission d'inspecteur, en Languedoc, puis en Picardie. « Ce n'était rien, écrit-il, que les jalousies, les haines,

(1) De Mme Roland.

« les disputes, les abus d'autorité dont Clermont, Lodève, Béda-
« rieux et tout mon département étaient tourmentés, en comparai-
« son des partis, des conflits d'autorité, des noms odieux, des saisies,
« des violences, des emprisonnements, de ces actes qui inspirent
« la révolte, qui mettent les choses et les hommes dans un état
« horrible de contraction et qui déchiraient la Picardie. » N'est-ce pas déjà le ministre de 1791 et de 1792 que l'on entend? La fatigue provenant du travail, et les graves crises de santé qui en résultent, ont dû pousser au noir les impressions de Roland. Mais pour qu'il ait pu, en 1781, s'exprimer avec cette force dans un mémoire où il demande des lettres de noblesse en récompense de ses services, les faits devaient être déplorés des hauts personnages auxquels il s'adressait, et ses heureux efforts pour y porter remède étaient appréciés ; des extraits de lettres officielles l'attestent. Ce mémoire contient des rapprochements instructifs entre nos industries nationales et celles de nos voisins les plus en progrès ; il est surtout un tableau de la carrière active d'un fonctionnaire vigilant et éclairé, à un moment de notre histoire où, sous l'impulsion de Turgot et de son école, toutes les réformes désirables eussent pu être réalisées, sans bouleversements, s'il n'y avait été mis obstacle. Nous serions entraîné trop loin si nous indiquions les objets d'études que rencontra Roland de 1768 à 1781, en parcourant d'abord la France en tous sens, puis la plus grande partie de l'Europe (1).

(1) En 1768 : Cambrai, Valenciennes, Saint-Amand, Bruxelles, Malines, Anvers, Utrecht, Saardam, Harlem, Amsterdam, Gand, Bruges, Ostende, Dunkerque, Tourcoing, Courtrai, Roubaix, Tournai, Douai, Arras, etc. ; — en 1769 : Rheims, la Lorraine, les Vosges, l'Alsace, Bâle, Genève, Lyon, le Bourbonnais, le Berry, le Nivernais ; — en 1771 : l'Angleterre ; — en 1772 : le Perche, Mortagne, Alençon, le Maine, St-Malo, Morlaix. Brest. — Précédemment : la Touraine, l'Anjou, Nantes, Rennes, Argentan, Vire, St-Lô, Caen, Lisieux, Louviers, Elbeuf, Darnétal ; — en 1773 : Troyes, Saint-Chamond, Langres, la Suisse, le Valengin, Neufchatel, Genève, la Savoie, le Dauphiné, Lyon, l'Auvergne, le Rouergue, le Quercy, Bayonne, les Landes, Bordeaux, Saintes, Rochefort, la Rochelle, Niort, Poitiers, Tours, Orléans, la Provence, Marseille, le Languedoc, la Gascogne, le Béarn, le Roussillon, la Catalogne ; — en 1775 : Saint-Quentin, Charleville, Sedan, par les rives de la Moselle et du Rhin, Coblentz, Mayence, Francfort, Leipsick, Nuremberg, la Bohême, la Saxe, Berlin, Brunswick, Hanovre, la Westphalie, Wesel,

Il a mis en pratique l'adage : connais d'abord ta patrie, tu visiteras ensuite l'étranger.

Il faut en convenir, si ces études amènent Roland à servir son pays par des propositions utiles, son propre profit en agrément, en instruction, en notoriété d'auteur est encore plus certain.

Les connaissances ainsi acquises lui permettent d'entreprendre un vaste traité des manufactures destiné à l'Encyclopédie, et composé de monographies soumises d'abord à l'Académie des sciences, et publiées sous les titres suivants :

Mémoire sur l'éducation des troupeaux, 1779, in-4°.

Art du fabricant de velours, 1780-1783.

Art du fabricant d'étoffes de laine, 1781, in-folio.

Art du tourbier, 1783.

Dictionnaire des manufactures, 1785, 4 vol. in-4°, partie de l'encyclopédie méthodique.

De l'influence des lettres dans les provinces, comparée à leur influence dans les capitales, 1786.

Financier français, ou la nation éclairée sur ses vrais intérêts.

Recueil d'idées patriotiques, 1789, in-8°.

Description des arts et métiers (publié par l'Académie des sciences).

Ainsi recommandé par ses ouvrages parus ou en préparation, il adressera en 1781 à Frédéric II, pour être admis à son académie de Berlin, une lettre flatteuse pour le roi et pour lui-même, où il reproduit succinctement les titres énumérés dans le mémoire de ses services. Dans ses lettres à Marie Phlipon, il donne à prévoir une candidature à l'Académie des sciences de Paris.

Nous pouvons surtout le juger par les manuscrits confiés à Marie Phlipon, par ce voyage en Italie, qu'il commence et qui

Crevel, le duché de Berg, Juliers, Aix-la-Chapelle, Montjoie, Verviers, Stolberg, Liège, etc. ; — de 1776 à 1778 : la Suisse, l'Italie, la Sicile, Malte ; puis mission en Boulonnais ; — en 1781 : Lens.

sera publié sous le titre : *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malthe par M.**, avocat au Parlement, à Mlle*** en 1776, 1777, 1778. Amsterdam, 1780, 6 vol. in-12.* Le manuscrit de cet ouvrage n'a pas été réellement adressé au fur et à mesure à Marie Phlipon. Cette forme de lettres ne lui a été donnée qu'après le mariage, alors que cette association sur un titre de livre était sanctionnée par une autre union. Le mariage, auquel ces confidences littéraires ont contribué, a peut-être été pour Roland son plus réel succès d'auteur.

Cependant l'œuvre a de la valeur. Elle est peu connue et mérite de l'être davantage ; elle n'a pas trop vieilli. Il y trace, dit-il, les devoirs de son état tels qu'il les a remplis. Un compte rendu de voyage bien fait serait aujourd'hui composé et écrit à peu près de même. La phrase est courte et simple. On ne trouve de déclamation qu'à la fin, au moment où le voyageur, se séparant de ses lecteurs, fait, à tort, un retour sur lui-même, sur sa famille, sa jeunesse, sa carrière. Sauf en cette partie, il se livre rarement au sentiment ; il apprécie les beautés de la nature et les aspects pittoresques, sans s'arrêter à décrire. Ses connaissances en industrie, en commerce, en agriculture, sont d'un inspecteur des manufactures éclairé, et plutôt au-dessus de sa situation ; sa manière de voir et de juger, d'un fonctionnaire doublé d'un philosophe et d'un économiste. En traversant le Velay, il constate que déjà, en 1776, les pommes de terre tiennent une grande place dans l'alimentation des paysans. Il s'attache à la répartition et à l'effet des impôts, au mode d'exploitation et au rendement des mines ; il fournit de bons renseignements sur les exportations d'Angleterre et de France à l'étranger. Ses appréciations critiques de la balance du commerce portent sur des éléments incomplets. L'exposition des produits des divers pays lui semble devoir être un stimulant pour tous, un moyen d'instruction mutuelle. C'est le pressentiment des expositions, qui sont les plus belles et les plus

intéressantes fêtes modernes. Bien qu'il prévoie l'absorption des États Romains par quelque grande puissance, son jugement sur le gouvernement papal est impartial; il met en relief sa douceur et sa tolérance. Cette équité n'est pas due à des ménagements ni à une prudence intéressée, car tout dépendant du gouvernement français que soit son avenir, il ne s'exprime jamais sur son compte de la même façon; il laisse plutôt échapper des appréciations défavorables aux classes dirigeantes de son pays.

A Rome, il a dû être gagné par les égards du Saint Père et du monde religieux, enclins à accorder de l'attention aux mouvements de l'esprit, et à ceux qui, pour une part, les représentent.

Si les Génois, dit Roland, sont les Juifs de l'Italie, les Piémontais sont les Juifs de tous les pays.

A Palerme et ailleurs, il est sans archéologie devant les monuments du moyen-âge. Il apprécie davantage ceux de l'antiquité classique, à Agrigente, à Sélinonte, à Rome.

De même que Marie Phlipon a essayé de voir J.-J. Rousseau, Roland a rendu plusieurs visites à Voltaire; le récit en est piquant.

Sous quel aspect se présentait à Marie Phlipon cet homme instruit et de valeur ?

En attendant le jugement de sa femme, la compagne du grand voyage de la vie, nous avons celui de Bruyard, qui a été le compagnon d'un voyage assez long pour se bien connaître et se mettre réciproquement à l'épreuve. Ce témoin compétent, mais peu généreux, après la mort de Roland et la réaction de l'opinion sur son compte, publie en 1799 un pamphlet mordant où il lui reproche ses travers. Il relève ses prétentions à la philosophie et le peint négligé, non seulement dans son attitude, mais sur sa personne, en rupture avec les simples exigences de propreté. *Quaker endimanché*, a-t-on dit; pas endimanché, au contraire. Dans l'entourage du roi dont il est ministre, son excessive sim-

plicité de costume semble un manquement à l'étiquette et une affectation ; des gens très avancés eux-mêmes la reconnaissent poussée trop loin. Ils eussent, il est vrai, trouvé quand même à redire; Bruyard, subordonné de Roland, a dû convenir « qu'il a de l'esprit. On ne peut lui refuser ce don, et pour preuve, c'est que si par hasard il trouve une personne à qui il en donne davantage qu'à lui, ce qui est rare, il est muet, il écoute. »

Malgré sa malveillance, Bruyard nous le montre attentif aussitôt que s'offre une occasion de s'instruire. Attacher du prix à ce qu'il apprend, c'est sa note dominante. S'il n'eût mis fin à ses jours, Napoléon, dix ans plus tard, l'aurait, en bonne compagnie, avec Volney, Daunou, l'abbé Grégoire, Ducis, Lakanal et nombre de personnages académiques, classé parmi les idéologues. Le même Bruyard nous dit que, durant leur commun voyage, Roland reçoit des lettres « d'une demoiselle de beaucoup d'esprit », mais « d'un esprit exalté ». De ce côté la note est juste.

Il n'est guère plus aisé de se mettre d'accord sur la figure et la tournure que sur l'esprit et le caractère. L'humeur change à chaque instant avec l'interlocuteur qui intéresse ou qui ennuie, avec la santé. La personne physique que, semble-t-il, les années seules modifient, cause des impressions différentes et présente des aspects divers, suivant les circonstances, les milieux où elle se montre et d'où elle est vue. Il est évident que, se conformant aux tendances et aux courants du moment, Roland, avec la Révolution, a accentué la note austère de son costume aussi bien que de son caractère. C'est ainsi que tous les portraits de cette époque donnent de lui une idée de philosophe genre Rousseau, de puritain d'Amérique, de Franklin maigre rappelant l'épithète de quaker qui lui a été appliquée. La liste est longue de ces gravures représentant le ministre, quelques-unes avec paysages, légendes en vers, chapeau à larges bords de quaker. Il en est de publiées à l'étranger, dès 1793 et plus tard, d'après les dessins français,

mais avec légendes anglaises, allemandes (1). Il n'a pas eu la bonne fortune de rencontrer, comme Marat, un interprète tel que David; et sauf Aug. Saint-Aubin, qui n'a fait qu'œuvre de graveur, la série de ses portraits ne porte guère de noms marquants parmi les artistes. Mais pour la période de 1776 à 1780, ce n'est pas le ministre de l'assemblée législative qui nous intéresse; ce n'est pas lui que Marie Phlipon va avoir à juger, voire même à aimer. Le prétendant à son cœur avait-il l'air aussi austère? M. de la Platière demandant, en 1781, ses lettres de noblesse, le correspondant et solliciteur de Frédéric II, était-il de tenue aussi simple ? Un seul portrait est antérieur à la Révolution, mais heureusement il existe. Il porte : J.-M. Roland de la Platière, inspecteur des manufactures à Lyon — Lemoine del. 1779 — tiré du cabinet de M. Danguin. F. Hillemacher, sc. aq. f. 1849. La gravure est donc moderne, et c'est le graveur de 1849 qui a commis la méprise sans importance d'attribuer à Roland la fonction d'inspecteur à Lyon, alors qu'en 1779 il était à Amiens.

Mais le dessin est ancien, de l'époque même de la correspondance et du mariage. On retrouve deux artistes du nom de Lemoine, originaires de Rouen l'un et l'autre ; le second y est né en 1740. Durant le séjour de dix ans que fit Roland à Rouen, de 1754 à 1764, ce Lemoine avait donc de 14 à 24 ans ; en 1779 il en avait 39. On aperçoit de suite combien il est vraisemblable que

(1) Portraits de Roland. — 1 avec légende de cinq vers. Pasquier del et sc.
— 2 Dessiné d'après nature par Gabriel. — 3 chapeau de quaker, lors du mi-
nistère. — 4 peint par Bonneville, gravé par Aug. Saint-Aubin. — 5 Ligbert
sc. — 6 avec légende en allemand, sans nom d'auteur. — 7 I F Bolt fc.
Berlin, 1793, légende en allemand. — 8 dessiné d'après nature et gravé par
Nicolas Colibert. — 9 Literary Magazine. Condé sculpsit. — 10 le Vachez
sculpsit an VII de la Répub. — 11 avec paysage, Roland trouvé mort *dans les*
blés (?) le 15 novembre. Duplessis Bertaux inv et del. — 12 gravure.
Collection Latérade sans signat. — 13 dessiné par Mme Aspasie de la Ferrière ;
suicidé le 15 novembre 1793. — 14 Nicolas Colibert dessin et gr. 1792,
exécuté en vertu d'un décret à la suite de son ministère, 18 juin. — 15 H.
Garnier, lith. — 16 lith Delpech. — 17 en couleur sans sign. — 18 L. A. Clas-
sens, sc.

Roland, jeune encore, stagiaire chez son cousin Godinot, ait connu Lemoine à ses débuts. En 1779, très épris de Marie Phlipon, mais très perplexe quant au parti à prendre d'épouser ou de renoncer, il se rend à Rouen pour consulter ce cousin en qui il a toute confiance, qui lui a ouvert sa carrière et auquel il reste fort attaché. En 1780, c'est auprès de lui que le nouveau ménage se rendra tout d'abord, et s'occupera de préparer la publication des notes de voyage qui ont été l'occasion de leur commerce épistolaire. Qu'à l'occasion d'une de ses visites à Rouen, en 1779, Roland ait retrouvé Lemoine, que le dessin ait été fait alors, ceci est moins une hypothèse qu'une certitude.

Marie Phlipon n'a pu manquer de voir ce portrait avant ou après le mariage. Lui était-il destiné ? Est-il resté entre ses mains ou dans celles de Godinot, de Lemoine lui-même ?

S'il a appartenu à la famille Roland, comment en est-il sorti ? Là, il n'y a pas de réponse ni de supposition possible ; mais nous n'avons pas à le regretter. Ce qui seul importe, c'est de pouvoir représenter en tête de ce volume le Roland de 1779, prétendant de 45 ans, en regard de Marie Phlipon, jeune fille de 20 à 25 ans. Costume et coiffure ne sont pas d'un quaker, mais d'un homme comme il faut du temps — jabot, — derrière la tête cheveux noués en queue par le ruban noir ; aux tempes ils sont roulés en ailes, — port de tête droit et élégant, marquant l'opinion qu'on a de sa bonne situation. — L'expression, sans manquer de gravité, est plutôt gracieuse. C'est ainsi que le soupirant de Livourne a dû se présenter et que l'amie tendre et déçue d'Amiens a dû le voir. C'est ainsi que Roland devait écouter, doutant, comme dit Bruyard, que la plupart de ses interlocuteurs fussent intéressants à entendre, mais prêt, s'ils le sont, à leur rendre justice, non sans déférence et bienveillance. Que Marie Phlipon et le désir de lui plaire aient porté Roland à soigner sa tenue, c'est possible. Il est là, prétendant un peu attardé, mais fort acceptable, même avenant ; il

représente bien le gentilhomme que prochainement il désirera être. C'est lui qui scelle sa correspondance avec Marie Phlipon d'un cachet à ses armes (d'azur à la bande chargée de trois étoiles), cachet dont Mme Roland, mariée, usera à son tour. Bon nombre des lettres de Roland sont fermées par un autre cachet, sans doute aussi de famille, dont l'écusson est timbré d'une couronne de comte. Il se fait adresser les lettres qui lui sont destinées à M. Roland de la Platière ou à M. de la Platière, et jusqu'à la Révolution il adressera celles écrites à sa femme à Mme de la Platière. Sans la crise politique et sociale, le nom de Roland, qui seul est devenu célèbre, eût été bientôt oublié et mis bas. Ce qui fait contraste avec les portraits de la Révolution s'accorde avec le dessin de Lemoine.

Après les impressions de Bruyard sur le caractère, et les nôtres sur le portrait, c'est à Marie Phlipon, la plus intéressée, de faire connaître les siennes. Elle les exprime immédiates et pas refroidies, discrètement mais favorablement, à ses amies Cannet; plus tard, dans ses Mémoires, avec plus de brumes, de réserves et de réticences. En face du portrait de 1779, on se demande si l'image qu'elle trace en 1793 n'est pas celle du Roland d'alors, assurément vieilli — ses dernières années avaient pu lui compter double — et vu avec ces mêmes yeux qui, à ce qu'il semble, embellissaient d'autant l'ami qu'ils assombrissaient l'époux. Il n'y a qu'à voir le meilleur des portraits de Buzot dans la série des gravures bistrées de la Convention, comparé au Roland de 1779 ; il est habillé et coiffé de même; les traits et l'expression sont plutôt moins réguliers et agréables.

Mais laissons parler ou plutôt écrire Marie Phlipon.

« Sophie, disent les Mémoires, m'avait parlé quelquefois d'un « homme de mérite fixé à Amiens par sa place, et qui allait sou- « vent chez sa mère lorsqu'il demeurait à sa résidence ; ce qui « n'était pourtant pas très commun, parce qu'il venait à Paris tous

« les hivers et faisait souvent dans l'été de plus longs voyages.
« Elle me l'avait cité, parce que, dans la foule insignifiante dont
« elle était environnée, elle distinguait avec plaisir un individu
« dont la conversation instructive lui paraissait toujours nouvelle,
« dont les manières austères, mais simples, inspiraient la con-
« fiance, et qui sans être aimé de tout le monde, parce que sa sévé-
« rité parfois caustique déplaisait à beaucoup de gens, était
« généralement considéré. Sophie lui avait aussi parlé de sa
« bonne amie ; d'ailleurs, il n'était bruit dans sa famille que de
« l'intimité, de la constance d'une liaison de couvent, qui pre-
« nait avec les années certain caractère respectable ; enfin il
« avait vu mon portrait que Mme Cannet avait mis chez elle
« en évidence. « Pourquoi donc, disait-il souvent, ne me faites-
« vous pas connaître cette bonne amie? Je vais à Paris tous
« les ans ; n'aurai-je point une lettre pour elle ? » Il obtint
« cette commission désirée au mois de décembre 1775 ; j'étais
« encore en deuil de ma mère et dans cette douce mélancolie qui
« succède aux violents chagrins. Quiconque se présentait de la
« part de Sophie ne pouvait manquer d'être bien reçu. « Cette
« lettre te sera remise, m'écrivait ma bonne amie, par le philo-
« sophe dont je t'ai fait quelquefois mention, M. Roland de la
« Platière, homme éclairé, de mœurs pures, à qui l'on ne peut
« reprocher que sa grande admiration pour les anciens aux dé-
« pens des modernes qu'il déprise, et le faible de trop aimer à
« parler de lui. » Ce portrait venu d'Amiens est moins qu'une
ébauche ; mais le trait se trouvait juste et bien saisi. « Je vis un
« homme de quarante et quelques années, haut de stature, négligé
« dans son attitude, avec cette espèce de raideur que donne l'habi-
« tude du cabinet ; mais ses manières étaient simples et faciles, et
« sans avoir le fleuri du monde, elles alliaient la politesse de
« l'homme bien né à la gravité du philosophe. De la maigreur, le
« teint accidentellement jaune, le front déjà peu garni de cheveux

« et très découvert, n'altéraient point des traits réguliers, mais les « rendaient plus respectables que séduisants. Au reste, un sourire « extrêmement fin et une vive expression développaient sa physio- « nomie et la faisaient sortir comme une figure toute nouvelle, « quand il s'animait dans le récit ou à l'idée de quelque chose qui « lui fût agréable. Sa voix était mâle, son parler bref, comme celui « d'un homme qui n'aurait pas la respiration très longue ; son « discours, plein de choses parce que sa tête était remplie d'idées, « occupait l'esprit plus qu'il ne flattait l'oreille ; sa diction était « quelquefois piquante, mais revêche et sans harmonie. C'est un « agrément rare et bien puissant, je crois, sur les sens, que le « charme de la voix ; il ne tient pas seulement à la qualité du son, « il résulte encore de cette délicatesse de sentiments qui varie les « expressions et modifie l'accent. »

Ce portrait doit approcher de l'exactitude. Mme Roland, dans ses Mémoires, n'a pas été jusqu'à commettre la mauvaise action de déprécier son mari, pour justifier la situation fausse où l'a mise à son égard sa passion pour Buzot.

Dans un sentiment de piété filiale, Mme Champagneux, fille de M. et de Mme Roland, craignant que la mémoire de son père n'ait té sacrifiée à la gloire de sa mère, eût voulu rétablir la balance lus égale entre eux. Elle eût souhaité que M. Faugère, son ami, ssumât cette tâche ; et Sainte-Beuve l'en eût plaint. Prompt à se etourner contre ce qui ne le charme pas, le célèbre critique ajoute ue la part de Roland, sec, épineux, désagréable, a été faite suf- sante. Le meilleur des juges, Marie Phlipon, n'eût pas confirmé et arrêt sommaire ; et c'est sans doute parce qu'elle a, en 1793, ublié ou voilé la vivacité de ses anciennes impressions favorables, u'elle a donné plus de prise contre son mari.

Nous avons, à propos du portrait de Roland de 1779, et dans mesure de l'équité historique, déféré et satisfait aux intentions spectueuses de ses descendants; Marie Phlipon nous aidera

dans cette tâche de réparation un peu contre elle-même. Ses lettres aux amies d'Amiens, traduisant ses impressions sur le vif et non pas seize ans après, complètent et rectifient les Mémoires.

« Jeudi 11 janvier 1776, à cinq heures du soir.

« En fait de visites, nous venons d'en recevoir une fort importante : c'est celle de M. Roland. J'étais à t'écrire lorsque Mignonne est venue me dire qu'on me demandait. J'ai passé dans la salle, et j'ai vu arriver le monsieur porteur de la lettre. Papa se trouvant de retour en cet instant, la conversation s'est établie sur mille choses intéressantes, et ta lettre, quoique décachetée, n'a été lue qu'après le départ du visiteur. J'ai un peu bégayé, sans avoir été timide ; je l'ai reçu tout bonnement en baigneuse, en camisole blanche, avec ce négligé que tu aimais ces matins d'été. Il a dû voir à mon air que j'étais charmée de sa visite ; aussi m'a-t-il demandé la permission de revenir ; je l'ai accordée de bon cœur : nous verrons s'il en profitera. — L'abbé Raynal, Rousseau, Voltaire, les voyages, la Suisse, le gouvernement, etc., ont successivement défilé dans notre conversation ; mais chaque sujet n'obtenait qu'un coup d'œil rapide. On ne voulait qu'effleurer les matières.

« C'est bien dommage que M. Roland ne se soit pas trouvé au dîner de l'autre jour : je ne me montre pas souvent avec autant d'avantage. Mais voilà un petit regret de vanité sur lequel il faut passer l'éponge. Dût votre ami m'estimer moins que je ne vaux, je suis satisfaite d'avoir fait son utile connaissance. »

« Du mercredi 23 janvier 1776.

« J'ai vu hier M. Roland pour la seconde fois ; je suis bien persuadée que je ne lui plais pas autant que tu te l'imagines ; je dois même ne lui pas plaire du tout. Nous parlons froidement de littérature ; je barbouille beaucoup ou je ne dis rien, parce que je suis plus disposée à de petites préférences philosophiques qu'à des conversations savantes. Nous ne nous connais-

« sons pas assez pour en être là. Je sais l'écouter et l'entendre,
« mais je ne communique point avec lui d'une manière qui puisse
« l'intéresser : je n'avais pas même hier l'esprit de lui faire des
« questions. Il est vrai que pour la seconde fois je suis tourmentée
« par un maudit rhume, et que je ne manquais pas de sujets de
« contrariété. Figure-toi que mon pauvre papa, avec toute son
« amitié, est pour ainsi dire jaloux de moi. L'expression est im-
« propre ; mais je n'en ai pas d'autre pour te rendre l'inquiétude
« qui semble accompagner ses précautions à mon égard. S'il
« sort, il veut que Mignonne reste à la maison, quelque motif
« qui l'appelle au dehors. Si quelqu'un (comme M. Roland par
« exemple) vient me voir lorsqu'il se trouve chez lui, il quitte son
« cabinet pour assister dans ma chambre à la conversation
« (tu sens qu'il ne peut prendre beaucoup de part à celle qui a
« lieu entre moi et M. Roland) ; alors si la personne reste long-
« temps, il s'impatiente, se trahit par des manquements aux
« petites politesses que les circonstances peuvent exiger. »

En s'occupant de sa fille, de façon après tout assez discrète, Phlipon était plutôt dans son rôle et ne remplissait guère que son devoir.

« 2 mai 1776. — J'ai interrompu ma lettre, ma bonne amie,
« en l'honneur de M. Roland, qui est venu nous voir et qui a
« passé ici près de deux heures. J'ai appris cette fois à l'apprécier :
« la solidité de son jugement, l'agrément de sa conversation, la
« variété de ses connaissances, tout cela m'a charmée.

« 21 juin 1777. — Adieu, mes tendres amies, j'ai rêvé de
« M. Roland. Il m'ennuie de ne rien savoir à son sujet.

« 1er juillet 1777. — Tu lui accordes la pénétration et tu lui re-
« fuses la finesse... Quelle observation particulière te fait parler
« ainsi ? Tu lui crois des systèmes : sur quel objet ? J'ai cru voir
« qu'à l'égard de la politique et des mœurs il avait les vrais prin-
« cipes, etc. ».

Voici en quels termes les Mémoires de Mme Roland résument ses relations avec Roland, antérieures au mariage : elle n'y reviendra plus qu'à l'occasion de cet événement.

« Nous étions arrivés à la fin de 1776. J'avais vu plusieurs fois « depuis huit ou neuf mois M. Roland. Ses visites n'étaient pas « fréquentes, mais il les faisait longues, comme les gens qui, n'al- « lant pas pour se montrer à tel lieu, mais parce qu'ils se plaisent « à y être, s'y arrêtent autant qu'ils le peuvent. Sa conversation, « instructive et franche, ne m'ennuyait jamais et il aimait à se « voir écouter avec intérêt, chose que je sais fort bien faire, même « avec ceux qui sont moins instruits que lui et qui m'a valu peut- « être encore plus d'amis que l'avantage de m'énoncer moi-même « avec quelque facilité. Je l'avais connu à son retour d'Allema- « gne; maintenant il se disposait à faire le voyage d'Italie, et dans « les dispositions d'ordre dont ne manquent guère de s'occuper « les gens sensés à la veille d'une longue absence, il m'avait choi- « sie pour la dépositaire de ses manuscrits, desquels je demeurais « maîtresse s'il lui arrivait malheur. Je fus sincèrement touchée « de cette marque d'estime toute particulière et je la reçus avec « actions de grâces. Le jour de son départ, il dîna chez mon père « avec Sainte-Lette; en me quittant, il me demanda la permission « de m'embrasser et je ne sais comment, mais cette politesse ne « s'accorde jamais sans rougeur pour une jeune personne, lors « même que son imagination est calme. « Vous êtes heureux de « partir, lui dit Sainte-Lette, de sa voix grave et solennelle, mais « dépêchez-vous de revenir pour en demander autant. »

Sans entreprendre le plaidoyer désiré par sa fille, Mme Champagneux, on peut dire que la réputation de Roland n'a pas à redouter le voisinage de sa femme. Chez elle le talent littéraire, les dons d'artiste, la hauteur des vues l'emportent; chez lui il y a plus d'instruction précise, de méthode, et, somme toute, de solidité : affaire de travail, de caractère et d'âge.

Dans une lettre du 19 février 1776 (1), au commencement de leurs relations, on voit la nature enthousiaste de Marie Phlipon se heurter au jugement plus sûr de Roland; il nous paraît aujourd'hui avoir eu grandement raison contre elle. Ce qui nous donne bonne opinion du contradicteur est justement ce qui lui vaut une appréciation très maussade de la nouvelle amie. « Tu as « raison de me souhaiter M. Roland en compagnie, il aurait be- « soin de cela pour se développer. » Ce n'est pas modeste. En effet, Roland a gagné en sa compagnie; n'a-t-elle pas gagné aussi à celle de Roland? « A te parler franchement je ne l'ai pas vu « sous un beau jour. Quand je le compare à M. S. L. (Sainte- « Lette), je trouve qu'auprès il n'est qu'un savant. Tu sais ce que « vaut cette expression dans le sens philosophique. » Roland avait eu le tort à ses yeux de dire en parlant de l'œuvre de l'abbé Raynal : « Ce n'est ni une histoire, ni une histoire philosophique. « C'est un roman dont le style même n'est que brillanté. C'est un « ouvrage de femme. » Ce dernier mot serait-il le grief? Ce n'était pas si banal, en 1776, de ne pas partager l'engouement général, et de juger l'abbé Raynal comme il l'a été depuis, par ce qu'on appelle la postérité.

La correspondance que nous publions montrera si Roland appliquait judicieusement à Marie Phlipon ses dons d'observation sagace et pénétrante, et si à cette faculté il n'en joignait pas d'autres plus délicates par lesquelles il était rendu sensible à des charmes vifs et doux.

A mesure que Roland apprécie davantage Marie Phlipon et en est plus apprécié, les confidences aux D[lles] Cannet se font plus rares, jusqu'à bientôt cesser. Cela s'explique sans peine.

Le 24 juin 1776 Marie Phlipon écrit encore :

« Tu as ajouté un lien de plus à tous ceux dont je suis rede- « vable à ton amitié, en me procurant la connaissance de M. Ro-

(1) A Sophie Cannet.

« land, une âme honnête, sensible et franche; j'aime cette réu-
« nion de qualités. Il a une philosophie douce et vraie, et tu sens
« à merveille que les pervertis de son espèce me conviennent par-
« faitement. Enfin, il me paraît tout propre à faire un ami solide,
« si la suite des temps soutient la liaison. J'ai tout lieu, au reste,
« de faire fond sur l'avenir, parce que mon père envisage M. Ro-
« land sous son vrai point de vue, c'est-à dire comme un homme
« de mérite qu'on peut recevoir dans la maison d'une jeune per-
« sonne, sans que cela tire à conséquence; parce que, ensuite, si
« je changeais d'état, ce ne serait pas pour m'unir à quelqu'un qui
« m'empêchât de voir des personnes de cette trempe.

« Adieu, ma chère Sophie; il est aujourd'hui vendredi neuf
« heures du matin, je veux envoyer cette lettre avant que tu m'en
« écrives une autre. Tu dois avoir présentement celle dont je char-
« geai M. Roland; elle t'aura dit ce que je pense de cet honnête
« homme, et le gré que je te sais de me l'avoir fait connaître. Je
« ris avec moi quand je songe à l'impression de sa première visite,
« et au ton dont je te parlais de sa personne; il lui a fallu du cou-
« rage pour braver le dégoût des tentations; j'étais maussade, et
« il me paraissait assez déplaisant, malgré ses connaissances. »

C'est justement ce *lien nouveau* dont Marie Phlipon remercie Sophie Cannet, qui en se resserrant va détendre et en quelque sorte briser celui de tant d'années entre les amies. Cette expression de reconnaissance est presque un adieu. La phrase où la pensée du mariage et le nom de Roland se trouvent réunis, mais pour dire qu'un tel ami ne porterait pas ombrage à un mari, est bien adroite, si déjà l'association des idées était de tout autre nature, et s'il s'agissait par là de donner le change.

A partir de cette date, les lettres aux Dlles Cannet se transforment. Il n'y est presque plus question des autres, ni des impressions reçues du dehors. L'attention se concentre sur les difficultés de famille et domestiques, sur la direction de vie et les solutions à

trouver. Après tant de déceptions, de dépense d'esprit et de cœur sans résultat pratique, il est clair que Marie Phlipon est décidée à ne plus penser, sentir, agir qu'à bon escient et pour une fin nettement aperçue.

On n'a pas à s'étonner que, dans ses Mémoires, elle ne s'étende pas davantage sur la recherche de celui des prétendants qui pourtant a réussi, et qui a exercé une grande influence sur sa destinée.

« Les manuscrits que m'avait laissés M. Roland me le firent « mieux connaître, durant les dix-huit mois qu'il passa en Italie, « que n'eussent pu faire de fréquentes visites. C'étaient des voya- « ges, des réflexions, des projets d'ouvrages, des anecdotes qui « lui étaient personnelles; une âme forte, une probité austère, des « principes rigoureux, du savoir et du goût s'y montraient à dé- « couvert.

« Né dans l'opulence, d'une famille ancienne, distinguée dans « la robe par son intégrité, il avait vu, jeune encore, la fortune « s'évanouir par le défaut d'ordre d'une part et de l'autre les « excès de la dépense. Le dernier de cinq frères à qui l'on fit « prendre parti dans l'Église, il avait seul et sans secours quitté « la maison paternelle à l'âge de dix-neuf ans, pour ne pas s'en- « gager dans les ordres ni dans le commerce auquel il répugnait « également. Arrivé à Nantes, de son premier vol il s'y était « placé chez un armateur pour s'instruire de différentes choses, « avec le projet de passer aux Indes. Les arrangements étaient « pris, un crachement de sang survint et lui fit défendre la mer « s'il n'y voulait périr. Il se rendit à Rouen où M. Godinot, son « parent, inspecteur des manufactures, lui proposa d'entrer dans « cette partie d'administration. Il s'y détermina, s'y distingua « bientôt par son activité, son travail, et s'y trouva enfin utile- « ment placé. Les voyages et l'étude partageaient son temps et « remplissaient sa vie. Avant de partir pour l'Italie, il avait

« amené chez mon père son frère le plus chéri, bénédictin, alors « prieur au collège de Cluny à Paris. C'était un homme d'esprit, « de mœurs douces et d'un caractère aimable. Il venait me voir « quelquefois et me communiquer les notes que son frère lui faisait « passer, car, à mesure qu'il voyageait, il couchait ses observa- « tions par écrit. Ce sont ces notes qu'à son retour il coupa en « lettres et fit publier, en confiant leur impression à des amis « qu'il avait à Dieppe et dont l'un d'eux, fou de l'italien, renché- « rit sur les passages de cette langue en les multipliant. Cet ou- « vrage, plein de choses, ne manque que d'une meilleure rédac- « tion pour être le premier en rang dans les voyages d'Italie. Le « refondre a été l'un de nos projets depuis que nous sommes unis, « mais je voulais voir aussi l'Italie; le temps et les événements « nous ont entraînés d'un autre côté (1).

« Au retour de M. Roland, je me trouvai un ami; sa gravité, « ses mœurs, ses habitudes, toutes consacrées au travail, me le « faisaient considérer pour ainsi dire *sans sexe* ou comme un « philosophe qui n'existait que par la raison. Un sorte de confiance « s'établit; et par le plaisir qu'il trouva près de moi, il contracta « par degrés le besoin d'y venir toujours plus souvent. Il y avait « près de cinq ans que j'avais fait sa connaissance lorsqu'il me « déclara des sentiments tendres : je n'y fus pas insensible, parce « que j'estimais sa personne plus qu'aucune que j'eusse connue « jusqu'alors; mais j'avais remarqué qu'il ne l'était pas lui-même, « ou par sa famille, à toutes les choses extérieures. Je lui dis « franchement que sa recherche m'honorait, et que j'y répondrais « avec plaisir, mais que je ne me croyais pas un bon parti pour lui. »

On a pu remarquer dans une lettre à Sophie Cannet que Marie Phlipon traite Roland d'homme *bien né*, et dans ce passage de ses Mémoires, qu'elle insiste sur l'*ancienneté* et la *distinction* de sa famille.

(1) Une seconde édition a paru à Paris en 1799.

V

La correspondance. — Analyse et commentaires.

Nous devions d'abord présenter les correspondants, ou plutôt les représenter, car ils ne sont pour personne des connaissances tout à fait nouvelles. C'était la partie la moins originale de notre tâche. Il nous reste à parler de leur correspondance.

Est-il utile d'en donner un compte rendu préalable ? Le document est là sous la main du lecteur, il n'a qu'à juger par lui-même. Analyser les incidents dont le manuscrit est le théâtre, ou mieux le champ clos, n'est-ce pas substituer les explorations et les rencontres de l'éditeur à celles dont chacun désormais a le moyen, et dont on peut se plaire à garder pour soi le plaisir et les surprises ? Si nous traduisons nos impressions, n'est-ce pas risquer de déflorer celles du lecteur ?

L'objection saute aux yeux. Si nous ne nous y arrêtons pas, c'est que la correspondance est longue et touffue. Découvrir les beautés saillantes, dégager la trame du roman, est un travail d'assez longue haleine, difficile pour des lecteurs tant soit peu distraits et dont le temps serait compté. A ceux-là notre intention modeste est de fournir un fil conducteur.

D'autres lecteurs n'admettent pas que l'opinion d'un tiers vienne influencer, ou du moins troubler celle qu'ils ne veulent tenir que d'eux-mêmes. Cette façon de lire exige plus de peine, mais on y trouve plus d'agrément et de profit. Ceux-ci prendront, laisseront, critiqueront de nos réflexions ce qui leur conviendra, ou mieux encore ne couperont pas les pages de ce chapitre d'introduction qu'ils tiendront pour non existant.

On a vu, dans des lettres à Sophie et Henriette Cannet, que Marie Phlipon et Roland s'étaient connus grâce à ces amies, en janvier

1776. Les Mémoires placent le départ de Roland à la fin de 1776, et font durer son voyage 18 mois. Il revint à la fin de 1777.

Trois lettres seulement sont datées de 1777 et 1778. Dans la première que Roland écrit de Villefranche, le lendemain de son arrivée dans sa famille, on voit que Marie Phlipon lui avait écrit en 1776 ou 1777.

Lors de ses adieux émus, Roland avait paru faire toutes les avances. Pour Marie Phlipon il ne devait alors être qu'un en cas; La Blancherie tenait encore le premier rang. Après la rupture avec lui, la pensée de Marie Phlipon se reporte sur le *philosophe* qui, en lui demandant d'accepter à la fois le dépôt de ses manuscrits et un *baiser*, lui a montré le cas qu'il faisait d'elle de toutes façons. C'est elle qui écrit une *charmante petite lettre* et rattache le lien que l'éloignement et le temps risquaient de détendre. Un frère du voyageur, bénédictin, se prête à la chose et tient les deux personnes au courant l'une de l'autre. Roland a été touché du souvenir : la simple politesse lui fait un devoir d'y répondre et il ne demande pas mieux que de rentrer en commerce, on pourrait dire en coquetterie d'idées et de sentiments. Ainsi commence une série de 112 lettres pour la plupart numérotées; quelques-unes ont dû être perdues ou supprimées.

Roland rentre en France rempli de soucis, d'idées noires. Quelle est la cause de ses *agitations* et de ses pensées de *suicide ?* Il parle *d'une mort portée dans son cœur*. Fait-il allusion à l'amère déception que lui a causée une jeune veuve de Livourne ? Bruyard, son compagnon, dit que Roland a eu pour elle une passion violente. Dans son ouvrage sur l'Italie qui n'est pas une relation de voyage, et que Roland publia en y associant Marie Phlipon devenue sa femme, un incident de cette nature n'était plus à sa place. Il ne résiste pas cependant à l'évocation de ce souvenir. A en juger par la dissertation envoyée à la belle et intelligente Italienne, où Roland essaie de démontrer que la séduction est moins criminelle

envers une personne libre que mariée, celle-ci aurait repoussé la thèse et son défenseur. Roland ajoutant, non sans humilité et sans franchise, qu'elle n'est pas morte à la suite de la rupture, la perte dont il gémit pourrait n'être que l'évanouissement de son rêve, à moins qu'elle n'ait été le dénouement de quelque plus ancien lien. Cette entrée en scène le montre, non pas froid, mais doctoral et sombre; un René quadragénaire et un peu gascon, qui, pour se rendre intéressant, dirait : je puis mourir. Le projet de publications et d'études nouvelles, sa très noble passion d'ajouter sans cesse à ses connaissances, la visite prochaine qu'il annonce *à sa belle amie* sont des orientations moins tragiques et moins désespérées de sa vie; mais il montrera, 16 ans plus tard, qu'à défaut d'empressement, le courage de mourir ne lui manque pas. Le ton monte et se réchauffe aussitôt avec Marie Phlipon. En a-t-il plus dit ou sous-entendu que ses lettres ne semblent contenir? L'intérêt qu'elle lui témoigne est très vif : « *Je vous plains, je vous gronde, je vous... votre lettre m'a fait pleurer.* » Ce n'est pas en amoureux transi qu'elle le traite : « *Vous êtes heureux d'être à plaindre... je vous craindrais beaucoup.* » Déjà !

Elle aussi songe à la mort : « *J'use de la vie avec indifférence et je la perdrais sans douleur.* » Cette *conformité* de pensées funèbres, *ce partage des pensées* ont du bon; ils permettent à Roland de se résigner à la vie à cause d'elle ; elle est prête à s'y reprendre à son intention.

Si bien préparés qu'ils soient, pendant près de huit mois les battements des deux cœurs ne s'accélèrent pas. Nous n'avons que les réflexions de Marie Phlipon sur les notes de voyage de Roland, et cette déclaration que les *peuples libres seuls* ont sa sympathie. *Il faut se sauver au fond de la Suisse ou sur les bords de la Tamise pour se réconcilier avec l'espèce.* Cependant le temps n'a pas dû être perdu. On s'est rapproché, puisqu'en août 1778 Marie Phlipon parle de *la dissimulation à laquelle Roland l'a*

amenée à l'égard de ses amies Cannet, de sa *feinte* pour les persuader qu'elle l'avait peu vu, enfin des précautions à prendre dans une réunion avec Sophie, pour lui dérober *l'espèce de préférence* dont la *nouvelle connaissance* est l'objet.

Notre roman a commencé par où beaucoup de drames finissent, par l'image de la mort. Voici que viennent s'y ajouter les éléments indispensables d'un certain mystère, d'un sentiment brisé, nous ne pouvons dire *trahi*, ne sachant pas si Roland avait attiré, encouragé l'affection de Mlle Henriette Cannet. Il est à croire qu'il ne se trouvait pas absolument en règle ni libre de ce côté, puisqu'il a dû fournir à Marie Phlipon, de leur commune discrétion, des raisons que celle-ci, par confiance dans son caractère et par opportunité, s'empresse d'accepter pour bonnes. Mlles Cannet ont vu clair cependant, puisque Roland, quatre mois après, écrit : « *Depuis mon retour à Amiens je n'ai vu presque personne, ni* « *vos amies, ni d'autres... Je laisse une de vos amies dans un* « *état de maladie qui l'inquiète; elle craint de mourir. C'est* « *une triste situation que celle de craindre; elle m'a dit là-* « *dessus des choses honnêtes; mais vous savez... et quoique je* « *présume bien que ceci n'y entre pour rien, cependant* » ... Puis en italien : « *Le frère a dit certaines choses qui faisaient voir que l'on espérait encore : mais elle sait bien que... rien,* « *rien, rien.* »

Après le mariage, même pendant les années où les trois amies seront réunies à Amiens, les relations entre elles ne se maintiendront ni ne se renoueront plus. Il y a eu froissement. Mlle Henriette Cannet, mariée, séparée de plus en plus par les divergences politiques, se souviendra seulement de Marie Phlipon, quand celle-ci sera en prison ; à la veille de mourir, elle lui offrira de prendre sa place. Quelle noble réplique! Décidément il n'y avait pas alors que les très grandes âmes pour se montrer Romaines. Mme Roland, dans ses Mémoires, dit avec raison qu'elle ne pouvait

accepter ce sacrifice. Il y avait en outre un motif intime qu'elle eût été embarrassée d'avouer.

Ce Roland, qui a fait naître à Amiens une affection mal payée par lui de retour, qui s'est enflammé en passant à Livourne, qui obtient de Marie Phlipon de vrais encouragements, sinon des avances, est-il ce personnage sec et exclusivement respectable que plus tard cette dernière voudrait nous faire voir en lui? Il se fait peut-être trop d'honneur des inclinations qu'il éprouve ou qu'il inspire; mais enfin voilà bien deux jeunes filles, non des premières venues, qui le souhaitent pour mari. La première qui l'a aimé le regrettera, puisqu'elle tiendra rigueur à son amie. Bien que celle-ci se défende d'avoir été jusqu'à l'amour, à plus forte raison jusqu'à la passion, elle lui a écrit les pages ardentes que nous allons voir. Si Roland était depuis longtemps sorti de la première jeunesse, la vieillesse ne pesait pas encore sur lui. Il y avait toutes raisons pour que Marie Phlipon le vît moins vieux en 1778 qu'en 1793. Don Juan lui-même, à 60 ans et après 15 ans de ménage, eût perdu son prestige. Nous sommes loin de don Juan, c'est *Thalès* qu'elle l'appelle. L'idée de ce nom doit venir de lui. Au dire de Bruyard, dans leur voyage Roland le lui avait donné et avait pris celui de Bias. Il est bien de Thalès, un philosophe rempli de sagesse et même de prudence, le billet sans date où Roland, pour remercier d'un souvenir du père et de la fille, exprime une reconnaissance vive, mais semble craindre de se voir forcer la main.

La situation s'est traînée en longueur, et le temps n'a été qu'insuffisamment rempli par une visite de Mlle de la Blouze, parente de Roland, à la jeune fille, et l'échange de vues sur l'histoire grecque.

Après deux ans d'entrée en relations et seize mois de correspondance, Roland ne s'est pas encore expliqué. Marie Phlipon a le droit de se plaindre de tant de froideur ou de réserve. Elle désire et ménage les visites. Elle a raison de compter sur les tête-à-

tête plus que sur les petits cadeaux. Ils produisent leur inévitable effet. C'est à la suite d'une de ces visites, qu'un mardi soir (avril 1779) Marie Phlipon parle d'une *situation nouvelle*, de la *douceur* mais de l'*agitation* qui l'accompagne. « *Je ne suis pas con-* « *tente de moi... Je sens trop bien la vérité d'une de vos ré-* « *flexions, que tous les torts de votre sexe à l'égard du mien* « *sont les nôtres... Je me charge des torts passés et des repro-* « *ches que j'en voudrais faire, mais je préviendrai les nou-* « *veaux avec toute la vigilance dont je suis capable. A son* « *aide, elle appelle l'austérité et réclamerait Roland lui-même* « *si elle se croyait plus faible qu'il ne lui convient de l'être.* »

Les épanchements n'ont pas été sans trouble. Des étincelles ont jailli. La lettre amère et rougissante de Marie Phlipon en contient l'aveu. L'action s'anime, les lettres pendant quelque temps vont se presser, se multiplier.

La réponse de Roland à cet appel de tendresse repentante et inquiète le montre *transporté*. Il s'autorise *du souvenir de ce qu'elle vaut* pour justifier son délire, pour passer sans autre formalité du *vous* au *tu*, étape importante en amour, et sur un ton quelque peu léger et triomphant commenter ce thème : *Tu pourrais donc être heureuse sans que je fusse heureux! Mon cœur s'est serré à cette idée.* Il se dit *vaincu*, mais ne parle toujours que de son *bonheur* et de son *cœur*, pas de sa main. Marie Phlipon connaît la langue classique, celle même de la séduction, et se souvient des théories de Livourne à l'égard des personnes libres. La passion étant allumée, c'est le moment de la diriger et entretenir, en la tenant à distance.

La lettre du 23 avril est capitale. C'est le programme le plus beau qu'une femme puisse former et rêver de remplir. Elle expose et résume sa vie, l'histoire de ses idées et de ses sentiments. Elle a vibré sous la passion dont l'aiguillon relève les plus inertes natures. Le trouble passager des sens n'a pas gagné la tête. L'occa-

sion se présente de prendre position et de frapper un coup, d'exprimer une bonne fois *ce qu'elle est , ce qu'elle veut être toujours. Je puis être victime du sentiment, mais je ne serai jamais le jouet de personne.* Roland est averti. Il parlera de mariage, ou elle ne le verra plus. La profession de foi est de superbe allure ! La forme toujours élevée, large, est ici précise, presque parfaite. Le souffle n'anime que la plus haute et la plus ferme raison. Le style atteste que Marie Phlipon a lu et relu la *Nouvelle Héloïse*, que Julie est son modèle, à la faiblesse près. Elle sait que mettre bas les armes serait, non de la bonté, mais de l'imprudence. Un prêtre, pour la distraire du chagrin où l'a jetée la mort de sa mère, lui a donné ce livre ; choix singulier ! Plus singulier encore et plus inattendu le profit tiré de la lecture. Ce n'est pas elle que le roman aura perdue, au contraire ; elle y apprend les pièges de la vie, les détours, les ruses pour les éviter. Sur les pentes glissantes, par lui elle devient habile et sage ; dans les crises graves, par Plutarque, l'autre livre auquel elle attribue une influence décisive sur sa vie, elle sera rendue forte.

Le mariage de Mme Roland, a dit Lamartine, est une imitation évidente de Julie épousant M. de Volmar. Ce n'est pas cela. Quoique au fond de sa pensée il y ait un instant prétendu peut-être, Roland n'est pas accepté pour Saint-Preux. Ils rougiraient, l'une d'offrir le rôle de M. de Volmar, l'autre de s'y résigner. Marie Phlipon voit Roland sous les couleurs avouables d'un Grandisson ou d'un vicaire de Wakefield, et lui demande de concilier l'amant et l'époux, en excluant l'irrégularité de l'un et la placidité de l'autre. Jouant gros jeu, Marie Phlipon termine par cette mise en demeure : « Rendez-moi à l'amitié ou craignez... de m'obliger à ne plus vous voir. »

Roland est agité et troublé par la lecture de cette lettre. Reprenant l'attitude et le ton respectueux, il revient à *Mademoiselle* et à *vous* et ne cède ni à l'appel attendri, ni aux beaux sentiments.

Pour marquer qu'il n'entend laisser prendre avantage sur lui d'aucune façon, pas même par les reproches, il se borne à l'excuse d'avoir *cru partager sans crime des émotions* qu'il suppose avoir été communes, et *s'il ne faut plus vous voir*, il préviendra la défense, sans doute en s'éloignant.

Marie Phlipon n'a pas voulu trancher ni rompre. Aussi mettant en œuvre, suivant ce que vient de lui écrire Roland, l'art et la nature, et conciliant l'attrait de la passion avec l'observation des règles du devoir et de la prudence, rattache-t-elle d'une main douce et habile le lien qu'elle paraissait briser. Les pages exquises où, sans se démentir, elle emploie la séduction plus que la hauteur éloquente, portent mieux coup. Roland est ramené. « Mon amie, écrit-il, *ma bonne amie pardonne-moi.* Je baigne tes lettres de « mes larmes, fais qu'elles effacent ma faute. Oublie mes faiblesses « et aie égard à mon repentir. » En réponse au sermon voilà une *confession.* Il est enfin question d'une *proposition* qui a été faite. Le style de Roland n'a pas le nombre, la sonorité élégante de celui de sa correspondante ; le sien est empreint d'une émotion nerveuse, haletant. Comme s'il craignait de se laisser aller à en trop dire, sa lettre tourne court.

Les lettres se succèdent très rapprochées. Marie Phlipon répond : « *Si tu m'avais aimée moins tu n'aurais pas été coupable.* » Elle n'a pour ce genre de faute que la sévérité habituelle en pareil cas, et plus loin : « Ce n'est pas pour travailler à ton bonheur « qu'il me faudrait du courage, mais pour m'empêcher d'y sacri- « fier ce que le devoir me défendrait. » Par cette phrase elle entend à la fois qu'elle ne veut le bonheur de Roland, ni à ses dépens à elle, par une faiblesse, ni à son préjudice à lui, par une union qui lui serait une source de difficultés et de sacrifices. Il a dû se faire de cette perspective une excuse, une défaite ; elle relève l'objection avec dignité, et comme elle dit dans ses Mémoires, elle se l'approprie, en opposant à Roland les inconvénients de la fa-

mille Phlipon, du milieu inférieur et du défaut de convenances pour lui. A Roland demandant si elle y persiste : « Je ne saurais « joindre de nouvelles raisons à celles que je t'ai données, parce « que je n'en ai pas d'autres. Peut-être désirerais-je en avoir de « plus fortes pour te voir les surmonter. » Impossible de mieux dire que les objections sont faites pour acquit de conscience et avec l'espoir qu'il n'en sera pas tenu compte.

Dès le lendemain, allant au but, elle entre dans le détail de son modeste avoir : *530 fr. de rentes, pour tout bien clair et net.* Pour la première fois apparaissent les difficultés d'un règlement de comptes avec son père. Il n'a ni ordre ni moralité, sa maison et son bien périclitent; il s'est consolé de son veuvage par une maîtresse. Marie Phlipon sait déjà manier les affaires et la langue du droit. Elle juge que l'abandon d'une part de ce qui lui doit revenir ne profiterait pas à son père et serait pour elle le sacrifice de son établissement et de sa vie. Son plan est fait, elle le réalise. Il est plus sûr pour tous deux qu'elle subvienne à ses propres besoins. Elle s'appuie sur les grands-parents pour résister aux exigences paternelles, accepte de payer pension et de remplir l'office de domestique, si une vieille bonne infirme doit être congédiée ou vient à manquer.

L'inclination d'un jeune homme, *del giovane*, apprenti de son père, vient ajouter de nouvelles complications à celles au milieu desquelles elle se débat. Les grands-parents poussent à ce mariage, qu'avec raison elle juge *inepte*. Elle démontre, avec finesse et ironie tempérée, le mécanisme des cerveaux étroits de son entourage et montre comment, faute de la comprendre, on lui trouve *des singularités*, et comment *on lui donne tort sans savoir pourquoi*. Cette analyse est charmante. Le tableau de la maladie de sa vieille bonne, des soins, des consolations données, de la mort, est touchant. Le cœur est tendre et vaillant.

30 avril. — Roland éprouve, c'est bien le moins, les impressions

que nous venons de rendre. « *Mon âme pleure avec toi.* » Il se plaint de ce que les objections que l'on connaît *s'opposent à ses vœux!* Il ne veut ou ne sait guère lire entre les lignes et exige qu'elle dise *oui* ou *non*. « *Dans le dernier cas je ne t'en repar-* « *lerai de ma vie.* » Ce serait bien vite prendre son parti. Son âme a été jetée par des alternatives de *raideur* et de *douceur* où elle ne se retrouve pas, dans un état de *contrainte.* « *Je relis tes* « *lettres, elles me confondent. Est-ce toi? Je te trouve, je te* « *cherche, tu m'échappes.* » C'est plutôt Roland qui se dérobe et ne veut comprendre. Aussi Marie Phlipon lui écrit-elle : « *Peux-tu me demander encore?* »

Du commencement de mai jusqu'en juillet, la correspondance se poursuit à travers des alternatives de fuites et de retours de Roland. Marie Phlipon fait marcher de front les sentiments tendres, les plaintes éloquentes et la tactique prudente que lui inspire sa perspicacité.

Divers incidents fournissent à Roland occasion ou prétexte de réserve, d'inquiétudes et de griefs.

M. de Sévelinges n'est pas éconduit, ou du moins *ses offres réelles, quoique enveloppées,* de mariage *platonique*, souvenir des épitaphes des catacombes, sans être accueillies ne sont pas repoussées comme elles devraient l'être. Roland, qui le trouve équivoque et compliqué, s'indigne que Marie Phlipon ait trouvé l'art de le justifier. Jusques dans les Mémoires, elle reviendra sans déplaisir sur ce personnage qu'elle qualifie de sympathique, quoique trop énigmatique.

En riposte, elle invite Roland à effacer de son manuscrit les savantes dissertations à l'amie de Livourne. La susceptibilité de Roland est aussi blessée de voir Marie Phlipon user de commisération envers le jeune homme qui soupire sous son toit. Elle le réconforte et le console quand il pleure; malade, elle le soigne, et le fait adroitement *prêcher* pour le détourner d'une résolution funeste.

Des lettres sur La Blancherie, entre les mains des D[lles] Cannet, inspirent à Roland une jalousie ou une humiliation rétrospectives. En prenant les devants, avec franchise, Marie Phlipon s'en tire à son honneur et calme l'orage. Mais il est piquant de voir les deux correspondants gênés à l'égard de Henriette Cannet, préoccupés du côté même où ils ont sinon trahi, du moins froissé, l'une l'amitié, l'autre un sentiment plus vif. On s'empresse, en ce cas, et c'est ce qu'ils font, de trouver des défauts et de faire des reproches à ceux qu'on redoute et envers qui on a des torts.

Parfois, c'est l'idylle de Philémon et Baucis : le mot est de Roland qui doit surtout parler de lui ; ou bien ils étudient leur programme de vie, la tenue de leur maison, et traitent de comptes de ménage, de mobilier, de linge, vaisselle, voire même de robes. Marie Phlipon excelle aux effusions souriantes. L'imagination fournit les arabesques, en musique on dirait la mélodie ; le cœur l'accompagnement sur un ton mineur et doux. Roland s'occupe de l'académie des inscriptions. Est-ce pour une communication (il a fait imprimer un mémoire sur la *moutonnaille*) ou pour une candidature ultérieure ? Pour les deux : l'une menant l'autre. Tantôt il s'abandonne et se confie, tantôt il est morose et sur la réserve ; puis, au contraire, il se plaint de ce que son amie prétende « que les petites faveurs émoussent le sentiment ». Elle trouve qu'il y a péril, non d'émousser mais tout autre, à *questo primo dolcissimo bacio* impétueusement ravi, qui fit un mal affreux et dont la répétition, trop faiblement évitée, augmentait son agitation et ses regrets. Quoiqu'elle dise n'avoir pas *la moindre méfiance des intentions* de Roland, elle se tient en garde, en attendant qu'elle juge plus tard opportun de rapprocher les distances et de ranimer la flamme.

En 1779, elle n'avait pas lieu de prévoir son mot des Mémoires sur Roland *sans sexe?* A propos d'un orage entre eux, où les caractères sont en cause, Roland dit qu'il serait surprenant qu'il

naquît d'eux un apathique; et pourtant c'est arrivé, si l'expression *d'âme stagnante*, appliquée à leur enfant et échappée à la mère, était exacte.

L'action se concentre autour de son père dont, pour sortir de ses embarras, Marie Phlipon a songé à apprendre l'art. Elle a voulu le persuader de régler leurs affaires, sans l'intervention d'un tiers, pendant qu'elle est libre. Mais, en fin de compte, elle lui impose sa volonté malgré lui et la famille, *il faut faire, comme Fabius, le bien des Romains malgré leurs plaintes, leur mépris et leur blâme.* Se servant d'un établissement entrevu et souhaité, c'est-à-dire de Roland, pour peser sur son père et lui arracher un règlement de comptes, elle va se servir de son père et de la nécessité de ce règlement pour peser sur Roland, et voici de quelle façon.

Depuis longtemps, Roland exige que le lien qui se noue entre eux reste secret; il entend rester libre et ne veut ni se découvrir du côté des siens, ni surtout être découvert du côté de la famille de Marie Phlipon. Elle a fait valoir que son père ne se refuserait pas au règlement de comptes, si elle pouvait donner la raison d'un établissement. Roland fait la sourde oreille. C'est cette raison qu'il décline de fournir, cet engagement qu'il évite de prendre.

Marie Phlipon va trancher dans le vif et brûler leurs vaisseaux, les siens par rapport à Roland, ceux de Roland par rapport à la famille de son amie.

S'autorisant du besoin, vis-à-vis de son père, de l'argument d'un établissement et des sentiments de Roland, sinon de son assentiment, elle *a tout avoué et déclaré* devant une amie qui a ménagé l'entretien. Le père est content et approuve. La fille est transportée de joie, dit-elle; mais quelque inquiétude trouble cette félicité. Comment Roland prendra-t-il ce qui est pour lui la carte forcée? Il a offert son cœur sous un titre régulier. D'un irrésolu c'est déjà beaucoup de gagné, quoique, pour lui rendre l'attitude dou-

teuse de séducteur plus difficile à garder, elle ait été secondée par la profession que le philosophe fait de morale et de vertu. Mais s'il ne sait pas toujours clairement ce qu'il veut, il sait mieux ce qu'il ne veut pas : être engagé à fond. Roland n'en prend pas trop de mauvaise humeur. Assez intelligent pour voir cette première manche perdue, il compte reprendre ses avantages et redevenir maître du terrain.

En effet, de part et d'autre la tactique va devenir plus savante ; les manœuvres seront plus compliquées ; de plus en plus la correspondance fera penser à un assaut d'armes, entre excellents tireurs, à fleurets à peu près mouchetés. Ils s'y sont complu, non pour la galerie et les lecteurs futurs, qu'ils n'ont pu ni prévoir ni désirer. Ils ont numéroté leurs lettres, pour savoir s'il ne s'en égarait pas, et, comme par amour de leur art, ils ont marqué les coups.

Au moment où Roland et Marie Phlipon sont arrivés au point où ils doivent décider de leurs destinées, et vont passer par des alternatives presque dramatiques, l'une de défaites et de victoires, l'autre d'entraînement et de résistance, nous avons à savoir pourquoi celui-ci, après s'être enflammé, va lutter longtemps contre elle et contre lui-même ?

Roland a subi le charme; mais il l'a trouvé inquiétant en même temps qu'irrésistible.

Ces flots d'éloquence écrite et parlée ne manifestent-ils pas chez Marie Phlipon une âme très raisonnante, mais très agitée ?

L'aptitude à comprendre les arts, le don du chant et d'une voix agréable, le talent sur le violon et la guitare veulent, pour s'exercer et se produire, un théâtre plus brillant que le foyer domestique.

La santé est florissante, le tempérament robuste, non déréglé, mais presque *tumultueux*, comme on l'a dit d'un autre illustre personnage de la Révolution, de Mirabeau. Les déportements du grand orateur sont l'occasion de la révolte du fils contre le père.

Pour la future muse girondine, certain désordre de son père excuse les remontrances et l'indépendance de la fille. Ingénieuse à imaginer des expédients et hardie à les appliquer, elle est un jour, sous un déguisement, allé voir la grisette paternelle et juger ce qu'il y avait à en craindre.

Roland peut se demander quelle place, quelle influence lui seront réservées par une femme si habile à tenir tête et à imposer ses volontés ?

Elle lui témoigne, à lui presque seul, une humble déférence, et s'incline devant sa supériorité d'expérience et même de talent, qu'elle se plait à reconnaître. Ce qui ne l'empêche pas, après avoir tout adroitement préparé et coloré, de le découvrir un beau jour en livrant son secret, et de lui couper la retraite qu'il se ménageait trop au gré de Marie Phlipon. De là, peut-être, surcroît d'hésitation d'avoir affaire à si forte partie. Où seront pour lui le calme, la paix, l'autorité ?

Ne se livre-t-il pas à des réflexions plus graves encore et plus intimes ? Où sera pour lui la sécurité ? En effet, ses doutes, ses reproches ne datent-ils pas du jour où, grâce peut-être aux insinuations des D[lles] Cannet et à la franchise obligée de Marie Phlipon, il a su à quel point elle avait aimé La Blancherie ? A l'heure même où il s'est avancé et déclaré, sinon lié encore, voilà que de front M. de Sévelinges continue un manège, pour le moment psychologique, mais plus qu'indiscret, et qu'un jouvenceau tombe éperdûment amoureux de Marie Phlipon et soupire à ses côtés, sous son toit. Sans évincer l'un, tout au plus le tient-elle à distance, sans courroux ; elle excuse et console l'autre.

Elle agira de même plus tard. A force de traiter en théorie et brillamment des matières du cœur, elle prendra goût à cet exercice où tant de femmes supérieures ont déployé les ressources de leur esprit et de leur beauté. Elle fera ou laissera croire à des inclinations et se donnera le mérite d'y résister : ainsi plus tard

avec Bancal des Issarts et avec Lanthenas. Le jeu est sans cruauté ; et comme ces hommes distingués s'y complaisent aussi, elle y gagne d'étendre et de relever son cercle, et même de retenir les plus doux et les plus résignés des déçus. Quand surviendra l'amour in-extremis, il trouvera la brèche faite aux défenses extérieures, le cœur de la place seul tenant toujours.

Le spectre de Buzot ne peut apparaître à Roland ; il ne voit pas de si loin. Il entend le beau et noble langage de la muse ; il le juge sincère et ne redoute pas plus de difformité morale que physique sous les plis tombants de la blanche tunique grecque ; mais il sait la mobilité de l'âme féminine, et se demande si la statue ne descendra pas de son piédestal, à l'exemple de ces divinités de l'Olympe qui s'abaissaient jusqu'aux simples mortels ?

Malade nullement imaginaire, il n'a pour soutenir son rôle qu'une santé médiocre et sa propre confiance dans sa supériorité et dans son talent. Il n'ose prédire que le respect de sa personne et des stricts devoirs ne recevra pas d'atteinte. Sans nul doute, il évoque ces épreuves dont le public s'égaie, dont les victimes souffrent, et dont ni le sceptre royal, ni celui du génie et de l'esprit ne préservent les têtes laurées ou couronnées. En proie à ces fantômes, il va mettre à profit toute occasion de se réserver et de se dérober.

Pourquoi, au contraire, Marie Phlipon s'attache-t-elle à conserver et à ressaisir la main de Roland ? nous ne disons pas son cœur ; car pas un instant le penchant, l'amour très vif quoique très complexe de son ami n'est ébranlé et n'est douteux pour elle.

On sait l'estime respectueuse vouée depuis plusieurs années à Roland, l'attrait exercé par la conformité des idées et l'élévation du caractère, l'impression produite par la valeur réelle de ses œuvres, le goût des amies d'Amiens consacrant cette opinion favorable, et l'amour d'Henriette stimulant peut-être un penchant naissant ; Roland reconnu pour le type de philosophe le plus

complet et le plus honnête ; l'étincelle jaillie de leurs yeux, de leurs bouches et de leurs cœurs ; mais nous n'avons pas vu entrer en ligne d'autres mérites moins personnels de Roland, qui faisaient de lui un prétendant précieux et difficile à remplacer.

Sa famille, anciennement opulente, disent les Mémoires, était certainement restée aisée et en bonne position sociale. Elle se tenait pour alliée à la haute noblesse, un cousin du beau-frère de M. Roland père ayant épousé une Choiseul. Quoi qu'en dise Bruyard, il ne nous semble pas que cette alliance soit proche. Le nom de *la Platière*, sous lequel Roland se fait adresser ses lettres, est d'une forme dite noble ; Roland et sa femme se trouveront, en 1782, en situation de prétendre à la noblesse. Le milieu est supérieur par l'origine, l'éducation, l'opinion reçue, à celui de Marie Phlipon. A tort ou à raison, il existait, alors comme aujourd'hui, quantité de distances ; ainsi entre anciens bourgeois de petite ville où ils comptent et modestes bourgeois d'une grande ville où ils ne comptent pas ; entre professions libérales et manuelles. Marie Phlipon était également froissée des airs dédaigneux ou protecteurs des personnes plus haut placées, dont elle se trouve à l'occasion rapprochée, et de la pensée étroite, de l'expression vulgaire chez les siens. Elle doit souhaiter un milieu où elle soit à l'abri de ce double ennui. Ses désirs et ses lucides visions de changements sociaux, elle les a pour elle tout d'abord. Elle est un des fréquents exemples de cette aspiration bourgeoise, tendant à ramener la société à un niveau moyen général, en réduisant certaines distinctions ou privilèges, en relevant certains abaissements injustes. Elle trouve ceux-ci iniques pour une nature, pour des capacités de sa sorte, et il est certain que, si bien des niveleurs ont réalisé ou rêvent des moyennes à leur taille et fort abaissées, Mme Roland a représenté un républicanisme élégant et artiste, vraiment athénien, condamné à rester une exception supérieure et dès lors une quasi-aristocratie.

Par Roland, elle atteint d'un bond cette position moyenne, ouvrant dès cette époque l'accès des fonctions publiques, du monde littéraire et académique, et de *tout*, pour peu qu'un événement secondât le courant des mœurs. Roland est fatigué et débile, elle l'entourera de soins; hésitant, elle lui prêtera sa décision ; froid, son enthousiasme; sec et court de forme, l'ampleur, l'abondance et la sonorité de son style ; digne et raide, elle le grandira. Pour remplir cette destinée dont elle entrevoit, dont elle veut tout au moins se ménager la possibilité, Saint-Preux serait dangereux, le chevalier d'Aydies trop tendre, Benjamin Constant trop sceptique; un Vauvenargues amoureux lui conviendrait; mais elle n'a que Roland à sa portée; il peut suffire à l'honneur de sa vie, à l'influence, à la réputation, qui sait, à la gloire? Suffira-t-il à son bonheur? Question délicate. En lui parlant d'amour, le trompe-t-elle ? Elle ne ment pas, car elle éprouve un grand besoin de tendresse, de donner beaucoup de bonheur, d'en recevoir un peu. Elle paiera sa dette. La part de sa créance restée en souffrance, elle en a fait la part du feu.

Elle a trop vu, trop lu, pour ignorer qu'il existe dans presque tous les cœurs un coin secret et triste pour les rêves non accomplis et les illusions perdues; que son milieu mesquin n'est pas fait pour la rencontre des brillants triomphateurs, pour les ivresses poétiques et les fêtes élégantes de la vie ; que d'ailleurs les fleurs fanées et les feux éteints laissent autant de vide et de regrets que de riants souvenirs ; que le sage enfin est revenu des joies fragiles et éphémères avant de s'y être exposé. Elle les regarde de haut , et s'attache aux plaisirs de l'intelligence et des arts, à la douceur des affections conjugale et maternelle, aux chances d'un apostolat philosophique et d'un rêve de gloire à poursuivre. Ce sont des satisfactions plus sûres, si on a la modération de s'en tenir aux unes, plus durables, si on a la force d'atteindre les autres.

Au risque d'éprouver sous d'autres rapports des déceptions, elle se dit que le philosophe Roland sera tout au moins un bon mari et lui fera quelque honneur ; elle est contente de son lot et veut obstinément le garder. Se trompe-t-elle? Est-ce tout l'amour, tout le bonheur? Chacun disserterait suivant ses goûts. Pascal répondrait bon sens et courage, La Rochefoucauld duperie d'orgueil et de vertu ; et nous disons que Marie Phlipon ne s'est pas trompée, qu'en prenant Roland elle a suivi sa vocation et réalisé presque tous ses vœux, puisqu'à la seconde et dernière épreuve, Buzot, vers lequel elle se tournera, ne sera guère qu'un autre Roland, non pas en mieux ni supérieur, mais de costume plus soigné, enthousiaste, et un peu plus jeune.

Roland lui convient, elle a même du goût pour lui ; le sort en est jeté. Les rôles vont être renversés, elle sera l'assiégeante et lui l'assiégé. Ce qui fera le plus d'honneur à ce dernier, ce sont, non les lettres qu'il a écrites, mais celles qu'il a reçues, les sentiments qu'il inspire et qui ont persisté si longtemps ; on peut dire, quant à l'estime et quant au respect, toujours. Il recule devant les craintes éprouvées et les sacrifices à faire. Sans Marie Phlipon pour femme, quelle serait sa place dans l'histoire?

Pour en venir à ses fins, Marie Phlipon justifiera le mot qu'elle s'est montrée *prodigieusement industrieuse dans l'économie de sa vie*. Elle est, à la fois, très pratique et très portée à l'abstraction, à l'analyse, à l'observation. Dans les natures complètes, les résultats de cette gymnastique intellectuelle viennent fortifier et diriger l'action. On a souvent mêlé à l'amour le mysticisme, la religion, la métaphysique, bien des dissonances. Le propre de Roland et de Marie Phlipon aura été d'associer, celle-ci, à un magnifique débordement d'émotion sincère et de chaude éloquence des habiletés de dialectique et des ressources de procédure , celui-là des chicanes de procureur à un entraînement invincible. Ces traits si personnels de caractères nous avaient donné l'idée de les

signaler par un sous-titre de notre volume, qui eût été : « Trois années de stratégie amoureuse. » Nous y avons renoncé; il n'eût pas exprimé la vérité ou du moins toute la vérité. Les deux partenaires ont déployé de la stratégie; mais dans leurs têtes et dans leurs cœurs, il n'y a pas eu que cela : tant s'en faut.

Nous sommes restés à la fin de juin. Voici comment les Mémoires racontent ce qui s'est passé jusqu'à cette date : « Je dévelop-« pai à M. Roland, sans réserve, l'état de ma maison; elle était « ruinée. J'avais échappé, par des comptes que je pris enfin sur « moi de demander à mon père, au risque d'éprouver sa disgrâce, « cinq cents livres de rente qui faisaient avec ma garde-robe tout « le reste de cette apparente fortune dans laquelle j'avais été élevée.

« Mon père était jeune; ses erreurs pouvaient l'entraîner à con-« tracter des dettes que son impuissance à les remplir rendrait « déshonorantes; il pouvait faire un mauvais mariage, et ajouter « à ces maux des enfants qui porteraient mon nom dans la « misère, etc. J'étais trop fière pour vouloir m'exposer à la mal-« veillance d'une famille qui ne s'honorait point de mon alliance « ou à la générosité d'un époux qui n'y trouverait que des cha-« grins; je conseillai M. Roland, comme aurait pu faire un tiers « étranger, pour le dissuader de songer à moi. Il persista; je fus « touchée, et je consentis à ce qu'il fît auprès de mon père les « démarches nécessaires; mais préférant de s'exprimer par écrit, « il fut résolu qu'il ne s'ouvrirait que par lettres, lorsqu'il serait « retourné à sa résidence. »

Ce passage des Mémoires est exact, sauf la phrase : « Je consentis « à ce qu'il fît auprès de mon père les démarches nécessaires. » Cette phrase appelle des réserves.

On a vu que si Marie Phlipon a en effet présenté des objections, ce fut pour que Roland se donnât le mérite de les surmonter. Le doux honneur de la victoire et la sécurité de conscience devaient se concilier à ce prix.

Il persista... oui, dans des vœux pour lesquels il exigeait silence et secret ; et encore, lorsque Roland est mis à son insu, malgré lui, en posture de prétendant, reste-t-il prétendant muet, immobile. « N'emploie pas de pages à justifier ou à excuser une chose faite, » écrit-il. Les incantations délicieuses de Marie Phlipon ne lui obtiennent d'autre gain que de n'être pas désavouée. Roland n'écrira que plus tard à M. Phlipon, de mauvaise grâce, en de tels termes qu'on se demande s'il y a de sa part gaucherie d'amour-propre froissé, ou arrière-pensée d'obliger le père à un refus.

De juillet 1779 à janvier 1780, durant 6 mois, la question sera celle-ci : Roland se décidera-t-il à faire le pas décisif, d'une façon qui ne suscite pas d'obstacles du côté du père et lève ceux, plus imaginaires et imaginés que réels, du côté de sa famille ?

L'action sera concentrée entre Roland, Marie Phlipon et son père. Parmi les personnages qui feront de courtes apparitions sur la scène, il n'y a guère que le jeune amoureux, figure de second plan, et le frère de Roland qu'il appelle *Platon*. Ce surnom, qui revient souvent dans les lettres et approprié à un moine, s'applique au bénédictin, alors prieur au collège de Cluny à Paris. Le frère aîné était chanoine et conseiller. Platon est-il le frère avec lequel le ménage Roland fera un voyage en Suisse, et qui mourut prieur et curé de Longpont ? Par deux passages des Mémoires où le prieur de Cluny et celui de Longpont sont peints des mêmes traits : *frère chéri et bien aimé* de Roland, *de mœurs douces*, *d'esprit aimable* et libéral, on est assuré qu'il s'agit du même personnage, changé de résidence. Les lettres des premiers mois marquent la présence habituelle de *Platon* à Paris ; et dans les dernières on voit paraître et arriver à Paris le frère de Longpont. En tous cas, ce sont des hommes d'église, l'abbé Bimont, oncle de Marie Phlipon, chanoine à Vincennes, et dom Roland, bénédictin, qui auront le plus contribué à unir les époux, qui les ont

le plus aimés et en ont été le plus chéris. Le chanoine et le moine, celui-ci très évangélique, mais un peu engagé dans le mouvement d'idées humanitaires, sont morts à temps, en 1789 (1).

Le passage des Mémoires où Mme Roland résume la période de la fin de juin à octobre, de la révélation du secret au coup de théâtre de la retraite au couvent, ne fournit que des indications très sommaires.

« Dès que M. Roland fut retourné à Amiens, il écrivit à mon « père pour lui exposer ses vœux et ses desseins. Mon père trouva « la lettre sèche; il n'aimait pas la raideur de M. Roland, ne se « souciait pas d'avoir pour gendre un homme austère dont les « regards lui paraissaient ceux d'un censeur; il lui répondit avec « dureté, impertinence, et me montra le tout quand il eut fait « partir sa réponse. Je pris sur-le-champ ma résolution. J'écrivis « à M. Roland que l'événement n'avait que trop justifié mes « craintes à l'égard de mon père, que je ne voulais pas lui causer « d'autres disgrâces, que *je le priais d'abandonner son projet.* « Je déclarai à mon père ce que sa conduite m'avait mis dans le « cas de faire; j'ajoutai qu'après cela il ne serait pas étonné que « je prisse une situation nouvelle et que je me retirerais dans un « couvent...

« M. Roland, étonné, affligé, continua de m'écrire en homme « qui ne cessait de m'aimer, mais que la conduite de mon père « avait blessé. »

Ce court récit ne donne guère l'idée des orages qui ont grondé, des marches et des contre-marches, des attitudes apparentes et réelles des intéressés. Il est un exemple de la façon dont s'écrit l'histoire, surtout dont on écrit sa propre histoire, et de ce qui lui manque lorsque, sous les grandes lignes et les surfaces, les préoc-

(1) C'est ce que dit M. Dauban. Mme Marillier, arrière-petite-fille de Mme Roland, croit, au contraire, qu'ils ont été guillotinés, à Lyon, sous la Terreur.

cupations secrètes, les états d'âme intimes restent voilés ou masqués.

Phlipon le père, pour en finir avec celui des trois personnages restant en scène, mais le plus effacé, semble un père de comédie, qui assiste et même prend part à la pièce, sans se bien rendre compte des pensées de derrière la tête de ses interlocuteurs. C'est ainsi que dans la sécheresse de ton de Roland il ne voit qu'un orgueil blessant qui s'y trouve, mais n'aperçoit pas la manœuvre consistant à l'irriter pour se ménager une retraite. C'est ainsi que, par dignité paternelle intempestive, il écrit, sans consulter sa fille, sans s'inspirer de ses sentiments ni de son style, la réponse dont Roland s'empare pour prolonger sa défense. C'est ainsi qu'à force d'art et de patience, Marie Phlipon le fait passer de la violence au calme et jusqu'aux excuses.

Ce père, peu artiste, de mœurs pas régulières mais après tout assez ordinaires, suivant l'expression de sa fille, est inférieur non à la moyenne de son état, mais seulement à sa fille et à Roland. Ces derniers en prennent trop avantage; il ne saurait en découler pour eux une indépendance absolue, pour Phlipon une dépossession d'autorité paternelle.

Quant à Roland, sans doute il ne *cesse pas d'aimer;* mais son amour s'enveloppe de réticences, se cuirasse de chicanes et se hérisse d'objections. De juillet à décembre 1779, il est en proie, outre sa crise de cœur, à deux ou trois autres, de santé, de carrière et presque d'argent. C'en est trop pour ses forces. Ses souffrances physiques vont en s'aggravant jusqu'en décembre, où il tombe tout à fait malade. Il s'irrite de voir ses travaux gênés, ralentis ou mal venus. La même inégalité se retrouve dans ses lettres. Quand il est de loisir, bien portant et d'humeur gaie, son tour épistolaire est original, enjoué, souvent spirituel. « Il paraît que tu en es avec « ton jeune homme aux confidences, » à lui aussi elle a parlé de Roland et de leurs projets; « jusqu'à la confidence, c'est encore « un mystère; et je n'ignore pas qu'il est du devoir aussi étroit de

« ne pas chercher les raisons de croire. La foi du charbonnier, « mes amis! Il n'y a guère que celle-là pour se sauver. C'est ce « que je te souhaite, avec ma bénédiction. »

Un jour il fait l'aveu d'un embarras d'argent et même d'un refus, mais sur le ton d'un homme qui n'en peut être diminué.

Dans ses fonctions, si le mérite et le zèle ne lui font pas défaut, il doit singulièrement manquer de souplesse envers ses chefs. Aussi une série de difficultés commença-t-elle pour lui, qui faillit l'amener jusqu'à sa démission.

Naturellement ombrageux et absolu, Roland le devient davantage quand les lettres de Marie Phlipon ou les atteintes de son mal l'énervent. Alors il arrive au ton forcé, d'un vocabulaire d'ailleurs sonore, ou à la forme incohérente et obscure. C'est à la correspondante qu'il a devant lui qu'il s'en prend la plume en main. Elle lui a reproché son ton *raide*, *inflexible*, *laconique*, et l'a mis au pied du mur. Roland repousse l'attaque par une contre-attaque à l'endroit du père. C'est son thème quand il veut être agressif et tenir à distance. Il porte encore la querelle ou l'enquête sur le terrain pratique de la situation financière de Phlipon, ou bien se prétend méconnu et insulté, et établit un parallèle cruel entre lui et les siens et M. Phlipon. Si sa colère est sincère, elle dénote trop d'orgueil; sinon, elle est trop habile. En veine de dire des vérités, Roland accuse Marie Phlipon de *pérorer;* elle le traite d'*ergoteur*. En veine de pessimisme sur sa bonne amie, le mot d'*amitié calculée* se trouve sous sa plume; lui échappe-t-il? Philosophe revenu des illusions: *la philosophie n'est bonne à presque rien*. C'est elle cependant qui, jointe à beaucoup de dépression morale et physique, lui inspire ces réflexions d'un désabusé qui s'attache à la rive et craint de s'embarquer sur une mer orageuse: « *Il faut un terme* « *aux choses; en poussant le temps je remplis ma tâche; pourvu* « *que ma carrière se parcoure dans la paix et l'honnêteté,* « *il m'importe plus guère comment et où elle termine. J'ai*

« *cru au bonheur. C'est une chimère. Il faut éviter le plus de* « *maux possible.* » On ne sait si parfois à cette lassitude ne se joint pas l'amour-propre flatté de voir Marie Phlipon le prendre pour but, et la curiosité de prolonger la manœuvre. Elle lui a écrit : *je ne connais plus que toi ou la mort.* « Roland ou la mort; » cette formule fait penser à celles qu'ils emploieront ou entendront plus tard. La vanité et l'imagination de Roland eussent pu s'enflammer à moins.

Avec la chute des feuilles, le thermomètre du cœur chez Roland descend le plus bas. Le 21 octobre, il écrit : « Tu désires ardem-« ment un entretien, je ne le désire pas moins. Mais où, mais « quand et comment ? Je compte aller à Paris en décembre... » L'incertitude, les calendes grecques.

Il se dérobe et fuit. C'est alors que Marie Phlipon répond par une autre fuite, celle au couvent.

Revenons à elle et, suivant un mot des lettres, *à la chaîne de ses aventures,* pendant ces quatre mois.

Lorsque Mme Roland écrit dans ses Mémoires qu'elle *a prié Roland d'abandonner son projet*, le temps écoulé ou ses sentiments nouveaux lui voilent la vérité. Il eût été sans doute embarrassant de raconter, qu'après le coup de partie du secret révélé elle a plaidé la nécessité comme circonstance atténuante, et que, pour décider Roland à écrire la demande officielle, si elle n'a pas eu recours à la pression qui eût été contre le but, il n'est pas de voie indirecte qu'elle ait négligée; qu'après la demande de Roland qui cause au père tant d'irritation par la façon hautaine dont il est traité, si Marie Phlipon cesse, en apparence, de retenir Roland que tout conspire à éloigner, elle se jette en quelque sorte à sa merci. Ne lui est-il pas, non seulement difficile, mais interdit d'entrer dans le détail des luttes soutenues, parce que l'art, le charme, l'éloquence, qui lui ont valu la victoire, sont des dons ou des talents dont elle ne peut elle-même se faire honneur ? Ce sera

l'effet de sa correspondance de réparer le tort que lui cause son silence. Le public y verra les nuances d'une infinie variété et toujours belles, par lesquelles passent son esprit, son cœur et son style.

Tantôt c'est le bon sens, l'esprit pratique appliqué aux modestes et matérielles occupations domestiques : « *Il vaut mieux bien faire* « *des choses communes que montrer son incapacité dans l'en-* « *treprise des plus relevées.* » Puis la douceur : « *elle ne de-* « *mande qu'à réparer les torts qu'elle a pu avoir,* » se fait déférente, humble, soumise : « *commande, ordonne.* »

Les situations vraiment tendues l'élèvent à un pathétique qu'elles justifient et rendent vrai et naturel : ainsi les scènes violentes avec son père, ou le *dessein prémédité* que l'on craint du *jeune homme* épris, d'un assassinat sur Roland. Marie Phlipon a dû faire un éclat et affronter le danger pour le conjurer. A ce propos, elle fait sur la responsabilité des criminels des observations dignes d'un psychologue ou d'un aliéniste moderne. Les grands mouvements lui sont naturels. Certaines de ses plaintes font penser à une héroïne du théâtre grec. Elle a l'âme et l'accent d'une tragédienne. En attendant les grandes scènes historiques, elle dramatise ce qu'elle touche, hommes et choses.

On a dit de Mme Roland qu'*elle avait l'art nécessaire pour faire croire que tout chez elle était l'ouvrage de la nature.* On comprendrait ce jugement défiant sur une femme mûre, dans tout l'épanouissement de l'expérience et du talent. Mais quand le ton est *monté*, parce que les embarras s'aggravent, si les ressources se multiplient en proportion des angoisses, si, de plus, la femme est encore une jeune fille et le théâtre intime et restreint, il faut bien admettre que cet *art est l'ouvrage de la nature.*

Quand les expressions sont outrées, que l'ampleur oratoire et cicéronienne ne répond pas à une situation bien critique, que le style sent la composition, ou que la fin d'une lettre fait penser à celle d'un discours, Roland, plus sévère, est excité à en spi-

rituellement rabattre : « *Et toi aussi tu es comme la Pythie; il « faut aller à Delphès pour t'entendre. Comme tu passes d'un « état à l'autre et physique et moral !.... Je ne saurais me « livrer aux extrêmes avec la même rapidité ;... tu accom- « pagnes tout cela d'amples dissertations sur la cause et les « effets, les moyens et les résultats, le vraisemblable et le cer- « tain, le bien et le mal, le bon et le mauvais, le joli et le laid, « le fort et le faible, le chaud et le froid, le grand et le petit, « etc., etc., etc., et de périodes non seulement carrées mais à « toutes faces, de rondes, de pointues, de longues et de brèves, « etc.* »

L'idylle et l'élégie prêtent moins à l'ironie, et elle y excelle. C'est surtout du couvent qu'elle écrira sur ce ton doux et contenu, quand elle aura appris que le charme et la séduction sont encore les armes les plus sûres.

Elle sait descendre des sommets philosophiques au réel et à l'utile. Quoique certains lui reprochent de ne pas donner beaucoup de place dans ses préoccupations à la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, elle fait de fréquentes réflexions sur la nécessité de tendre à l'utilité générale. Ce qui est plus méritoire, on l'a vue soignant sa bonne, et dans d'autres occasions se dévouer aux plus humbles et témoigner d'une compassion active.

Passant de l'utile à l'agréable et au plaisant, elle sait deviser élégamment de choses et d'autres, avec Roland comme avec ses amies Cannet, et même paisiblement, ce qui est plus rare. De l'agréable au tendre, il n'y a pas loin, et parfois le tendre est en outre l'utile.

Quand Roland redevient *par trop philosophe,* que ses lettres sont laconiques et rares et qu'il semble fuir, celles de son amie se font plus fréquentes et plus pressantes; l'abandon et la tristesse lui inspirent des appels ardents qui vont réveiller sa conscience et son cœur, et comptent parmi les joyaux de l'écrin. Volontiers on

saurait gré à Roland d'avoir causé des souffrances auxquelles nous devons de telles pages.

Ces vives étincelles, qu'en avril et en juin elle a fait jaillir, et qui démentaient le sentiment dont elle parlera plus tard d'une fille sensible pour un père vertueux, elles lui seront les armes décisives de la dernière heure. A cette époque, la distance y met obstacle, car Roland s'en tient aux lettres, évite les visites et parfois même disparaît sans dire où il va.

C'est l'instant critique : « Je reconnus à peine l'homme qui m'a-« vait aimée. » Elle prouve à Roland qu'en montrant la lettre de M. Phlipon à sa famille, il a pris des précautions contre son propre cœur. Elle se reconnaît des torts, met à nu ceux de Roland, sans le blesser, en le comblant de louanges, puis elle exécute son projet de retraite dans un couvent.

Alors que le terrain semble lui manquer, elle y manœuvre avec plus de décision et de sûreté que jamais. Ainsi, lorsque la bataille est presque perdue, le coup d'œil d'un soldat de génie découvre le point stratégique à occuper, l'action d'éclat à tenter.

Au couvent, elle se soustrait aux scènes avec son père et montre dignement à Roland qu'elle sait prendre son parti de sa froideur.

Voici comment les Mémoires racontent les suites et l'issue de la retraite. « *M. Roland vint au bout de cinq ou six mois, et* « *s'enflamma en me voyant à la grille, où je conservais le* « *visage de la prospérité. Il voulut me sortir de cette clôture,* « *m'offrit de nouveau sa main, me fit presser de l'accepter* « *par son frère le bénédictin.* »

Marie Phlipon est entrée chez les dames de la Congrégation, rue Neuve-Saint-Étienne, faubourg Saint-Marcel, le 4 ou le 5 novembre 1779 ; elle en est sortie vers le milieu de janvier 1780 ; il faut que le temps lui ait semblé long, pour que sa mémoire, d'ordinaire fidèle, transforme les deux mois en cinq ou six.

C'est là, dit la correspondance, qu'on vint lui offrir d'en sortir

pour un théâtre bien différent. Une femme de sa connaissance lui proposa une sorte de place à la cour. L'établissement n'aurait eu pour fondement qu'un caprice de la reine, et pour but que son amusement. Est-ce fidélité à ses idées philosophiques ou à son sentiment pour Roland? elle n'a pas la tentation de se détourner de lui.

Ce passage fait penser aux premiers succès d'intrigue et de musique de Beaumarchais. Il y avait, pour elle, comme pour le père de Figaro, du chemin à faire avec de l'esprit et du talent. Ce n'est pas ce qui eût manqué à Marie Phlipon, ni la finesse, ni l'entregent, mais l'art de plier jusqu'à ramper.

Nous ne connaissons de ses occupations, durant cette retraite, que les lettres peu nombreuses que Roland lui écrit, les siennes, et, par elles, quelques visites faites chez son père ou reçues. Les mémoires parlent de *clôture* et de *grille*. Clôture pas absolue puisqu'elle sortait. Est-ce derrière la grille que Roland l'a revue? « Je suis charmée que ton frère (le prieur de Longpont) me vienne « voir ; *seule avec toi, tu m'émeus trop ;* la vue d'un tiers me « soutient. » Une grille infranchissable eût suffi à la soutenir. Mais cet heureux moment des rencontres se fait bien attendre. Dès avant la retraite, on a vu les réponses dilatoires de Roland aux appels impatients. Il s'agit d'abord de le rattacher à la vie et à ses joies : « Souris à l'existence, » écrit Manon. Roland n'y sourit pas et n'est plus dans la note, au diapason. Les embarras que lui a causés son humeur indépendante et maussade auprès de ses supérieurs se sont accrus ; la démission peut s'ensuivre. « Si cela « dure je me retirerai loin de ces farouches humains qui ne cares- « sent que pour mordre ; pour le temps qu'on a à vivre il ne vaut « pas la peine de cultiver le monde et de s'y attacher ; autant « avoir un instant de repos avant d'être plongé dans l'éternelle « nuit. »

Avec Roland malade, on descend aux mots crus et aux détails

physiques des pièces de Molière. Son trop plein de bile peut être une excuse à sa méchante humeur ; mais il n'est pas pour exalter l'imagination de sa correspondante. Elle n'en est pas troublée. Les expressions cueillies dans ses lettres forment un crescendo passionné, qui nous fait remonter du *Malade imaginaire* à la *Nouvelle Héloïse*.

Ses lettres datées du *cloître qui reste son domicile*, et qui débutent par cet aveu, *adieu fierté!* ne sont guère qu'un charmant et touchant développement de cette épigraphe humiliée : « T'aimer « est ma destinée... L'attachement qui m'enflamme... Je meurs de « te voir et ne respire que pour ce moment... Enivrée de l'idée « d'être à toi... Quelle félicité de contribuer à la tienne par quel titre « que ce puisse être... Mon ami, viens à mes côtés avec confiance... « Je trouverais une jouissance par le charme de te laisser mon « cœur sous le sceau volontaire d'un sentiment qui n'a besoin ni « de serments, ni de garantie, dans la privation même du titre « que tu voulais me donner... Va, je suis toujours à toi et ne puis « plus que perdre à n'y pas être... Viens, sois pour jamais sous le « nom d'ami tout ce que tu peux être au cœur le plus tendre et le « plus fidèle... Le soir est toujours l'instant le plus favorable pour « se voir ; tu sais si je t'aime. » Le feu au couvent, suivant un titre de comédie. Ce lyrisme brûlant est, bien entendu, plus que jamais dans le cadre de grâce, de raison enjouée, d'esprit brillant et d'éloquence que l'on sait. Pour le cas où l'appât de la tendresse ne suffirait pas, elle met en avant une restitution à faire : « Je désire que tu m'apportes mes papiers. » « Eh bien, mon ami, « tu aurais donc le courage de passer par Paris et d'aller à Lyon « sans me voir. » La visite ! voilà le mot, la visite pour ressaisir son empire.

Où est la sage réserve, l'irréprochable programme ? Il est vrai que les principes sont et restent au fond du cœur, et que l'amorce est sur les lèvres. Mais combien elle est femme encore, une de

celles qui pourtant l'ont été le moins, et qui ont porté le plus haut, la droiture, la puissance d'esprit, l'héroïsme.

Heureux Roland, d'avoir reçu de telles lettres! Il ne cherche que des prétextes pour se dérober, il doit aller à Longpont, où le *frère chéri* vient d'être transféré. « Les vrais plaisirs se tirent de « l'estime et de l'amitié des siens. » C'est le refuge qu'il se ménage. Refuge et peur, il trahit le fond de sa pensée quand il écrit : « Tu me fais trembler, tu me fais redouter... » A vrai dire, Marie Phlipon pouvait inquiéter de plus hardis.

Dans le cadre romantique, cloître, silence, ombre, pleurs, soupirs, entrevue prolongée tard (qu'en ont pensé ces dames? écrit Roland), il est repris, définitivement vaincu, et lui-même entonne le chant de victoire... de son amie. « Triomphe dans la retraite, « quel est donc ton empire? Et dans quel état m'as-tu jeté! Serais-« tu donc une énigme ? » Non, c'est lui qui n'est pas un Œdipe.

Elle fait semblant de croire que le voyage dans sa famille est en vue d'une autre alliance plus convenable, qu'elle approuve et juge nécessaire. « Il te faut une compagne, prends la. J'aurai moins « de douleurs, car je ne souffrirai plus que pour moi, le temps « endormira mes maux. »

Au retour du voyage, 20 janvier 1780, Roland conclut par ces mots : « Sache, sache bien positivement que mes parents m'ai-« ment et qu'ils veulent mon bonheur... *J'ai tant besoin que* « *tu sois heureux!* voilà ton texte. Malheur à toi si tu l'oublies. » Cette menace de Roland contient le mot de ses perplexités égoïstes, mais assez permises, de ses hésitations dont la cause n'a jamais été la froideur, mais l'inquiétude.

Il y a eu de tout dans ce roman. Au début, des pensées de suicide; les soupçons d'une amie à laquelle Roland est enlevé; la passion d'un jouvenceau éconduit ; les offres mystiques de M. de Sévelinges ; la jalousie rétrospective inspirée par La Blancherie; la susceptibilité et les légèretés d'un père ; les indécisions de Ro-

land ; le coup de théâtre de la retraite au couvent, et, pour couronnement du drame, le dénouement des pièces morales : le mariage.

Faut-il, pour écrire l'épilogue et juger *l'état de cœur* de Mme Roland au moment où elle prend ce nom, s'en rapporter aux sentiments de 1793, s'expliquant sur ceux de 1780? Elle a souhaité ces *chaînes* auxquelles, dans sa dernière lettre à Buzot, elle *préfère celles de la prison.* Pendant longtemps, lui ont-elles paru si pesantes ?

Dans une lettre du 13 mai 1784 à son ami Bosc, elle écrit : « Cette compagne (Sophie Cannet) me fit connaître M. Roland, « en le chargeant de lettres pour moi. Jugez si tout ce qui s'en est « suivi doit me faire continuer de chérir l'occasion ou la cause « accidentelle qui y a donné lieu. »

Dans ses Mémoires, au contraire : « Je ne me dissimulai pas « qu'un homme qui aurait eu moins de quarante-cinq ans n'au« rait pas attendu plusieurs mois pour me déterminer à changer « de résolution, et j'avoue bien que cela même avait réduit mes « sentiments à une mesure qui ne tenait rien de l'illusion. »

Il y a des degrés dans l'illusion. Elle se calomnie et, pour l'honneur de sa mémoire, nous rendrons plus de justice qu'elle-même à la loyauté de sa nature, à la sincérité de ses lettres.

Ce qu'elle avait d'amour a dû surtout se nourrir, se fortifier de ce qu'elle se sentait capable d'en éprouver et d'en inspirer. Cet espoir que mieux on se fera connaître, plus l'amour grandira, est parfois justifié par l'événement. Il préside à la formation de bien des unions.

Une fois une idée conçue, un espoir caressé, elle y tenait et faisait tous ses efforts pour les réaliser ; ainsi quand elle eut jeté son dévolu sur Roland.

Ce qui a été dit d'elle pour la politique s'applique à ses sentiments : *Cette femme à conceptions vives, entraînée par sa tête*

plus loin qu'elle ne serait allée avec son cœur, attachant à ses opinions la violence d'une passion. Oui, son opinion a inspiré et poussé son cœur, et avec passion, vers Roland. Elle fournit elle-même cette défense : « *Je considérai d'autre part que cette in-*
« *sistance, aussi très réfléchie, m'assurait que j'étais appré-*
« *ciée, et que si M. Roland avait vaincu sa susceptibilité aux*
« *désagréments extérieurs que pouvait offrir mon alliance,*
« *j'en étais d'autant plus assurée d'une estime que je n'aurais*
« *pas de peine à justifier. Enfin, si le mariage était, comme je*
« *le pensais, un lien sévère, une association où la femme se*
« *charge pour l'ordinaire du bonheur des deux individus, ne*
« *valait-il pas mieux exercer mes facultés, mon courage,*
« *dans cette tâche honorable que dans l'isolement où je vivais?*

« *Je devins la femme d'un véritable homme de bien, qui*
« *m'aima toujours davantage à mesure qu'il me connut mieux.*
« *Mariée dans tout le sérieux de la raison, je ne trouvai rien*
« *qui m'en tirât.* »

Son programme de mêler *les charmes attrayants au plaisir sévère des devoirs* n'a-t-il pas été rempli ? A-t-elle rencontré plus de ceux-ci que de ceux-là ?

Voici sa réponse : « *A force de ne considérer que la félicité*
« *de mon partenaire, je m'aperçus qu'il manquait quelque*
« *chose à la mienne; je n'ai pas cessé de voir dans mon mari*
« *l'un des hommes les plus estimables qui existent et auquel*
« *je pouvais m'honorer d'appartenir. Mais j'ai senti souvent*
« *qu'il manquait entre nous de parité, que l'ascendant*
« *d'un caractère dominateur, joint à celui de vingt années*
« *plus que moi, rendait de trop l'une de ces supériorités.* »

La perte de la jeunesse est toujours un regret; elle est aussi parfois un tort; c'est celui de Roland. N'y avait-il pas quelque pressentiment et reproche voilé, lorsque, à propos du *giovane* qu'elle « fait éloigner, et chez qui le défaut d'espoir semble un aliment au

« sentiment, » elle ajoute : « O mon ami ! Comme on aime à « vingt ans! » Le regard attristé de Rosine allant de Chérubin à Almaviva vieilli.

Nos lecteurs apprécieront si les *auteurs acteurs* de ce roman *vécu* n'ont pas égalé en complications de sentiments celles accumulées dans les livres, et empruntées à des individualités diverses; s'ils n'ont pas surpassé nombre de romanciers de profession en talent littéraire, en heureuses rencontres de style ?

Admiratrice de Rousseau, presque son élève, Marie Phlipon ne fait-elle pas à l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* plus d'honneur qu'elle n'en reçoit de son enseignement? En bien des points n'a-t-elle pas corrigé et égalé le maître et les modèles conçus par lui ? Son penchant pour la Julie de Vevey l'entraîne à penser, à sentir, à écrire souvent comme elle, mais non pas à suivre l'exemple de sa faiblesse. En morale appliquée, se montrer supérieure à Julie et surtout à Rousseau ne lui est pas un grand mérite. Contre l'attente du romancier lui-même, sa leçon, d'après le mode grec, a prévenu l'ivresse... de l'amour, par le spectacle de ses ravages et de ses désastres.

La forme littéraire, où Rousseau semble triompher par l'ampleur et la correction des périodes sonores et cadencées, n'est-elle pas de venue plus facile, plus naturelle dans les lettres de Marie Phlipon ? Assistez à une catastrophe, incendie, crise populaire, au théâtre ou dans la réalité. Le spectacle est mieux ordonné sur la scène; l'œil en embrasse l'ensemble; mais quelle différence dans l'accent des voix humaines. Nous frissonnons à l'appel de celui qui crie: au secours! C'est ainsi que parfois Marie Phlipon se fait entendre et nous émeut. L'esprit gaulois avait dit: « C'est le ton qui fait la chanson. » Les créations de Rousseau, plus philosophe et rhéteur que romancier et dramaturge, sont des idées abstraites qu'il met en œuvre et sur lesquelles il disserte, non des êtres auxquels il donne la vie. Il fait poser des modèles

imaginés, artificiels, et, les peignant, s'étudie en eux, s'écoute et s'applaudit, comme les peintres qui se sont représentés eux-mêmes. Il se complait dans ses conceptions et ses phrases, comme eux dans les lignes de leurs figures ou les habiletés de leurs pinceaux.

Marie Phlipon, elle aussi, dans ses Mémoires, a tracé son portrait, à la plume, de sa propre main. Ses lettres nous sont plus précieuses et moins suspectes de mise au point adroite et favorable. En face de Roland, c'est elle réelle, vivante que l'on voit penser, souffrir, aimer. Son unique souci est de se faire bien connaître et aimer en retour. Sa correspondance n'est pas œuvre d'art, mais action ; peinture ni fiction, mais vie intense et puissante. Si l'attitude est noble, c'est qu'elle est ainsi naturellement, dans l'intimité, chez elle, pour elle, devant elle même.

Rousseau fait parcourir à sa pensée des horizons plus vastes, ébranle plus de constructions anciennes et soulève plus de questions ; le terrain qu'elle foule est plus ferme, elle raisonne plus juste, et surtout elle a l'âme plus haute et plus intrépide. Oui, elle subit l'influence de Rousseau ; la forme littéraire, parfois le fond de sa correspondance reflètent un souvenir de la *Nouvelle Héloïse ;* mais la jeune fille saine et robuste, qui écrit à Roland : « Je voudrais être Spartiate ! » que Plutarque enthousiasme et qui mourra comme un de ses héros, se sauve des troublantes émotions de Julie par son idéal de la femme antique, et s'élève, par son stoïcisme aux heures tragiques, au-dessus de ce Rousseau qui, n'ayant pas le courage d'affronter les misères et les devoirs de la vie, n'eût pas eu celui de braver les angoisses de la mort.

Ferons-nous tort à Marie Phlipon, née et grandie entre le Pont-neuf et la place Dauphine, au centre de ce Paris où les regards trahissent plus de malice que de rêve, qui fait son ménage et sa cuisine avant de relire Plutarque, exige de son père les comptes du passé et dresse avec Roland le budget de l'avenir, en disant

que le bon sens pratique de la Henriette de Molière, non moins que la dignité de la Romaine, vient en elle contenir et tempérer la Julie de Vevey, qu'un vieux fonds de solidité bourgeoise endigue et retient l'agitation tumultueuse de sa tête et de son cœur?

Les bourgeois sont rarement faits pour une vie ardente et romanesque; et pourtant M. et Mme Roland sont des exemplaires très précis de la bourgeoisie de leur époque. Il semble, à première vue, que la supériorité de ses facultés et de ses dons place Marie Phlipon hors de pair et qu'une couche sociale ne puisse être représentée par une personnalité d'exception. Au contraire, la plupart des idées, des aspirations de son milieu et de son temps ayant convergé et s'étant brillamment développées en elle, de cette concentration résulte le caractère typique par excellence. Les représentés ne sauraient souhaiter ni réclamer une image à la fois plus fidèle et plus flatteuse de leurs défauts et de leurs mérites.

Marie Phlipon et Roland se rattachaient à deux classes moyennes, mais de niveaux distincts, depuis longtemps constituées, qui subsistent et dureront parce qu'elles se reforment sans cesse. Leur rôle n'est pas près de finir.

De bonne heure, Marie Phlipon a été choquée de voir à des personnages des situations hors de proportion avec leurs mérites. Par ses dons elle était au-dessus de sa position assez humble, au-dessus d'un rang qui confinait à peine à la bourgeoisie, et n'ouvrait en tout cas d'issue vers aucune influence. Il s'est agi pour elle de s'élever à ce degré où le talent a bientôt pu, et peut de plus en plus faire participer à la direction du pays. C'est la couche tout à fait nouvelle, celle qui surtout se pousse et donne l'impulsion aux autres.

Roland appartenait à cette catégorie de citoyens déjà classés, parvenus à l'instruction et à l'aisance, qui ne sont, suivant la juste expression de M. Faguet, « absorbés, engourdis ni par l'excès de « travail, ni par l'oisiveté, qui ont des occupations et du loisir, la

« salutaire discipline du travail et la liberté de pensée que donne « la relâche ».

Parmi ces recrues de la veille ou de l'avant-veille, les uns par lassitude ou expérience tendent à la stabilité ; pour que les autres ne s'assoient pas sur la rive, il leur faut l'âpre volonté de jouer un rôle, de rendre des services, de poursuivre l'éviction de ce qui les gêne ou domine encore, ou, comme à Roland, la rare fortune d'une Égérie qui stimule et seconde leur ambition.

Dans cette moyenne de la bourgeoisie qui élit domicile, soit à Salente, la ville des sages, soit à Capoue, celle des épicuriens, l'opinion et la comédie nous habituent à voir des êtres pratiques mais froids, sans folie mais sans ressort, presque neutres dans leurs amours comme dans leurs convictions.

L'état de tension intellectuelle et de fièvre morale de Marie Phlipon et de Roland, ne ressemble en rien à cette glace, à cette inertie ; il serait peu recherché des gens qui placent la sagesse et le bonheur dans la modération des idées et des sentiments. Mais les hommes de lutte, d'art ou de lettres, qui ne se sentent pas vivre sans passion de l'esprit et du cœur, qui envient presque aux fauves les coups de dents et de griffes dont ils accompagnent leurs tendresses, trouveront assurément que tant de lyrisme et de désespoir, de blessures et de caresses, de fuites inquiètes et de charmants retours, ont été un vif condiment de l'amour; que jeter ses théories politiques dans la fournaise d'une révolution et mourir pour elles, sur l'échafaud ou sous le poignard, c'est avoir eu des opinions tranchées et avoir vécu.

LE

MARIAGE DE MADAME ROLAND

I

Roland à Marie Phlipon.

Villefranche, le 17 septembre 1777.

Mademoiselle,

Après un si long espace, une suite de tant d'événements, des crises de tant d'espèces, puis-je croire qu'il ne soit pas hors de saison de me rappeler à votre souvenir? La connaissance que je me complais à avoir de votre cœur, et cette charmante petite lettre que j'ai lue bien des fois et que j'ai encore sous les yeux, semblent me rassurer; mais quel temps viens-je prendre pour vous écrire? J'attends vainement depuis plusieurs jours qu'une âme plus calme et plus tranquille ne vous mette pas dans le cas de partager des soucis et quelques idées noires qui l'ont violemment agitée; il faudrait peut-être trop attendre encore; et puis je voudrais compter votre amitié pour beaucoup, et croire avec vous que le partage des peines de nos amis n'est pas toujours sans quelque douceur. D'abord ma vie a été très agitée depuis mon départ de Rome, où votre

ettre me parvint. J'ai presque rompu avec la France pendant quelque temps; le centre de communication me manquait; mon frère errait de son côté, et nous étions comme perdus l'un à l'autre. Un événement inattendu me causa dans cet intervalle un chagrin violent. Survint une mort que je porterai longtemps dans le cœur. Des misères d'un autre genre y furent ajoutées, et comme tout se calcule en fait de sentiment d'après la mesure relative, car pour tout ceci il n'en est plus de commune, la dose m'en a semblé forte. Je suis à la vérité en France depuis environ cinq semaines; cependant mon voyage n'est véritablement terminé que d'hier que je rentrai dans ma famille. J'ai fait des excursions en Dauphiné, en Forez, en Velay et en Bresse. Je ne connais que deux remèdes aux chagrins : l'amitié et de violentes secousses; j'ai fait grand usage de celui-ci; ne trouvez pas mauvais que j'aie un peu recours à vous pour l'autre; vous y répandez d'ailleurs tant de ces sortes d'agréments qui aiguisent et soutiennent le sentiment, en même temps qu'ils délectent et corroborent l'esprit, que, si j'ai bien jugé de la recette, je ne juge pas moins bien de l'adresse.

J'ai bien fait des notes; j'avais grande envie de vous les faire passer : mais quoique plus étendues que les précédentes, il y a cependant un grand désordre et peut-être du bavardage. Il y aurait du choix pour les soumettre à votre tact fin et délicat; mais pouvez-vous me dire : n'ai-je pas vu tout le reste ? et qu'avez-vous de pis à dire ? J'en conviens, si une faute de ma part ou une indulgence de la vôtre peut me flatter encore de l'espoir de celle-ci ou m'autoriser de nouveau à celle-là. Quoi qu'il en soit, de ceci comme de toute autre chose, il en sera toujours ce que vous jugerez le plus convenable, à condition cependant

que si ce que vous paraissiez, disiez-vous, ne pas craindre, vous arrive, il ne vous sera permis que de bâiller et non de vous plaindre. Vous vous êtes trompée à cet égard : je ne craignais pas l'ennui pour moi, mais bien pour vous.

Vous me parlez des grâces et des muses, comme l'une d'elles ; vous m'en parlez encore comme Platon même. Je serais bien tenté de vous dire ici ce que vous m'avez dit dans une autre circonstance : « Ne me parlez plus ainsi, ou plutôt parlez-moi souvent de même, puisque... vous m'en avez déjà parlé. » Ne me plaignez point sur les dangers de la mer, ni sur ceux des brigands ; tout cela ne m'a pas effrayé un instant. Je puis mourir ; mes amis, mes seuls amis ont pu mettre quelque obstacle au consentement d'un sentiment destructeur. J'atteste celui qui me lie à eux que je n'ai eu que leurs personnes devant les yeux en ces moments que j'ai cru être les derniers de ma vie ; et je vous avouerai que, si vous mettez quelque prix à mon amitié, quoique naissante pour vous, vous ne devez pas être mécontente du rang où je vous plaçais. Je ne porte en effet dans mes voyages d'autre ambition que celle d'apprendre ; c'est même chez moi une soif qui tient un peu de celle des ivrognes qui augmentent leur altération en buvant ; car si j'osais dire comme ce vieillard qui allait chercher la sagesse dans les écoles, je devrais craindre qu'on ne me demandât aussi quand je la pratiquerai donc.

Vous avez été malade, vous avez perdu de vos amis, vous avez eu du noir : voilà bien des conformités. Tout cela me rassure un peu sur le ton mélancolique dont je crains que ma lettre n'ait quelque empreinte ; mais cependant dites-moi donc que cela n'existe plus chez vous,

pour que j'y trouve, en vous occupant un moment, un moyen de plus de m'en distraire. S'il m'était permis de vous dire mon sentiment sur vos goûts, ma belle amie : toute autre chose que de la métaphysique, subtilités et finalement chimères, comme vous dites fort bien. Il est tant de belles connaissances dont votre esprit est déjà orné, et tant d'autres pour lesquelles il a tant d'aptitudes, que vous auriez beaucoup d'avantages à leur donner la préférence.

Je ne puis que vous savoir bon gré de la violence que vous avez faite à la franchise de votre cœur. Ce n'est pas pour une mauvaise cause, à Dieu ne plaise, que je vous y eusse engagée; de grâce, un peu de fermeté encore. Vous me querellez de ce que je ne vous ai rien dit de ma santé; je ne sais pourquoi, quand j'écris à mes amis, c'est toujours la chose qui m'intéresse le moins, car je l'oublie véritablement; elle n'est point mauvaise sans être merveilleuse. Vous en jugerez en présence, au commencement de novembre, ou plus tôt, si l'on ne me laisse pas la faculté de prendre dans ma famille un repos dont j'ai cependant grand besoin. Puis-je me flatter que d'ici là j'apprendrai l'état de la vôtre, vos plaisirs et vos peines? Car enfin, en plus ou moins grande dose, il y a toujours de l'un et de l'autre, et en amitié tout intéresse.

Mille choses de ma part à M. votre père. Je vous quitte plus promptement que je ne comptais et bien malgré moi.

II

Marie Phlipon à Roland.

Paris, 2 octobre 1777.

Je suis pénétrée, ravie, désolée : je vous plains, je vous gronde, je vous... je voudrais posséder plusieurs langues et pouvoir me servir de toutes à la fois. Est-il possible que vous mettiez quelque prix à mon souvenir et que vous soyez resté si longtemps pour chercher à vous y rappeler! Est-ce oubli ou confiance? Le premier serait désespérant et d'ailleurs, vous m'empêchez d'y croire; j'aimerais mieux vous pardonner la présomption de la seconde, si je pouvais dire avec vérité que cette confiance fût présomptueuse. Vous êtes heureux d'être à plaindre! Si je vous estimais moins, je vous craindrais beaucoup; mais je ne vous le dirais pas. Votre lettre m'a fait pleurer, et cependant je suis plus heureuse depuis que je l'ai reçue.

Je n'attendrai pas, pour vous répondre, le calme de la réflexion; vous aurez du désordre, et je m'en inquiète peu; le sentiment n'est pas si méthodique. En vérité, j'admire votre patience; vous laissez passer plusieurs jours, pour m'écrire dans une disposition plus tranquille et pour acquérir le noble courage de me taire les idées et les soucis qui vous occupent et vous pressent. De quoi donc vouliez-vous m'entretenir? N'est-ce pas dans l'oppression de la douleur que l'âme éprouve plus vivement le besoin de se répandre et qu'elle doit s'abandonner plus librement au charme de la communication? Je n'admets pas ces faux ménagements auxquels on donne pour prétexte la crainte d'affliger ceux que l'on croit intéresser. Le partage des

peines est à la fois la preuve, la cause et l'aliment de cette amitié douce et vraie, si bien faite pour les cœurs honnêtes, sensibles et délicats. Je hais votre silence et votre délai; mais, ai-je le droit de m'en plaindre et ne les avez-vous pas réparés?... je suis injuste.

Vous avez recours à moi pour éloigner la tristesse dont vous paraissez accablé; ce seul trait vous mériterait ma bienveillance, s'il vous restait à l'acquérir. Je crois y répondre, en vous disant que le partage de vos chagrins suspend l'impression des miens. C'est beaucoup pour moi; ce doit être une jouissance pour vous. Les affections personnelles ont quelque chose d'âcre et de déchirant qui mène à l'aigreur et au dégoût de la vie, mais on supporte celles d'un ami avec plus d'attendrissement que de désespoir, et l'idée de les lui adoucir y mêle je ne sais quoi de pénétrant et de flatteur.

Combien je me suis trompée! Je vous suivais quelquefois dans vos courses; je vous voyais respirer en paix dans le silence des campagnes, admirer avec transport le spectacle de la nature et les chefs-d'œuvre des arts, observer d'un œil attentif tout ce qui méritait de fixer vos regards, goûter tous les plaisirs du sage et du voyageur, sans distractions et sans obstacles que ceux qui sont inévitables et peut-être nécessaires pour ajouter au prix des contraires.

Je méditais sur la différence de nos situations : vous, errant, occupé, mais heureux; moi, tranquille en apparence et agitée par les contrariétés et les épreuves les plus pénibles. Je ne saurais démêler si la conformité que je vous connais présentement avec moi me fait autant de peine que la différence imaginaire me faisait alors de plaisir; cela devrait être dans une proportion exacte, et je ne puis

l'apercevoir. Je crois glorieux et il est certainement profitable de souffrir ce dont bien des gens seraient incapables de s'affecter. C'est dans ce sens que l'on peut se féliciter réciproquement de ses malheurs. Cette année est la plus laborieuse de ma vie, excepté celle d'où je compte la perte de ma mère, époque de mes premiers chagrins et cause de mes plus vifs. Mais quelle peut être la source des vôtres ? ô qu'elle doit être affreuse et combien je vous plaindrais, s'il vous fallait la respecter ! Je pardonne à peine l'excès où vous tombiez au sentiment qui vous a retenu; peut-on se livrer au premier quand on a des amis? Je ne cherche point à savoir quel rang vous me donniez parmi eux : contente de celui que j'y prends en secret, je n'ambitionne qu'à faire valoir leurs droits, persuadée qu'ils me vaudront votre conservation et votre bonheur.

Il est une mélancolie propice au sentiment et qui l'accompagne presque toujours : je voudrais ne connaître que celle-là; mais il en est une plus sombre qui reste quelque temps dans l'âme après les violentes secousses, comme ce voile triste et paisible que laisse après lui l'orage; j'ai su la vaincre assez, pour le bien présent de ma santé ; j'espère la voir s'évanouir totalement, si la vôtre s'éclaircit.

Ne me querellez point sur mes goûts : j'aime mieux vous les voir justifier. Quoi que vous puissiez dire de la métaphysique, quelque peu de ses illusions fait très bien en certains cas, et votre ami Platon l'estimait davantage. Au reste, je ne me prête à ses rêveries que pour faire diversion. Cela sent bien la folie ; je ne sais comment il se fait que les grelots de celle-ci viennent parfois distraire et brouiller ma raison.

Croiriez-vous actuellement que dans la plus vive amer-

tume j'écrivais hier à Sophie (1) : « J'use de la vie avec indifférence et je la perdrais sans douleur. » C'est une expression échappée dans un moment pénible, mais je sens bien que l'amitié me fait changer de langage.

Je veux vos notes, telles qu'elles soient ; je me charge des risques et des conditions ; si vous avez fait une faute, à votre avis, en me donnant les autres, je vous en punirai de mon mieux. J'ai relu souvent la lettre à l'élève imp[d]... Le pourquoi ne vous regarde pas. C'est que j'y trouvais mon âme.

Vous goûtez enfin le repos dans le sein de votre famille. Que vous êtes heureux d'y trouver un asile à l'amitié! Je souhaite que vous y restiez longtemps et que ce temps passe bien vite pour vos amis du nord; ce n'est pas chose aisée; mais aussi, pourquoi êtes-vous de Villefranche? cela donne de l'humeur.

Si, par hasard ou par volonté, vous m'écriviez avant votre retour, répondez-moi légèrement sur ce que je vous dis de mes chagrins.

Mon père vous dit mille choses honnêtes.

III

Marie Phlipon à Roland.

Je n'ai jugé de convenable que le temps absolument nécessaire à la lecture rapide de ces notes sur lesquelles j'espère revenir. La nature et la variété des objets qu'elles présentent m'ont inspiré beaucoup d'intérêt; mais, soit

(1) Sophie Cannet.

humeur ou raison, les réflexions qu'elles font naître ajoutent à ma misanthropie. Aucun des peuples de cette belle Italie ne me paraît fort estimable. Partout, le général des hommes ne fait voir que des sots ou des trompeurs. Il faut se sauver au fond de la Suisse ou sur les bords de la Tamise pour se réconcilier avec l'espèce.

Je suis très aise que vous ayez essuyé... une tempête, et je vous en félicite de bon cœur. Il me semble que chaque épreuve, en exerçant les forces de l'âme, doit contribuer à les augmenter ; dans ce sens, le malheur devient un avantage pour ceux qui savent le supporter. Aussi, je n'ai garde de vous plaindre à présent.

IV

Marie Phlipon à Roland.

Ce mercredi, 12 août 78, 6 heures du matin.

Suivant un certain principe (que les disgrâces prévues sont toujours les plus supportables), principe dont vous m'avez déjà vue, Monsieur, faire l'application, ne dois-je pas charitablement vous prévenir que vous aurez demain à votre dîner deux figures que vous ne devez guère y attendre et qui seront assez étonnées de s'y trouver. Ma bonne amie (1) s'est imaginé de nous joindre à vous. Je reconnais dans les plus légers effets l'attachement qui lui fait chercher à me retrouver partout, mais j'avoue que son arrangement ne m'a pas flattée, comme il aurait dû faire naturellement, et c'est cela dont je veux me plaindre.

(1) Sophie Cannet.

Entre mon père, mon amie et vous, je crains toujours que le premier ne laisse échapper de ces riens qui pourraient dénoncer à la seconde la petite dissimulation à laquelle vous m'avez amenée ; je vois cette appréhension entraîner je ne sais quel malaise qui ne m'est pas familier. Pour éviter plusieurs feintes, je m'étais dépêchée d'en faire une, en écrivant à mon amie, lorsque j'appris son voyage, que je vous avais peu vu, afin d'éluder ses questions. Je ne croyais pas que le soin de conserver, pour les confondre, tous les droits de l'amitié dût me coûter le plaisir de me trouver sans aucune gêne au milieu de ceux que je distingue.

Vous êtes venu établir un quartier de réserve au sein de la plus grande confiance ; ma simplicité ma bonhomie sont comme effrayées de l'embarras où peuvent me jeter le manque de mémoire ou le peu d'aptitude à ces finesses de quelqu'un qu'il me faut préparer avec des ménagements pénibles. Ne prenez pas ceci pour des reproches : c'est l'expression échappée à la disposition du moment. J'ai toujours regardé ma chère Sophie comme assez élevée au-dessus de son sexe, pour que l'espèce de préférence que vous sembliez accorder à une nouvelle connaissance ne produisît sur elle aucune impression désagréable. Si j'en avais jugé autrement, j'aurais été la première à vous demander un silence qui m'eût paru nécessaire. Vous l'avez néanmoins estimé tel, par des raisons dont l'excellence ne me fut jamais douteuse, parce que, vous reconnaissant du sens et de l'élévation, je les crus mériter mon adhésion ; je les vois toujours du même œil, j'y aurai toujours le même égard, parce que je vous juge toujours digne de mon estime et de ma confiance, et c'est la franchise, le sans-prétention de l'une et

de l'autre qui me font les témoigner aussi librement à vous-même qu'à tout autre.

Mon billet s'allonge malgré moi. Je regretterais le temps que vous mettriez à le lire, s'il n'était d'ailleurs assez juste que vous payiez d'une petite peine la contrariété dont vous êtes l'occasion. Il faut bien que vous essuyiez l'ennui d'un épanchement dont j'avais besoin et auquel je ne puis me livrer qu'avec vous. A vous seul je pouvais me plaindre de l'altération que j'apercevais au plaisir de vous rencontrer chez mon amie et de la résistance que cette vue me fit apporter à ses intentions. Je vous laisse apprécier cette plainte qui n'en mérite plus le nom, et que je me serais défendu de faire, si l'on pouvait la prendre dans la commune acception.

V

Roland à Marie Phlipon.

Amiens, le 30 décembre 1778.

Vous le croirez difficilement, Mademoiselle; mais avec une intention bien décidée de vous écrire plus tôt, et m'en occupant chaque jour, ce n'est qu'au moment de mon départ que j'en ai la faculté. J'ai demandé de vos nouvelles toutes les fois que j'ai vu vos amies (1) ; ce n'est pas dire beaucoup; car, ni elles, ni d'autres, je n'ai vu presque personne depuis mon retour en cette ville, dont je n'ai cependant pas été absent un instant. Je ne sors plus, j'ai travaillé avec une assiduité telle que je ne l'avais encore fait de la vie; et c'est dire quelque chose. Comme

(1) M[lles] Cannet.

les rois d'Orient se montraient peu, et encore aujourd'hui le grand Lama, pour attirer davantage les respects du public, je crois que jusqu'à moi, chétif mortel, j'en suis plus accueilli de me montrer moins. J'ai travaillé pour le compte d'amis, et j'y ai mis beaucoup de zèle. J'ai travaillé pour le mien, et enfin j'ai revisé mes notes sur la Sicile. C'est la seule partie que j'aie eu le temps de revoir; je ne sais encore ce que j'en ferai. J'ai souvent pensé à vous en écrivant ; enfin je vous consulterai.

Je pars pour Rouen et Dieppe ; je serai de quinze jours à trois semaines à visiter ces parties de la Normandie. Je reverrai mes amis avec cet empressement, cette ardeur qui m'a toujours entraîné vers eux, et qui ne diminuera rien, tant s'en faut, de celle qui me fait envisager Paris comme le terme heureux de cette tournée aimable et philosophique ; là, le sentiment se réunit aux connaissances, la délicatesse du goût aux grâces de la nature, le tact enfin au jugement. Puisse le bonheur tant mérité égaler autant d'acquis, réunir autant de dons !

Vous avez fait votre décampement dans la rigueur de la saison, et vous en avez beaucoup été détournée des occupations que vous vous êtes choisies.

Je laisse une de vos amies dans un état de maladie qui l'inquiète; elle craint de mourir. C'est une triste situation que celle de craindre ; elle m'a dit là dessus des choses honnêtes, mais vous savez... et quoique je présume bien que ceci n'y entrât pour rien, cependant... il fratello afflittò ha detto qualche cose che facevano veder che si pensava ancora ; e ella seppe ben che... niente, niente, niente (1).

(1) Le frère affligé a dit certaines choses qui faisaient voir que l'on espérait encore ; et elle a bien compris que... rien, rien, rien.

J'imagine que La Chapelle aura tort : il y a loin des agréments d'une langue douce et si propre au sentiment, aux ronces, aux épines de la géométrie; mais vous êtes également faite pour sentir et goûter l'une, comme pour aplanir la route et pénétrer dans l'autre. Je vous salue encore, Mademoiselle, du meilleur de mon cœur.

Bien des choses de ma part à M. votre père.

VI

Marie Phlipon à Roland.

Paris, le 3 janvier 1779.

Il s'en est fallu de peu, Monsieur, que je n'aie été fâchée de recevoir une lettre de vous, le premier jour de l'année, en même temps que plusieurs autres épîtres qui ne ressemblaient guère à la vôtre. A quoi bon se mêler dans une foule dont on diffère autant, si ce n'est pour faire pièce à ceux qui la composent? et vous m'avouerez que ce tour est bien fripon pour un Thalès. Il est donc vrai qu'avec le dessein de m'écrire depuis longtemps vous n'en avez rien pu faire que ces derniers jours. Je le crois, puisque vous le dites : car il me coûterait toujours beaucoup moins de supposer une chose difficile que d'affaiblir en moi l'opinion de votre parfaite sincérité. Je puis, en me plaignant tout bas pour mon compte, vous louer cependant de bon cœur de n'avoir rien dérobé, à mon profit, d'un temps que vous remplissez par des occupations utiles : mais si vous cherchiez à faire naître ma persuasion sur la moindre chose qui ne fût pas exacte à vos yeux, je crois

que je vous haïrais dès l'instant où j'apercevrais la fraude; ou plutôt, j'imaginerais qu'un méchant esprit aurait emprunté votre nom et vos traits. Alors, dans l'extrême embarras d'allier des idées contraires et dans le désespoir de joindre jamais l'évidence, je trouverais, peut-être, un peu moins pitoyable le système du pauvre Berkeley.

Il faut avouer qu'avec la manie de cette noble franchise on est réduit aujourd'hui à resserrer souvent son estime, ou bien à sortir de son siècle, à se transporter chez ces Grecs qui s'avisaient d'être de bonnes gens, qui se piquaient de constance en vertu, en amitié, et qui montraient qu'on pouvait être à la fois simple et grand, éloquent et sage, modeste et savant. C'est au milieu de ces chers compatriotes que vous respirez actuellement un *aura vitale* (1) si propre à vous restaurer des travaux dont l'assiduité m'effraye pour votre santé. A la joie que me fait votre bonheur, je vérifie de nouveau combien le mien est dépendant de celui des personnes que je distingue. Je sens mon cœur sur un oreiller, lorsque je sais mes amis contents.

J'ai été véritablement fort occupée des suites de mon déplacement; j'en ai fait mes saturnales, afin de ne rien laisser d'inutile ou d'indifférent. Je savais que, sans avoir à descendre de bien haut, on pouvait gagner à le faire, n'eût-on à franchir qu'un degré.

Je pense que les sages se dérobent souvent aux regards du public afin de vivre paisiblement, comme se dérobent certains monarques pour s'attirer plus de respects, en cachant mieux ce qu'ils sont, et dans ce sens ils ont tous également raison; mais il me semble que la ville d'Amiens ne vaut guère, puisque ses habitants ont pu vous

(1) Air vivifiant.

faire trouver bon l'usage de ces rois d'Orient. Gardez-vous bien de le suivre ici ; ceux qui vous y connaissent ne jugent pas leur monde à la manière des Asiatiques.

(1) Je vois bien, Monsieur, que vous me croyez plus savante que je ne le suis réellement ; tout n'est pas vrai de ce que l'on vous a dit de ma science en italien. Je suis de beaucoup au-dessous du degré où m'élève votre flatteuse opinion. J'aime beaucoup cette douce langue, je l'écris un peu, mais je ne pourrais pas la bien parler ni comprendre suffisamment la poésie pour en sentir la beauté. Quand je veux me servir de cet agréable langage, je balbutie, j'épelle lentement comme un enfant (ce qui, vous le savez, m'arrivait déjà souvent sans cela). J'ai grand peur que vous ne soyez toujours le maître. Vous me demandez ce que je fais maintenant. Je partage mon temps entre l'étude et le soin des affaires dont je suis chargée : ces dernières ne me laissent pas grand loisir, mais je sais pourtant en trouver. Renfermée souvent dans la chère

(1) Cette fin de lettre est la traduction d'un texte italien que voici : Vedo bene, che V. S. mi crede via più dotta che no sono realmente ; non è vero tutto ciò che fù detto a Lei, della mia scienza nel' italiano. Son inferiore di gran lunga al quel grado ove m'inalza la sua lusinghevole opinione. Amo molto questa dolce favella, la scrivo un poco, ma non potrei bene parlarla, ne comprendere abastanza la poesia per sentirne la bellezza. Quando voglio servirmi di quelagradevole linguagio, balbetto, bisbiglio lentamente com'un bambino ; (questo che, lo sapete, senza ciò sovente m'avveniva). Ho gran paura che siate sempre 'l maestro. V. S. mi domanda quel che fo addesso. Divido il mio tempo fra lo studio e la cura delle vicende di cui sono caricata ; quell'ultime non mi lasciano grande ozio, ma pure so trovarne. Rinchiudata spesse volte nella cara solitudine del mio gabinetto, accompagnata dalla tenera rimembranza dei miei amici, nell'aver in mano l'amabile Telemaco, ovè 'l buon Giovani-Giacomo, nutrisco il gusto del bene, il coraggio d'eseguirlo, e'l talento d'essere felice per lui solo. L'incanto della melodia, e quello d'una dolce malinconia abel-ono scambievolmente ognuno de'i miei giorni : cosi tutti passano senza cordoglio. Sono grave, ma non mesta : conservo nel mio petto la sicurezza di non essere giammai affatto sventurata, perche non temo ne le sciagure, ne la morte, ancora meno ; già, potrei dire : « Non ignara mali, m [iseris] s [uccurrere] d [isco] », e quando finir à la mia vita, sarà stata impiegata. Non mi dolgo della mia salute, ella è tollerabile : come va di V. S. la sua

solitude de mon cabinet, accompagnée du tendre souvenir de mes amis, ayant dans les mains l'aimable Télémaque ou le bon Jean-Jacques, je nourris le goût du bien, le courage de l'exécuter et le talent d'être heureux par lui seul. Le charme de la mélodie et celui d'une douce mélancolie embellissent tour à tour chacun de mes jours : ainsi tous passent sans chagrin. Je suis grave, mais non pas triste : je conserve en mon sein l'assurance de n'être jamais absolument malheureuse, parce que je ne crains ni les revers ni encore moins la mort ; oui, je pourrais dire : « Non ignara mali, m [iseris] s [uccurrere] d [isco] », et lorsque finira ma vie, elle aura été remplie. Je ne me plains pas de ma santé, elle est tolérable : comment va la vôtre, Monsieur ? Le nouveau froid me fait trembler pour vous. Oh ! combien vous auriez besoin du climat de l'Italie !

Je suis affligée du triste état de mon amie : je vois avec douleur sa sensibilité s'exaspérer et peut-être creuser sa fosse. Son frère n'espère (?) plus rien. Je l'ai vu il y a peu de temps ; il m'a parlé de vous, Monsieur, avec grande estime ; il m'a habilement demandé de vos nouvelles ; je ne lui en donnai pas d'autres que celles que j'avais par sa plus jeune sœur, qui m'a écrit que vous étiez, Monsieur, près de partir. La Chapelle, tout isolé comme il

Il nuovo freddo mi fa tremolare per Essa. O quanto ella avrebbe bisogno del clima d'Italia !

Son afflitta dal mesto stato della mia amica : vedo dolorosamente la sua sensibilità inacerbarsi, e forse scavare la sua fossa. Il fratello non pensa (?) più niente. L'ho veduto dal poco tempo, parló con gran stima di V. S. ; mi domandó destramente delle sue nuove : non dettigliene d'altre che quelle ch'aveva dall' sua più giovane sorella, la quale mi scrivette ch'era V. S. presso di partire. La Chapelle affatto solo, potrebbe aver torto ; ma fareste aver ragione ad esso, e le spine della geometria saranno spuntate per l'amabile cura, per l'aplicazione leggiadra dell' amicità. Avró gran piacere a rimirare le note sopra la Sicilia. Non vi scordate del manuscritto ne del' Elogio : m'interessa tutto ció che vi tocca. Addio : v'aspetto con letizia.

est, pourrait avoir tort; mais vous lui ferez avoir raison, et les épines de la géométrie seront émoussées par l'aimable soin, par l'application charmante de l'amitié. J'aurai grand plaisir à voir les notes sur la Sicile. N'oubliez pas le manuscrit ni l'éloge, tout ce qui vous touche m'intéresse. Adieu; je vous attends avec joie.

Mon père vous dit mille choses honnêtes.

VII

Roland à Marie Phlipon.

Vous me jouez un cruel tour, Mademoiselle; permettez-moi de vous l'observer. Je sens qu'on ne saurait mettre plus d'honnêteté et de délicatesse que j'en trouve dans votre procédé, et si c'était de cela que j'ose me plaindre, peut-être me rendrais-je coupable. Je ne sais cependant, mais, de concert avec M. votre père, vous avez été beaucoup plus loin que je n'aurais pu l'imaginer, et ma surprise a été extrême ; ma reconnaissance la surpasse néanmoins, et ce qu'il y a de singulier, c'est que c'est elle-même qui m'excite aux reproches que je voudrais vous faire. Fallait-il exercer à ce point ma sensibilité? et par quelle voie et dans quel champ mon cœur peut-il s'épancher pour vous la peindre? Je ne résiste point à vous déclarer les sentiments qu'éprouve mon âme au milieu des travaux secs qui me préoccupaient en ce moment; ils me remplissent assez pour porter une distraction forcée sur tous les autres

objets. J'étais un peu fatigué hier, il en faut convenir ; j'ai dormi ; je me suis levé matin et il n'en est plus question, de l'instant après que votre lettre et les objets qui l'accompagnaient me sont parvenus.

VIII

Marie Phlipon à Roland.

Jeudi, à trois heures du matin. 1779.

Ne grondez point, en apprenant que je fus éveillée à cette heure ; je me félicite de l'être. La sagesse se nourrit souvent de méditations nocturnes, et les bonnes pensées ne viennent pas en dormant. J'ai songé dans mes rêveries que si M. votre frère m'honorait aujourd'hui de sa visite, vous pourriez l'accompagner, vers deux heures ; non plus tôt parce que je ne saurais être à vous, ni plus tard, parce que je ne trouverais plus mon compte. En prêtant les mains à cet arrangement, vous seriez accueillis cordialement, par cette bonhomie simple et confiante dans ses procédés comme dans ses sentiments. Cette idée est riante ; il me semble que mon front devient plus serein à son aspect ; je voudrais apercevoir d'ici l'air qu'elle fait prendre à votre physionomie discrète. Nous verrons si le choix du porteur ne pourrait pas assurer le succès de ma missive ; il serait piquant de ne pas réussir en s'y prenant aussi matin.

Tout dort autour de moi ; je vois avec charme le sommeil bienfaisant réparer doucement les forces d'un con-

valescent, suspendre les douleurs et l'ennui d'une malade; je sens le bien qu'il leur fait, je jouis de mes soins, j'aime à contempler ce paisible repos... je donnerais dix nuits pour ce spectacle. Le silence des ténèbres ressemble à celui des campagnes; il porte au recueillement, donne aux passions un accent plus grave, régénère l'esprit, rassemble les sensations, excite les grands mouvements, produit enfin l'enthousiasme, cette plénitude de sentiment d'où renaissent épurées les affections sans nombre qui font les délices de la vie. Je suis moins triste, dès que je puis l'être en liberté. Le voile de l'obscurité me flatte et me console; c'est lui dont j'ai besoin au défaut du sein de l'amitié. Dans le silence de la solitude et de la réflexion, je me réconcilie avec mes semblables. L'étude que je fais d'eux dans la société me fatigue et m'aigrit... mon cœur n'est plus oppressé comme vous l'avez vu ; mais il conserve encore je ne sais quoi de sombre et d'ardent, qui le conduirait au dégoût sans les efforts de la raison. L'effet d'impressions habituelles et pénibles renaît par accident. Cependant, mon courage n'est pas éteint, la vie n'est pas insupportable à mes yeux. Je ne sais si ce serait une de ces illusions heureuses dont l'expérience nous dépouille cruellement, mais il me semble que l'existence la plus laborieuse me sera douce encore, tant que j'aurai du bien à faire et des amis à chérir. Si c'est une illusion, elle vous devra quelque chose. Non, vous me ferez plutôt croire que c'est un sentiment fondé dans la nature et dans la vérité.

IX

Marie Phlipon à Roland.

Samedi, neuf heures du soir.

J'ai reçu, mon ami, comme vous me l'aviez annoncé, la visite de Mlle de la Blouze; peu s'en est fallu que je ne manquasse l'honneur de la voir, tant j'étais mal disposée; je fus tentée de me faire invisible, et mon amour-propre me ferait presque regretter de n'en avoir pas eu la hardiesse, si je n'étais dédommagée par le plaisir d'avoir vu cette estimable parente. Elle inspire dès l'abord l'idée la plus avantageuse de son esprit et de son caractère, par la facilité, le sens, l'honnêteté de sa conversation et de ses manières ; elle était accompagnée d'une jeune personne dont l'air de décence et de raison prévient favorablement et annonce la meilleure éducation. J'ai été l'objet des politesses les plus flatteuses; j'aurais connu tout ce que vous valiez, à ces témoignages d'une considération que vous donnait une personne faite pour apprécier son monde, si j'avais eu besoin de quelque nouvelle occasion pour m'en apercevoir. Je suis extrêmement en peine d'obtenir pour mon compte son estime et sa bienveillance, et je serais jalouse de justifier à ses yeux plus qu'à tout autre le choix dont vous m'honorez; mais il faudra que vous m'en fournissiez les moyens, car je n'ai pas lieu de me flatter que cette première entrevue m'ait bien servie. J'étais incommodée depuis la veille au soir, après que je fus couchée, d'une révolution de bile qui, dans les moments critiques, rendait ma contenance aussi gênée que mon expression.

J'éprouvai, malgré mes efforts, que ce Montaigne un peu cynique n'avait pas tout à fait tort en disant : « Lorsque mon ventre a la colique, mon esprit l'a aussi. » J'ai mangé des pois chauds, comme le disait Mme de Sévigné de ceux qui balbutiaient leurs idées ; enfin je crois encore avoir un peu gagné de ne m'être montrée qu'assez sotte, car j'aurais pu paraître ridicule et maussade. J'ai été chargée de mille choses obligeantes à votre destination et de vous engager à ne pas prendre la peine de retourner incessamment au Marais, chose de laquelle je pense bien et j'ai dit que vous ne vous dispenseriez pas. J'espère vous voir demain au soir et j'attends ce plaisir avec impatience. Je me suis trouvée si abattue le reste du jour que je n'ai pu faire quoi que ce soit au monde ; je suis mieux depuis deux heures et c'est par cette raison que je vous l'écris. Si ma nuit est bonne, j'irai voir l'amie au matin et je rentrerai ensuite pour ne plus sortir de la journée.

Addio, tenerissimo amico, sai se t'amo ; vorrei dirti molte cose, ma le penne non hanno più facoltà per esprimer ciò che sento. Non voglio scriverti dolcezze e simili vaghezze perche non mi pajono bone ch' a dipingere sentimenti moderati. L'amor verace e vivo n'ha d'espressioni che'l silenzio : mi tacio (1).

(1) Adieu, très tendre ami ; tu sais si je t'aime ; je voudrais te dire beaucoup de choses, mais les plumes n'ont plus le pouvoir d'exprimer ce que je sens ; je ne veux pas t'écrire de douceurs ni d'autres jolies choses d'amour, parce qu'elles ne me semblent bonnes qu'à peindre des sentiments modérés. L'amour véritable et vivant n'a d'expression que le silence : je me tais.

X

Marie Phlipon à Roland.

Mars 79.

Il est deux heures du matin; je me sens fraîche, éveillée, paisible, comme au sortir des bras du sommeil et je ne puis me refuser le plaisir de vous écrire un mot avant de me coucher.

Mon pauvre ami, que faites-vous tristement avec votre rhume? Je viens de lire le cahier de votre histoire de la Grèce. J'en ai l'imagination remplie et l'âme toute émue. Attachée peu à peu par la peinture intéressante des mœurs et des goûts d'un peuple sensible et généreux, j'ai été tellement préoccupée des objets qu'elle me présentait que je n'ai plus vu qu'eux. C'est avec un étonnement semblable à celui qu'on éprouve après quelques moments de délire que je me retrouve isolée au coin de mon feu, moi qui me croyais environnée d'Ulysse, Ajax, Diomède et tous ces autres héros qui se disputaient les prix des jeux qu'Achille faisait célébrer en l'honneur de Patrocle. Le souvenir d'un ami vient se placer tout naturellement pour adoucir l'effet d'un changement aussi brusque. Je ne sais si vous m'inspirez de vos goûts ou si la même sympathie qui rapproche nos âmes les rend susceptibles d'être également affectées par des sujets semblables, mais vos Grecs me plaisent et m'intéressent. On aperçoit chez eux, dès les premiers temps, ces germes heureux de grandeur, de noblesse et d'agrément qui se développèrent successivement dans leurs lois, leurs actions, leur génie et leurs productions. Combien leur âme active, leur imagination forte et brillante se montrent déjà dans le siècle du siège

de Troie. Une religion douce et riante, des mœurs simples, un courage élevé, des exercices propres à nourrir l'amour de la gloire, en perfectionnant d'ailleurs les facultés corporelles, annoncent et distinguent la nation qui doit bientôt, dans tous les genres, fournir des modèles à la postérité.

Je crois que par sa nature, par l'érudition qu'il contient, et à l'aide des traits de force que vous lui donnerez, l'ouvrage de votre ami intéressera les gens de goût et les amateurs des lettres.

C'est un beau dessein, dont plusieurs traits faiblement esquissés ont besoin d'être retouchés avec vigueur.

Je vais dormir, si je puis, pour reposer ma petite tête et lui rendre la force de faire une équation. Ne riez point : je suis aussi embarrassée de mon algèbre que vous l'êtes de votre rhume : il n'y a là rien de plaisant.

XI

Marie Phlipon à Roland.

Lundi, à trois heures.

L'honnêteté attentive qui accompagne tous vos procédés vous fait mettre à contribution jusqu'à la Béotie et tirer d'elle ce qu'il y a de plus en réputation pour l'offrir à vos amis ; n'êtes-vous donc pas content de commander leur estime, d'obtenir leur attachement et d'avoir déjà fait naître leur reconnaissance par cette délicatesse aimable dont le plus léger témoignage oblige et satisfait? J'aurais envie de vous gronder ; je voudrais que vous me laissiez du

moins le courage de le faire et je vous en veux de me l'ôter.

Mon père se propose de vous assurer lui-même de toute sa sensibilité. J'espère que le rétablissement de mes malades nous permettra de vous faire assister à la délivrance de ces malheureux déplumés qui supportent en paix leur disgrâce. Je tombe de sommeil et de fatigue, je vais me coucher pour quelques heures.

Adieu, digne ami de Cléobuline (1) et de toutes les âmes sensibles à ce qui est vrai, juste et bon. Combien vous faites votre éloge par l'enthousiasme sublime avec lequel vous tracez celui de la vertu !

XII

Marie Phlipon à Roland.

Mardi soir.

Je suis dans une situation qui me paraît nouvelle, mais l'espèce de douceur dont elle est accompagnée ne me dédommage pas de l'agitation inquiète dont je souffre. Il me semble que je ne suis pas contente de moi... et (ce qu'il y a de pis) que vous en êtes la cause. Je sens trop bien la vérité d'une de vos réflexions : que tous les torts de votre sexe à l'égard du mien sont les nôtres. Je prends la proposition pour maxime : je me charge des torts passés et des reproches que j'en voudrais faire, mais je préviendrai les nouveaux avec toute la vigilance dont je suis capable et vous ne trouverez pas étrange que j'appelle l'austérité à mon aide. Je vous ai vu depuis longtemps, je vous vois toujours et je crois vous voir à jamais comme l'être

(1) Il s'agit peut-être d'un nom donné à une commune amie ou plutôt à Marie Phlipon elle-même.

intéressant dont l'âme sensible, droite et honnête, les sentiments élevés et délicats, les mœurs douces et pures méritaient de fixer mon estime et mon attachement. La confiance et l'ingénuité vous ont ouvert mon cœur; je vous ai donné le nom d'ami, j'ai pris un titre semblable à votre égard et les obligations qu'il m'impose seront au nombre des plus chères occupations de ma vie. Ne me faites pas penser que le trouble, la crainte et les dangers sont presque inséparables de l'amitié la plus sainte, contractée entre les femmes et ceux de votre sexe. Je vous le disais avec émotion, je le répète avec fermeté : mon ami, si je me croyais plus faible qu'il ne me convient de l'être, je vous prierais de me soutenir et je vous ferais voir, dans cette franchise, ma confiance et vos devoirs. Lorsque mon air rêveur vous faisait demander quelles idées me préoccupaient, n'aperceviez-vous pas que je voulais me plaindre et que je cherchais en vain le courage de le faire? Pouvez-vous chercher bien loin la cause des affections diverses dont les effets se succèdent sur ma physionomie, quand vous êtes près de moi et que nous sommes livrés aux charmes de l'intimité ? J'avoue que votre vivacité m'intimide et m'effraie ; elle ôterait à notre société cette heureuse assurance, cette liberté, cette familiarité noble et touchante qui sont les fruits de la vertu. Mi pare que l'amicizia non è cosi ardente nelle sue carezze : ella è dolcissima, naturale, schietta : non l'ho più riconosciuta é 'l mio cuore n'ha sentito del timore. Perche volere destar turbolenza, inquietudine, nella mia semplice anima? Lascia mi l'amabil pace per amarti sempre, sempre (1).

---

(1) Il me semble que l'amitié n'est pas si ardente dans ses caresses : elle est très douce, naturelle, candide; je ne l'ai plus reconnue, et mon cœur

XIII

Roland à Marie Phlipon.

Le 22 avril.

J'attendais ta lettre avec une agitation et même un tourment que je ne saurais peindre : je l'ai reçue, je l'ai lue dix fois, j'ai été attendri jusqu'aux larmes; mais elles sont devenues amères, et mon cœur est navré. Tu me défies de raisonner le sentiment avec toi, cruelle ! Tu m'as dit une vérité sensible, ce qui m'a transporté. Je te connaissais avant de t'aimer autant, et je conserve du moins le souvenir de ce que tu vaux pour justifier mon délire ; mais toi, toi qui m'aimes, me dis-tu, tu conserves cette égalité d'âme qui fait envisager tout du même œil. Te le dirai-je? cette sécurité, cette fermeté dont je te loue, me déchire ; elle me fait bien du mal, puisqu'elle me rend incapable de tout ; et tu peux croire que l'état est affreux sans doute, qui me porte à te faire cet aveu.

Tu ne peux te croire malheureuse que par des sujets de te plaindre de moi ; et j'ose croire moi-même ta confiance fondée de ne jamais redouter la cause de pareils effets. Tu pourrais donc être heureuse sans que je fusse heureux!... mon cœur s'est serré à cette idée; et si des larmes n'en eussent soulagé l'expression, je cesserais de t'écrire. Va! tu n'as connu que faiblement l'énergie de mon âme, et tu ne sembles pas te douter jusqu'à quel

en a ressenti de la crainte. Pourquoi vouloir élever le trouble, l'inquiétude dans mon âme simple? Laisse-moi l'aimable paix pour t'aimer toujours, toujours.

point tu l'as opprimée. Parle-moi de la tranquillité de la tienne, et de tes triomphes, et achève de me tuer.

Je n'ai ni métaphysique à étaler, ni antithèses à faire : je n'ai qu'un cœur, qui n'est même plus à offrir. Il est franc, sensible à l'excès : il t'aime : voilà tout ce que je vaux; et il me suffit de te valoir par là. Je ne sais en quoi je me suis vengé, ni ce que tu pourrais avoir en effet à me reprocher. Tu as vaincu : tu en conviens : tes tourments ont été courts ; et que je suis malheureux, sans avoir assurément rien à me reprocher à moi-même. Hé bien ! mon amie, sois heureuse, jouis des ressources que la nature et l'art combinés te procurent. C'est de toi que j'attends de savoir si j'aurai à me reprocher d'y avoir apporté quelque obstacle par cette lettre. Adieu.

XIV

Marie Phlipon à Roland.

23 avril 79, mercredi matin.

Vous avez ri de mon sermon : craignez de recevoir mes plaintes. Je suis triste, mécontente et malade, mon cœur est serré. Je laisse tomber avec peine des larmes rares et brûlantes qui ne peuvent me soulager... Je ne me reconnais plus; ou plutôt je me retrouve pour me blâmer et vous exprimer une bonne fois ce que je suis et ce que je veux être toujours.

Il y a bientôt vingt-cinq ans que je reçus la vie d'une mère dont la douceur, la sagesse et la bonté seraient pour moi des reproches si elles n'étaient des modèles ; la perte

de cette mère chérie fut la source du chagrin le plus vif que j'aie jamais ressenti et dont les impressions ont laissé dans mon âme des traces ineffaçables.

La nature me fit sensible. Dois-je m'en plaindre ou m'en féliciter? Une éducation solitaire, en concentrant mes affections, les rendit encore plus vives et plus profondes. Je sentais fortement le bonheur et la peine avant de savoir les nommer: ils devinrent bientôt les objets de mes premières méditations. J'étais active et isolée; le besoin me fit penser. Je réfléchissais dès l'âge où communément on est distrait par les jeux. Je vous ai dit quelquefois combien les idées religieuses avaient fermenté dans mon esprit et commencé à fixer sur des objets déterminés ce sentiment inquiet et vague dont j'étais déjà obsédée; l'amitié ne tarda pas à le développer de son côté; mon cœur était exercé et rempli avant qu'on m'eût soupçonnée de connaître son existence. Jeune, ardente, placée dans ces circonstances heureuses où l'on n'a pas même le soupçon de cette opposition d'intérêts qui rend les hommes méchants, le goût de mes devoirs devint une passion et le seul nom de vertu excitait mon enthousiasme. Avide de connaître, j'alimentais ma curiosité par la lecture de l'histoire ancienne. La variété des scènes qu'elle me présentait arrêtait mon attention et le récit d'une belle action me transportait jusqu'au délire; combien de fois je pleurai, dépitée de n'être pas née Spartiate ou Romaine! En étendant la sphère de mes idées, j'appliquai mes raisonnements aux objets de ma créance et ma foi en fut ébranlée. L'humanité m'était chère; je ne pus souffrir de la voir condamnée sans distinction et sans pitié; je rejetai l'autorité qui voulait me forcer d'admettre une cruelle absurdité. Ce premier pas une fois franchi, le reste du chemin ne tarda

pas à se faire, et l'on examina avec une défiance scrupuleuse une doctrine que l'on reconnaît évidemment fausse dans un point essentiel. Les ouvrages des philosophes que je lus à cette époque aidèrent mes combinaisons sans me déterminer à prendre un parti ; chaque système me parut avoir ses faibles et ses raisons ; je tenais à quelques-unes de mes brillantes chimères. Je devins sceptique par effort, et je pris seulement pour boussole la bienfaisance en fait de conduite et la tolérance en matière d'opinions. Ces changements d'idées ne pouvaient influer sur la morale. Je la trouvais indépendante de tout système religieux, parce qu'elle a sa base dans l'intérêt général qui est le même partout. L'accord entre ces affections me parut constituer la bonté individuelle de l'homme, et la justesse de ses rapports avec ses semblables la sagesse de l'homme social. Les relations multipliées de la vie civile ont aussi multiplié, sans doute, les lois et les devoirs, et celles particulières à chacun méritent de devenir les premiers sujets de son étude. Le rang que devait occuper mon sexe dans l'ordre de la nature et de la société fixa de bonne heure mes regards curieux.

Je ne vous dirai pas ce que j'ai pensé de la question élevée sur la prééminence des sexes, elle ne m'a jamais semblé propre qu'à exercer pendant quelques minutes le talent d'un bel esprit; nous différons essentiellement, et la supériorité à certains égards, qu'il faut vous accorder de bonne foi, est compensée par la dépendance réciproque d'un bonheur qui ne peut être que l'ouvrage commun des deux.

Je sentis la justice, la force et l'étendue des devoirs qui étaient imposés à mes pareilles ; je tressaillis de joie en trouvant dans mon courage la résolution et l'assurance de

les observer toujours. La nature, en nous rendant dépositaires de ses trésors et de vos plaisirs, nous institua les gardiennes des mœurs. La retenue, la pudeur, la fidélité, la constance doivent être assignées à cette portion du genre humain destinée à donner à l'autre les gages des unions par lesquelles se perpétue la société. Les conventions et les abus ont mis des entraves à l'accomplissement du vœu de la nature et le sexe le plus faible en demeure souvent la victime, mais il ne se soustrait jamais impunément aux préjugés établis à cet égard, tels rigoureux qu'ils puissent être. Pénétrée des obligations attachées au nom sacré d'épouse et de mère, je résolus de ne m'en charger que pour un objet digne d'un dévouement absolu de ma part; dans le nombre de ceux qui se présentèrent pour le solliciter, un seul dont je vous ai entretenu (M. de Lbl.) (1) mérita l'aveu de mon cœur; je sus le taire longtemps et ne le fis qu'à l'instant où la vue des impossibilités me porta à le prier de s'éloigner. J'eus lieu de m'applaudir dans la suite d'une résolution qui m'avait été pénible au delà de toute expression.

Des révolutions de différente espèce ont changé la face de ma situation; je n'en ai pas moins persisté avec une égale fermeté dans la détermination de ne sacrifier qu'à l'estime la plus élevée. Ma fortune s'est renversée : j'en ai senti croître ma fierté. Je refuserais d'entrer dans une famille qui ne serait pas capable de me distinguer assez pour s'honorer de mon alliance, et je serais indignée de devoir celle-ci à celui qui croirait m'en faire une grâce. D'après cette façon d'être et de voir, j'ai compté depuis longtemps et je regarde le célibat comme mon partage.

(1) de La Blancherie.

Je crois les devoirs de mon sexe dans cet état moins nombreux et moins doux peut-être, mais tout aussi sévères et exigeants.

J'envisageais les charmes de l'amitié comme des dédommagements heureux capables de faire oublier le reste; je voulais les goûter avec ce délicieux abandon de la confiance; je sens que vous m'entraînez plus loin qu'eux et c'est ce dont je cherche à me défendre. J'ai vu dans votre âme forte, énergique, éclairée et exercée l'étoffe d'un ami de premier ordre : je me suis plu à vous considérer sous ce point de vue et à joindre au sérieux de l'amitié tout ce que la sensibilité d'une âme tendre pouvait ajouter de plus vif; vous vous êtes ému et vous avez insinué dans mon cœur le penchant contre lequel je me croyais assurée. Alors je ne me suis pas voilée, je me suis peinte sans réserve et j'attendais de votre générosité le soutien dont j'avais besoin; mais plutôt que de me rendre le sein de l'amitié sur lequel je souhaitais me jeter, loin de ménager ma faiblesse, vous devenez chaque jour plus téméraire et vous osez me demander le sujet de ma honte, de mon silence et de mes craintes! Monsieur...,je puis être la victime du sentiment, mais je ne serai jamais le jouet de personne... Vous aurez rencontré dans le monde des femmes mille fois plus aimables et plus intéressantes que moi, qui vous auront prouvé que l'attrait du plaisir était assez puissant sur elles pour leur faire juger légèrement d'une douce faiblesse et de l'attachement passager qui la produisait; agréables et faciles, elles savent s'attendrir pour ceux qui successivement ont l'art de les charmer. Nourrie dans la retraite, je serai si vous voulez agreste et sauvage; mais je n'ai point l'habileté de faire un jeu de l'amour. C'est pour moi une passion terrible qui s'em-

pare de mon être entier et dont les suites influeraient sur toute ma vie. Rendez-moi à l'amitié, ou craignez... de m'obliger à ne vous plus voir.

XV

Roland à Marie Phlipon.

Je me sais gré, Mademoiselle, d'après le contenu de votre lettre, de n'y avoir point répondu dans l'agitation et le trouble où m'a jeté sa lecture. Revenu à moi, je proteste ne vouloir être ni injuste, ni cruel ; mais je ne puis m'empêcher d'observer que ce n'est point à votre confiance que je dois la connaissance de votre personne, et que je m'étais livré à vous sans réserve, avant que vous eussiez rien fait de semblable de votre côté. Vous avez vu tous les ressorts de mon âme, tous les replis de mon cœur, dans bien des écrits uniquement réservés au cercle le plus étroit de l'amitié : mon cœur fut toujours sur mes lèvres avec vous, et c'est toujours lui qui vous adressa la parole dans nos entretiens. Serait-ce dans quelqu'une de ces circonstances que je me serais montré un vil séducteur ? et ne réserviez-vous tant de courage et de force que pour me dire que c'est en vain ? Non, Mademoiselle, je n'ai fait aucun projet, je n'ai eu aucune espérance qui dût vous être funeste. Vivement affecté, j'ai cru partager sans crime des émotions dont vous ne craignez pas de m'accuser et de me blâmer. Je n'analyse point vos principes ; je respecte votre personne ; je puis être malheureux de la connaître ; mais je mourrais avant de l'outrager. Je ne prétends point que vous comptiez mon bonheur pour quelque

chose ; il me suffira de ne pas troubler le vôtre : et si, trop affecté d'un sentiment qui m'opprime, il faut ne plus vous voir, je tâcherai de prévenir l'instant fatal où vous vous proposez de me le prescrire.

XVI

Marie Phlipon à Roland.

O mon ami! pourquoi troubler une vision qui pourrait être si belle! Va, mon cœur est assez riche pour te rendre en tendresse la valeur des privations qu'il t'impose! Laissons à chaque état ses devoirs et ses plaisirs, ne dérobons pas ceux des époux fidèles; conservons le noble orgueil et cette haute franchise qui sont les compagnes et les appuis de l'exacte vertu et de l'amitié touchante. N'espérez pas de m'amener au point de répondre à vos empressements avec ce parfait retour que je sens devoir être le complément de la volupté : je suis passive malgré moi, je voudrais ne pas l'être, et, dans le dépit de me trouver telle, je me défends en désespérée de devenir rien de plus.

Je suis dans un état affreux; je ne sais ce que j'écris. Mon ami, combien vous m'avez fait de mal! était-ce de vous que je devais l'attendre? J'ai reçu des impressions qui ne s'effaceront jamais; il ne dépend pas de moi de m'intéresser médiocrement à vous, mais je saurai réprimer des saillies impétueuses qui nous égarent l'un et l'autre, et qui portent le ravage dans tout moi-même. Épargnez-moi ces émotions délicieuses et cruelles, que suivent le délire et l'oubli des sages réserves. Laissez-moi valoir

tout mon prix; que serais-je, si je croyais avoir des reproches à me faire? Avec un cœur et des sens on ne parvient pas à mon âge, sans éprouver ce que la sagesse peut avoir d'austère et de pénible; je suis familiarisée avec les combats, j'oserais dire avec les triomphes : ne me ravissez pas ceux-ci et ne rendez pas les autres insoutenables.

J'ai voulu composer avec l'amour, j'en suis durement punie; mais dût-il m'en coûter jusqu'à la vie, je saurai me commander encore, et le désir de vous conserver une amie me donnera des forces contre vous-même. Laissez-moi remarquer et compter vos égards et vos privations : ils nourrissent le véritable amour et le retiennent dans les justes bornes que le devoir lui prescrit pour nous. Ménagez-moi le plus grand des biens que je connaisse, le seul auquel je tienne assez pour ne pas haïr la vie, un ami sincère et fidèle. Je n'ai pas assez de votre philosophie, ou j'en ai trop d'une, qui ne ressemble pas à la vôtre dans ce seul point, pour me livrer inconsidérément à l'empire d'une passion qui deviendrait chez moi transport et délire. Mon ami, revenez me voir plus modéré, plus retenu ; nourrissons avec zèle, avec joie et confiance les goûts qui peuvent resserrer, embellir la liaison douce et intéressante qui nous rapproche. La fermentation des sens s'apaise enfin par l'interdiction des préliminaires séducteurs qui l'excitent encore davantage, et par l'action même du sentiment; mais l'estime, les connaissances et l'attachement fondé sur elles demeurent à jamais.

Mon ami ! (je vous appelle de ce doux nom dans l'effusion de mon cœur), vous pourrez trouver autre part moins de rigueurs, mais non pas plus de tendresse.

Comme les heures sont pesantes !... Puis-je donc enfin

m'attrister et t'écrire sans redouter les témoins? Je ne sais déjà plus ce que j'ai tracé dans ma lettre de ce matin, mais je l'écrivis dans l'amertume de mon cœur, je crains qu'elle ne te fasse mal. Hélas ! tu n'avais pas appréhendé de me désespérer par la tienne !... Au milieu des objets divers qui m'environnent et m'obsèdent, je ne vois, je ne sens que toi; j'entends toujours : « je suis malheureux. » Ah Dieux! comment, pourquoi, depuis quand es-tu malheureux? est-ce parce que j'existe, ou parce que je t'aime? La destruction de la première de ces causes est en mon pouvoir et ne me coûterait rien, elle seule pourrait entraîner l'autre sur laquelle je n'ai plus d'empire. Je n'attendrai pas que tu parles. Aurais-je imaginé que tu fusses encore à douter si ma félicité dépendait de la tienne et qu'il fût nécessaire de le dire pour te le faire croire ? Mon courage t'offense et te tue : le courage que je dois à l'enthousiasme que tu m'inspires, au désir de rester digne de toi. Je sais mieux ce que tu vaux que tu ne le sais toi-même. Sans doute ma tendresse devrait te l'apprendre si tu avais pu l'ignorer; mais je n'ai pas besoin que tu m'en instruises. C'est à moi qu'il appartient de remplir le double et pénible devoir d'apprécier et de faire valoir les obstacles qui nous tiennent éloignés, c'est à moi qu'il appartient d'en adoucir, s'il se peut, l'amertume, de la savourer en silence et d'en demeurer la victime. J'ai peut-être autant de fierté dans l'âme que de sensibilité, l'une et l'autre me commandent avec un despotisme quelquefois cruel et dont cependant je subis volontairement le joug. Aurait-il été plus tendre et plus beau de te rendre éloquemment les impressions profondes et douloureuses que produisaient en moi notre séparation et le sentiment des choses qui la nécessitent? J'aurais dû peut-être m'aban-

donner sans réserve à l'abattement stupide, à l'inaction langoureuse, et chercher lâchement une excuse à ma faiblesse dans le vil triomphe d'exciter la tienne et de déchirer ton cœur, comme à plaisir, par la peinture de mes tourments? Si tu reconnais l'amour à ces traits, va le chercher dans ces âmes vulgaires qu'il n'a jamais fait qu'amollir et que son feu divin n'a pas pénétrées. Il pourra me consumer par le développement, l'exaltation, l'épuisement de mes facultés, mais il les maintiendra toujours en action jusqu'au moment de l'extinction totale. Navrée par ton absence, l'idée que j'étais chère et précieuse à ton cœur m'a soutenue, la passion d'être utile à ta félicité, du moins en n'augmentant pas le nombre de tes peines, si rien de plus ne m'était permis, a ranimé mes forces défaillantes; je me suis trouvé l'audace d'aspirer encore à l'espèce de bonheur dont ma situation était susceptible. Que pourrait-il être? si ce n'était de conserver assez de liberté d'esprit pour m'élever au-dessus des disgrâces qui devraient me survenir, pour cultiver, dans tous les cas possibles, sinon les connaissances et les agréments, du moins les vertus et l'activité, sans lesquelles ton amie ne serait plus digne de ce nom. J'ai cru sentir et prévoir dans cet effort de courage une sorte de dédommagement aux biens qui me restaient à souhaiter et qu'un espoir confus remplaçait peut-être à mon insu. Occupée de toi, identifiée avec ton être, pénétrée de son excellence, je me suis dit, en me recueillant dans cette meilleure partie de moi-même et jetant de là sur tout le reste un regard indifférent ou dédaigneux: je ne serai jamais malheureuse tant que ce bien me restera. Qui pourrait me l'ôter ? il m'est devenu propre par sa nature et celle-ci ne saurait être altérée. Non, mon ami, ne le croyez pas, nous ne pouvons plus

cesser de nous intéresser l'un à l'autre sans perdre de ce que nous valons, et notre prix ne peut pas baisser. Où as-tu donc vu que je pourrais être heureuse sans que tu fusses heureux? Cette idée fausse, horrible, injurieuse, me révolte au-delà de toute expression ; tour à tour elle m'atterre, m'indigne et me rend furieuse. C'est toi qui as pu la concevoir, l'adopter et me la présenter ? de ce moment je ne sens plus que les pointes acérées d'une douleur dévorante et je suis tout aussi malheureuse que tu le veux pour n'avoir plus à me reprocher ni tranquillité, ni victoire, ni même raison. Rassasie-toi de mon désespoir, contemple ma détresse, nourris complaisamment ton injustice, sois content à ce prix ; mais si tu me laisses soupçonner que tu sois encore malheureux, si j'entrevois que tu crois l'être, tremble de le devenir à un point que tu n'oserais envisager.

Moi, j'ai opprimé ton âme? à l'instant où je veux réparer par son aveu un injuste jugement formé sur ta sensibilité, avant qu'elle ne fût bien connue! à l'instant d'un parallèle où je te donne l'avantage avec la dignité qui te convient, puisque celui au-dessus duquel je te place n'est au-dessous de nul autre! à l'instant enfin où le retour que je fais et les réflexions qui m'échappent peignent si bien l'éloignement de cette froide et odieuse tranquillité dont tu me ferais un crime avec raison!

Oui, je dis que tu t'es bien vengé de cette opinion trop resserrée, que je pris d'abord de ta sensibilité, puisqu'en me la faisant connaître tu as déployé la mienne, jusqu'à un degré où elle n'était pas encore parvenue.

Mais que fais-je? tu t'es abusé toi-même par une cause que je ne puis voir ni désigner; ton cœur a dû te détromper; déjà même, à la fin de cette lettre cruelle, tu te dé-

mens sans le savoir; tu m'invites d'être heureuse avec ce sourire amer que je vois si bien d'ici, et tu me défies indirectement de l'être sans toi, en me demandant si tu dois te reprocher d'y avoir mis quelqu'obstacle. Cette idée me repose un peu, sans me consoler; tu t'es trouvé malheureux, j'en étais l'occasion; tu m'en fais le reproche, je te pardonne l'erreur, et, sans pouvoir m'attribuer de faute, j'éprouve les plus vives angoisses.

Il est plus de minuit, tout se tait, tout est mort, je n'entends que les gémissements de la souffrance. Le sommeil est loin de moi; j'aurais mille choses à te dire si je pouvais m'occuper d'autre chose que de toi.

XVII

Roland à Marie Phlipon.

24 avril.

Mon amie, ma bonne amie, pardonne-moi : je baigne tes lettres de mes larmes ; fais qu'elles effacent ma faute; oublie mes faiblesses, et aie égard à mon repentir. Ma situation était horrible; elle l'est, et elle le sera davantage jusqu'à ce que je sache que ma tendresse et la tienne ne sont point au nombre des causes de ton malheur; jusqu'à ce que je sois bien sûr que tu m'aimes encore et que tu goûtes du plaisir à m'aimer. J'ai augmenté tes tourments ! cette idée m'est cruelle; elle m'atterre. Pourquoi donc te tant tourmenter d'autre part ? tu ne me dis rien des motifs, des raisons que tu en as: est-ce que tout ce qui te regarde ne m'est pas devenu personnel? Ne te sou-

vient-il plus de la proposition que je t'ai faite ? crois-tu que je ne la nourrisse pas dans mon cœur ? Voudrais-tu me ravir cet espoir ? Toi qui as de l'énergie, ne serait-ce que pour me dicter des leçons ? tu m'en donnes de bien dures aujourd'hui : tu me maltraites, mon amie ; et te manquerait-il du courage pour travailler à mon bonheur ? Quelle affreuse proposition tu me fais ! une tumultueuse horreur s'est emparée de mon âme ; à peine puis-je tenir la plume, et te tracer mon amertume. Écris-moi, je t'en prie, avec quelques détails et plus de tranquillité ; réponds à ma proposition d'une manière claire ; fais-y entrer d'autres raisons que celles dont tu m'as parlé et que j'ai pesées. Songe que je te vois sans cesse, et plus encore dans l'avenir que dans le passé. Songe... il est l'heure du courrier, et il faut que je finisse pour que ma lettre parte aujourd'hui ; j'en attends une de toi au prochain ; mais, de grâce, ne me maltraite pas, parce que je ne veux mériter aucun reproche de toi, et que je ne me sens la force d'en supporter aucun.

XVIII

Marie Phlipon à Roland.

Si tu m'avais aimée moins, tu n'aurais pas été coupable : les torts ou les erreurs que le sentiment fait avoir peuvent causer de l'affliction, mais ils n'offensent jamais. Je n'ai d'autre malheur que celui de te savoir malheureux par moi ; tu me l'as dit, mon ami, en croyant encore que je pourrais être heureuse indépendamment de ta félicité. Jusqu'alors, je goûtais, au milieu des petites disgrâces que

j'éprouve, ce charme inexprimable dont notre commun attachement m'enivrait, et je défiais tous les maux; ton aveu cruel les a tous fait passer dans mon âme. Ne me demande pas si je t'aime; si je pensais que cette question fût indécise aujourd'hui pour toi, je craindrais qu'elle le fût toujours. Ce n'est pas pour travailler à ton bonheur qu'il me faudrait du courage, mais pour m'empêcher d'y sacrifier ce que le devoir ou la nécessité me défendraient. Je ne saurais joindre de nouvelles raisons à celles que je t'ai données, parce que je n'en ai pas d'autres : peut-être désirerais-je en avoir de plus fortes pour te les voir surmonter. Mon mot m'échappe ! sa confession est bien humble et répare au centuple l'orgueil du sentiment qu'il décèle; tu as vaincu à ton tour. Les détails ne seront pas pour cette fois; je suis excédée plus que tu ne m'as vue au mois de janvier. Ma fidèle bonne est mourante; occupée par les soins que je lui rends, ou obsédée par les gens qui veulent me soulager, je vole des instants que l'on m'oblige de donner au repos. J'écris dans un méchant lit sur une planche qui me sert à la fois de table et d'écritoire. Je ne sais comment cacher ma lumière et me soustraire à la vigilance de mes obligeants importuns.

J'étrangle mes pensées, je sens la contrainte à chaque lettre que je trace ; ma tête est faible, je suis un peu abattue.

Adieu, mon ami, sois heureux : voilà le vœu de mon cœur.

XIX

Marie Phlipon à Roland.

Il est cinq heures du matin : je suis seule auprès de ma malade et je partage entre elle et toi mes instants, jusqu'à celui où l'on m'empêchera, non de t'entretenir d'esprit et de volonté, mais de te communiquer tout ce qui m'affecte avec cette confiance, cet abandon et cette prolixité dont j'ai si grand besoin. Dans quelle agitation j'attendais cette lettre à laquelle je répondis cette nuit, si précipitamment! La peinture de ton état avait mis sur mon cœur un poids que tu soulèves encore faiblement; dis-moi donc que tu es satisfait, afin que je respire.

Les détails que tu me demandes auront un peu d'étendue. Ce n'est pas qu'il me soit arrivé rien d'important, mais je suis le centre où viennent se réunir les mouvements imprimés aux objets qui m'entourent; leur combinaison produit quelquefois un résultat violent, quoique les causes ne paraissent pas remarquables. Tu l'as dit toi-même avec justesse : en fait de sentiment tout se calcule d'après la mesure relative.

Mes affaires avec mon père ne sont pas entièrement finies; je sais néanmoins qu'il me reviendra quatorze mille francs, au moyen desquels j'aurai dans tous les cas ce qui suffit à mes besoins, sans craindre cette dépendance toujours pénible et souvent insupportable pour une âme élevée, où peut conduire la nécessité de contracter des obligations pécuniaires. Je paie chèrement cet avantage par le chagrin que font ressentir la situation et le mécontentement de mon père qui sera réduit à rien, ou à peu près,

et qui est outré contre moi. Il m'avait proposé d'entrer dans la perte des 4.000 fr.; cette demande me fit de la peine, parce qu'il me sembla qu'il n'aurait pas dû me la faire. Vous savez mieux que moi, lui ai-je répondu avec attendrissement et tristesse, ce qu'il conviendrait de penser de cette perte et par conséquent ce que la raison m'ordonne de faire : au reste, je ferai mes réflexions. La première qui me frappa fut que son propre avantage serait plutôt que je conservasse dans mes mains ce dont je pourrais ensuite lui faire part, que de lui abandonner une légère somme facile à dissiper. Néanmoins, je ne voulus rien déterminer sans l'avis des grands-parents; autorisée de leur conseil, je dis à mon père que la modicité de ma fortune ne me permettait pas de faire un abandon de cette espèce et dont l'objet m'aiderait à lui payer ma pension, s'il trouvait bon de me garder avec lui, comme je désirais y rester. — Je le veux bien, mais, gêné comme je vais l'être, je ne garderai pas de domestique et vous en ferez les fonctions. — Je me prêterai à tout : la raison sait me rendre agréables les choses que je peux croire utiles et vous ne m'avez jamais vue les refuser dans l'occasion. — En effet, je suis loin d'envisager dans cette nécessité un désagrément capable de me dégoûter; j'y vois avec douceur un moyen d'assurer mon père de mes dispositions à son égard; la peine ne sera pas grande, j'aurai toujours quelqu'un le matin pour les choses les plus fortes. Au bout du compte, il me restera moins de loisir, mais ton amie, pour en devenir moins savante, ne croira pas valoir moins réellement, si la raison y trouve de l'exercice et du profit. Ce qui m'affligeait davantage était le départ de cette pauvre bonne, la douleur qu'elle ressentirait et l'inquiétude de ce qu'elle deviendrait à son âge avec des infir-

mités. Sans savoir encore précisément ce qui l'attendait, elle le craignait et en avait pleuré près de moi plus d'une fois. Sur ces entrefaites, mes grands-parents, qui s'étaient aperçus de l'inclination *del giovane*, et qui en avaient parlé avec mon père, imaginèrent que je ferais bien de l'épouser. Cependant ils n'osèrent me le proposer eux-mêmes, ils employèrent une tierce personne. Cette ineptie, qui peut-être aurait dû me faire rire, devint déplaisante par son effet. Le témoignage de mon opposition leur rappela tout ce qu'ils appellent mes singularités ; on les compte sur les doigts ; je fus louée et blâmée avec une contradiction, une bêtise, dont on ne se fait pas d'idée. Le résumé, c'est qu'en m'estimant beaucoup, s'intéressant à mon sort, s'occupant de moi chaque jour, gémissant et fulminant sur mon père, ils finissent par me donner tort, sans savoir pourquoi ni comment. Mon père, d'un autre côté, se plaint que j'agis avec lui d'une manière rigoureuse et offensante : il conte son chagrin à tous ceux qui veulent l'entendre, et me donne celui d'écouter des indifférents m'entretenir curieusement de choses qu'ils devraient ignorer. Cet ensemble maussade est différencié chaque jour par des nuances qui ne peuvent se peindre et dont je n'échappe pas une seule. Ma bonne tombe malade ; je m'occupe d'elle comme l'humanité, l'attachement et la reconnaissance pour un sujet fidèle peuvent m'obliger de faire ; nouveau sujet de murmure. C'est encore un ridicule aux yeux de ces parents que de prodiguer des soins à une servante ; le moyen qu'un père ne s'impatiente pas avec une fille si étrange et si minutieuse ? Si tu voyais leur air dur ! il m'arrache et me rend indignée. Mon père lui-même n'a pas regardé une seule fois cette malheureuse depuis qu'elle est sur un lit de douleurs. Je souffre au delà

de toute expression; je halette de dépit et je me sens étouffer.

XX

Marie Phlipon à Roland.

Du 26 au matin.

Je suis dans une maison d'amie, chez cette aimable petite femme avec laquelle nous avons été voir l'abbé de l'Épée, et dont le mari est absent pour le moment. On m'a enlevée hier à dix heures du soir, accablée de fatigue et pénétrée du spectacle affligeant qui m'avait occupée tout le jour. Ma pauvre mignonne est tournée à la mort en entrant dans le septième jour d'une fluxion de poitrine et fièvre maligne. J'avais déjà supporté la veille tout l'attirail de l'administration; cette bonne fille me navrait le cœur par ses souffrances et son dévouement. Elle sentait son état; je suis pour n'en pas revenir, m'a-t-elle dit, je n'en suis pas fâchée; je désirais toujours de mourir avec vous et si je vivais plus longtemps, je n'aurais peut-être pas cette satisfaction. Je l'ai vue à l'agonie pendant huit heures, conservant de la connaissance sans pouvoir parler, me voulant près d'elle et serrant mes mains dans les siennes, tant que les forces le lui ont permis. J'ai employé ses opinions à la consoler et à lui adoucir ses derniers moments; mais avec une âme simple, un esprit borné, après une vie dure et laborieuse, on meurt sans beaucoup d'efforts. Elle n'était pas expirée quand on m'a transportée; le pouls battait encore, les yeux étaient éteints, la tête perdue, le visage noircissait et l'odeur devenait insupportable. Je me félicite de sa

fin; elle lui évite un chagrin amer qu'elle aurait conservé à jamais, et je sais trop que la seule crainte de l'éprouver l'affecta souvent jusqu'à nuire à sa santé.

Malgré cette raison, je pleure sans pouvoir m'en empêcher. Ne prends pas d'inquiétude de ma santé, on m'envoie à Vincennes pour avoir le temps de purifier ma chambre et mon lit. Le régime que j'ai suivi depuis huit jours me sauve de tout accident; j'ai fait grand usage d'acides et de rafraîchissants, sans manger qu'une soupe toutes les vingt-quatre heures; au reste, je n'ai pas eu grand mérite à observer cette diète, il m'eût été impossible de faire autrement. Les arrangements que l'on prend pour moi me contrarient; je ne sais comment je pourrai recevoir tes lettres d'ici à quelques jours. Cependant le timbre d'Amiens empêchera la curiosité. L'expédient de la seconde adresse italienne est encore neuf et tu pourrais l'employer.

Je suis impatiente de te savoir tranquille et content; mon ami, il ne t'est pas permis d'être malheureux, puisque tu ne pourrais plus l'être seul. Adieu.

XXI

Marie Phlipon à Roland.

Mardi, à onze heures du soir.

(1) Que fais-tu maintenant, mon ami? Penses-tu à moi, qui t'aime, qui t'écris, qui veux oublier avec toi toutes les

(1) Ce texte français est la traduction d'une lettre en italien que voici :

Martedi alle undici ore della sera.

Che fai tu adesso, mio amico? Pensi tu a me, che t'amo, che te scrivo, che voglio dimenticarsi teco di tutte le cose fastidiose della giornata pas-

choses ennuyeuses du jour qui vient de finir? La prêcheuse était pourtant bienveillante, aimable; mais loin de toi, je préfère la solitude, le travail à toute autre compagnie. J'ai cependant fait de mon mieux pour paraître gaie; je me suis accommodée de tout avec douceur, pensant que cela était mon devoir; et le plaisir de faire mon devoir est pour moi la seule compensation de ta très chère présence.

Nous sommes allées promener; et la douceur de l'air, la verdure naissante, le beau soleil et le parfum pénétrant des plantes ont ému mon imagination; j'aurais désiré de n'être pas distraite par les gens qui m'entouraient, me parlaient et m'importunaient. Je t'ai vainement cherché, avec le désir, mais sans l'espérance de te voir. Rentrées à la maison, nous avons joué tristement; enfin je suis de retour, délivrée, seule avec ma tendresse, avec ton souvenir, avec ma plume. Tu as dérangé beaucoup plus que

sata? La predicatrice era pure benevole, amabile ; ma lontana di te, prefero la solitudine, il lavoro ad ogn'altra compagnia. Ho fatto però di mio meglio per apparire rallegrata ; mi sono accomodata di tutto con dolcezza, pensando ch'era ciò mio dovero; e'l piacere di far questo é per me'l solo compenso della tua carissima presenze. Noi siamo state spassegiare ; e l'aria dolce, la verdura nascente, il bel sole, e l'odore insinuante delle piante hanno smosso la mia imaginazione : avrei voluto non esser distratta dal parecchi che mi circondavano, mi parlavano e m'importunavano. T'ho vanamente cercato col desio, ma senza speranza di vederti. Rientrate nella casa, abbiamo giuocato mestamente; in fino sono ritornata, liberata, sola colla mia tenerezza, col tuo sovvenire, colla mia penna. Hai disordinato molto più che non lo credi miei proponimenti di questo matino, ma domani mene vendicerò all'ora ove riceverai questa piccola lettera. T'invio colle tue carte alcune delle mie cattivissime foglie : farai fuoco di ciò se vuoi tu. Non voglio riserbare l'elogio ch'aveva disegno di trascrivere; non posso più leggerlo senz'aver'il cuore ferito, e gli occhi grondanti d'amare lagrime. Lo rendo a te, conservando per sempre nel mio petto l'impressione ch'egli m'ha fatto. Bramo di saper nuove della tua sanità; anderò domani visitar miei maggiori dopo pranso, e t'aspetterò la sera se puoi venire.

Vado scrivere un poco per necessità, poi anderò al letto risposarmi. Addio.

Al valoroso ed erudito pastor Melindo,
nel campo Pindarico, in Arcadia.
Non, vous m'avez dit dans la Phocide.

tu ne le crois mes projets de ce matin; mais demain je m'en vengerai, à l'heure où tu recevras cette petite lettre. Je t'envoie avec tes papiers quelques-uns de mes détestables feuillets : tu en feras du feu si tu le veux. Jene veux pas conserver l'éloge que j'avais projeté de copier; je ne puis plus le lire sans en avoir le cœur blessé et les yeux remplis de larmes amères. Je te le rends, conservant pour toujours dans mon sein l'impression qu'il m'a faite. Je désire vivement savoir des nouvelles de ta santé; j'irai demain rendre visite à mes parents après déjeuner et je t'attendrai le soir si tu peux venir.

Je vais écrire un peu, par nécessité, puis j'irai au lit prendre du repos. Adieu.

Au valeureux et érudit pasteur Mélinde,
dans le champ Pindarique, en Arcadie.
Non, vous m'avez dit dans la Phocide.

XXII

Roland à Marie Phlipon.

30 avril 79.

Chéris tes larmes, mon amie; elles ont tout l'ascendant de la vertu : ton ami pleure avec toi : il n'est aucune circonstance de ta conduite qui ne remue son âme, et qui ne l'attache à la tienne. Elles fixent toute mon admiration, et elles déterminent en moi ce haut degré d'estime qui met le dernier prix au sentiment de l'amitié. S'il suffit à ton bonheur, jouis-en : j'y souscris. Les détails que tu me donnes me sont précieux à l'égal de ce que la tendre amitié verse dans le sein de la confiance; mais tous les projets ne répondent à rien de ce que je t'ai dit, à rien de ce que

je désire : ils confondent mes idées : ils s'opposent à mes vœux : ils me jettent dans une perplexité qui est pour moi l'état le plus funeste. Il m'est impossible de résister longtemps à cette manière d'être; et c'est à toi de m'en tirer. J'exige donc, par tous les droits qu'a l'amitié de demander et d'obtenir, que tu me dises : *oui, ou non.* Dans le dernier cas, je ne t'en reparlerai de ma vie ; et je respecterai toujours tes motifs, si je puis ne pas les détester. Dans le premier, tu me fourniras des moyens plus faciles et plus sûrs de te faire passer l'expression de mes sentiments; et tu me permettras sans doute de les développer en me montrant toujours ce que je suis, même triste et faible, car ta 2e et 3e, dont l'une semblait devoir être un adoucissement à l'autre, ont une espèce de raideur qu'a peut-être déterminée ma situation, digne peut-être de quelque ménagement, et la sorte de terreur qu'elle a fait passer dans mon âme y a jeté une idée de contrainte, dont souffre avec toi mon cœur qui a voulu se montrer à toi, et qui a cru ne devoir jamais craindre de le faire.

Le tourbillon qui t'environne et les révolutions que tu en éprouves, l'état de ta santé, tout m'inquiète, tout m'agite, tout me tourmente. Je ne chercherai point à adoucir les regrets raisonnés et l'amertume de la perte que tu viens de faire. Je sais que l'argent n'est point le prix du sentiment dans quelqu'âme qu'il soit placé; et par cela seul que quelqu'un t'a aimée, il est digne qu'on le regrette. Oui, mon amie; je pleure avec toi sur la cendre de cette bonne âme : eh ! ce n'est pas de son malheur; j'envierais de finir comme elle. C'est la seule douleur que j'aimerais à prévoir dans ton cœur.

Je relis tes lettres; elles me confondent : est-ce toi? je te trouve, je te cherche, tu m'échappes... Je n'ai vu tes

amies qu'une fois, dans un tourbillon de joueurs; paroles coupées, expressions vagues; j'y restai peu. On a envoyé chez moi depuis savoir si j'étais malade. Je n'ai rien reçu qui te concerne; je n'ai revu personne. Je travaille avec peu de courage, péniblement; je ne sors guère; il est inutile de te dire que j'ai de la mélancolie. N'augmente pas mes maux par les tiens. Prends le parti qui, à tous égards, convient le mieux à ton bonheur : penses-y bien, la chose en vaut la peine. Ne me fais pas attendre de tes nouvelles; je compte déjà les moments.

XXIII

Marie Phlipon à Roland.

Jeudi, 6 mai 79.

O mon ami! dans quel état tu dois être!... J'éprouve un déchirement affreux. Ta lettre, on a eu la cruauté de ne pas me l'envoyer. J'arrive de Vincennes, je demande impatiemment... combien j'avais souffert de ne rien recevoir! On m'a soignée avec une attention pleine de tendresse, on voulait me retenir, mais je n'ai pu supporter ton silence. Je rentre occupée de toi, je te lis, je pleure, je cherche à m'exprimer, j'étouffe, je me jette sur ton sein... j'y demeure toute à toi. Peux-tu me demander encore ce que je veux être à ton égard, lorsque j'avoue n'avoir pas d'autres raisons que celles que je t'ai données, et que tu as vaincu à ton tour? Si tu n'entends pas ce « oui », quel autre te faut-il? Je l'ai confessé, mon ami, la fierté de mon âme égale sa sensibilité : dans toute autre

situation je me serais offerte à toi; dans celle où je suis, il fallait que tu m'obligeasses à te pardonner tes avantages.

Lorsque mon estime pour M. de Sév., la vivacité de son imagination et la mienne me portèrent à certaines conventions, je voyais de mon côté une réciprocité de sacrifices qui m'aidait à supporter les siens, j'imaginais par ces conventions mêmes lui rendre moins personnels les désagréments que je trouve dans mes alentours et que je m'étais réservé à faire valoir en dernier lieu. Mais si je me fusse persuadée ressentir rien de plus que l'enthousiasme de l'amitié, qui n'est pas toujours exempt d'un peu d'illusion, j'aurais été moins confiante.

Que ne puis-je t'envoyer ma lettre sur l'aile des vents ! Je ne suis pas à moi : je trouve le jeune homme au lit depuis hier; je reprends mes soins et mes fatigues après avoir recouvré la santé nécessaire pour y suffire. Fais dire à Sophie que tu attends ce qu'elle doit m'envoyer par une occasion qui t'est particulière et dont je lui ai parlé.

Adieu, mon ami, sois heureux et dispose de moi pour l'être; tes vertus justifient cet abandon que je te fais, et je sens n'avoir plus d'autre bonheur que le tien.

XXIV

Marie Phlipon à Roland.

7 mai 79.

Je n'aspire qu'après le moment de t'entretenir dans l'effusion de mon âme avec un peu de liberté; je suis loin de

le faire encore avec tranquillité ! Comment m'établir dans une disposition paisible lorsque je te sais troublé, inquiet, agité? Ta mélancolie me pénètre et m'abat; je suis oppressée de ton incertitude et navrée de tes douleurs. Non, mon ami, tu me le feraiséprouver malgré moi, tu me forces à l'avouer et je cède sans honte à cette nécessité : je ne puis plus être heureuse que par toi. J'ai senti de loin ton empire, je le redoutais, je voulus l'éviter; ton ascendant l'emporte, ou plutôt, l'estime que tu commandes et justifies m'autorise à ne plus combattre ou cacher l'inclination de mon cœur. Tu dois me connaître assez pour juger comment je t'apprécie, quand je me permets de te dévoiler quels droits tu t'es acquis sur toutes mes affections : va, je saurais me taire et mourir, si je ne te croyais pas digne d'en jouir, et je me punirais d'aimer autant un homme que je ne mettrais pas au premier rang dans son espèce. Les impressions que tu m'as faites me paraissent plus vives et plus profondes qu'aucunes de celles que j'aie précédemment reçues; si elles eussent été les premières de toutes, je me serais moins raidie contre elles. Jamais je n'avais laissé voir aussi sensiblement que je te l'ai montré la tendresse que je pouvais ressentir; mais, trompée une fois dans son application, je me défendais de te la peindre tout entière, en t'estimant déjà assez pour oser te la témoigner. Je te connus à peine, que je sentis ce que tu valais et que j'ambitionnai de t'avoir pour ami; je nourris cette prétention avec d'autant plus de complaisance que je me persuadai n'en pas avoir d'autre; si le germe en exista chez moi, ce fut à mon insu; du moins aurai-je eu trop d'orgueil pour me l'avouer à moi-même, en ignorant ce que tu pensais, surtout dans nos positions relatives. Je vis dans ce même temps M. de Sév.; il m'intéressa, justifia la préten-

tion favorable que son ami m'avait inspirée pour lui et j'appris ensuite, par ses lettres, que la connaissance qu'il avait acquise de moi, particulièrement dans mes écrits, n'était pas demeurée sans effet. Cet aveu confirmait mon opinion; celui qui m'estimait beaucoup pour avoir vu mon âme devait avoir de l'analogie avec elle. Ton voyage s'avançait; j'avais reçu avec intérêt des nouvelles rares, impatiemment attendues; j'espérais revoir un ami, j'étais pressée de lui donner ce titre et je croyais distinguer, au milieu de sa confiance, je ne sais quelle gêne froide et retenue qui me faisait souffrir. Ta maladie me causa un tourment que ce nom d'ami, prononcé dans mon cœur, me semblait justifier entièrement; je t'écrivis avec vivacité; un silence qui me blessa me fit croire que j'étais mal jugée; je condamnais ma franchise et mes expressions, je pleurai d'attendrissement et de dépit, et sans renoncer à l'espoir de t'avoir pour ami, je résolus de te laisser faire tous les pas pour le devenir d'une manière confiante et avouée. Cependant M. de Sév. m'écrivait des lettres où sa sensibilité lui faisait répandre plus de chaleur qu'il ne croyait en mettre et préparait ainsi des erreurs à la mienne. Je me serais reproché comme une faute de lui répondre froidement, je l'aurais secrètement accusé d'en être cause et je m'en serais blâmée ainsi que je le fis pour m'être affligée en lisant l'histoire de Livourne. Néanmoins, je refusai très net une offre qui me parut réelle quoiqu'enveloppée. Soit surprise, délicatesse ou timidité, M. de Sév. me répliqua d'une manière assez équivoque pour me laisser penser qu'il persistait dans son projet, en y joignant quelque modification. Je fus émue; mes idées fermentèrent avec une violence excessive ; je ne voyais pas de convenances de mon côté et je n'étais pas plus faite alors qu'aujourd'hui

pour souffrir aisément qu'on les oubliât en ma faveur; l'expédient que je t'ai dit me séduisit absolument. M. de Sév. avait près de soixante ans; son âme sensible, éprouvée, avait besoin d'un consolateur; sa fortune était modique; je trouvais beau de m'immoler à son bonheur, sans vouloir d'autre avantage que celui-là. Je trouvais le moyen de prouver évidemment que les seuls charmes de la pure amitié, de la raison et de la générosité pouvaient fixer une femme, et cette idée me flattait, parce qu'il me semblait que les hommes les plus éclairés ne croyaient guère à cette vérité dont je sentais si bien l'existence. Je n'ose encore déterminer à qui l'on doit en attribuer la faute, mais j'ai remarqué de bonne heure que les plus délicats d'entre vous, les plus sensibles aux agréments du sexe, n'avaient généralement pour lui qu'une estime bornée et pour ainsi dire conditionnelle. Tu ne saurais croire combien cette observation m'a aigrie; j'en ai pris une légère teinte de misanthropie; je suis devenue plus difficile en mérite, et je n'ai plus voulu que des exceptions, parce que je sentais devoir pour ma part en faire une. Mes parents venaient de m'annoncer, sans explication très particulière, que je fusse tranquille pour l'avenir. Autorisée par cette assurance, éprise d'un nouveau genre d'héroïsme, j'écrivis dans l'enthousiasme de ma résolution une lettre dont tu trouveras copie dans le paquet de l'amie Sophie; j'expose mon dessein et je termine en disant: « Ce que je puis ajouter, « quel que soit l'événement, c'est qu'ayant trouvé l'être « distingué qui mérite toute mon estime, je lui réserve « mes affections, et je ne suis plus rien pour personne. » Tu peux juger que, dans ma façon de voir, je me croirais engagée pour cette sorte de vœu, quoique fait dans la vivacité, s'il eût produit quelque disposition correspondante;

mais la réponse de M. de Sév., loin de rien offrir de semblable, fut si étrange, dans sa sincérité, que je le soupçonnai d'avoir employé avec moi beaucoup plus de finesse et de curiosité que de droiture et de vérité. Voilà comme ils sont tous, me dis-je intérieurement : ils nous accusent de manquer de franchise et je n'ai pas encore trouvé la mienne chez aucun d'eux. Cependant, comme ils ont d'ailleurs quelque prix, gardons toujours des amis, sauf à ne pas les placer si haut désormais. Je répondis en conséquence. M. de Sév. conservait un dessein dont il fixait l'exécution et attendait le succès au retour de son ami de l'Inde. Je saisis l'époque de la mort de ce dernier, qui renversait tous les projets et ne permettait plus d'attacher certaines idées aux témoignages de mon estime, pour les renouveler à M. de Sév.. sur le compte duquel j'étais revenue. J'avais aperçu, quand le sang-froid s'était rétabli, qu'une égale vivacité nous avait fait illusion en même temps, à M. de Sév. sur la force de ses expressions, à moi sur l'étendue de leur sens. Je vis que cet homme, dont la trempe, sensible à l'excès, était si douce et si mélancolique, n'avait pas toute l'énergie possible, et depuis que tu m'as peint ton ami Despx, je les ai comparés l'un avec l'autre. Encore actuellement, son âme, abreuvée d'amertume, appelle l'amitié, paraît craindre de la sentir et d'être entraînée plus loin qu'elle. Déterminée à son égard, je l'estimerais sans le redouter, lors même que tu ne me servirais pas de préservatif inaltérable contre tout sentiment vif dont tu ne serais pas l'objet.

J'ai voulu repasser avec toi sur ces différentes choses, parce qu'elles servent à me peindre à tes yeux dans toutes les circonstances, et qu'elles sont en outre un éclaircissement nécessaire à l'extrait de la correspondance que tu

as peut-être dans les mains, ou que tu auras incessamment.

Je viens à toi particulièrement. Le développement naïf de ton âme dans des ouvrages que j'avais médités, savourés, éleva, nourrit, fortifia l'opinion que tu m'avais donnée de toi-même. Ton séjour, ta présence, l'épanchement de tes sentiments te firent connaître mieux encore ; l'ami que j'avais tant souhaité se montra; je le craignis aussitôt que je l'eus vu tout entier, mais c'était trop de l'avoir vu ainsi. Du moins, je pus sans rougir convenir que je t'aimais; je m'honorais de l'attachement que tu m'inspirais ; il est digne de nous deux ; cette persuasion intime fait toute ma joie depuis l'instant où j'ai senti ton pouvoir. La proposition que dicta ta tendresse me fit essuyer les plus terribles révolutions ; elle prévenait des vœux que je me défendrais de former; mais je souffrais de n'avoir à fournir dans mes alentours que des désagréments ou des défauts de convenances. Réellement effrayée des disgrâces possibles que tu aurais à essuyer dans ma famille et qui me seraient d'autant plus amères que tu les dévorerais en silence, j'osai prendre la résolution, courageuse ou féroce, de m'opposer à tes désirs et d'étouffer les miens. Tu ne saurais te représenter les crises et les agitations cruelles dont je fus le triste jouet ; plus je te chérissais, plus mes tourments étaient affreux, plus aussi tu m'élevais l'âme et tu doublais mes forces. L'ambition de te valoir et de me réserver, pour te dédommager par le plus vif attachement de tout ce qu'il faudrait te refuser, me soutint, m'anima; je crus un moment avoir acquis une sorte de paix ; je trouvais dans ma pénible carrière des moyens d'être utile à mes semblables, d'exercer la vertu et de remplir ainsi

ma destination. Je m'élançai aveuglément dans la lice, sans vouloir considérer si je pourrais y respirer longtemps. Rien n'était fait encore, puisqu'il me restait à rendre ton sort heureux et que tu croyais ne le trouver tel qu'avec moi. Tu m'as fait gémir et frissonner; frappée de terreur, ébranlée, je continuai cependant de résister, en te disant en moi-même avec un transport qui tenait de la fureur : « Sens toute la force des obstacles que les préjugés, la raison, mon amour et ma fierté réunis peuvent opposer à tes souhaits qui ne sont pas plus ardents que les miens! » Je serai la victime de mon devoir ou le prix de ton courage, si l'énergie suprême d'un sentiment exquis m'oblige à te céder. Tu ne m'as pas permis de demeurer longtemps dans cette situation violente; ta tristesse et ton abattement m'atterrent; je suis à toi, je me rends. Les sensations variées et pénibles que me donnent les objets dont je suis environnée ont exalté mes facultés en les exerçant; le besoin de soutenir différents combats a développé mes forces; la fatigue du corps a diminué l'effet des anxiétés de l'esprit. Il est assez doux et consolant de se dire chaque soir : j'ai travaillé au bien de mes frères, j'ai soulagé l'un d'eux dans ses maux, j'ai mérité ce repos nécessaire que je vais prendre à la hâte pour recommencer la même œuvre et me rendre le même témoignage; cette idée endort la douleur et nourrit l'activité.

Pénétrée de la mort de ma fidèle bonne, oppressée du mécontentement de mon père, dégoûtée de la bizarre inconstance de mes grands-parents, occupée de toi pardessus tout, je fus à Vincennes, méditer, pleurer, m'encourager et me préparer pour l'avenir. Ce ne sont pas les événements heureux, mais les situations fâcheuses ou difficiles qu'il est important de prévoir; c'est toujours sur

celles-ci que je forme mes combinaisons; voilà le principe de ces raisonnements qui te contrariaient. J'abandonnai l'ancien projet d'apprendre l'art de mon père; premièrement parce que mon maître n'était pas ce que j'aurais voulu qu'il soit pour lui donner ce titre, même en gravure; secondement à cause du peu de loisir que me laisseraient les travaux du ménage dont j'allais me charger; je me vouai donc aux soins domestiques dont la nécessité, l'utilité, se trouvaient présentes. Mon père m'a fait d'assez mauvaises chicanes, pour que je consente à me laisser compter des choses qui ne peuvent m'être comptées en justice réglée : je me suis déterminée à répondre éternellement que je me reposais sur l'équité de la loi, et que je ne suivrais qu'elle. Il faut faire, comme Fabius, le bien des Romains malgré leurs plaintes, leur mépris et leur blâme; je veux me conserver tout ce que le droit m'accorde, et je ne suis si jalouse de le retenir que pour l'avantage de mon père; mais il n'est pas temps qu'il le sache et d'ailleurs il ne me comprendrait pas encore. En attendant, il s'écrie de si bon cœur, que les grands-parents en sont tout émus et m'en font mauvaise mine. N'importe, je suis inébranlable. Si mon état ne change point, je reste près de mon père; occupée de sa maison, je lui consacrerai mes attentions, mes peines, mon temps et mes petites rentes, s'il en est besoin. Dans le cas opposé, c'est-à-dire si je quitte mon état pour une situation plus douce et plus aisée, avant que la mort de ma bonne-maman ait procuré à mon père de quoi se passer à peu près de son état qui ne peut que diminuer, je souhaite, je demande, je veux lui faire sur mon peu de bien une pension qui assure ou facilite sa subsistance, du moins jusqu'à l'époque de cette mort. J'ignore s'il a des réserves; je ne puis penser qu'il

en ait et je ne dois pas le croire; mais je dois agir uniquement en conséquence de ce que je vois.

Je t'avoue, mon ami, que, sans la droiture des intentions qui soutiennent ma fermeté, je détesterais l'exercice de mes droits et je le rejetterais avec indignation. La loi veilla sagement au maintien de l'existence de la génération nouvelle, mais il est toujours dur pour des pères, quelles que soient leurs erreurs, de s'entendre redemander hautement le prix de leurs sueurs par ceux qui leur doivent tout; et si la prudence oblige les enfants de le faire, la justice et l'honnêteté ne leur commandent pas moins d'avoir autant égard à l'avantage réel de leurs pères qu'au leur propre, dans cette circonstance spécialement. Je vais faire hâter la définition de toutes ces affaires; je m'attends à toutes les bourrasques : on pourra me bouder, me censurer, me blâmer, me reprendre, se plaindre et crier, mais on ne m'empêchera pas de bien faire, et ce dédommagement en vaut bien un autre.

J'ai commencé d'entrer aujourd'hui en exercice de mes nouvelles fonctions, je n'étais pas trop empruntée, le service des malades m'avait dressée; je t'assure, mon ami, que si mes mains en sont moins agréables à baiser, le dîner qu'elles préparent n'en est pas moins salutaire. Quelque chose de plus sérieux, c'est l'état *del povero giovane;* j'ai eu le cœur serré en arrivant ce matin. Le malheureux s'est mis à pleurer en me voyant entrer; il a la rougeole; je l'ai consolé, soigné tout le jour; la fièvre est diminuée; je ne crains aucune suite fâcheuse. Ne prends pas d'inquiétude de ma santé, elle est de fer ou de diamant; tant que je me sentirai utile, les esprits seront alertes et la machine sera bien disposée; rends grâces à mes malades; le besoin qu'ils ont de moi me sauve d'être à leur place;

il a produit un bien de plus, c'est que mon père m'a vue de retour avec un certain plaisir. Tu peux m'adresser tes lettres sans crainte, dès que je suis à la ville; s'il arrivait que je retourne au dehors, je ne négligerais pas de t'en avertir.

J'ai voulu soulager un peu mon âme par l'expression de tout ce qui m'affecte. Il est une heure du matin, 8 mai, je vais me coucher à la place où cette pauvre mignonne... hélas !

Que fais-tu? Ma première lettre ne t'est pas encore parvenue, tu souffres, tu te tourmentes, j'en suis cause, et je vis! ah Dieux !

XXV

Marie Phlipon à Roland.

7 mai, au soir.

Le sommeil fuit mes yeux, l'inquiétude m'agite et me presse; je frémis d'horreur comme dans une obscurité redoutable. Je t'appelle, je te cherche, je voudrais m'éclairer sur ton état, franchir la distance, percer le voile du temps, te voir, t'appeler à la vie, te dire que je ne veux respirer que pour toi... Mon ami, as-tu reçu mes lettres? te peignent-elles bien tout ce que je sens? sais-tu tout ce que je veux être? mes expressions sont-elles fidèles? Je désavoue tout ce qui peut contrarier l'idée d'une extrême tendresse et d'un parfait dévouement. Je relis à chaque instant ta dernière, je me repais amèrement de la mélancolie qu'elle présente; tes huit jours d'attente et de tourment me pèsent, m'accablent, me consument. Que dis-tu? quelle affreuse contrainte a pu resserrer ton

cœur? Parle, mon ami, verse ton âme dans la mienne ; je n'en ai plus que pour t'aimer. Chaque moment me désespère et me tue, mon trouble croît sans cesse en paraissant toujours au dernier extrême. Où es-tu ? que fais-tu ? L'impatience cruelle, la douleur dévorante ont dû te déchirer. Je souffre dans tout mon être, je ne puis plus écrire.

XXVI

Marie Phlipon à Roland.

Du 8, 5 h. du matin.

L'accablement m'a fait prendre un repos fatigant, le réveil est terrible. Tout m'effraie, je me crains moi-même. Si je n'ai pas de nouvelles aujourd'hui, que faire et que devenir? Ne trouveras-tu pas encore dans mes dernières une raideur qui te blesse ? Je n'ignore pas que des épreuves pénibles m'ont donné je ne sais quoi de sombre et d'austère qui peut cacher peut-être en partie ma sensibilité sous une apparence de rudesse ; que sais-je ? Je déteste tout ce qui serait capable de t'affliger : ce serait un supplice affreux que d'avoir à me le reprocher. Quoi ! n'as-tu pas pénétré dans mon cœur? toutes ses dispositions ne te sont-elles pas révélées? Tu as tout confondu, tout réuni dans le sentiment qui m'attache à toi ; je n'ai plus que celui-là ; si tu peux l'apprécier, tu me connais entièrement ; il ne reste rien après lui.

Il est midi, l'heure du facteur est passée. Toi qui connus les horreurs de la perplexité, juge de celles qui m'en-

vironnent; es-tu malade? Cette idée me poursuit. Sauve-moi du désordre où elle me jette, me plonge et me retient.

XXVII

Roland à Marie Phlipon.

9 mai 79.

Je l'ai jetée au feu, mon amie. Mon état ne pouvait se peindre : tu en aurais été affectée. On s'est aperçu de mon inquiétude cruelle; mais personne n'en a soupçonné le motif. Je croyais ma lettre décachetée, lue, soustraite; je te craignais malade; je ne savais que croire et que craindre. Je t'ai écrit dans ce trouble horrible; enfin ta lettre est arrivée au moment où j'allais moi-même porter la mienne à la poste; je l'ai brûlée; je l'ai lue; tu m'es toujours plus chère, tu es à moi, tu en as fait le serment : il est irrévocable. Oui, mon amie, ma tendre et fidèle amie, j'avais besoin de ce *oui;* l'assurance de tes sentiments n'était pas le don irrévocable de ta personne; et quand je te demanderais cent fois de me le confirmer, est-ce que tu m'en ferais un crime? Laisse-moi trouver du plaisir à t'aimer, et l'augmenter, s'il est possible, par tout ce qui peut venir de toi, ce que j'en puis voir, entendre, connaître. Je m'occupe de ta demeure; je te laisserai le soin du reste. Songe que tu dois l'habiter dans le courant de l'année. Acceptes-en l'augure, et prononce. Que tes affaires soient tellement arrangées, terminées, comme tu voudras, pourvu que je n'aie à m'occuper que du plaisir de te posséder; et convenons ensemble du temps qui te sera le plus convenable à toi-même. Je voudrais que les choses pussent s'ar-

ranger du 15 août au 15 septembre, sauf à hâter ou retarder d'une quinzaine suivant l'occurrence ; mais surtout je voudrais de ta part le secret le plus inviolable, et qu'aucun genre d'amitié ne pût le partager. Me le promets-tu ? dis *oui*, et je suis tranquille. Dis-moi maintenant tout ce que tu as dans l'âme; c'est te rendre compte à toi-même de tes idées, de tes sentiments ; dis-moi tes projets, tes goûts, tes vues, ce que tu penses, ce que tu désirerais ; enfin dis-moi ce que tu te dis à toi-même, ce que tu conçois, ce que tu entrevois. Aide-moi à penser, et sens avec moi, car je ne fais plus l'un et l'autre que par toi. Dis-moi si je puis toujours t'écrire avec la même confiance, si tu es bien sûre de la fidélité et de la discrétion de tout ce qui t'environne. Parle-moi de ta santé, de tes sollicitudes, de tes peines, de tes occupations, de tes amusements enfin, si tu en avais; mais surtout ne me laisse pas longtemps sans me donner de tes nouvelles.

J'écrivis sur-le-champ à ton amie suivant ton avis; je joins ici sa réponse : elle me fut apportée dans un moment où j'avais quelqu'un. Je répliquai verbalement que j'ignorais quand je pourrais y aller, que ce serait incessamment; je n'y suis pas retourné. Je le vois, on a de la défiance ; on voudrait trouver l'occasion soi-même, ou du moins ne m'envoyer le paquet qu'au moment de son départ; il est pourtant vrai que j'en ai eu plusieurs depuis, et je ne manquerai de le lui observer, sans qu'elle puisse se douter du motif. C'est ton amie, *benissimo ;* mais pour rien au monde, je ne voudrais que tu lui dévoiles mon secret.

Tu m'as écrit une lettre bien courte; ce n'est pas un reproche, fais-y bien attention : je respecte en toi toutes les actions de ta personne, persuadé qu'elles sont toujours dirigées par le sentiment le plus vertueux. Eh ! t'aimerais-

je autant si tu l'eusses moins été? Va, sois toujours ce que tu es, digne d'un homme qui n'adora jamais rien tant que la vertu.

XXVIII

Roland à Marie Phlipon.

10 mai 79.

Ta lettre m'a fait toute l'impression que tu en devais attendre; sensibilité et franchise : c'est ma devise. J'aurais attendu réponse au n° 5 avant de t'écrire, sans deux motifs, l'un qui m'affecte, et auquel tu ne peux plus rien; l'autre qui ne me laisse ni repos, ni patience, que tu n'y aies mis ordre. Le premier consiste dans l'expression : *je veux*, etc. Un désir marqué de ta part ne suffit-il pas ? Tu me connais mal d'ailleurs, et dans tous les cas tu me fais une injure. Je sais que c'est à toi d'agir; et me soupçonner une autre façon de penser, ce serait aggraver l'injure. Ne me donne point de raisons à cet égard, je t'en prie ; tu me séduirais ;... ce que je ne veux pas changer. Que t'ai-je donc fait ? que t'ai-je donc dit qui ait l'air d'un homme intéressé, et qui marchande ? Moi, qui ai tant de confiance en ton honnêteté, je ne voudrais pas encore te pressentir sur tes goûts futurs et à naître, suivant les circonstances, relativement à ma fortune, qui ne peut être que médiocre, certain qu'entre tes mains ce sera un trésor qui me comblera de satisfaction. Si tu me connais mieux que je ne me connais moi-même, comme tu me l'as dit, donne-m'en d'autre preuve; mais ne me parle plus de cela. La seconde est ta position actuelle, et les actes aux

quels elle te porte. Je sais qu'il n'est rien de bas dans sa maison, et qu'il est partout bien louable de servir l'humanité. Tes intentions et tout ce qu'elles dirigent est respectable à mes yeux et cher à mon cœur ; mais, mon amie, tu me dois compte de ta personne ; ton aveu l'a engagée : elle m'appartient, et tu la compromets sans ma participation et contre ma volonté. Je te demande en grâce, et puisque tu t'es servie de cette expression, bien pardonnable au motif, mais pourtant en y attachant une idée d'empire, *je veux*, permets que je veuille à mon tour, et sache que j'exige que tu prennes un domestique. Fais-le de la manière que tu jugeras le plus convenable, avec les réserves et les ménagements à l'égard de tes alentours, que tu croiras le plus propres à éloigner les motifs qui peuvent t'y déterminer. Donnes-y le prétexte, la tournure que tu voudras ; agis comme bon te semblera, mais agis. J'attends cette marque d'amitié de ta part. La dépense n'est pas considérable ; mais quelle qu'elle soit, je suis ici : ose avoir des doutes, feindre d'ignorer, ou craindre ! Réponds à ma dernière : réponds au dernier article de celle-ci, non pour me donner des raisons : laisse une fois triompher les miennes, que je te promets de soumettre mille fois pour une, pour celle-là même.

J'ai vu tes amies ; elles m'ont beaucoup parlé de toi, de la perte de ta bonne, de la maladie du jeune homme, de ta santé, de ce que tu avais mandé à mon occasion, etc. On m'a fait des questions en nombre ; j'ai répondu sans instruire de rien, sans me prêter, et sans paraître pourtant me refuser à rien. On m'a demandé positivement, si j'avais une occasion pour le paquet : je n'ai pu donner une affirmation pour l'instant ; dans ce cas, m'a-t-on dit, on profitera d'une qu'on sait dans 8 à 10 jours, etc.

Je tremble par l'activité que ton zèle soutient. Il en résultera immanquablement une altération dont l'idée me tourmente ; calme cette inquiétude, je t'en conjure.

As-tu reçu le livre de la part de Me Miot ?

XXIX

Marie Phlipon à Roland.

11 mai.

Oui je serai toujours ce qu'il faut que je sois pour mériter le titre que tu veux me donner : je dirais que cette considération est sur mon cœur aussi puissante que la vertu, si l'une et l'autre n'étaient pas confondues ensemble. Oui, mon ami ! il est donc vrai que mes jours vont s'écouler avec toi et que je pourrai contribuer à ton bonheur, dans tous les instants de ma vie? Cette douce idée me pénètre, elle commence ma félicité; goûte la ferme assurance d'en être l'unique auteur. Je suis à toi, je veux y être, c'est mon plaisir et ma gloire : ton choix fait mon triomphe; le justifier à jamais sera mon occupation la plus chère. Je ne fais que commencer encore à me livrer aux impressions délicieuses de ce riant avenir. Ta lettre m'a trouvée dans un état horrible ; bouleversée par le contraste des sentiments les plus vifs et les plus opposés, je suis restée tout le jour dans un affaissement incroyable. Il semblait que mon âme, oppressée de l'inquiétude, en ressentît encore les atteintes et fût incapable de se prêter à des sensations plus flatteuses. J'accepte ton augure. Je te laisse la disposition de tout : sois mon maître, mon appui, ma couronne; que ton âme m'anime, qu'elle

m'élève et me rende toujours meilleure, plus aimable et plus digne de toi. Ta volonté sera ma loi; mon goût est de la suivre, mon projet de la deviner et de la lire avant même que tu l'exprimes; ma grande affaire de te rendre satisfait et d'ajouter sans cesse à ta satisfaction. Je ne crains pas de m'égarer, ma route est tracée sur tes pas : dirige, ordonne, souhaite. Mon prix est dans ton estime; c'est par ton mérite que je veux et c'est pour toi, pour toi seul, que je vais exister. Je chéris les disgrâces qui motivaient ma résistance; je leur dois la preuve la plus touchante de ce que tu sens pour moi. Jouis de tes avantages : la nature équitable ne te fit point de grâce, en te les donnant et ton amie les reconnaît avec joie. Je ne sais si je préférerais le charme de faire pour toi ce que me permettrait une situation plus brillante que la tienne, à celui de te devoir ce que tu fais en ma faveur. Non, j'aime à te voir cette prérogative : elle convient à ta supériorité; je voudrais te la donner à ton insu, si elle était à mon pouvoir, et, dans l'impossibilité de faire plus, je t'en abandonne l'usage avec transport. Prépare cette demeure, elle sera l'asile de la fidélité et celui du bonheur, ou jamais il n'habitera la terre. Je garderai ton secret; il me suffirait d'entrevoir que tu le désires, pour m'imposer l'obligation de le taire. Sophie est mon amie, celle à qui je dois le premier développement de ce sentiment d'amitié qui me consola tant de fois; elle est plus encore : elle est le principe et la cause de notre connaissance. Peut-être m'accusera-t-elle en son cœur d'une espèce de trahison, ou du moins d'une dissimulation offensante; mais tu es plus qu'elle et que tout l'univers : je suis tienne et ne veux rien que par toi. On me parle d'un voyage à Paris qui me contrarierait beaucoup; souvent, chez moi, près de moi

avec cette liberté que ma tendresse lui a donnée, Sophie pourrait apercevoir ce que je m'efforcerais de cacher. C'est prévoir de trop loin un inconvénient peut-être imaginaire; je prendrai les soins nécessaires et tes avis suivant les circonstances. Forme toi-même le plan que nous devons suivre; j'aime mieux qu'il soit ton ouvrage, j'en aurai plus de plaisir à m'y conformer. Je n'ai plus de goûts que les tiens, et je leur ai trouvé trop d'analogie avec les miens pour espérer d'avoir des sacrifices à faire. Je me plais à me représenter près de toi, occupée des soins qui doivent être mon partage, participant à toutes tes affections et travaillant toujours à les rendre agréables; sortant rarement ou bien avec toi, parce qu'aucun lieu ne me plaira comme ta maison et que rien ne me dédommagera de ta présence. Nous étudierons un peu parce que les plaisirs de l'esprit ne s'usent point et qu'il ne faut pas manquer de ceux-là; tu m'éclaireras, je penserai avec tes idées, je vaudrai mieux et je t'en aimerai davantage, s'il est possible. Nous verrons peu de gens, parce que très peu nous ressembleront et que les autres ne nous plairont guère. Je n'aime pas le monde, j'avoue que j'aurais quelque peine si j'étais obligée d'être au milieu de lui; je suis faite pour vivre honnêtement, avec simplicité, franchise et cordialité. Toujours la même, sera ma devise: puisque j'ai su te plaire telle que je suis, qu'ai-je besoin de changement? Je te sais trop libre de préjugés pour craindre que tu m'engages à donner quelque chose aux vaines apparences : j'en serais humiliée ; je souffrirais de devoir au ton, à l'étiquette, le plus léger de tes applaudissements. T'aimer, voilà mon mérite ; faire le bien et te rendre heureux, c'est toute mon ambition.

Je vais avoir peu de loisir pendant quelque temps, je

fais ici par intervalle une revue générale ; dans ce moment elle sera très exacte. Je veux laisser la maison de mon père dans le meilleur ordre pour tout ce qui dépend de moi. Ma santé se soutient, je commence à la respecter particulièrement. Je suis de ce matin au régime et je serai purgée incessamment. Le malade est hors de danger, il se lèvera demain pour la première fois. Mes affaires vont leur train ; il ne se trouve pas assez de fonds pour me remplir de ma part ; je suis forcée d'accepter, pour la compléter, des effets de ma mère et quelques joyaux dont je ne voulais point. Je m'en déferai sans rémission ; jamais je n'ai mis de valeur aux bijoux de cette espèce, je les méprise et les déteste depuis que j'entrevois d'en avoir un jour de semblables à ceux dont Cornélie faisait son ornement.

Tu peux toujours m'écrire avec la même confiance : c'est moi-même qui reçois ordinairement le facteur ; dans l'autre cas, le timbre d'Amiens fait croire que ce sont les amies qui m'écrivent, et jamais je ne donne à personne mes lettres pour la poste. Cette nécessité de les porter, jointe aux embarras dont je n'ai point sorti depuis ton départ, est cause de la précipitation que tu as dû souvent remarquer ; elle me gourmande encore à ce moment. J'ai repris et quitté cette feuille plus de dix fois dans l'espace de douze heures. Il me tarde que tu reçoives cette nouvelle assurance de mon entier dévouement. Adieu, mon ami, je suis sans retour toute à toi.

Ta lettre arrive avant le départ de celle-ci. Je ne chercherai point, mon ami, à colorer une injure dont tu te plains avec raison et qui m'afflige plus que toi ; mais elle n'est que dans l'expression et mon cœur ne te la fit jamais. Je ne sais comme j'ai fait cette phrase, elle me revient après l'envoi et je rougis en me la rappelant. Je

l'avais en vue dans cette dernière lettre où je désavoue tout ce qui ne te peindrait pas vivement mon attachement et mon estime; je l'aurais spécifiée d'une manière distincte si mon trouble eût été moins grand. Peux-tu me demander de ne pas m'affecter de ce qui t'affecte toi-même? J'ai pleuré ma faute involontaire, avant que tu ne l'aies observée. Plains-toi, mon ami, tu en as le droit ; ce serait ignorer la justice qui t'est due et celle que je te rends, que de ne pas t'étonner à la moindre apparence du doute le plus faible de ma part sur la noblesse et la sublimité de tes procédés et de tes intentions. Cet indigne *je veux* fut le dernier trait dont je me servis pour te rendre ce que je souhaitais ; il ne renferma pas l'idée d'un ordre ou d'une condition imposée; je suis trop sûre de toi pour supposer le besoin de l'un ou de l'autre dans tout ce qui est bien, et pour rien au monde personne ne pourrait les employer légitimement avec toi. Ceux de ta trempe n'ont qu'une loi, elle est écrite dans leur cœur ; c'est aussi là qu'est mon code : fais-y graver ma grâce. Je ne suis pas entièrement innocente, dès que j'ai pu t'affliger, et si je tais mes regrets c'est pour ne pas t'en donner.

Je te permets de faire le possible pour l'objet dont tu t'occupes avec beaucoup trop d'ardeur. En attendant que je remplisse ta volonté, sois plus tranquille à mon sujet ; mon père s'est arrangé avec une femme qui vient deux fois le jour, et sans l'occupation que me donne le malade qui se rétablit à vue d'œil, je n'aurais à faire que peu de chose.

J'aurais voulu retenir cette lettre où tu vois mon inquiétude; j'étais affreusement agitée ; je calculais mal le temps nécessaire au courrier; je viens de m'en apercevoir. Elle doit être datée du vendredi.

XXX

Roland à Marie Phlipon.

11 mai 79.

Eh bien ! mon amie, que fais-tu? En quel état est ton âme? Ta dernière lettre me montre une inquiétude, une agitation qui m'est vraiment pénible. Tu en as reçu deux de moi depuis ce moment : quelle impresssion ont-elles faite sur ton cœur? J'attends moi-même avec inquiétude et impatience que tu me l'apprennes. Il m'est enfin survenu une occasion, j'en ai profité selon tes désirs ; on m'a fait attendre, mais on m'a envoyé enfin un très gros paquet contenant les longues œuvres et la petite correspondance. Je l'ai ouvert; je n'y ai rien trouvé que tu ne m'aies permis de garder, qu'un écrit auquel je ne comprends pas grand'chose, et qui ne m'intéresse point du tout ; je te le fais passer pour que tu le places à sa destination. J'y joins, avec la lettre d'avis, celle pour toi, qui était à part, et des autres que je te prie de faire passer à leur adresse, celle pour Longpont, en la mettant à la grande poste, l'autre, comme tu voudras. Je te vois toujours dans l'excès de la fatigue et de l'inquiétude, accablée de peines et de tourments ; je n'aspire qu'au moment de t'en voir délivrée ; et je mets l'intérêt le plus sensible à y contribuer. Ne manque pas d'accuser la réception du gros paquet à ton amie ; elle serait inquiète, ne fût-ce qu'à cause de l'écrit qui l'accompagnait ; je lui dirai à la première occasion que tout est parti. J'apprends que l'occasion ne partira pas aujourd'hui, mais seulement demain ; si c'est le soir et que je puisse attendre l'heure de la poste, je reprendrai celle-ci avant de l'expédier.

XXXI

Roland à Marie Phlipon.

Le 12.

L'heure du facteur est passée : je n'ai plus de lettre à attendre de toi aujourd'hui ; mon inquiétude redouble ; si je n'en recevais pas demain je serais désolé. Que fais-tu, comment te portes-tu ? Écris-moi donc incessamment ; on vient chercher les lettres. Adieu.

XXXII

Roland à Marie Phlipon.

15 mai.

J'ai lu ta lettre avec transport, et je puis, comme je le désire, te parler avec une entière confiance. Je crois, sur la foi que j'ai en la vertu, ton langage celui du cœur et de la vérité. Je crois fermement que tu seras ce que tu veux et dois être, non seulement parce que tu me le dis, mais parce que mon cœur l'avait senti et en était pénétré. Tes expressions ont enflammé mon âme, parce qu'elles sont le développement de mes sentiments, et tu me fais plus croire au bonheur que je n'aurais jamais osé le soupçonner. Il n'en a pas été de même de l'extrait de la correspondance, que j'ai pourtant dévorée tout d'une haleine ; je n'en ai pas lu une lettre qui ne m'ait indigné, et lorsque j'ai trouvé tes remarques, que je me suis rappelé en même temps ce que tu m'en as dit et écrit, les

bras me sont tombés, et j'ai été déconcerté. Tu as pu ne pas découvrir un esprit incertain, faible, inconséquent et faux; tu as pu le croire, être sa dupe, le reconnaître, revenir sur son compte, en faire un grand éloge, continuer ta correspondance, le distinguer parmi les mortels, le mettre au-dessus de tous enfin, excepté moi, à qui tu le disais. Si mon estime et mon amitié te sont chères, comme je le crois, tu es heureuse que cette confidence m'ait été faite par toi : ton ingénuité, ta précieuse candeur nous sauvent l'un et l'autre des dangers d'une pareille découverte faite par tout autre moyen, et je t'en aime cent fois davantage. Va, mon amie, quand avec autant d'esprit on a la franchise de déceler de semblables erreurs, on est bien assuré que le sentiment en triomphera. Conserve-la toujours cette aimable franchise : elle est l'âme de la sensibilité; elle sera l'instrument de mon bonheur. Tu as reçu ou tu recevras l'extrait du paquet de ton amie, beaucoup plus tard que je n'avais compté; ce n'est pas ma faute, et je me garderai même de dire que je suis instruit de ce retard ; ce serait donner des inquiétudes ou des soupçons, fort inutilement. Il semblerait, mon amie, que le secret, que je persiste à te demander, te pèse, et que tu sois tentée de t'en faire une sorte de reproche : passe, si c'était ton secret, mais c'est le mien, et je ne vois pas qu'il en doive rien coûter à ton cœur pour une chose que, en toute occasion, il serait criminel d'exiger. Ce seul mot doit ouvrir le temple de la justice, ou il serait inutile d'en employer aucun. Je te le répète, après te l'avoir dit bien des fois, je n'ai aucune confiance en ces personnes ; leur ton bavard, dissertant toujours, expliquant, définissant tout, arguant, tranchant, décidant sans cesse, les fait détester de tout le monde ; elles

sont la fable de la ville, et si j'avais à redouter quelque chose, ce serait leur curiosité et leur langue; juge d'après cela.

Je t'ai bien dit que je m'occupais de ta demeure; je viens de l'arrêter; je t'y place, je t'y vois partout, je t'y contemple en tout lieu; mais je ne l'arrangerai guère, mon amie : ce sera ton affaire. Je n'entends rien à ces détails, et je n'ai guère le loisir de m'en occuper. Ce sera la cabane de Philémon et Baucis, à l'âge près; il ne tiendra qu'à toi d'en faire un temple.

Après t'avoir entretenue des affaires de mon cœur, qui nous sont communes, je voulais te parler du courant actuel de mes finances, relativement à mes arrangements futurs et préliminaires, qui ne nous sont pas moins communs; mais je ne puis entrer dans ces détails en ce moment. Il me suffit de te prévenir que, quoi qu'assez exempt de préjugés pour ne tenir à aucun, je me plais cependant à certaines convenances. Je puis être ce que je suis, et il me suffit d'être ce que je veux être; mais, toi, ma femme, il faut que tu sois ce que tu dois être. Tu m'entends déjà, ou tu m'entendras bientôt.

Je te prie d'expédier sur-le-champ la lettre à mon frère, car il est inquiet.

Peux-tu me connaître, mon amie, et me montrer de pareilles inquiétudes ? Ma lettre était cachetée lorsque la tienne m'est parvenue : j'y glisse ce petit billet pour t'en informer; je l'aurais écrit plus longuement, s'il n'était l'heure du courrier. Calme-toi, sois sûre de moi ; ne t'affecte pas de ce qui m'a affecté moi-même, et dont je te parle dans ma lettre. Aime-moi, et tu seras tout ce que je désire; mais surtout fais ce que je te demande : accorde-moi ce plaisir. Je me porte mieux; puisses-tu te porter

beaucoup mieux encore. De ta santé dépendra la mienne : de toi tout entière doit dépendre ce que je puis être. Juge actuellement ce que tu dois, et par sentiment et de devoir strict, à ta santé et à ton bonheur.

Tu oublies quelquefois de dater, tel le n° 8. Cela fait que je ne sais pas s'il y a eu du retard.

XXXIII

Roland à Marie Phlipon.

Le 16 au soir.

Que fais-tu ? que dis-tu ? quoi que tu fasses ou que tu dises, mon amie, tu seras fort étonnée de me voir ici. J'avais besoin de quelque distraction, de repos et de prendre des bains. J'ai préféré de laisser ma maison en l'air et à l'abandon ; je n'aurais joui d'aucune tranquillité sans en sortir. Ta place y est marquée, et tant que tu ne viendras pas l'occuper, je pourrais absolument y soutenir le travail, mais non y trouver de la récréation. Un jour de retard, suivant mon compte, à ta dernière lettre, me donna de l'inquiétude et de l'humeur, que celle de ton père n'adoucit pas, à beaucoup près. Platon partit ce jour-là, témoin de mon inquiétude, et la partageant presque ; je l'accompagnai ; je revins ; je te répondis ; je fis mon paquet ; je partis le 12 et j'arrivai ici le 13, fatigué au delà de l'expression. Le 14, je pris deux bains chauds de plusieurs heures. Le soir je fus à bas : un frisson s'ensuivit, la nuit un accès de fièvre ; le 15, je voulais t'écrire, mais il aurait fallu te mander mon indisposition, dont je comptais bientôt me guérir. J'ai pris des eaux depuis le premier jour, et

déjà deux bains; je suis mieux, et je continuerai environ 8 jours, au moins le temps nécessaire pour recevoir de tes nouvelles; sur quoi je te prie de ne pas perdre un jour. Je ne sais pas précisément le temps que je resterai, à un jour ou deux près; mais je t'écrirai d'ici après avoir reçu ta lettre et en partant.

Je te disais que l'humeur de ton père m'en avait donné, et certes, tu l'auras bien vu; fais-m'en l'aveu, et mande-moi ce qu'il t'aura répondu sur le compte que tu lui auras rendu, ou la lecture que tu lui auras faite de ma lettre. Il est très vrai que son impatience et ton peu de fermeté pouvaient beaucoup nuire à nos affaires, et que, si vous eussiez l'un et l'autre pu voir un peu plus que vous dans cette affaire, ton père aurait été plus modéré à ton égard, d'une exigence moins précipitée au mien, et toi, tu aurais montré plus de fermeté; sans lui manquer en rien, tu aurais trouvé dans les raisons qui me déterminent de quoi combattre les siennes. Quoi qu'il en soit, je ne dois rien changer au parti pris et expliqué par ma dernière. Je n'en suis pas moins empressé de savoir l'effet qu'il a produit relativement à ton père, et je crois, mon amie, que tu me dois la confiance de me parler aussi ouvertement sur ce chapitre que sur tout autre.

Je suis ici *incognito;* j'y ai trouvé une femme d'Amiens; je l'ai vue; elle part, je l'ai priée de ne rien dire de ma personne : elle est de la connaissance de tes amies. Tu ne dirais pas ce qu'elle m'a répondu, en femme qui a à garder un secret tout autre que le sien : je leur dirai de n'en rien dire. Vous me feriez plaisir, ai-je repris, de vous dispenser de dire même cela, mais je sens qu'il ne faut parler aux femmes sur ce ton que lorsqu'on veut, sans avoir l'air de le vouloir, que quelque chose se répande.

Je sens encore que ma tête n'est pas forte, et je finis en t'embrassant. Ma foi j'oubliais de te donner mon adresse: à M. de La Platière, inspecteur du commerce, aux bains de Saint-Amand, en Flandres, à Saint-Amand.

XXXIV

Marie Phlipon à Roland.

17 mai.

Je m'attendais bien à recevoir de tes nouvelles ; j'aurais souffert si j'en avais été privée ; elles ont porté dans mon âme une satisfaction qui la remplit et la soutient. Ma destination me préoccupe, elle fixe toutes mes vues, détermine toutes mes actions. La disposition où elle me laisse est singulièrement douce et pourtant très grave; non, le bonheur ne rit pas et le sentiment pénétrant qu'il fait naître se manifeste par de plus grands effets. J'osais penser que mon attachement au bien n'était pas susceptible d'augmentation ; tu me fais éprouver combien il peut recevoir de vivacité, d'ardeur, par le désir de justifier et de mériter toujours davantage le choix d'un être estimable auquel on s'identifie. Tu n'as pas à redouter l'altération de cette franchise qui te plaît : elle est autant dans mon caractère que dans mes principes. Je ne crois pas me faire illusion sur ce que je vaux : l'esprit a sa conscience, dit-on, et celle du mien est loin de m'enorgueillir ; mais je m'estime assez pour me persuader de n'avoir rien à cacher jusque dans mes erreurs; convaincue, d'autre part, que la modestie d'un aveu sincère serait la plus juste réparation d'une faute et la plus digne d'un

cœur honnête. Mon ami, tu n'auras pas une épouse brillante dont les charmes, le saillant, la finesse fassent l'ornement d'un cercle, le sujet des éloges, et le ton soit un objet d'envie. Ta tendresse, plus généreuse pour moi que la nature, me voit peut-être des agréments que celle-ci ne m'a pas donnés. Sensible et vraie, mais gauche, timide, obscure et simple, j'ai acquis dans ma solitude plus de force d'âme, de courage et d'activité que de cette adresse heureuse, de ces qualités agréables dont l'exercice est cependant si piquant dans le commerce de la vie et répand sur elle ce coloris gracieux qui l'embellit. Te le dirai-je? le plaisir d'être perfectionnée par toi me touche, me flatte, m'excite, tandis que le sentiment de ma droiture, je dirais presque de ma dignité, me donne la confiance de t'en imposer le soin, en acceptant tout ce que tu veux être et me dévouant à toi sans réserve. J'ai été frappée de ton jugement sans en être surprise ; depuis longtemps j'ai appris à ne pas m'étonner en reconnaissant que je me suis trompée; je conçois que tu te fusses offensé si tu avais été instruit de ces détails par toute autre que moi; ce silence aurait marqué de mon côté défaut de confiance et, par conséquent, injustice ou dissimulation d'une âme petite et commune. L'un ou l'autre ferait également contraste avec ma façon d'être et les sentiments dont je t'assure. Je ne crains pas que tu découvres jamais rien de semblable dans ton amie, mais je ne pense pas non plus que la chose même présente rien en soi dont ton estime pût être affaiblie ; tes expressions à cet égard m'ont offert je ne sais quoi qui m'a un peu affectée, peut-être à tort. Oui, j'aime à estimer mes semblables, particulièrement ceux d'entre eux que je distingue; j'ai préféré croire que mon imagination, ma sensibilité

m'avaient séduite et trompée, plutôt que d'accuser de fausseté un homme qui me paraissait au-dessus du vulgaire et que j'aurais abhorré comme le plus vil des mortels, si je l'avais reconnu capable de cette indignité. J'ai relu ses lettres; je me suis persuadée que j'avais donné trop d'étendue à la signification de quelques phrases corrigées par d'autres que j'avais moins remarquées; j'ai senti combien l'illusion pouvait m'abuser; je trouvai une leçon dans cette erreur et je la reçus sans rougir, parce qu'il me parut qu'en me dévoilant tout entière je n'avais rien montré que de me faire honte. Encore aujourd'hui, dans le sang-froid de la réflexion, j'aperçois, je conviens de l'incertitude, de la faiblesse et de l'inconséquence, mais je répugne à croire de la fausseté. Tu m'as trop pleinement occupée depuis quelque temps pour me laisser le courage de répondre à la dernière lettre de M. de S... du 12 avril. Tout résumé, voici la réponse que je lui adresserai.

Lis et prononce.

C'est toujours moi et ma franchise.

Le secret à l'amie ne me pèse point; j'envisageais seulement avec une sorte d'inquiétude l'effet que produirait en elle l'événement imprévu, et je te le disais parce que je te dis tout; mais rien de ce que je fais pour toi ne peut ni me coûter, ni me fournir un sujet de reproche, et je n'ai point de réplique à tes raisons. Peu m'importe que ce soit cabane ou temple que j'habite avec toi; partout où nous serons ensemble, la tendresse et l'honneur auront des autels et des adorateurs. Ah! mon ami, je te fais croire au bonheur! Puissé-je te le faire goûter, le voir, m'en assurer et ne vivre que pour te le conserver! Sois donc le juge des convenances, comme l'arbitre de mes volontés; te plaire est le texte de ma loi : tu feras encore les commentaires.

J'éprouve toujours la même difficulté, les mêmes disgrâces à faire terminer les affaires que l'on traîne en longueur avec une affectation évidente; mon père a un air qui me tue. Je lui disais dernièrement qu'il m'était visible que ces arrangements lui donnaient de l'inquiétude ou du chagrin; que je le suppliais de ne prendre ni de l'une ni de l'autre; que la raison, la prudence de son propre avantage étaient mes principaux motifs; qu'il avait dû les remarquer dans ma conduite et qu'il les verrait particulièrement dans mes procédés. Point de réponse, un silence froid qui me glace, pas même un regard. Je le vois peu : moins que jamais. Il m'a dit cependant ses intentions pour le jeune homme, dont il se dit un peu mécontent et pardessus tout très impatienté par ses maladies ; il ne veut plus le nourrir, ni le loger. Cette résolution a ses inconvénients et ses raisons: j'ai fait mes observations; le parti était pris; on doit le signifier au convalescent. Il sortit hier pour la première fois; son rétablissement sera bientôt parfait. Ma santé se raccommode : je l'ai soignée à ma façon et à cause de toi; je suis mieux, même bien; peux-tu m'en dire autant?

Tout était écrit, prêt à cacheter ; à cinq heures du soir, je reçus le paquet; je vais faire partir ensemble la tienne pour Longpont et celle-ci ; mais avant tout il faut te transcrire un passage de la lettre de Sophie que je viens d'ouvrir : elle me parle de ta visite de dimanche et elle ajoute en continuant de toi : « Je trouve qu'il affecte de me parler « peu de toi; il en parle plus volontiers, avec moins d'é- « loignement, avec Henriette ; elle m'a dit qu'elle s'était « imaginé de lui dire : sans doute que vous vous écrivez « en italien? M. Rld, un peu étonné, n'a rien répondu. J'ai « été très fâchée de cette poussée; j'ai dit à Henriette : s'il

« y avait entre M. Rld et ma bonne amie une espèce d'in-
« timité qu'il ne voulût pas que nous sachions, elle ne
« devrait pas nous le dire, nous ne devrions pas lui faire
« croire qu'elle vous en a parlé ; si cela n'est pas, c'est
« également la compromettre que de laisser penser qu'elle
« nous aurait dit quelque chose d'analogue à cela ; je te
« le dis parce que, dans tous les cas, il vaut mieux que tu
« le saches. » Et moi aussi, mon ami, je copie ceci, parce qu'il est bon que tu le saches. Je reconnais avec plaisir, dans ton silence sur cette anecdote, une preuve de ta juste persuasion de ma fidélité.

L'écrit que tu me renvoies est une copie, fautive, de la lettre que j'écrivis il y a quatre ans à M. de la Blan[rie]. Tu dois bien rire de mes longues œuvres, si tu ne t'avises pas d'en bâiller ; j'ai fait l'un et l'autre en voulant les revoir et je te pardonnerai de m'imiter.

XXXV

Marie Phlipon à M. de Sévelg (Sévelinges).

La vie que vous trouvez, Monsieur, si douce et si pénible à la fois est souvent bien étrange par la diversité des circonstances qu'elle réunit, ou par la singularité des découvertes qu'elle fit faire. N'êtes-vous pas étonné, par exemple, de ma lenteur à vous répondre lorsque vous m'annoncez avec le ton de l'intérêt, de la confiance et de l'amitié, un voyage qui paraîtrait devoir aussi me flatter? Préoccupée depuis quelque temps par des affaires attachantes et plus encore par des sentiments très vifs, je n'ai pas eu même le loisir de réfléchir sur l'affectation de mon si-

lence ; je l'aperçois aujourd'hui en songeant à le rompre par cette franchise que vous aurez remarquée chez moi et dont aussi vous aurez pu sourire quelquefois. J'ai assez éprouvé, il est vrai, ce que pouvait ajouter à la simple amitié, entre deux personnes faites pour s'estimer, une plus grande connaissance l'une de l'autre et l'habitude de se voir, pour ne plus rien craindre de semblable de qui que ce soit au monde. Par cette raison je serais plus propre à user du sentiment à votre égard avec cette économie que vous jugez nécessaire et que vous nommez cruelle ; mais aussi par cela même que je n'y joindrais rien de cette affectueuse sensibilité qui fait le charme de la communication, et qu'une âme éprise verse tout entière sur un seul objet.

Si vous venez me voir, Monsieur, vous me trouverez simple, sincère, comme je fus toujours, et honnête comme ne peuvent manquer d'être les personnes qui vous reçoivent et vous connnaissent ; mais vous ne devez pas attendre l'accueil empressé que vous pouviez espérer. Pour tout dire, en un mot, s'il est vrai que vous ayez la double crainte de me trop connaître ou de me perdre, n'allez pas au devant de l'une de ces choses, puisque l'autre n'est plus à éviter.

XXXVI

Roland à Marie Phlipon.

19 mai.

Ne me gronde pas : tu m'as assez fait souffrir. J'attendis de tes lettres jusqu'à hier avec empressement, sans im-

patience cependant ; mais hier, quand je vis qu'il n'y en avait point de toi parmi celles qu'on m'apporta, il me prit un noir, une mélancolie qui m'a affecté au delà de ce que je pourrais te dire. Ta lettre du 17 a sans doute été mise trop tard à la poste, et retardée d'un jour en conséquence. Quand il m'arrive d'être ainsi affecté, tout chez moi s'en ressent, et les huit jours de ta campagne, pendant lesquels j'écrivis à mon ami le prêcheur, m'ont valu un petit sermon, dont tu devrais bien prendre ta part. Toutes les lettres que j'écrivis dans cet intervalle sont de vraies tristes. Juge d'après cela ce que tu peux sur mon âme. O mon amie ! tu n'as pas de crainte à avoir, ni d'effort à faire pour être ce que tu dois être ; sois toujours ce que tu es, et je t'aimerai bien. T'en faut-il davantage ? Je ne parle plus de ta correspondance : je t'ai dit ce que j'en pense, et je ne veux pas contrarier ton opinion. Je crains seulement que ta dernière réponse ne soit écrite par moi et pour moi. Tu y dis tout, mon amie : il ne reste qu'à nommer. J'ajouterai encore que je te vois avec douleur une sorte de sensibilité inquiète, de tact pénible. Je ne sais ; mais je voudrais que l'avenir se montrât à toi comme une route uniformément sûre, sans magnificence, mais sans cahots. Je crois en effet que le bonheur ne rit pas, mais il est serein ; et c'est avec cette absolue délivrance de nuages que je désirerais te voir, et me trouver avec toi.

J'ai vu tes amies, encore ; j'ai même soupé avec elles ; il a été question de toi, avec un air aussi indifférent de ma part que j'ai pu l'avoir, et avec la même curiosité qu'on décèle, en voulant finasser, par les choses mêmes qu'on te mande.

Je suis peiné de la résistance que tu éprouves, et bien

plus du motif qui la détermine. S'il m'était permis de te dire quelque chose sur cette matière, je te rappellerais à nos entretiens, à tes motifs, à tes résolutions. Tu as à envisager dans cette affaire, lui d'abord, et principalement; et lui par rapport à elle inclusivement. Certainement le parti à prendre le plus convenable à tous égards est le plus grand bien de l'un, par tout ce qui peut devenir l'opposition la plus formelle à l'autre. Qu'est-ce que tu penses de la conduite à tenir à l'égard du jeune homme? et quelles sont les suites que tu en prévois ? Tu sens que ce moment pourra être celui d'une crise. Quelles sont donc ses vues dans l'un ou l'autre cas ? qu'en penses-tu ? Tu me laisses à cet égard dans une incertitude qui me ferait craindre de te parler aussi librement si je te connaissais moins.

Je reviens à ce dont je t'ai parlé dans une de mes précédentes comme par anticipation et sans avoir le temps de m'expliquer. Tu trouveras donc une maison où il n'y aura ni ordre ni désordre : tu m'entends, ou si tu ne m'entends pas : c'est-à-dire qu'il n'y aura rien. Je pris certains arrangements à Paris dernièrement, peu avant le projet d'en prendre de plus sérieux et de plus durables avec toi, qui me gêneront beaucoup jusqu'à ce que l'année soit révolue. Songe bien que le compte que je vais faire est le dernier degré de confiance que je vais établir, et que ce n'est pas pour rien discuter, mais pour convenir ensemble d'après les goûts réciproques, les convenances communes, et l'état de mes affaires, qui vont être les tiennes. Je te consulte, ou plutôt, je te mets à même de délibérer : ce n'est pas pour que tu me renvoies à décider. J'ai du linge de table, d'appartement et pour mon usage personnel, pour deux ans : je n'ai que cela.

J'ai huit couverts et deux cuillères à ragoût, rien de plus. Il me faut acheter la première pièce du ménage et tous les meubles; plus généralement, de toutes les sortes de provisions indispensables, je n'ai rien. Je viens de louer une maison de 500 fr. de loyer. Je n'ai à dépenser, d'ici en janvier prochain, sauf l'emprunt, et je ne voudrais guère altérer le capital en débutant, que 80 louis. Il m'en faut pour les choses pressées et indispensables de la maison, jusqu'au moment où tu puisses y mettre les pieds, au moins 40. Il faudra y vivre ensemble le reste de l'année, y ajouter quelque chose, sans doute, faire les voyages, retourner à Paris à la fin de décembre ou au commencement de janvier; j'y aurai nécessairement à faire dans ce temps-là, etc. Autre article : tu veux bien sacrifier tout ce qui est bijoux; et si je ne t'eusse pas jugée de ce goût-là, il est douteux que tu m'en eusses autant inspiré pour toi. Mais il te faut du linge, peu d'abord : nous y pourvoirons par la suite. Mais il te faut des robes ; à cet égard-là, c'est sans rémission; il ne faut rien de superbe, rien de recherché, mais il faut être comme tout le monde : bonnets, coiffures, etc. Examine bien ces articles; vois ce qui est de convenance, parce qu'il faut le faire; je ne sais que cela. Mande-moi avec franchise, sans peine et sans gêne, ce que tu en penses. Si tu as besoin de linge sur-le-champ, nous l'aurons à crédit à Rouen; il n'en est pas de même du reste. Encore une fois dis-moi combien il te faut pour faire les choses convenablement en débutant. Compte en outre, pour toi et la maison, sur le surplus de 50 louis en mars prochain, de ce que je ne serai pas forcé d'emprunter avant; puis, compte pour le courant, à commencer de janvier prochain, pour toi, pour moi, pour tout enfin ; car je ne veux me mêler de rien, pas même de

ce qui me concerne, sur 300 fr. par mois, non compris le loyer de la maison, dont je me charge exclusivement. Je suis clair, mon amie; je te dis tout ce que je sais, et tout ce que je puis.

Je serais déjà parti pour Abbeville sans l'inquiétude que m'a donnée ton silence ; je partirai demain s'il fait beau, après avoir mis cette lettre à la poste ; je reviendrai lundi au soir. Écris-moi le même jour et mets ta lettre à la poste d'assez bonne heure pour qu'elle me parvienne le mardi. Songe à mes perplexités quand j'aime et quand j'attends.

J'ai encore ce soir une très longue lettre à écrire à Dieppe, une en Suisse, et une à Paris ; je suis fatigué de travail ; l'inquiétude y ajoute quelquefois cruellement. Je suis très échauffé; j'espère que ce petit voyage, quoique voyage d'affaires, et que je ne fais qu'à regret, parce qu'il m'arrache à un travail qui intéresse davantage, j'espère, dis-je, qu'il me fera bien.

XXXVII

Marie Phlipon à Roland.

23 mai, 10 heures du soir.

C'est donc moi qu'il faut gronder puisque je t'ai fait souffrir. Mais, mon ami, pourquoi t'alarmer du retard d'un seul jour que mille circonstances peuvent produire, sans que je sois coupable ni que tu doives t'inquiéter ? Je suis bien loin de faire un tort d'une impatience que je serais fâchée de ne pas te voir, et que je ressens aussi

vivement à ton sujet dans l'occasion, mais tout ce qui te fait mal me tourmente, et je voudrais... je ne sais ce que je voudrais : tiens, tu me fais déraisonner.

Non, mon ami, je n'ai point cette sensibilité inquiète que tu puisses apercevoir avec douleur; j'ai la douce espérance, le sentiment profond d'un avenir tel que tu le peins. Cette vue consolante m'attache et me soutient, elle émousse et détruit les sensations pénibles des circonstances actuelles; je lui dois sans doute une partie du courage avec lequel je les surmonte. Il était temps peut-être qu'un nouveau secours vînt à l'appui de mes forces; raidie par celles qui vont au cœur, je me serais nourrie de mélancolie si ton amitié ne m'eût fait croire encore au bonheur.

Je lui porte une âme exercée qui s'ouvre à lui avec confiance et, en même temps, avec ce sérieux que laissent les épreuves et qui mène au recueillement sans rien ôter à la jouissance. Je commence à traiter d'illusions les images touchantes de la félicité; tu les retraces et les réalises. Je me trouve encore plus attendrie que transportée de ce changement imprévu; l'impression qu'il me fit, balancée d'abord par les révolutions variées des objets qui m'environnent, s'est augmentée par degrés; elle a modifié tout mon être ; je ne vois aujourd'hui, je n'éprouve plus rien qui ne tienne à elle de quelque manière et qui ne la rende toujours plus pénétrante. Mon cher et fidèle ami, c'est par toi seul que j'aime l'existence : combien tu me la rends précieuse ! Oui, que tu m'aimes, cela me suffit : je ne prétends pas davantage : sois content et tous mes désirs sont remplis. On dirait que tu crains de partager avec qui que ce soit au monde jusqu'à la connaissance de mes affections : va, mon ami, tu ne laisses rien à

fixer de celles-ci; ma réponse dit tout, à toi qui le sais; elle apprend seulement à M. de Sével... qu'un objet quelconque m'intéresse assez fortement pour me rendre incapable de fournir à toute autre liaison et pour me faire chercher à la rompre. J'écris ainsi par sentiment, vérité; par goût, choix et volonté; ce n'est pas à cause de toi enfin, à moins que tu ne l'entendes de ceci comme de tout ce que je fais actuellement, à quoi tu ne peux manquer de contribuer puisque tu m'animes et me fais respirer.

Je t'avoue que je suis singulièrement affligée des dispositions de mon père : il semble avoir pris sa maison en haine et la fuir à cause de moi; je passe des douze heures sans le voir. Je ne sais quoi de sombre et de chagrin est peint sur son visage; il y a nombre de jours que je n'ai obtenu de regard, et je n'ai ouï de paroles que celles qui ont été arrachées par l'absolue nécessité. Au dehors il s'exhale en plaintes; il emploie, près de moi, l'indifférence ou le dédain; qu'il est malheureux! qu'il me connaît mal! Je me surprends avec des envies de pleurer dont je ne sais que faire. Les êtres qui m'entourent me dégoûteraient de la vie si tu ne m'y avais attachée. Je poursuis toujours l'arrangement avec la même fermeté ; je n'en ai que plus de déchirement par la résistance qu'il faut vaincre. Le notaire doit travailler à l'acte de partage ; il ne s'agira plus incessamment que de le signer, le lever et me délivrer les contrats qu'il m'adjuge ; c'est le dernier coup, le plus difficile à frapper et celui qu'on évite avec le plus de soins. Il sera nécessaire que je parle, presse, agisse; juge combien cet exercice est laborieux et répugnant. Ma résolution est inébranlable, parce que mon devoir est évident : mais l'observation de l'une et de l'autre me coûte tout ce qu'il est pos-

sible de les payer. J'ai appris par les bonnes gens que *la demoiselle* avait eu des prétentions au mariage, et qu'elle avait mis à les faire valoir une ardeur qui peut-être aurait vaincu l'éloignement qu'on lui témoignait ; mais depuis qu'elle est instruite de lui-même de la situation présente des affaires, elle est changée d'avis au point de se refuser à la conclusion s'il voulait y songer. Déjà, le refroidissement s'est manifesté par des plaintes, des divisions, qui prouveraient à d'autres yeux que ceux qu'elle enchante que l'intérêt est l'âme unique des viles créatures de son espèce. Moi, qui blesse aujourd'hui cet intérêt, renverse les espérances, je ne suis pas ménagée dans ses tête-à-tête ; ce qui, joint aux dignes conférences d'un homme bas et fourbe, cherchant sous le nom d'ami à soulager sa misère pour le prix des plus insignes flatteries, me présente à mon père sous l'aspect d'un petit monstre destiné à faire son tourment. Ainsi, je vois l'auteur de mes jours, celui qui mettait autrefois en moi sa joie et sa gloire, me considérer avec peine, regretter peut-être de m'avoir donné la vie, que sais-je? me haïr... moi qui l'aime et qui, sans lui, respirerais ou mourrais pour lui seul. Cette idée est navrante : il faut que je la jette dans ton sein pour qu'elle y perde son horreur; c'est là que je puis me soustraire à la tristesse, et je m'y réfugie sans cesse.

Quant au pauvre jeune homme, il va devenir plus à plaindre relativement à ses besoins qu'il ne l'a jamais été rapport à moi. J'ai vu que pendant le temps de mon premier voyage, lors de ton départ, il avait formé, moitié par dépit, moitié par ennui et le reste, une petite intrigue. A mon retour ce fut une confusion, un embarras, parfois un air de triomphe dont je devinai aussitôt la cause ; enfin, il me fit, je ne sais comment, un peu par hasard,

un peu à dessein, une confidence de cela même où le grave et le burlesque me parurent plaisamment mêlés.

Mon sang-froid, mes observations raisonnables et désintéressées, dont il feignit de s'accommoder, achevèrent de le démonter. Je remarquai peu cette anecdote, je l'oubliai même ; la maladie de ma bonne était survenue. L'*excellente* idée de mes parents m'avait été communiquée. Le jeune homme l'ignora, heureusement pour sa tranquillité. Je retournai à la campagne; l'intrigue se renoua ou fut continuée ; probablement, la guérison de mon côté se serait opérée si mon retour et sa maladie ne l'eussent un peu retardée. Cependant, depuis sa convalescence, il me paraît assez bien ; il y a toujours beaucoup d'attachement, de reconnaissance, d'attentions, mais la fougue est passée; je ne vois plus de folie, ou du moins les accès en sont très rares et très courts, et la petite distraction n'est pas négligée. Le projet de mon père va le gêner et le chagriner. Obligé de se nourrir et loger à ses frais, n'ayant plus d'appointements réglés, payé seulement par pièce ou à la journée suivant l'ouvrage, ne s'étant fait ni connaissances ni pratiques, il sera nécessairement obéré, au moins pendant un intervalle de temps; il y a tout à craindre que l'inquiétude, l'impatience, sa mauvaise tête et le besoin n'en fassent sous six mois un franc libertin ou un soldat. J'ai observé à mon père que, dégoûté par cet arrangement, le jeune homme pourrait chercher une autre place (malheureusement pour lui, la chose ne serait pas très facile à ce moment, parce que les affaires vont généralement assez mal), qu'il s'ôtait un sujet précieux, attaché, fidèle; que sa maison aurait un air d'abandon peu propre à soutenir l'occupation, etc. Mon père prétend que l'ouvrage, supposé courant, il trouverait encore son compte en le donnant à

ses confrères : faux calcul suivant moi ; d'ailleurs c'est une décharge réelle pour l'instant (seulement). Le parti était pris, le projet s'exécutera à la fin du mois. Je prépare le jeune homme à ce revers, sans qu'il s'en aperçoive; je l'excite à chercher pour tous les cas des ressources honnêtes; il commence à redouter un changement ; je travaille à le prémunir contre ses mauvais effets, et je n'espère pas trop y réussir. L'autre enfant va perdre ses six années d'engagement; que pourra-t-il apprendre ? qui lui montrera ? C'est encore un malheureux que je vois à mes côtés.

Je viens aux choses dont nous avons à traiter et dont tu m'entretiens avec la clarté, la droiture et l'amabilité qui te sont familières. Je ne te répéterai pas combien j'apprécie tout ce que tu fais et surmontes : nos cœurs sont faits pour s'entendre; le mien te tient compte de tout, c'est en lui que tu dois trouver ce que j'aurais à te dire. J'ai calculé, rêvé, examiné les dépenses à faire d'après la règle que tu as établie, et je les trouve plus fortes qu'il ne conviendrait qu'elles fussent pour notre commodité. Je puis bien aussi me passer d'acheter du linge pendant deux ans, si ce n'est quelques petits objets faciles à se procurer ; mais j'aurais besoin de trois robes, l'une d'été, l'autre d'automne et printemps, la troisième, très simple, de toutes les saisons. Il faudrait compter pour cet article, en y comprenant façons, raccommodages, chaussures, petites affaires, au moins 25 louis. Quant aux coiffures, manchettes et fichus que l'usage fait prendre en dentelle, ce serait encore douze à quinze louis, en se tenant toujours au passable honnête, sans recherche d'élégance et sans affectation de simplicité. J'ai bien quelques dentelles de ma mère qu'il serait dans mon goût d'employer ; mais comme rien n'est complet, que le dessein est ancien, il serait difficile de rassortir et

encore plus d'éviter l'air de hasard et de rajustage. J'ai cherché aussi à me défaire de boucles dont je ne veux en aucune façon, charmée de voir mon goût à l'unisson du tien. Je n'en trouve pas à ce moment la moitié de 750 fr. pour lesquels mon père me les a comptées; j'espère y perdre un peu moins en attendant une occasion plus favorable.

L'état de ta santé ne me satisfait pas, mon ami; je compte moins sur ton voyage pour le rétablir que je ne crains cette activité, ce travail opiniâtre, si propres à l'altérer. Songe donc combien tu serais coupable de la négliger, puisque tu ne peux plus souffrir seul, ni rien éprouver que je ne partage.

Mon père était à Versailles aujourd'hui ; je n'ai pu me défendre d'un engagement chez sa cousine la prêcheuse, d'un service divin et d'une promenade où je n'ai pensé qu'à toi. Tu as donc aussi un ami prêcheur ? Il fallait me donner une idée de son sermon, si tu voulais que j'en profitasse. J'ai peine à quitter la plume ; j'écris près de la fenètre ouverte; la soirée est belle et chaude, la lune vive et touchante; cette douce fraîcheur qu'on respire, ce calme de la nature éveillent la sensibilité, nourrissent les rêveries. O mon ami! une âme sainte et pure goûte dans la contemplation de ces objets un charme attendrissant que les méchants doivent ignorer ; mais pour mieux le ressentir, il faut un autre cœur où l'on retrouve le sien! c'est là le bien qui donne du prix à tout.

XXXVIII

Roland à Marie Phlipon.

31 mai.

Les personnes sensibles sont soupçonneuses et défiantes, mon amie : on ne jouit point du bonheur des belles âmes sans quelques atteintes cruelles ; mais il ne faut pas être injuste, et tu l'es déjà à mon égard. J'ai 12 ou 15 lettres d'affaires à répondre, des mémoires pressés à faire ; il m'est venu une surcharge de besogne telle que je ne sais par où en prendre. Je travaille jour et nuit ; je suis harassé, et il est plusieurs objets auxquels je n'ai pu encore mettre la main. Je comptais t'écrire demain ; mais tes vives inquiétudes et tes chagrins amers, que je partage plus sensiblement que tu ne peux le croire, ne me permettent pas de différer. Je me suis heureusement trouvé à portée de recevoir ta lettre assez à temps pour t'écrire quelques mots avant l'heure du courrier. Qu'est donc devenue cette âme forte que je croyais si capable de supporter ses peines et les miennes ensemble? Quoi, mon amie, tu t'abandonnes, et je le vois, je le sens, je l'éprouve! qui me consolera donc moi-même dans mes chagrins? Je conviens de toute la réalité et du terrible poids de tes motifs ; mais un ami qui t'offre son cœur et sa main n'est-il donc pas capable de te soutenir dans tes adversités ? Eh bien ! si ton père trouve enfin que ta démarche serait sage dans tel cas, dis-lui franchement que tu te trouves dans ce cas ; mais pour rien au monde, ne lui nomme, ni ne lui laisse soupçonner avec qui : j'ai de fortes raisons pour cela. Je sais bien qu'il ne gardera pas le secret ; mais engage-le

toujours à le faire ; cette marque de confiance ne pourra que le flatter; elle le mettra du moins dans un tort qui ne lui permettra ni plaintes, ni reproches ouverts. Oh ! que tu mettrais mon âme à l'aise si tu pouvais me garantir que rien dans sa conduite à venir ne jettera sur nous un vernis désagréable : c'est la seule chose dans le monde que je puisse redouter. Ne pourrais-tu pas lui en toucher quelque chose fort adroitement? l'amener par la vue de son bien, de ton bonheur, à te parler là-dessus avec confiance? Vois, fais tout pour le mieux : toi qui t'es montrée à moi au-dessus de tant de faiblesses et d'une trempe si aimante, soutiens ce caractère, et trouve, je t'en conjure, dans mon tendre attachement, quelque soulagement aux disgrâces qui t'accablent et me navrent.

Je ne te parle point des choses relatives aux arrangements futurs, ni des calculs qui y ont rapport : ce sera pour une autre fois; en attendant tu peux être certaine que je me conformerai à tes vues et que je pourvoirai aux choses d'après ce que tu juges convenable. Écris-moi souvent : mande-moi tes affaires, tes peines, tes idées, tout ce qui entrera dans ton âme enfin. Je finis, crainte que ma lettre ne parte pas aujourd'hui.

XXXIX

Marie Phlipon à Roland.

1er juin, au soir.

Eh! mon ami, c'est mon bonheur même qui fait aussi mon tourment. Ta connaissance et ton attachement sont

pour moi les plus grands des biens, ton cœur et ta main les vrais moyens de faire et d'assurer ma félicité; je méprise assez la douleur et j'ai quelque force pour surmonter les peines les plus vives ; mais sentir que, dans une union délicieuse, j'apporte de mon côté des chagrins pour partage, voilà ce que je ne puis endurer. Te taire ces chagrins et te les communiquer sans un affreux déchirement, sont deux choses également impossibles. Fais que je t'aime moins (et je t'en défie!), je serai plus heureuse. Avec une tendresse plus modérée, je pourrais te chérir assez pour regarder comme un sort désirable de t'appartenir à jamais ; je verrais tes sacrifices d'un œil tranquille et satisfait. L'active inquiétude ne jetterait pas sur l'avenir un voile obscur et imaginaire; je supporterais mes disgrâces sans éprouver ni prévoir l'impression qu'elles font sur mon âme; je t'affligerais moins peut-être et sans doute je ne souffrirais pas autant. O mon ami! que le bon Socrate avait raison quand il disait que les Dieux avaient attaché à une même chaîne le plaisir et la douleur! quel mélange inconcevable d'affections douces et désespérantes! Je savoure avec transport le charme de t'associer à tout ce que j'éprouve; il me semble quelquefois que rien n'égale la satisfaction de sentir en commun; survient-il à mes côtés un de ces changements désagréables faits pour blesser la délicatesse et tourmenter la sensibilité, je reçois le coup qui me frappe et celui qui s'adresse à toi; je voudrais nous séparer alors; je frémis de me donner à toi, autant que de te perdre; dans cet horrible état je ne me connais plus et je suis prête à détester l'existence.

Toi, qui causes ma faiblesse, ne me la reproche pas! je ne t'aimais pas encore quand j'osais en moi-même défier l'adversité d'ébranler mon courage; l'idée seule aujour-

d'hui de te causer des peines, que tu n'eus pas connues sans moi, m'affaiblit et m'abat. Ce tact fin et douloureux d'une inquiète prévoyance, qui veut toujours sonder l'avenir, me faisait opposer à tes vœux comme aux miens ; tu m'as vaincue ; je ne puis plus ni m'arracher à toi, ni m'y livrer sans crainte. J'avoue que ton silence mit le comble à mon trouble ; si le plus léger mal de surcroît produit de violents effets dans un état de crise, juge donc de cette cause dans un instant où je n'avais pas l'esprit assez libre pour faire les meilleures suppositions.

L'espèce de confidence que tu me permets de faire à mon père serait propre, il est vrai, à faire taire ses clameurs ; mais si tu es assez généreux pour me laisser la liberté de dire en partie ce que tu as des raisons de tenir sous le silence, je serai assez juste pour garder entièrement le secret. Je n'ai aucune liaison qui puisse fixer ses soupçons ; il est à supposer que l'assiduité de cet hiver pourrait les faire tomber sur toi ; d'ailleurs, mon père serait moins flatté de ma franchise qu'attentif à la réserve dont elle serait accompagnée. Je préfère supporter des reproches et des plaintes que produit la fougue du moment, qui ne peuvent abuser les gens de bon sens ni me faire un tort réel, et que le temps apaisera, comme tant d'autres tempêtes, plutôt que de fomenter de nouvelles disgrâces par une indiscrétion. Au reste, je conserverai précieusement ce dernier expédient pour des cas extrêmes, et si je me trouve dans la nécessité d'en faire usage, je l'emploierai avec tous les ménagements convenables, sans négliger de t'en donner avis. Qu'il me serait doux de détruire tous ces sujets d'appréhension que nous pouvons avoir ! Pourquoi ne m'est-il pas permis de travailler à ton bonheur avec l'enthousiasme que tu m'inspires, sans avoir

à redouter de l'altérer par la chose même qui me met à portée de m'en occuper particulièrement? Je ne crains pas de mon père aucun de ces actes dont la honte rejaillirait sur nous : il est faible, mais il aime la réputation; les discours peu sincères, les plaintes outrées qui partent aujourd'hui de sa bouche ont pour but de prévenir ou d'effacer l'idée que ma précaution pourrait donner de lui à ceux qui la connaîtraient, en même temps qu'ils sont l'effet de l'impatience et du regret de se voir privé d'une possession à laquelle il était habitué. Son état n'a point les vicissitudes et les inconvénients du commerce; les dispositions que j'imagine pour ma part, ce qui doit lui revenir de sa mère, tel borné que ce soit, le mettront, dans tous les temps, dans une situation, sinon aisée, du moins passable. Par cette situation même, je ne crois pas qu'il se marie; il serait trop gêné pour prendre une femme qui n'eût rien, et trop peu avantagé de toute façon pour obtenir un bon parti. Ce qu'il y a de vrai, pour le présent, c'est que la personne en question n'a plus aucune prétention; je crois te l'avoir déjà dit. Néanmoins, mon père me disait dernièrement, avec son ton de reproche, qu'il avait refusé, à ma considération, un mariage avantageux (fausseté qui m'est parfaitement connue; j'avais moi-même suscité l'affaire, et les difficultés qui l'ont rompue sont venues de la Demoiselle), mais que, nos intérêts étant actuellement partagés, il ne rejetterait pas une occasion favorable, si elle se présentait. Ceci m'a l'air d'une menace et d'un propos d'humeur, bien plus que d'une expression vraie de sa pensée; je te le rends comme je l'ai reçu.

La santé de mon père n'est pas trop bonne à ce moment; son estomac me paraît dérangé, je ne lui trouve pas un bon teint; toutes ces choses m'affectent et m'attristent.

Le jeune homme a eu ce matin un accès de désespoir dont j'ai craint les plus horribles effets ; je m'aperçus de l'orage ; je le veillai de près et l'arrêtai fort heureusement dans un moment de fureur où il s'était armé d'un couteau qu'il tournait contre lui-même. Je lui tins les deux mains pendant plus d'un quart d'heure en faisant succéder, suivant ce qui se passait sur son visage, les exhortations douces aux réprimandes sévères. Je l'atterrai d'abord pour le dompter, l'amener à la honte, puis aux pleurs où je l'attendais : alors je fis parler la raison. Devenu plus tranquille, il voulut sortir, son air ne me rassurait pas encore ; je feignis d'avoir besoin qu'il me rendit un service important ; pendant ce temps, je lui parlai deux ou trois fois de choses indifférentes avec un air fort occupé ; j'écrivis une lettre à la prêcheuse qui le connaît un peu et qui n'est pas maladroite ; je joignis une boîte à ma lettre et je l'envoyai chez elle avec ordre d'attendre la réponse. Son bon sens commençait à revenir, mais l'adieu qu'il me dit n'était pas d'une tête bien saine. On le reçut avec une sorte d'empressement ; puis, feignant de mettre aussi beaucoup de temps à l'examen et à la réponse de la commission, on lui fit habilement des questions qui le mirent à même de soulager son cœur ; il fut si bien prêché, ranimé, encouragé, qu'au lieu de faire quelque fameuse sottise, il me revint tout raisonnable au bout de deux heures, me contant son heureux changement. Tout ce fracas venait d'un procédé de mon père que le jeune homme trouvait injuste et ingrat, et qui, dans l'exactitude, pourrait n'être que très rigoureux ; mais c'était réellement l'explosion d'une mine formée peu à peu par différentes causes. Il a sorti tristement pour aller dîner ; c'est le premier jour du nouvel arrangement ; mon père le couche encore ; je ne sais com-

bien cela durera. Je crois voir du moins un adoucissement apparent chez mon père; je le trouve un peu moins sombre; il est venu manger aujourd'hui avec moi, pour la première fois depuis longtemps. Oh! sans doute mes procédés, ma constance me le ramèneront; il ne me connaît pas assez bien pour croire à mes paroles, mais qui peut refuser sa foi aux actions? Oui, mon ami, je supporterai courageusement mes disgrâces, afin de ne pas te donner à souffrir ensemble de leur partage et de ma faiblesse. Va, je n'oublierai jamais ce que doit être ton amie. Combien je te vois surchargé d'affaires, accablé de fatigue et de soucis! j'y suis pour mon compte. Dieu! que j'ai besoin de te voir heureux pour être contente!

J'écrivis à Sophie dans ma profonde mélancolie; j'ai fait venir cinq ou six personnes dans ma lettre, uniquement pour avoir occasion de t'y nommer et de demander de tes nouvelles avec un air de négligence.

XL

Marie Phlipon à Roland.

6 juin.

Combien de petits événements, de vives inquiétudes se sont succédé pour moi depuis ton départ! Toujours occupée, tourmentée, agitée, je ne crois pas t'avoir écrit deux lettres avec ce calme heureux d'une âme satisfaite, livrée sans distraction à l'objet qui la touche le plus. Amour, raison, humanité, affaires, que sais-je? tout s'est réuni pour m'exercer. Sans doute il eût été trop doux de

n'avoir qu'à répondre au sentiment que tu m'exprimais, et lui-même, combattu par la prudence ou devenu inquiet par notre activité, devait causer mon trouble, lorsque rien autre chose ne venait l'exciter. Mais les épreuves que j'ai subies eussent-elles été bien plus violentes, s'il est possible, je ne penserais pas payer trop cher avec elles le bien d'être aimée de toi; munie de cet avantage, je chérirai toujours la loi de la compensation, telle peine qu'elle m'impose à ce prix. Je cède quelquefois à la force des impressions reçues, comme le roseau flexible à celle des vents qui le plient; c'est assez d'être raisonnable, je ne prétends pas être stoïque; j'aime mieux placer mon but plus près et m'assurer d'y parvenir. En voulant me rendre un ange, je craindrais de rester moins qu'une femme. Le premier devoir d'un être pensant consiste, je m'imagine, à supporter la nécessité; mais la sensibilité lui permet de gémir quand il souffre, et je ne fais pas de façon pour user de ce privilège. Une âme forte, ardente et vraie sait également endurer la douleur et se plaindre de bonne foi, quand elle est excessive; elle n'en est pas moins capable de la surmonter et de la mépriser dès qu'un motif suffisant l'exige. Il est vrai qu'un extrême attachement, en étendant prodigieusement nos désirs et nos craintes, nous rend faibles et crédules sur l'objet des uns et des autres. Entre toutes les raisons possibles de ton silence, la seule véritable, qui était aussi la plus naturelle et la plus simple, ne s'est pas présentée une fois à mon esprit. Je ne saurais dire combien je fus surprise en l'apprenant de ne pas l'avoir aperçue de moi-même. « Un des plus grands maux de l'absence et le seul auquel la raison ne peut rien (remarquait fort bien l'ami de Julie), c'est l'inquiétude sur l'état actuel de ce qu'on aime; sa

santé, sa vie, son repos, tout échappe à qui craint de tout perdre, et tous les accidents possibles se réalisent sans cesse dans l'esprit de celui qui les redoute. » Enfin, plus sage ou moins tourmentée, je commence à reprendre assez de tranquillité pour m'occuper de toi sans terreur et t'entretenir paisiblement avec cette charmante confiance qui fait les délices de l'intimité. Il ne faut pas que j'appuie longtemps sur l'idée d'un travail excessif et des effets nuisibles qu'il peut produire ; mon imagination s'échauffe, la modération disparaît et je pourrais te fatiguer encore de mes lamentations et de mes frayeurs. Eh bien, mon ami, laisse-moi (tu connais ce laisse-moi ?), laisse-moi déraisonner quelquefois, sans t'affliger de ma folie, en ne t'occupant qu'à la prévenir par le plus grand soin de ta santé. La mienne devient tout à fait bonne : circonstance sur laquelle je m'arrête pour t'en faire un exemple.

Je te dirai, quant à mes affaires, que nous devons, mon père et moi, nous transporter mardi prochain chez le notaire, pour signer et terminer nos arrangements. Ce sera peut-être encore un moment de crise, mais du moins après lui j'aurai quelque repos, et, en attendant, je vois un peu de mieux qui me fait grand bien. J'ai eu l'occasion de parler de nouveau avec un certain détail ; je n'ai fait aucun aveu ; j'ai dit seulement, en revenant sur mes intentions, qu'elles n'avaient jamais été de me procurer par le compte les moyens de me séparer de lui ; et que je ne pourrais me résoudre à le faire, que dans le cas où je trouverais quelqu'un qui eût en même temps assez de délicatesse et d'aisance pour ne pas compter mon peu de fortune, et pour me permettre de songer avant tout à l'avantage de mon père. J'ai vu à l'air de son visage et au mouvement de sa tête qu'il prenait ces expressions, comme presque toutes celles

que j'emploie, pour de belles paroles jetées au vent et qu'il n'a pas le bonheur de croire sincères. Je me suis tue; mes yeux se sont humectés; j'ai descendu dans mon cœur pour m'y consoler. Nous mangeons assidûment ensemble et nous sommes, sinon bien de son côté, du moins tellement que des indifférents ne verraient rien de remarquable. Le grand feu me paraît passé; je crains quelquefois qu'il ne fasse intérieurement que plus de ravages et qu'il n'éclate un jour subitement; mais je traite ces appréhensions de vaines et je ne veux pas m'y arrêter.

Le jeune homme a des moments de désolation qui me deviennent embarrassants; il ne peut voir mon père ni supporter de s'en aller comme un nouveau venu chercher ses repas au dehors; la petite intrigue est rompue; je lui trouve un redoublement de sagesse et d'attachement (je ne sais qui des deux est cause ou effet), qui le rend beaucoup plus incommode pour moi. Après les premières fureurs, il a repris un peu de courage par le désir de prouver bientôt son désintéressement et son dévouement à la maison. « Je veux vaincre mon chagrin, me disait-il avant-hier (en sortant du lit où l'accablement l'avait forcé de rester une grande partie du jour), je vais chercher au dehors seulement assez d'ouvrage pour suffire aux dépenses de mon entretien; sitôt que cet objet sera fixé, je ne veux plus recevoir d'argent d'ici et j'y travaillerai de même, pour être nourri, sans rien autre chose; mais si vous sortez, ajouta-t-il, avec un air de résolution et d'humeur, je ne réponds plus de moi. » J'avoue que, malgré la pitié que m'inspirait sa situation, ce ton de menace me déplut singulièrement et me fit mettre beaucoup de sévérité dans mes représentations. Alors la jalousie se montra : « Je sais bien ce que je prépare, reprit-il du même ton; j'aurai sans

doute, l'hiver prochain, les mêmes peines que l'hiver dernier, s'il n'arrive rien de pis; au reste, s'il faut être tout à fait malheureux, je ne le serai pas longtemps. » Que dire et faire avec une tête aussi montée? Des réprimandes font naître le désespoir; il serait cruel de ne pas les adoucir par les exhortations d'une raison humaine; mais cette raison tempérée de bonté, en apaisant les transports, nourrit le mal et endort le patient sans le guérir. C'est un fléau pour moi que ce malheureux sujet. Je suis toujours, dans mes démarches à son égard, comme sur des épines ; je me reproche tour à tour ma bienveillance ou ma raideur et, quoi que je fasse, tout ce que je fais lui fait mal. Je ne sache rien au monde de si fatigant et de si pénible que l'offre éternelle de sentiments auxquels on ne peut répondre. Ici les prétentions ne sont pas formelles; la reconnaissance est le mot dont on se sert pour dire beaucoup plus qu'il ne signifie, et la chose n'en est pas moins réelle. Il est triste et humiliant à la fois pour une âme honnête de faire le malheur d'autrui. Je voudrais qu'une autre place le fît éloigner de moi; si cette ressource ne m'en délivre, je ne puis compter que sur l'inconstance de la jeunesse, car sa raison ne permet guère d'espérer.

Au milieu de toutes ces tracasseries, j'ai retrouvé quelques instants de loisir, et avec eux la faculté de reprendre une petite partie de mes études chéries. Cela n'est pas vrai de la géométrie; le départ de mon maître l'a fait languir, et ce qui m'est arrivé depuis l'a fait tomber tout à plat ; mais j'ai toujours regretté de la laisser et je commence à sentir un désir très vif de m'en occuper. L'aimable italien a conservé le privilège de me distraire habituellement, je n'ai pas été un seul jour sans lui ren-

dre quelque hommage, et, faute de pouvoir mieux faire, je passais du moins un quart d'heure avec Goldoni. Je n'en suis pas beaucoup plus savante, parce que, ne cherchant qu'à m'amuser et me trouvant assez habile pour cela, je ne prenais pas la peine d'éplucher tous les mots; mais, du moins, je n'ai rien oublié. Au reste, j'ai lu, relu, étudié Dante avec autant de plaisir que de curiosité; d'abord la traduction m'a beaucoup servi pour l'intelligence du texte; puis l'examen et la répétition m'ont rendue sensible aux charmes de la poésie et aux agréments de la langue. Je m'aperçois de la mesure du vers, de ses inflexions, de la force ou de la grâce de son expression. Ce poème de l'Enfer est un composé bizarre où l'on trouve des beautés de différents genres et des extravagances qui surprennent; mais tel qu'il soit, c'est une œuvre de génie où l'on voit toujours une imagination forte et féconde, et dont les défauts sont plutôt ceux du siècle que de l'auteur. Il y a des comparaisons gracieuses, des vers charmants et surtout un épisode à la fin du Ve chant, qui seraient dignes de Guarini ; dans d'autres parties, j'ai remarqué du sombre, du majestueux, du terrible ; j'ai grelotté en lisant le chant XXXIIe, et le suivant m'a fait grincer les dents et jeter le livre, à force de pathétique, de sublime et d'horreur. J'ai mis çà et là des petites notes à mesure que je lisais et suivant l'impression qui produisait mes observations.

Le livre qui m'est venu par Me Miot ne me paraît pas indigne de celui auquel on l'attribue; il est écrit avec chaleur, avec agrément; l'histoire est attendrissante, les circonstances sont rapprochées adroitement et tout l'ensemble intéresse singulièrement.

Que deviennent tes lettres sur l'Italie ? où en es-tu de

cette besogne. Je cherche quelquefois à me consoler de ne pas recevoir de tes nouvelles, en songeant que tu m'écris toujours. Mais j'aime mieux encore les petites dépêches del pastor Melindo alla diletta (fedelissima) vicino'l bosco (1), que les savantes dissertations du voyageur à Mademoiselle... son amie. Efface cette réflexion indiscrète, mon ami, et ne m'écris pas de longtemps si tu ne peux le faire qu'en prenant sur ton repos; je te défends de m'écrire à ce prix. Addio, ben mio.

XLI

Roland à Marie Phlipon.

8 juin.

Tu n'aurais donc pas répondu sur ta tête de la vertu de ton ami? j'aurais cependant bien aimé à n'avoir pas à te pardonner de n'avoir pas celle qui honore le plus la vie d'Alexandre. Oh! non, mon amie; n'ambitionne point le stoïcisme : reste sensible : reste ce que tu es : tu ne pourrais que valoir moins d'être tout autre. Je ne puis te le céler; je travaille trop; je le sens; j'en suis accablé. Il me faudrait t'avoir auprès de moi. Je voudrais pour beaucoup que tu y fusses déjà; je m'en sens un besoin qui ne me laisse aucun plaisir, et qui me force aux plus violentes distractions. Je pense à toi sans cesse; je m'en occupe partout, et ce délicieux « laisse » ne me sort pas de la tête; passe encore s'il ne tenait que là. Tu croyais, comme on peut passer aux femmes de le croire, que de

(1) Du pasteur Mélinde à sa bien-aimée (très fidèle) près du bois.

petites faveurs émoussaient le sentiment; cela peut être en général; je te disais le contraire; tu te trompais et je disais vrai. Il me prend souvent envie de partir et de t'aller voir, ne fût-ce que pour 24 heures; mais mes affaires, ce malheureux travail qui me tue! Tu me demandes où j'en suis; écoute : j'ai achevé Naples et les environs, et je suis de retour à Rome, mais sans avoir rien dit de cette ville. J'ai pour cela cent et tant de pages à ajouter à ce que j'expédiai de Paris. J'ai repris le voyage par le départ; je suis arrivé en Suisse, que j'ai traitée à peu près comme la Sicile, et enfin j'ai traversé le Saint-Gothard; je t'ai rendu compte du pays de l'Italie par lequel j'ai débuté; j'ai encore cent pages pour cela. Cette pacotille part incessamment avec le cahier de la Grèce, qui sera achevé de corriger sous trois jours. Tout cela m'a demandé beaucoup de travail, beaucoup trop coupé par une correspondance considérable, et une infinité de matériaux ramassés pour les mémoires qu'on me demanda à Paris lorsque j'y étais, et auxquels je vais travailler, ainsi qu'à un troisième et général qu'on veut en outre. Ce n'est pas tout; on me mande de l'académie des sciences qu'il faudrait envoyer quelque chose avant le mois d'août pour la correspondance; que c'est dans ce temps qu'on y procède, et que cela déterminerait; car il y a bien des gens sur les rangs. Je sais bien à peu près ce que tout cela vaut; mais je sais aussi à quoi cela tient, et comment on peut brider les sots; tant il y a que je travaille encore pour cet objet. Je vais avoir les ouvriers dans une maison inhabitée depuis des années, et où il n'y a que les murs. Je te le répète, à tous égards, pour mon cœur, pour mon esprit, pour le reste de ma personne, tu me serais si nécessaire que je voudrais de tout mon cœur qu'il n'y eût pas un

instant d'intervalle à l'exécution de nos projets. Fais de l'italien : ne néglige aucun talent, aucune instruction : ton cœur d'abord, tes goûts, tes connaissances, tout toi-même fera notre bonheur; voilà mes vœux et mon espoir. Tu seras mon maître dans une langue, dont tu me devras du moins l'idée de l'avoir étudiée. Je te promets bien et je t'en prierai, de m'arracher à un travail sec et épineux pour cueillir des fleurs au sein de la douce amitié. Je te parlerai une autre fois de nos arrangements préparatoires ; mais que je t'écrive, ou que je ne t'écrive pas. donne-moi toujours de tes nouvelles; surtout montre-moi un cœur qui m'aime, car c'est le soutien de ma vie. Je n'irai plus en Boulonnais, à ce que je pense ; je suis trop occupé, et nous avons de nouveaux arrangements dans notre partie qui demandent des détails et des discussions qui exigeront ma présence.

L'ami Platon viendra passer la première quinzaine d'août avec moi; nous aurons beaucoup à travailler ensemble, et pour lui, et pour moi; ce sera le moment que j'entrerai dans ma nouvelle demeure, et que je préparerai la tienne.

Je ne puis rien te dire du jeune homme qui t'obsède; tu es bonne pour juger des choses, et sage pour prendre le parti convenable. Écris-moi souvent : dis-moi beaucoup de choses, et souviens-toi d'Alexandre.

J'oubliais de te prier d'une chose : le frère, fameux musico-italiano, m'a prié de faire veiller chez Molini pour avoir de lui le 17e vol. de Goldoni in-8°, édit. de Venise de Pasquali. Comme il en a fait venir peu d'exemplaires, m'a mandé le cugino, il faut être à la file pour en avoir, et je lui ai promis d'y faire veiller.

XLII

Marie Phlipon à Roland.

9 juin.

Il est toujours satisfaisant de faire le bien, mon ami, même en faveur des personnes qui ne savent pas nous tenir compte de notre fidélité à l'observer; mais il n'est pas moins triste de voir ceux qui nous sont chers rester insensibles à des procédés qui feraient leur consolation, s'ils pouvaient les apprécier. Nous avons été hier chez le notaire, comme je te l'avais annoncé, avec cette répugnance et ce mécontentement de la part de mon père qu'il n'a pas cessé de témoigner, et qui semblent avoir acquis une nouvelle énergie dans ce dernier moment. Voici cependant comme j'ai continué d'agir par devoir et par inclination. D'abord, j'étais convenue précédemment de ne pas demander un compte rigoureux de mon revenu depuis la dissolution de la communauté, mais de le laisser en compensation de mes dépenses de nourriture et d'entretien; je t'ai dit que l'état actuel des biens n'offrait pas de quoi me remplir de ma seule part, que j'avais reçu quelques effets mobiliaires en compte, et que mon père demeurait envers moi débiteur d'environ cent écus. Il aurait été vil de souffrir que, dans une situation prodigieusement gênée, mon père s'endettât avec des étrangers pour payer une somme à sa fille; j'ai trouvé, de plus, qu'il serait dur de lui laisser ce titre de débiteur; j'ai reconnu par l'acte avoir reçu la somme comme si elle m'eût été donnée. En faisant la lecture et l'examen de cet acte en notre présence, le notaire s'est aperçu d'une erreur à mon désavantage; il s'a-

gissait d'une reprise de cinq cents livres qui avait été oubliée; on fit un article ajouté pour me l'assigner, ainsi que la loi l'ordonnait. Je laissai finir l'opération; alors il fut question de savoir comment mon père allait acquitter cette charge. Je n'avais pas oublié l'embarras que lui aurait causé l'unique payement de la première; d'ailleurs je trouvais sévère le droit qui m'accordait cette reprise, et puis je sentais de la joie à trouver l'occasion de prouver à mon père de quelle manière je me plaisais à compter avec lui. « Je ne prétends pas, dis-je aussitôt, calculer avec autant d'exactitude; la loi est rigoureuse, moi je quitte et décharge mon père de cette somme comme de la précédente. » Après avoir signé, je priai le notaire de garder les contrats qu'il me présentait; je les lui laissai sous le prétexte de me faire pour l'avenir des modèles de quittances, et réellement pour éviter le dégoût et la mauvaise grâce de m'en emparer, tout chauds, en sortant des mains de mon père. Mon cœur était serré : ce fut précisément dans ce mois et dans ces jours-ci que je perdis ma mère, il y a quatre ans; je ne pus l'entendre nommer tant de fois sans pleurer, dans ces lugubres écrits où l'on fait revenir éternellement les morts. Je me représentais sa naïve douceur, sa bonté, cette tendresse inexprimable qui fixait toujours sur moi ses regards les plus touchants; je comparais mon père d'aujourd'hui, sombre, muet, glacé, repoussant, à ce père d'autrefois, presque idolâtre de sa fille, à laquelle il ne donnait de peine que celle d'éviter ou d'effacer d'injustes préférences sur une mère qui valait mieux qu'elle. Que de souvenirs, d'images, de regrets vinrent exercer ma sensibilité!

Nous rentrâmes; je m'approchai de mon père avec attendrissement : « La loi, lui dis-je, vient de me mettre en posses-

sion des papiers que vous aviez conservés jusqu'à présent, mais je ne toucherai les revenus qu'ils m'assurent que pour les partager avec vous; c'est tout ce que je souhaite. » « Ne me parlez pas, reprit-il avec indignation, de toutes ces affaires... je ne sais pas ce que je déciderai. » Il me fuit brusquement en achevant ces mots et je ne le revis qu'au moment de se coucher. J'ai été rendre visite à mes grands-parents; ma pauvre bonne-maman m'émeut et m'afflige; elle s'ennuie de vivre parce que, me dit-elle, « je ne te vois pas aussi heureuse que je le voudrais ». Je lui persuade si bien que ce n'est qu'un orage et qu'elle doit se conserver pour voir un meilleur temps, que je la rends toute consolée. J'ai une dette de deux cent vingt livres, à peu près, envers le notaire, pour ma moitié dans les frais du partage ; je ne suis pas obligée de l'acquitter promptement ; je compte, pour la payer, sur cent-trente livres à toucher au commencement d'août, en prenant le surplus sur l'argent que je crois pouvoir faire d'ici-là de ces méchants bijoux que je veux vendre. Il résulte de mon arrangement que je suis actuellement propriétaire de 530 fr. de rentes pour tout bien clair et net. La voilà donc finie, cette triste affaire que les malheurs et la raison rendaient indispensable, que mon cœur trouvait si pénible, et dont toutes les disgrâces ne sont pas essuyées, puisque mon père est indisposé contre moi, peut-être à jamais. Puisse-t-il revenir assez pour accepter sans chagrin le secours que tu me permettras de lui donner! c'est à quoi je borne mes souhaits.

Je t'envoie une lettre de M. de Sével.. que j'ai reçue il y a deux jours ; indépendamment du plaisir que je ressens à te communiquer tout ce que je sais, fais et vois, il m'a paru que, dans les circonstances, cette missive ne serait

pas sans intérêt; tu m'aideras à la comprendre, s'il est possible. Toi, qui as la copie de la dernière lettre que je lui adressai, juge et dis-moi ce que signifie cette réponse. Quant à moi, je trouve en elle beaucoup de hors-d'œuvre et de galimatias; tiens, mon ami, je suis sotte, ou M. de Sével... est bien fin, car je n'entends pas la moitié de son épître.

A quoi bon cette longue tirade sur des affaires ou des gens dont je n'ai pas la moindre idée? J'ai bien besoin de savoir ce que M. de S... écrivait le mois passé à je ne sais quel ministre, pour je ne sais quelle occasion ? Je conçois que dans un commerce suivi, dans une étroite liaison, on s'instruise réciproquement de ce qui survient; mais ce commerce n'existait pas entre M. de Sével.. et moi; et lorsqu'il eût existé, ces détails ne ressemblent à rien dans le moment présent, après la lettre à laquelle il veut répondre. Il n'est pas trop dans l'ordre, à ce qu'il me semble, de me parler aussi de ces pertes de fortune, des honneurs, etc. Je n'aime pas non plus cet étalage de désintéressement et de compassion pour les malheurs d'autrui : ne dirait-on pas qu'il cherche adroitement à me rappeler les raisons que j'ai pu avoir de l'estimer, et qu'il veut exciter ma sensibilité, qu'il connaît bien, en me présentant l'image d'un homme que j'ai distingué, jouet actuel des chagrins auxquels j'ajoute peut-être? Si c'est de l'art, il est assez délicat, car j'en ai senti l'effet avant de le soupçonner. La première lecture a fait naître ma curiosité par la difficulté même de tout pénétrer; la seconde m'a touchée. Non, me suis-je dit, ce n'est pas là le ton d'un homme faux : c'est celui d'un être sensible et douloureusement affecté; je le vois avec peine en butte aux persécutions; je regrette de lui avoir montré une sensibilité, un intérêt,

qu'il m'inspirait effectivement, mais qui lui auront fait espérer une amie que je ne peux pas lui donner. Cependant, avec plus d'examen, j'ai trouvé une obscurité frappante et j'en suis impatientée. Quant aux mots : « J'ai voulu voir, j'ai vu sans être aperçu, et j'étais préparé à l'humiliant succès de mon épreuve, » ils renferment une énigme dont je crois fermement tenir la clef dans une petite anecdote qu'ils me renouvellent vivement.

C'était au mois de novembre dernier. Les embarras du déménagement avaient mis dans un désordre effrayant l'ancien logis que j'habitais encore; seule, entourée de livres et de paperasses avec lesquels je me délassais, négligée, non pas comme les grâces, mais comme on peut l'être au milieu de la malpropreté, dans une saison froide et une maison toute nue, je vis entrer un personnage qui me dit vouloir faire graver un cachet; j'examinai l'ouvrage, fis le prix et donnai le jour où le travail serait fait, avec cette honnêteté froide que l'on doit à un inconnu dont je ne regardai seulement pas le visage. Il revint au jour nommé. J'étais seule encore; raison de plus pour conserver ce sérieux imposant qui pouvait me convenir; je livre le cachet et reçois l'argent; j'aperçus dans l'air de celui qui me le remettait je ne sais quoi d'extraordinaire qui me frappa singulièrement; cette observation me le fit considérer avec surprise et inquiétude; il me sembla le connaître; à peine avait-il ouvert la bouche, il me quittait; je le vis sortir avec une émotion dont je ne pouvais me rendre compte. C'est un homme violemment affecté, me dis-je à moi-même, il paraît oppressé par la tristesse et recueilli à force d'amertumes... mais... il ressemble à M. de Sével... Ah ciel ! comment ne m'en suis-je pas aperçue plus tôt ? c'est lui peut-être ? Oui, c'est ainsi que je le vis lorsqu'il

était accablé par la mélancolie... Quelle folie! pourquoi venir, se taire, et fuir sans se faire connaître? Je me traitai de visionnaire et d'extravagante, je me rejetai sur une ressemblance éloignée, que mon imagination avait perfectionnée, je fis de très longs raisonnements pour me prouver que ce ne pouvait pas être M. de S... Néanmoins je restai tellement frappée que j'écrivis dans le temps cette histoire à Sophie. Je vois aujourd'hui que je ne m'étais pas trompée; mais l'image qui m'est demeurée de sa personne dans cette apparition m'a tellement brouillée, qu'il est plus que probable que je ne le reconnaîtrais pas mieux actuellement. Cela importe assez peu, et cette histoire m'a conduite bien loin; voilà des détails, fort insipides quand ils viennent de tout autre que de ceux qu'on aime: aussi, dans ma confiance à te les donner, je crois bien te fournir une bonne preuve de ma foi à ton amitié.

XLIII

Marie Phlipon à Roland.

Jeudi après midi, 10 juin.

Je serais bien comme Alexandre, si tu n'étais pour moi qu'un ami comme Philippe. Crois-tu que le héros, si confiant dans la vertu de son ami, eût gardé sa tranquillité malgré la persuasion d'une exacte fidélité, loin d'une maîtresse chérie dont il n'aurait pas eu de nouvelles? Et n'y a-t-il aucune différence entre l'inquiète sollicitude d'une extrême tendresse, et le doute offensant des petites âmes qui ne trouvent jamais en elles des raisons pour se

fier aux autres? Non, mon ami, je n'ai point de ces craintes dont il me faudrait rougir la première; sans chercher à savoir si je vaux plus ou moins qu'aucune autre femme, je sens que mon cœur me répond du tien, et cela me suffit. Mais depuis quand l'amour, l'absence et la sécurité sont-ils inséparablement unis? Et toi, qui me renvoies si fièrement à l'exemple d'Alexandre, tu aurais besoin qu'on te le rappelle si j'étais dix jours sans t'écrire. Il est vrai que ce ne serait pas moi qui m'aviserais d'employer un si méchant expédient, car je ne trouverais pas de contradiction réelle entre la confiance que tu dois à mes sentiments et le trouble d'une imagination égarée par l'impatience; et s'il y en avait une apparente, je serais trop flattée de son existence, pour désirer de te voir plus conséquent. Je suis bien aise aussi que tu te souviennes de mon *laisse*, quoi que tu l'interprètes assez mal. Je n'ai pas oublié ce que tu me disais; je devais alors te laisser raisonner à ta guise, pour ne pas te donner plus d'armes dont tu me paraissais déjà trop bien pourvu.

Tu as donc cru sincèrement que j'étais réservée par adresse et modeste par coquetterie? tu as pu pénétrer dans mon âme et conserver cette idée? Va, j'étais trop faible pour n'être pas plus humble et je t'aimais trop pour avoir tant d'art. Je ne craignais pas d'émousser le sentiment; peut-il s'affaiblir par les effets qui naissent de lui seul? j'avais peur d'enflammer les sens et d'oublier de leur commander. Je n'avais pas la plus légère méfiance de tes intentions, mais plus je te portais d'estime, plus je croyais t'en inspirer, plus aussi le délire où nous pouvions tomber ensemble me paraissait redoutable. Pour oser espérer de garder toujours mon cœur, je m'étais du moins promis, dès l'instant où la raison commença de

m'éclairer, de n'accorder jamais la moindre des faveurs qu'à l'homme auquel je serais unie par le plus saint des liens. Questo primo dolcissimo bacio (1), impétueusement ravi, me fit un mal affreux. La répétition de ce délit trop faiblement évitée augmentait mon agitation et mes regrets. J'aurais voulu que tu me prisses sous ta garde; je m'y mettais pour exercer ta générosité. Eh quoi! me disais-je, en m'occupant de toi : il m'honore, j'en suis assurée, mais s'il était père, verrait-il, sans inquiétude, le plus délicat de ses amis donner à sa fille ces émotions dangereuses? Il aime, voilà son excuse ; mais, par cela même, pourquoi ne pas user avec moi des ménagements qu'il voudrait qu'on eût pour un enfant chéri? Ces réflexions me désolaient ; ma plus vive appréhension était de trouver des raisons de me tenir près de toi avec moins de confiance et d'abandon que je n'aimais à y être; trop affectée pour rester entièrement équitable, je te faisais un crime de ma faiblesse ; j'aurais voulu que tu m'aimâsses assez pour ne pas m'obliger de t'aimer autant et pour me permettre de te craindre moins. Vaincue et non subjuguée, lorsque j'étais moins réprimante et que la flamme ardente du plus noble sentiment me paraissait justifier des étreintes délicieuses, je ne sais quelle confusion un peu amère rappelait l'austérité et me faisait mêler des pleurs aux transports les plus doux. La proposition de nous unir, en t'offrant à mes yeux tel que je pouvais souhaiter de te voir, redoubla mes tourments par les motifs d'opposition que j'apercevais dans ma situation; tu as vu mon trouble, je t'ai avoué mes combats, tu as tout surmonté, jusqu'à ma résistance, et je suis à toi pour tou-

(1) Ce premier et très doux baiser.

jours. Voilà, mon tendre ami, ce que je fus, ce que je serai : heureuse d'appartenir à ce que j'aime et de ne plus exister que pour lui! Plus heureuse encore de trouver dans le sérieux de ma raison et la sévérité des meilleurs principes l'approbation des sentiments dont je suis animée. Je ne sais de quelle encre tu t'es servi pour écrire ta lettre, mais la douce émotion qu'elle m'a d'abord causée s'est changée dans une agitation cruelle; cette idée de venir me voir me fait mal. Cette surcharge de travail, cette dévorante activité, qui te soutient et te consume en même temps, me donnent des transes que j'ai peine à modérer. Il me semble que tu aies fait passer dans mon âme toute l'impatience de ton âme impétueuse; je sens, je mesure tous les moments d'un intervalle que tu consacres à des fatigues accablantes. Mon ami, je croirai que tu m'oublies, si tu négliges de te ménager.

Je suis avec mon père de la manière la plus triste; il ne dit rien, mais c'est le silence de l'indignation, et je sais que dans son cœur le ressentiment est un feu sombre et tenace qui s'éteint difficilement. Il paraît ne pouvoir souffrir sa maison, ni ma présence; il ne mange plus au logis, ne me regarde pas et dit à tout le monde, excepté moi, qu'il veut être seul et vivre comme garçon. Je ne veux pas lui parler dans ces premiers moments, ce serait l'irriter, le contrarier inutilement. Je patienterai, je me tiendrai chez lui tant que je pourrai ; c'est ainsi que je ferais indépendamment de nos projets, et je ne le ferai pas moins constamment avec eux. Dans un extrême, Vincennes serait mon refuge; mais pour ma satisfaction, pour les convenances et pour tout en un mot, je voudrais ne quitter l'asile paternel qu'en m'en allant avec toi. Cet arrangement de mon père diminue beaucoup de mes occu-

pations domestiques, puisque la cuisine qui était restée mon partage n'a plus à être faite que pour moi seule. Mais je n'ai pas recouvré tout entière la facilité de me livrer à l'application que j'aime; mon père m'occupe et m'attriste; tu me distrais, me consoles, et bientôt tu t'empares si parfaitement de mes facultés que je n'en ai plus pour faire ce que je voudrais. Ma musique est mise de côté, ma petite voix ne saurait s'exercer, et je ne me souviens que du psaume : super flumina Babylonis, etc. Ne dis donc pas que je serai ton maître pour l'italien : premièrement je ne suis guère plus savante que lorsque tu m'as quittée, et puis il me semble aussi qu'à moins d'avoir cinq pieds de haut et de la barbe au menton, on a mauvaise grâce à être maître en quoi que ce soit; je n'aime pas à m'entendre donner ce nom, il me donne un air aussi ridicule à mes yeux qu'aurait une perruque de docteur sur la tête d'un enfant.

Je garde ma chambre le plus qu'il m'est possible, je ne sors presque pas et seulement par nécessité ; je me sers du prétexte de ma situation pour faire plus courtes et plus rares mes visites indispensables. Le seul exercice que je prenne par régime, et avec quelque plaisir, se fait les dimanches et fêtes, pour le temps de la messe que je choisis toujours de grand matin. L'air est plus agréable, la ville moins fréquentée; je me donne un but quelconque et tout en rêvant je fais d'assez longues courses. On m'a traînée une fois à nos promenades, elles m'ennuient horriblement; tous ces visages indifférents m'impatientent.

J'ai été chez Molini : le 17e vol. demandé ne paraît pas même imprimé, et l'on ne peut espérer de l'avoir, m'a dit le *librajo,* que dans cinq ou six mois.

Tu es bien heureux d'attendre la visite d'un sage, d'un

savant, d'un grec et d'un ami, car Platon est tout cela sans doute ; mais tout Platon qu'il soit, je pourrais bien lui en vouloir un peu s'il t'envoyait trop d'ouvrage. Si cette franchise te blesse, je me sauverai par un vers de Dante dont l'application n'est pas moins franche : Amor mi mosse che mi fa parlare (1). Tu vois, en enfer même, on dit quelquefois et l'on apprend de jolies choses, lorsqu'il est question d'aimer.

XLIV

Roland à Marie Phlipon.

Bon Dieu! mon amie, dans quelle encre as-tu toi-même trempé ta plume? comme tu es raide! comme tu te complais à outrer en tous sens! Au reste, c'est ta manière, et chacun a la sienne. Michel-Ange lui-même l'était souvent, outré, et Rembrandt peignait dans le noir. Et je conviendrai avec toi qu'avec beaucoup de qualités qu'il faudrait ajouter, il me faudrait un peu retrancher de cette impétuosité, que tu remarques et qui t'effraie, pour être un Raphaël. Ceci m'a fait songer que s'il naissait jamais un apathique ou un cœur irlandais de nous, ce serait un monstre que tu aurais porté dans tes flancs. Mais revenons à ta lettre. J'avoue que dix jours seraient bien longs; mais tout ton raisonnement ne me persuadera rien contre la grandeur d'âme d'Alexandre; et je n'en sens que mieux qu'il était plus aisé d'éluder la question pour

(1) C'est amour qui m'a poussée et qui me fait parler.

avoir un beau champ, que d'en saisir le point unique et d'y répondre. Passons, et laissons là ce si méchant expédient, à ton avis.

J'ai cru, dis-tu... et sur une croyance qui a pris vie dans ta tête, et dont je n'ai pas eu la moindre idée, tu établis encore des raisonnements pour me trouver des torts. Encore une fois, mon amie, où était donc ton bon génie en ce moment-là? Tu me donnes des craintes terribles de te parler avec confiance et sans gêne, et ce n'est pas d'aujourd'hui, comme je te l'ai déjà observé. Si tu trouves à t'affecter de tout, et qu'un mot d'amitié même amène des pages de justifications qui ne peuvent que m'être pénibles, que veux-tu donc que je fasse? Je sais bien qu'avec ses amis, lorsqu'on n'est pas de leur avis, et qu'on n'a pas l'espérance de les ramener au sien, le mieux est de se taire; mais voudrais-tu que je prisse avec toi ce parti ? et triompherais-tu d'une opinion parce que mon amitié pour toi m'inspirerait de ne la pas discuter? Voilà pourtant où tu me conduis; c'est ce seul motif qui m'a fait te répondre d'une manière très concise, et ne plus te parler enfin d'une affaire dont tu m'as entretenu avec beaucoup plus d'intérêt que je ne saurais y en mettre, et sur laquelle je m'en tiendrai, jusqu'à ce que tu en aies autrement ordonné, à te répéter un propos que je venais de tenir à quelqu'un en songeant à toi, lorsque je reçus la lettre que je pressentais par la douleur que m'avait faite celle qui l'a occasionnée. Il était question des égards qu'on se doit mutuellement dans la société, sur quoi je dis, avec le ton décidé qu'on me connaît, et la chaleur dont on m'accuse, qu'il serait des cas où l'on pourrait peut-être me manquer impunément; que la circonstance vue et l'intention réfléchie, je pourrais l'oublier; mais que si

j'avais une femme honnête et qu'on lui manquât, je ne le pardonnerais de ma vie.

Prends patience, mon amie, avec ton père tu as épuisé les termes en parlant des motifs qui t'ont déterminée, et je n'en trouve plus pour y applaudir; mais surtout je te recommande, pour toutes sortes de raisons, de ne pas quitter la maison avant le temps dit. Tu en dois sentir beaucoup, et je pourrais en ajouter d'autres. Tu le ramèneras ou nous le ramènerons. Ne t'inquiète ni sur cela ni sur autre chose. Je sais bien que je travaille trop, et que cela me fatigue beaucoup; mais du moins ne me chagrine pas; ne t'affecte même pas de cette prière toute sèche, franche et crue qu'elle est; je n'ai besoin que d'amitié, de douceurs, de caresses ; tout le reste me tue en ces temps d'un travail forcé, et c'est déjà un tourment pour moi que de le dire.

Je veux bien que tu ne sois pas affublée de la perruque d'un docteur, ni que tu n'aies pas de la barbe au menton, tu n'en seras que plus agréable à caresser. Eh bien ! je ne t'appellerai pas mon maître, ne te fâche pas : mais la mia ganza (1) ; cela te convient-il mieux? Dis-moi donc quel mal te fait cette idée de t'aller voir? On dit ses raisons du moins aux gens ; on ne leur montre pas ainsi de la frayeur et même de la douleur, sans qu'ils en puissent deviner le motif. Ce grec, mon amie, sera le tien, je t'en donne ma parole; et ce sera peut-être plus tôt que tu ne penses. Lui seul saura mon secret quand il sera ici, et il me le gardera, j'en suis sûr. Lis du Dante pour en faire d'aimables applications comme tu les sais faire. Moissonne, engrange, augmente tes trésors, que je me promets bien de mettre au pillage.

(1) Ma maîtresse.

XLV

Marie Phlipon à Roland.

15 juin.

Ce que je désire que tu fasses, mon ami ?... c'est que tu me dises toujours ce que tu vois, ce que tu veux, penses et sens, mes torts plus scrupuleusement que tout le reste, lorsque tu les aperçois, et tels qu'ils puissent être. Rien ne m'affligerait davantage que l'idée d'une contrainte qui naîtrait chez toi des témoignages de ma sensibilité sur tout ce qui vient de ta part; elle me gênerait à mon tour. Si tu t'affectes ainsi de me voir affectée, nous finirons par nous désoler sans nous rien dire. Pardonne mes petites faiblesses, mes saillies, mes longues et inutiles justifications, mes travers; est-il si difficile de pardonner à ce qu'on aime? C'est du moins un mérite que je t'aurai donné. En t'abandonnant de plein gré cet avantage, je retrouverai quelque dédommagement à la peine d'être un peu coupable. Je sais bien qu'en fait de manière il me conviendrait mieux d'imiter celle de l'Albane que de te faire songer à celle de Michel-Ange ou de Rembrandt; mais je n'ai encore imité personne. Simple, énergique et défectueuse telle que me fit la nature, j'attendais que le sentiment me donnât un maître; il est désigné, reconnu, c'est à lui de me corriger. Combien il me sera doux de le suivre! de lui plaire toujours davantage, d'avoir, jusque dans ces discussions légères et délicates que produit la différence d'opinion, des preuves de son tendre attachement, des moyens de lui montrer le mien! Je n'ai pas l'intention de te rien persuader contre

Alexandre, surtout à l'occasion d'un trait, le seul qui rende sa mémoire précieuse aux gens de bien; mais j'entrevois aussi que le Macédonien te tient au cœur par plus d'une raison, et que tu te sens plus d'une ressemblance avec lui, si j'en juge par les idées de ravage que tu laisses échapper en finissant ta lettre. Tu ne ressembles pas mal encore à ce certain rusé dont Claire disait qu'il n'était pas fâché d'être fâché pour se faire apaiser plus longtemps; tu feins de pas m'entendre pour me faire expliquer. Eh bien! veux-tu que je te dise pourquoi cette idée de venir me voir m'a fait mal? c'est qu'elle a si vivement irrité le désir de te voir réellement, qu'il est devenu un tourment. Ajoute, de plus, que, n'étant pas du nombre de ceux qui, malgré vent et marée, se flattent toujours de ce qu'ils souhaitent, je me suis fait la chose impossible ou du moins déraisonnable, ce qui pour nous revient au même. De ton côté, affaires, travail, temps et fatigues; du mien, ménagements, circonspection par rapport à ton secret, me paraissent de vrais obstacles. Une apparition subite pourrait éveiller des soupçons que tes visites de cet hiver ont peut-être semés; mon père, dont l'imagination et l'impatience s'exercent sur tout, dans ces circonstances, se formerait des préjugés; le jaloux qui nous a veillés, qui m'obsède, plus que je n'aurais cru, plus que je ne saurais dire, ne manquerait pas de s'alarmer et de déraisonner, ou de deviner. Enfin, un déplacement me semble si déplacé, au milieu des occupations qui t'accablent, que je serais tentée de te le défendre avec autant d'ardeur que j'en mettrais à t'embrasser, et que j'en ai pour regretter de ne le pouvoir faire. Ah! mon ami, que ne puis-je partager tes peines, te procurer quelque repos! Je te vois sédentaire, isolé, échauffé par l'application,

sans une âme qui t'interrompe agréablement, qui te soigne et te distraie. Cette image me poursuit, m'agite et me tue.

Mon père est toujours de même; je suis fatiguée présentement des complaintes ou des questions de mille indifférents que ses discours ont instruits, directement ou par réflexion; je m'arme de courage pour surmonter les affections tristes et pénibles. Tu peux compter sur ma constance à me tenir dans la maison; elle est à mes yeux, dans tous les cas, du devoir le plus rigoureux. Il aurait été déchirant pour moi de quitter l'asile que j'habite par une autre raison que celle que tu me fourniras; avec toi je l'abandonnerai sans murmure et nous irons ensemble quasi colombe dal disio chiamate con l'ali aperte e ferme al dolce nido volan per l'aer dal volar portate (1).

J'ai commencé dernièrement à mettre au net ton Dictys; c'est un genre d'occupation qui ne demande pas plus de liberté d'esprit que je n'en ai présentement; je me dis que j'écris pour toi, et je trouve mon temps heureusement employé. Je lis peu : solamente dell' italiano; je travaille beaucoup de l'aiguille; je t'aime avec le défaut qu'on reproche à Michel-Ange et dont tu me guériras difficilement sur cet article; je pense à toi sans cesse et j'y suis tout entière.

Je suis bien sûre d'aimer tes amis : le moyen de faire autrement? mais l'espérance de connaître et d'intéresser celui d'entre eux que tu distingues me fait déjà sentir combien j'y trouverai de douceur.

N'oublie pas de me donner la traduction de ce je ne sais quel nom que je ne peux entendre et qui m'a bien impa-

(1) Comme des colombes appelées par le désir, les ailes ouvertes et immobiles, s'envolent à leur doux nid, portées dans l'air par le vol.

tientée; ove dunque l'hai tu preso, malizioso che sei (1)? Je n'ai pas encore le cœur trop net sur cette question que tu prétends avoir éludée. Eh bien! mon ami, puisque tu ne veux pas juger sans réponse, prends-la la plus affirmative qui soit possible et mets-moi à l'épreuve.

XLVI

Roland à Marie Phlipon.

17 juin.

Tu le veux? tremble! Non; laisse-moi, mon amie; mais, vains désirs ! tu m'échappes; qu'il est difficile d'être heureux loin de toi! Te pardonner, mon amie? peux-tu être coupable quand tu m'aimes? Tu peins bien, et tu augmentes terriblement mes désirs ravageants; et puis tu fais de la raison, tu en débites, tu en prônes : comment, diable! veux-tu qu'on y tienne? e io dico :

Fiumi e fonti, boschi e monti,
Sassi e sterpi, fiere e serpi,
Ascoltate i miei lamenti,
Ch'a pietà muovono i venti

e vorrei ben andar subito al dolce nido certo con l'ali, etc. (2).

Je suis bien aise que tu aies été impatientée, et tu le mérites bien. Tu! tu non hai capita..? tu, la mia innamorata, vaga, bella ganza (3)?

(1) Où donc l'as-tu pris, malicieux que tu es ?
(2) Et je dis : « fleuves et fontaines, bois et montagnes, roches et rameaux, bêtes sauvages et serpents, écoutez mes lamentations qui émeuvent de pitié les vents. »
et je voudrais bien gagner rapidement le doux nid, avec les ailes, etc.
(3) Toi! tu n'as pas compris? toi, mon amoureuse, charmante, belle maîtresse ?

Ne te gêne pas pour la copie du Dictys; c'est la chose du monde la moins pressée. Porte-toi bien; aie le cœur content; écris-moi, aime-moi, dis-le moi : e abbastanza (3).

Voici donc mon dernier mot sur ta correspondance. Un homme qui propose à une jeune personne, sous puissance de parents, de s'expatrier, d'aller dans un pays où elle n'a ni parents, ni amies, ni connaissances; qui montre des vues, telles embrouillées et couvertes qu'elles soient (c'est déjà un crime), qui nie les avoir eues, les avoir montrées; qui emploie de la finesse, de la ruse, des subterfuges; qu'on a écouté, à qui on a fait des propositions, etc., est de ces gens à esprit, dont il parle, plus dangereux que ceux qui décèlent de mauvaises intentions. Il est pourtant évident qu'on ne peut faire de pareilles propositions et laisser entrevoir de pareilles vues, nourrir de pareilles idées, qu'à l'égard de quelqu'un dont on a envie de se faire une compagne honnête, ou avec qui on se propose un commerce clandestin, qui n'a plus rien que de malhonnête quand il prive la personne de la considération et des avantages dont elle jouissait, ou avait droit de jouir dans la société. D'après tout cela, la conduite du dit S[r] m'a paru infâme; la suite d'une correspondance, beaucoup trop légère, devenue déplacée et ridicule; les démarches ultérieures, d'une finesse basse et propre à jeter la défiance et le dégoût; tes lettres, après cela, de la dernière indiscrétion ; la dernière, ni fine, ni honnête, déplacée à tous égards; et la réponse pleine de leçons et d'offres insultantes. Il semble que dans cette affaire mon indignation devait s'accroître jusqu'au comble; et si un avis m'est permis, et qu'une prière y puisse joindre quelque poids, c'est de ne point répondre et de ne plus écrire

(1) Et c'est assez.

à un homme que tu trouves pourtant l'art de justifier, et que tu veux bien mettre au-dessus de tous les autres hommes; c'est donc en ruses, qui n'ont pu l'être que pour un cœur étrangement prévenu, et en faussetés qui doivent l'être pour tout le monde.

J'ai été invité dernièrement en cérémonie à dîner chez la mère de ton amie; je n'ai pas pu accepter, et je ne les ai vues aucune depuis quelque temps. L'aînée jette un très mauvais coton. Beaucoup de gens jouent, et d'autres, qui ne vont pas à mon allure, font la société de cette maison, qui ne sera jamais guère la mienne.

J'ai à te prier d'une petite commission dont tu t'acquitteras mieux que personne. On imprime actuellement, dans le journal de physique, mon mémoire sur la moutonnaille, intitulé mémoire sur l'éducation des troupeaux et la culture des laines; j'en ai demandé cent exemplaires séparés; et voici ce que me mande à cette occasion M. l'abbé Rozier : « Conformément à votre demande, je vais charger « l'imprimeur d'en faire tirer 100 exemplaires. Comme « l'impression n'est pas de ma compétence, je vous prie « d'écrire à M. Clousier, imprimeur rue Saint-Jacques, et de « lui indiquer à Paris la personne qui devra les retirer, et « lui payer son tirage. » Il n'est question que des frais du papier et du brochage, car il faut les faire brocher tout de suite, et de ceux du remaniement, qui est peu de chose, et non de l'impression, qui regarde le journal. Comme le mémoire ne sera séparé qu'en deux mois, et que c'est le même format, ce remaniement n'est presque rien. Quoi qu'il en soit, je vous prie de voir M. Clousier de ma part, de savoir positivement ce qu'il en coûtera, et de lui dire que vous ferez retirer lesdits exemplaires et que vous le paierez en même temps.

XLVII

Marie Phlipon à Roland.

Samedi, après midi, 19 juin.

Si, ben detto; io bacio ti; ma pure, adagio, signor presto. Hélas! vingt-huit lieues font un bel adagio. Il faut bien dire, en songeant alle sere di quest'inverno :

.....Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria (1).

J'ai grand besoin de faire, comme tu dis, de la raison, car, à force d'en débiter je pourrais ne plus m'en trouver assez; je suis obligée d'en fournir journellement au désolé qui m'obsède, et mes affaires demandent que je ne m'en laisse pas manquer. Il me semble que j'ai beaucoup de choses à te dire ; ta lettre m'a fait hier le plus grand bien; j'ai eu le cœur serré depuis sa réception, je ne retrouve plus aussi librement tout ce qu'elle m'inspirait de te dire. Mon père me chagrine, mes parents m'étourdissent, le jeune homme m'inquiète; celui-ci finira par une aventure tragique, les autres balbutieront jusqu'à l'éternité, mon père ne cessera de m'en vouloir, et moi, je serai tranquille ...dans le temps qui vient toujours. Ne mets pas à tout ceci plus d'importance qu'il ne convient : cette petite lamentation me soulage; je sens revenir mon sang-froid; j'en-

(1) Oui, bien dit; je t'embrasse; mais pourtant, doucement, monsieur le trop pressé. Hélas! vingt-huit lieues font un beau *doucement*. Il faut bien dire en songeant aux soirées de cet hiver :

« Il n'est pas de plus grande douleur
« Que de se souvenir des jours heureux
« Dans les jours de malheur. » (Dante.)

tends, sur les choses que je viens de toucher, car tu ne m'en laisses plus pour ton compte; et c'est une bonne matière à procès que je me réserve en habile plaideuse, pour faire diversion, si tu t'avises de me chicaner.

Non, mon ami, tu aurais beau faire, ce n'est pas à moi de trembler quand tu parles; ton silence m'affligerait davantage que tout ce que tu pourrais dire, quand je t'aime et que tu me connais. Me suis-je crue jamais exempte de toute erreur, et s'il m'est doux d'apercevoir le vrai, n'est-ce pas principalement lorsque c'est toi qui me le fais connaître? Tu triomphes pleinement, je le confesse; tes observations, nettes et rapprochées, entraînent ma conviction; je serais de ton avis malgré moi, si je pouvais désirer de n'en pas être. Je remarquerai seulement, pour ma justification personnelle, que la proposition du voyage avait été faite comme celle d'une campagne à laquelle on invitait mon père même ou, à son défaut, quelque personne à mon choix. Cette circonstance montre plus de finesse sans rien changer à la chose, je le sais; elle peut uniquement affaiblir l'idée que tu devrais prendre de mon aveuglement, si cette convenance apparente n'eût été conservée. Du reste, je sens une fausseté que le ton de la dernière réponse achève de me démontrer. Tu ne saurais croire combien ce changement d'opinion me fait faire des réflexions singulières sur le passé.

Je ne sais duquel j'ai lieu de me défier davantage, de mon cœur ou de mon esprit; est-ce le premier qui m'abuse et me prévient? est-ce celui-ci qui me trompe par défaut de justesse? Ce qu'il y a de vrai, c'est que je n'ai jamais erré qu'à force de raisonnements. De toutes les choses que j'ai dites ou faites dans les différentes circonstances de ma vie, celles qui seraient à corriger n'ont pas

été les moins réfléchies. Si je me trouvais plus étourdie, je serais moins mortifiée; je n'aurais qu'à me modérer pour mieux faire; au lieu que je dois me craindre, même en me possédant. Il faut que je manque de discernement, ou bien celui que j'ai est offusqué par des illusions qui me font perdre la faculté de bien juger, sans m'ôter celle de comparer. Je ne découvre pas dans mes erreurs le caractère de la passion qui fait tout oublier, mais celui de la prévention qui séduit et raisonne encore. Cependant je ne suis pas de ces gens froids qui ne vont que par syllogismes. En vérité, mon composé est étrange, et je me parais un original assez plaisant. La seule chose qui se rencontre heureusement pour mon repos, du moins pour l'adoucissement de mes regrets, c'est la manie naturelle de m'établir si bien dans mes intentions que je n'ai jamais de reproches à me faire sur elles; mais il est triste de penser qu'avec cette disposition, je pourrais n'être pas à l'abri de faire quelque sottise, dans la meilleure foi du monde. Aussi j'espère bien me décharger en partie sur toi du soin de gouverner un individu si bizarre ; tu seras tour à tour mon précepteur et mon confident, et l'ingénuité de mille petits aveux te servira de nouveau témoignage du fruit de tes leçons.

Je me suis égarée dans ma méditation; je reprends, pour te demander si tu as pu sérieusement ne pas juger ta prière superflue, et comment, d'autre part, avec une si mince opinion de ma lettre, tu n'as pas cherché positivement à m'empêcher de l'envoyer?

Tu peux t'assurer par cette même lettre, qui avait pour fin de prévenir la visite annoncée et de former une rupture, que je suis très éloignée de continuer la correspondance sous quelque prétexte que ce puisse être; elle a

rempli son objet (la lettre). Le seul manque de ton approbation peut m'empêcher de me féliciter entièrement de l'avoir fait partir. Quelle que soit la réponse, M. de S... ne m'importe plus assez pour que je désire avoir le dernier avec lui ; c'est un avantage imaginaire qui n'est jamais ambitionné que des grands parleurs ou des gens de mauvaise foi. D'ailleurs, il me suffirait de voir clairement ce que tu penses pour agir conséquemment, ainsi, dans tous les cas, ta prière est de trop ; ton avis me satisfait, il confirme ma résolution.

Mon ami, je me flatte que tu connais mon cœur ; mais tu n'auras jamais une idée trop étendue de sa sincérité, non plus que de son attachement pour toi. Quoi qu'on fasse ou propose, les événements sont incertains, la diversité des possibles est effrayante ; la vie même tient à peu de chose, mais les sentiments d'une âme vraiment honnête sont aussi durables que les vertus qui les font naître. Je ne sais quel nuage obscur m'environne quelquefois et me dérobe l'avenir ; on n'est pas toujours gaie. Les personnes sensibles sont sujettes à ces sortes de terreurs qu'on nomme pressentiments, quand l'effet les justifie par hasard ; au milieu de cette agitation, je retrouve avec douceur le penchant qui m'unit à toi, l'assurance de t'être toujours chère et la confiance de le mériter. Ce langage te paraît singulier ; tiens, j'ai de la mélancolie ; je pleure en t'écrivant ces lignes, sans trop savoir pourquoi, sans pouvoir m'en défendre. Je suis aussi sûre de toi qu'Alexandre était sûr de son ami : je souffre de cela même. Je connaîtrais mon devoir, je le suivrais à tout risque, et mon imagination me donne déjà bien de l'ouvrage.

Ma situation est telle que je te l'ai dépeinte ; mon père sort dès qu'il est levé, rentre pour se coucher, m'évite,

me fuit dans le peu d'instants qu'il est à la maison, cherchant constamment et tour à tour, si je le suis, la chambre où je n'habite pas. J'ai su hier par une de mes parentes qui l'avait appris de mon grand-oncle, que mon père avait été chez ce dernier dire qu'après l'arrangement qu'il venait de faire avec moi il entendait rester seul, libre, et qu'il me signifierait de prendre mon parti en conséquence de cette résolution, pour me retirer où je voudrais ; ajoutant qu'après mon départ il pourrait songer à se marier. La signification ne m'a pas encore été faite ; je vois qu'elle est difficile pour mon père ; il voudrait, comme je te l'ai déjà dit, me déterminer, par sa conduite, à le quitter de moi-même ; chose que je ne ferai jamais. J'attends donc son avertissement, et je ne me tiendrai pas battue pour l'avoir reçu ; je répondrai que cette résolution me paraît de sa part le premier mouvement d'un ressentiment auquel je ne dois pas m'arrêter ; que mon intention, mon souhait est de manger, près de lui, un revenu dont je ne peux faire un meilleur usage, et qui, pour m'avoir été attribué, ne lui est pas devenu étranger ; que, dans le cas où il ne voudrait pas se nourrir chez lui, je ne prétendrais point le gêner par ma présence ; que s'il voulait un autre arrangement qu'une pension, je resterais à ma dépense et j'entrerais en participation des frais de loyer et autres..., enfin, je dirai tout, excepté la raison qui m'est commune avec toi pour rester chez lui jusqu'au temps qui nous est convenable.

Je crois fermement, d'après les considérations que je t'ai communiquées une autre fois, que le projet de se marier est un allégué par mon père pour servir de motif au compliment qu'il veut m'adresser ; cependant, s'il se mariait effectivement, ou, que sous le prétexte de le faire, il

me forçât décidément à sortir de chez lui, nous aurions à faire de notre côté plus d'une réflexion. Je ne pourrais pas me marier moi-même immédiatement après cette sortie, sans nous exposer l'un et l'autre à des soupçons malins, à des propos désagréables ; il faudrait tout au moins reculer de beaucoup l'exécution de nos projets, et l'éloigner indéfiniment, si les démarches de mon père me présentaient quelque sujet d'inquiétude. Je tiens à la persévérance de céler notre dessein dès que tu as des motifs pour le faire (dans ce moment surtout, un secret à mon père serait on ne peut plus mal confié), et qu'il est impossible de ne pas te faire soupçonner, en disant seulement que je dois me décider, vu le défaut d'apparence pour tout autre sujet.

Voilà, mon ami, ce qui m'occupe présentement; c'est ici qu'il faudrait pouvoir dire : ch'alla fortuna come vuole son presto (1). Je ne suis prête qu'à faire mon devoir contre mon cœur, s'il est nécessaire; malgré toi, s'il était possible; mais je ne suis pas assez intrépide pour n'avoir pas de la tristesse avant d'être sûre qu'elle soit bien fondée. Peut-être mon père me parlera ce soir, peut-être ne sera-ce que demain, peut-être... que sais-je? Le jeune homme ne sait rien de ceci, mais la conduite de mon père le persuada si bien de ce qui doit arriver que son désordre en est le même. Je ne puis dépeindre ni ce qu'il est, ni ce qu'il me fait souffrir. Sensible à l'excès, attaché plutôt qu'amoureux, affligé jusqu'au désespoir, tourmenté par ses craintes, il se mine et dépérit visiblement. Des accès de chagrin et d'impatience le portent fréquemment à des résolutions dont je ne préviens l'effet qu'à force d'art et

(1) Je suis prête à faire tout ce que veut le sort.

de ménagement. Sa santé s'altère; il faut qu'il devienne, sous quelque temps, malade, mort ou fou; il est déjà tout cela à demi. Dans cette extrémité, j'avais imaginé de le porter adroitement à chercher une place qui le retirât de la maison, hors de laquelle il pourrait encore faire l'ouvrage de mon père, non sans inconvénients; mais il est également incapable de quitter la maison tant que je l'habiterai, d'y rester quand je n'y serai plus, et d'y être sans le plus grand trouble, en voyant le visage que me fait mon père. Toutes ces choses me fatiguent; mon courage se raidit vigoureusement contre les coups auxquels je me prépare, mais la tristesse me pénètre. Je désespère de retrouver jamais mon père tel que j'aimerais à le voir; il est prévenu de fausses idées, aveuglé par le ressentiment, agité de toute manière, gêné singulièrement par les suites d'un mauvais arrangement; il maigrit et paraît dévoré de soucis. Ce spectacle me déchire; je voudrais le rappeler, le réveiller, lui donner mon âme... il est perdu... perdu pour moi, pour le bonheur. O mon ami, c'est trop vrai! je le connais; jamais il ne m'aimera, jamais il ne sera vraiment heureux; je voudrais te dérober mes pleurs; non, je n'ai pas même cette volonté; vois combien je souffre, vois tout, vois aussi combien de force et de consolation je saurai puiser dans ton cœur dans toutes les circonstances imaginables; je m'appuie sur toi, ne fus-tu jamais qu'ami, et je défie tous les maux.

J'ai vu M. Clousier; les deux premières feuilles du mémoire paraîtront dans le journal de juillet, le reste dans celui du mois d'août et c'est après que celui-ci aura paru que l'on délivrera les 100 exemplaires dont les frais monteront à 40 ou 42 fr., peut-être un peu moins. Je n'ai pu tirer ce résultat qu'à force de questions répétées et pres-

santes. D'abord, on ne pouvait pas me donner de réponse précise; il a fallu faire monter le compositeur pour instruire le maître que je trouvais d'une indolence qui m'aurait donné la fièvre.

Adieu, mon tendre ami, ne te tourmente pas de mes chagrins; je t'en ai entretenu avec effusion de cœur dans un moment où j'étais affectée; je ne goûterais plus de soulagement à les verser dans ton sein, si tu t'en affligeais trop vivement. Tu me tiens lieu de tout : va, je t'aime et tout s'oublie. Non, tout ne s'oublie pas : comment aimer et ne pas?..... Ne me demande point de compte de mes contradictions, ne me reproche rien... Ah! reproche, gronde, dis tout ce que tu voudras : je te défie de douter que je t'aime autant que tu le veux.

XLVIII

Marie Phlipon à Roland.

22 juin.

J'espérais recevoir aujourd'hui une lettre de toi; mon attente est trompée; j'ai lieu de m'affliger et non pas de me plaindre. Trop de bonnes raisons peuvent avoir empêché que je n'aie réponse par le même ordinaire. Je suis dans un tourment d'esprit que je ne saurais peindre; j'attends encore ce qui doit m'être dit; ce retard ne me fait pas croire à quelque changement heureux; j'estime au contraire qu'il faut l'attribuer à une résolution ferme qui fait prendre d'avance tous les moyens d'assurer son exécution. J'ai vu hier les grands parents; ils m'ont rap-

porté, avec une exactitude dont je me serais bien passée, tout ce que mon père leur avait dit pour motiver son projet ; on reconnaît dans ses expressions l'homme transporté, le père irrité qui me cherche des torts et veut m'en trouver à tel prix que ce soit. Croirais-tu que ces bonnes gens qui m'ont conseillée, qui m'approuvent et me louent, ne savent rien répondre à mon père pour le calmer, le ramener à lui-même ? ils l'écoutent en silence, le blâment quand il est parti, s'affligent et me disent tout. Je ne pense pas que les raisons dont je te faisais part dernièrement et que je me proposais d'exposer à mon père, quand il me parlerait, produisent l'effet que nous désirerions : il s'ôte, en quelque façon, par les témoignages de son indignation, le pouvoir de revenir sur ses pas. J'obtiendrais peut-être plus de succès, en lui confiant le parti que je suis dans le cas de prendre, lui faisant entendre que ce dessein m'a portée à souhaiter un arrangement qu'il était plus à propos de faire entre nous qu'avec un tiers qui devait ignorer certaines choses ; que, d'ailleurs, je voulais qu'il eût la jouissance assurée de mon revenu jusqu'au décès de sa mère, que j'étais certaine d'être secondée dans cette disposition, et que des raisons particulières et puissantes m'avaient seules imposé le secret sur une affaire qui devait se taire encore, et que je ne lui communiquerais qu'en demandant son silence sur elle avec les instances qui me paraîtraient les plus vives. Mais, mon ami, malgré l'espèce de liberté que tu m'as laissée à cet égard, je n'ose l'exercer sans te demander un nouvel avis.

Songe que, sans te nommer, je te ferai soupçonner par cette déclaration : tu es le seul homme que j'aie vu assez fréquemment, avec assez d'intimité, pour que mon père puisse te désigner en lui-même comme celui dont il est ques-

tion, d'autant plus que je n'en reçois pas un seul autre qui soit dans le cas de partager les doutes ; songe que je n'ose te répondre décidément de la discrétion de mon père, qui, d'après l'observation précédente pourrait tout dire comme si je ne lui eusse rien caché; songe enfin que je ne me promets pas, sans hésiter prudemment, l'efficacité de cet expédient. Il se pourrait que le ressentiment, l'opiniâtreté, la vengeance fissent persister mon père dans son dessein ; j'ai peine à le croire; mais je dois supposer cette incertitude. Pèse, examine, juge ; rien ne me causerait plus de douleur que de t'avoir compromis. S'il fallait que je sortisse de chez mon père, malgré cette confidence, nos affaires seraient au pis, ce me semble ; si je me tais, il faudra sortir, c'est presque indubitable, et cela ne nous arrange point. Que dois-je faire ? Le plus sage serait-il de supporter l'orage, s'il n'est pas possible de le détourner par une autre voie; puis de suspendre nos arrangements jusqu'à ce qu'un intervalle suffisant nous permette de les faire plus convenablement, ou nous fournisse des sujets de nous déterminer pour le mieux ? Vois, et fais-moi prompte réponse; s'il faut que mon père me parle avant que tu n'aies décidé, je souffrirai cruellement et je manquerai l'occasion, la seule favorable, pour donner quelque mérite à mon aveu. Je me sens abattue ; mon courage ne s'éteint point, mais il est triste, sombre, et son action me fatigue.

O mon ami! à quel être as-tu fixé ton cœur, veux-tu lier ton existence ? Suis-je donc condamnée à faire ton tourment ? c'est le plus affreux supplice auquel je puisse être livrée. Conserve ta force et ta tranquillité, reçois mes larmes sans te troubler, elles adouciront ma peine, je ne serai jamais à plaindre tant que tu ne pourras point

te dire malheureux et j'aurai pour consolation celle que tu sauras goûter.

Quoi qu'il puisse arriver, il y a de beaux jours encore pour ceux qui ont une âme saine et l'assurance d'être aimés de l'objet qu'ils chérissent le plus.

L'amie Sophie, sans savoir les détails de ma situation, m'écrit avec un intérêt, une vivacité auxquels je réponds d'un ton qui me semble contraint ; il est l'effet naturel de l'espèce de contrariété que me donne l'expression d'un sentiment qui n'est plus le seul ni le premier dans mon cœur.

XLIX

Marie Phlipon à Roland.

24 juin, au soir.

Je serais bien coupable, mon tendre ami, si je n'avais autant d'empressement à te consoler que j'en mets à te communiquer mes chagrins. Dans les affections vives, les changements les plus légers augmentent de beaucoup la douleur ou en adoucissent le sentiment; c'est l'épreuve du dernier effet qui me suggère cette observation. Je t'écrivis avant-hier une lettre qui n'avait pas le sens commun : premièrement, je devais attendre une réponse, qui ne pouvait pas manquer, sans la solliciter par une lamentation nouvelle qui n'était propre qu'à t'affliger; en second lieu, elle contenait certaines choses aussi peu raisonnées qu'elle-même était inutile et déplacée. Je veux donc avant tout faire amende honorable au bon sens et à toi, pour l'offense que j'ai faite au premier et pour la peine que je t'aurai causée. Cette

faute n'est pas du nombre de celles que la réflexion a précédées, sans les faire éviter; j'étais oppressée, j'allais gémir dans ton sein, sans aucune autre considération, et je croyais apaiser mon inquiète agitation, en m'occupant à te parler d'elle.

Je vis hier les grands-parents, chez lesquels mon père avait été le matin à l'occasion d'une bonne fête; il ne fut question de moi que chez sa mère, où, témoignant toujours les mêmes dispositions à mon égard, il ajouta qu'il souhaiterait que je les devinasse et je lui parlasse la première. On ne saurait croire combien cette expression m'a soulagée quand on me l'a rapportée; je trouve qu'elle dénonce un affaiblissement dans la résolution, dont j'espère bien profiter. Cet homme si déterminé, qui voulait sous deux jours me signifier ses intentions, craint de commencer à m'ouvrir la bouche pour me les révéler ?... Il a beau me fuir, se plaindre et s'animer, il est à demi vaincu, puisqu'il peut hésiter. Mon courage s'affermit; l'espérance renaît, et je respire avec plus de liberté. Néanmoins, il est nécessaire de joindre au pouvoir du temps, pour réprimer le plus vif ressentiment, celui des représentations judicieuses d'une personne sage qui puisse hâter le retour de la paix et diminuer l'impression des conseils étrangers. Aucun des grands-parents n'est capable de faire cette espèce de médiation ; le grand âge et les infirmités de la bonne maman lui ôtent absolument la présence d'esprit dont elle aurait besoin; la trempe molle et lâche des deux autres n'est susceptible d'aucune forme déterminée, ils sont toujours interdits devant celui qui parle et prêts à lui donner raison. Je me suis contentée de les prier de porter mon père à la modération par les motifs les plus simples et les plus saillants ; je leur ai dit ce qui me pa-

raîtrait convenable de lui exposer ; ils sont fort édifiés de mes désirs pacifiques, me veulent beaucoup de bien et feraient des merveilles, si je pouvais être derrière eux pendant la conférence. Je compte peu sur leur mémoire ; ils se souviendront de mes raisons, mais non de la manière de les faire valoir, et l'embarras les rendra muets. Jamais, d'ailleurs, je ne les choisirais pour confidents de quoi que ce soit dont je souhaiterais le secret; si je leur annonçais seulement un projet formé, sans autre explication, ils me tourmenteraient pour apprendre le reste et ne se tairaient pas de ce qu'ils sauraient. L'oncle de Vincennes, avec plus de discrétion, aurait aussi peu d'habileté et plus encore de paresse. J'ai donc jeté mes vues sur la *prêcheuse*. Femme sur quelques articles, elle ne l'est point dans les affaires où il faut du silence; la sûreté de son commerce fait son principal mérite ; c'est par ce côté qu'elle emporte la préférence dans mon esprit sur une autre parente dont l'âme, plus tendre et plus aimante, m'attache plus sensiblement; avec autant d'adresse naturelle, celle-ci connaît moins bien son monde, et ne serait pas à toute épreuve. Mlle Dp. (1) jouit, en outre, d'une certaine considération près de mon père qui a bonne opinion de son jugement et lui donne quelque crédit. Elle seule peut m'aider à le ramener, en l'apaisant assez pour qu'il soit en état de m'écouter. J'aurais mal excité son zèle si je lui avais caché mes raisons; instruite de ce qui se passait, par les autres, puis par moi-même, elle m'avait fait entendre que sa maison serait ouverte pour me recevoir, si je voulais en faire mon asile, après les honnêtetés faites aux plus près parents. Je me suis ouverte franchement sur ma situation; je t'abuserais, si je disais que la

(1) Mlle Desportes.

précaution de ne point te nommer empêche que tu ne sois deviné ; les idées qui, cet hiver, m'ont valu un sermon, l'extrême retraite où j'ai vécu depuis, ont fait songer à toi aussitôt. Je l'aperçus distinctement et je me dépêchai de faire l'aveu entier, pour en avoir quelque mérite avant que l'on m'en dît davantage. Voilà, mon ami, ce que ta lettre m'a enhardie de faire dans les circonstances ; encouragée par ta permission, poussée par les difficultés, je me suis confiée, hier au soir, après les plus mûres réflexions, à l'unique personne de mes alentours sur laquelle je puisse compter et dont j'attende du secours. Dès aujourd'hui, elle a trouvé une affaire d'ouvrage, pour faire venir mon père chez elle, afin de lui donner occasion de soulager son cœur, et d'entendre ce qu'elle veut lui répondre et lui persuader. Le but actuel est seulement de l'adoucir pour gagner du temps et la préparer à recevoir mon père, quand il sera bien disposé. Je tâcherai de bien choisir l'instant et de savoir ce que tu souhaites ; je n'ose me promettre de sa part beaucoup d'ouverture et de sincérité ; dans mes plus heureux temps, je lui ai peu vu de l'une et de l'autre, je ne dois pas t'en flatter. Quant à ce que nous pouvons faire de mieux pour son avantage, tu verras toi-même à déterminer ce qui convient. Nous en raisonnerons : mais je ne lui fixerai rien à ce sujet, comme je disais étourdiment dans ma dernière, et je ne veux pas diriger sur moi son obligation. Je ne sais s'il serait très bien vu de lui laisser connaître que tu n'ignores rien ; serait-ce exciter sa confiance ? pourrait-il, ou voudrait-il, avoir de l'incertitude sur les voies par lesquelles tu aurais appris ? Ne vaudrait-il pas mieux qu'il eût toujours avec toi cette espèce de confiance d'un homme qui croit être envisagé sous le point de vue le plus favorable ? Je

pourrais chercher à pénétrer ses intentions sur l'objet qui t'occupe, d'après la connaissance que j'aurais de ta façon de penser et par le désir de prévenir tous les désagréments. Cette marche est plus couverte et plus difficile, mais elle me paraîtrait aussi plus ménagée. J'aimerais que mon père te vît toujours d'un œil serein et satisfait, ce qu'il ne ferait pas, s'il pouvait présumer que tu lui soupçonnes des torts, ou qu'il t'inspire des craintes.

Je dois voir demain Mlle Dp., je saurai ce qui s'est dit cet après-dîner, je t'en ferai part avant de fermer cette lettre. Je me suis laissé traîner au Luxembourg par une bonne petite femme que tu connais et dont je parlais ci-dessus; il avait plu, la promenade était fraîche, nous la voulions solitaire et nous fûmes satisfaites. J'avais besoin de prendre l'air ; j'ai rêvé, j'ai pleuré sans gêne; ma mélancolie en est devenue plus douce. Je suis à l'aise avec cette bonne âme qui a beaucoup de sensibilité, qui m'aime, et à qui je tais ce que je veux. Les affaires qu'elle me sait avec mon père justifiaient ma tristesse ; elle ne cherchait qu'à l'alléger par un silence complaisant, ou par l'expression touchante de son attachement Je me suis rappelé une promenade faite avec toi et l'amie Sophie, dans ce même lieu, un certain jour qu'elle m'apprit les projets et les espérances de son frère sur toi et leur sœur. Je comparai les situations ; je me sentais plus près et plus éloignée de toi tout ensemble que je n'étais alors ; je regardais autour de moi avec inquiétude, je considérais mes rapports, j'appuyais sur les circonstances, je voulais percer l'avenir ; mon cœur s'est brisé, j'aurais voulu te voir là, dans ce moment, ou ne t'avoir jamais vu. En vérité, cette promenade m'a singulièrement affectée, tu m'y as poursuivie sans relâche; pourquoi donc un lieu où je ne te

vis qu'une fois m'a-t-il frappée plus vivement encore que ne fait celui que j'habite, et où nous avons été bien moins froidement ensemble! Mon cher et bon ami, combien je te vois peiné ! que cette image m'afflige! Tu ne fais pas comme moi, tu ne te répands pas en expressions de douleur; tu dédaignes la plainte, ton chagrin n'a pas d'effusion; mais je te devine, je sens combien je te tourmente, et je déteste les malheureuses circonstances qui mêlent tant d'amertume au charme que devrait produire le sentiment qui nous rapproche.

J'entends rentrer mon père; je ne le verrai pas aujourd'hui, il est près de onze heures; je suis renfermée dans ma chambre et je vais me mettre au lit. Bonsoir, mon ami; je n'oublie pas mon cher patron : addio, giovane.

25, 11 heures du matin.

J'arrive de chez la *prédicatrice :* elle a très bien rempli son office ; mon père, toujours violemment courroucé, cherchant à justifier sa colère par toutes sortes de raisons vraies ou fausses, s'est pourtant un peu laissé ébranler ; demain, on ménagera chez la même une entrevue, c'est-à-dire une réconciliation. Je souhaite fort et j'espère un adoucissement qui me permette de lui ouvrir mon âme et de pénétrer dans la sienne.

Mlle Dp. l'a pressenti sur ses intentions de se marier : il n'avoue pas en avoir réellement et rejette très loin cette idée. Je gagnerai du temps le plus qu'il me sera possible avant de lui confier le secret, afin d'être mieux assurée de sa fidélité à le garder, son esprit étant calmé ; cependant j'agirai suivant les circonstances, car il répète éternellement que le compte ne l'offenserait pas, si j'avais eu pour

le demander la raison d'un établissement; mais en avouant cette raison, je crains qu'un reste d'animosité ne lui fasse faire un crime du silence, qui, selon lui, aurait provoqué son mécontentement que plus de franchise pouvait éviter. Je trace ces lignes à la hâte et je termine brusquement pour ne pas manquer l'heure de la poste. Je t'instruirai de ce qui surviendra ; adieu, mon ami !

L

Marie Phlipon à Roland.

27 juin.

Baise ma lettre, tressaille de joie; mon père est content, il t'estime, il me chérit; nous serons tous heureux. Paix, salut, amitié, joie par toute la terre. Si tu savais comme nous nous sommes embrassés, comme ce pauvre petit cœur a palpité de douleur, d'attendrissement, de crainte et d'aise ! Ah ! que j'ai pleuré ! Ce bon papa, il m'aime tant qu'il ne peut s'en défendre. Va, la nature est bien forte dans le cœur des pères. Comme te voilà tranquille ! embrasse-moi donc aussi. Eh bien ! mon cher maître, écoutez mon récit. Oh ! c'est une excellente ressource qu'une bonne *prédicatrice* : il faudra bien que tu l'aimes. Je dis donc... ma foi, si je sais où j'en suis, je n'en vois rien. J'ai dîné tête-à-tête avec mon père, pour la première fois depuis... depuis je ne sais combien. Je n'avais pas mangé depuis avant-hier, j'avais un visage de Janséniste, je tombais sur les genoux; j'étouffe encore, je n'ai presque rien pris. Je t'écrivis hier ? oui, oui; je t'ai dit que... enfin ce

qui s'était passé. Mon père fut mandé de nouveau par Mlle Dp. aujourd'hui ; j'avais le mot, et l'heure était donnée. Mon père devança de manière qu'on vînt me chercher subito : j'ai couru ; je me tins dans une chambre voisine; j'avais l'oreille au guet, je balançais entre l'espoir et la désolation, ou plutôt j'étais tellement suspendue que je n'osais même respirer. Après une longue conférence, lorsque la raison commençait à modérer beaucoup les transports, Mlle Dp. dit un mot, la porte s'ouvre, me voilà tout en pleurs aux pieds de mon père. « Accablez-moi de votre courroux, si je l'ai mérité, m'écriai-je sans savoir ce que je disais, mais ne me haïssez pas ! » Il était interdit, je me trouvais suffoquée; il fallut se remettre, s'asseoir et s'expliquer. Mlle Dp. me faisait valoir les raisons de mon père, je répondais; mais il revenait en s'adressant à moi : « Votre procédé est toujours étrange ; je ne puis pardonner la demande d'un compte que la loi vous autorise de faire, mais qui me blesse et m'offense, qui me prouve que votre attachement n'est plus le même et qu'il fait place à l'ingratitude. Vouloir rester avec moi, vous arranger comme ayant dessein de me quitter, c'est une contradiction ; tous vos motifs me déplaisent. Si vous en aviez de meilleurs, je pourrais juger différemment, mais, dans ce cas, pourquoi les auriez-vous cachés ? — Eh quoi ! repris-je avec chaleur, si j'avais eu quelque raison dont l'honneur m'eût fait un secret me feriez-vous un crime de l'avoir gardé ? — Quel secret auriez-vous avec justice pour un père ? — Celui qui m'aurait été confié avec promesse de le taire, parce que diverses circonstances obligeraient de ne pas le communiquer. — Ces ambiguïtés ne m'en imposent pas, je veux voir clair, donnez-moi une bonne raison, si vous l'avez, ou ne me tourmentez pas

davantage. » Mlle Dp. voulut se retirer en disant quelques mots très bien placés qui préparaient déjà les voies, sans qu'elle parût rien savoir : « Non, restez, lui dis-je, je vous en prie, l'office que vous remplissez ici vous met en droit de partager nos secrets, sans réserve ; la connaiassnce que j'ai de votre discrétion, l'intérêt que vous prenez à ce qui nous touche justifient parfaitement ma confiance. Je vais déposer entre vous deux ce qui peut faire le bonheur de ma vie, en faisant la satisfaction de mon père et méritant l'approbation de tous ; mais je vous demande le même silence que j'ai gardé jusqu'à présent, au prix le plus cher, puisqu'il me faisait paraître coupable. » Je pris la main de mon père à ce moment; il était prodigieusement attentif ; j'étais pénétrée, jamais je ne me suis mieux possédée, jamais je n'eus ensemble plus de chaleur et de liberté d'esprit (1). Chacun me fit sa promesse, mon père me donna la sienne avec une expression d'impatience et de sincérité qui me toucha singulièrement.

Tout s'est fait à souhait. Je n'étais pas déterminée à faire aujourd'hui ma confidence. Les circonstances m'ont fait prendre ma résolution en préparant cet aveu le plus heureusement qu'il soit possible. Je me suis expliquée beaucoup plus librement que je n'aurais pu faire à la maison où la crainte d'être entendue m'aurait toujours troublée. Les grands-parents ne sauront rien ; mon père est convenu de leur faire part de son changement comme d'un retour sur lui-même et aux sentiments de la nature, à l'égard d'un enfant qu'il aime et qu'il excuse. Je crois pouvoir me flatter de sa fidélité à garder le silence ; j'en ai vu des an-

(1) Ici Marie Phlipon va droit à la conclusion. A la fin de sa lettre, elle reproduira le langage tenu par elle à son père et fera le tableau de la scène.

nonces trop distinctes pour en douter. Mon père est à nous, il est ramené, il nous aime. Mon tendre ami, je te dois tout mon bonheur; sans toi, mon arrangement n'eût pas été moins nécessaire; sans toi, je n'aurais pas effacé les tristes impressions qu'il faisait sur mon père. Ah ! si ton âme honnête, sensible, élevée, te fit mettre ta joie à faire des heureux, combien tu dois être ravi! Tu me donnes tout ce qui m'est cher, tu me rends la bienveillance d'un père, tu fais passer dans mon cœur tout ce que la nature, la vertu, l'amour peuvent faire éprouver de plus doux, et c'est ton amie, celle que tu aimes, à qui tu procures cette félicité !... et c'est à toi que je respecte, que j'estime et que je chéris plus que tout autre objet, que je dois tous ces biens!... Tiens, l'on ne meurt jamais de joie, puisque je sens tout cela et que je vis encore.

Je ne voudrais pas qu'il arrivât de lettre mardi, j'ignore en quelles mains elle pourrait tomber. Je serai tout le jour à Vincennes avec mon père, mais comme je reviens le soir même, je t'attends de pied ferme, le lendemain mercredi.

« Vous m'avez témoigné (1), mon père, que l'arrangement « fait entre nous vous paraîtrait naturel s'il était question « d'un établissement pour moi; c'est précisément de quoi il « s'agit : voilà mon secret; vous saurez bientôt mes raisons. « Quelqu'un dont le choix m'honore et vous flattera, j'en « suis sûre, m'a prouvé son estime en me faisant connaître « ses dispositions. Son seul but fut alors d'apprendre quel« les étaient les miennes et s'il pouvait compter sur elles. « Des ménagements extrêmes à garder avec sa famille,

(1) Ceci est la continuation de la lettre, une sorte de post-scriptum, pour rendre compte à Roland, avec détails, des moyens et des résultats de son succès.

« d'autres sujets non moins importants ne lui permettant de « s'ouvrir à personne, ni de se déclarer encore à vous-même, « il me fit du secret une loi qui me parut inviolable. Je « sentis dès lors que nous aurions besoin de disposer conve- « nablement nos affaires. Je pensai qu'il serait meilleur de « le faire entre vous et moi. Je résolus de vous y porter. « D'un autre côté, je ne cachai pas la modicité de ma for- « tune ; je dis que j'apprendrais bientôt à quoi elle se bor- « nait, parce que l'époque où j'étais arrivée vous ferait « songer à m'en instruire, mais qu'un bonheur qui vous « causerait quelque gêne serait loin d'être complet pour moi. « La délicatesse et le désintéressement, qui avaient conduit « cette personne dans toutes ses vues, lui firent répondre « qu'elle ne s'intéressait pas moins vivement que moi à vo- « tre aisance et à votre satisfaction, et qu'elle vous laisserait « la jouissance de ce qui serait nécessaire à l'une et à l'au- « tre. Persuadée de sa droiture et de sa générosité, autant « que de ses autres excellentes qualités, j'ai fait un aveu que « je m'attendais bien à vous voir confirmer un jour avec au- « tant de joie que je l'avais donné. Vous entrevoyez de qui « je vous parle, il est inutile de vous le nommer ; du moins, « ma cousine me permettra de ne pas le faire devant elle « c'est un dernier ménagement que je négligerai pour vous. » (J'ai voulu donner ainsi un air de secret qui frappa mon père d'autant plus.)

Jamais, non jamais, je ne te peindrai quelle révolution s'est faite en mon père et quel effet elle produisit ; tout ce furieux courroux s'est évanoui comme un nuage poussé bien loin par les vents. L'attendrissement s'est emparé de son âme, la douceur et la joie se sont répandues dans ses traits. L'orateur s'est jeté dans ses bras, et j'ai pu laisser couler sur le sein paternel les larmes les plus

délicieuses que j'aie versées de ma vie. J'ai retrouvé mon père d'autrefois, ce père glorieux de sa fille, ravi de l'aimer et de le lui dire. Je ne saurais répéter tout ce que nous nous sommes exprimé. Il m'a dit ton nom à l'oreille, s'est plu à faire connaître à Mlle Dp. qu'il retrouvait dans le choix de mon cœur une nouvelle preuve de ce que j'avais toujours été à ses yeux ; il a fait ton éloge et un peu le mien, avec une effusion de cœur dont j'interrompais les expressions en lui baisant les joues et les mains. Il ajouta, au milieu d'un nombre infini de différentes choses, que si ma fortune n'était rien pour le présent, elle serait du moins un jour composée de tout ce qu'il pouvait réunir, qu'il avait dessein de ne contracter aucune alliance et qu'il m'en faisait la promesse. Mais, mon ami, tout cela de si bonne grâce que la tête m'en tourne encore ; c'était cette tendresse qui ne s'imite pas, ce ton de nature et de vérité qu'on ne peut feindre. Ainsi, tu es censé ne rien savoir de ses erreurs ni de nos démêlés : tes vues sont remplies ; mon père savoure l'idée d'être vu de toi avec considération, il te porte l'estime la plus distinguée, il me rend toute sa tendresse, il nous envisage l'un et l'autre comme les causes et la source de son bonheur. Notre union le flatte autant qu'elle nous touche, il la bénira de toute son âme.

Je pourrai bien dans quelques jours t'écrire une lettre qui commence par Monsieur, une lettre que mon père puisse voir et à laquelle tu répondras comme tu voudras, mais aussi de manière que je puisse lui montrer cette réponse. Ne change pas ton écriture sur l'adresse de celle-là, afin qu'il y ait différence avec les autres. Je projette cela parce que mon père m'a demandé si je t'apprenais que je m'étais ouvert à lui ; je lui ai répondu que

j'avais été autorisée à le faire et que je l'avais fait. Cette sorte de confidence de ma lettre et de ta réponse achèverait de le pénétrer et de le satisfaire. Au reste, tu m'en diras ton avis et je soumettrai mon opinion à la tienne. En vérité, la substitution me pèse sur le cœur aujourd'hui ; je souffre du déplaisir qu'elle lui causera. Pourvu que cette pauvre bonne-maman ou que la grand'tante n'aille pas mourir d'ici à ... tu m'entends? cela nous rejetterait dans les embarras et les douleurs de toute espèce. Je ne sais comment je suis faite, toujours cette maudite prévoyance vient se mêler à mes plus grandes joies et en apaiser les transports.

LI

Roland à Marie Phlipon.

28 juin.

J'avais pressenti ta position, ce que les circonstances exigeaient, et ce que tu pouvais désirer : je t'écrivis en conséquence la lettre du 22. La tienne du même jour, ne contenant rien que je n'eusse prévu, et à quoi je n'eusse satisfait, ne demandait aucune réponse. J'attendais des résultats de tes démarches ; et tu peux juger que ça été avec quelqu'impatienee, puisque ta lettre des 24 et 25 ne m'est parvenue qu'hier 27.

Tu débutes par te tancer d'une si bonne manière qu'il serait bien difficile, mon amie, de te savoir mauvais gré de quelque chose. Je sais comme toi, et par un peu plus d'expérience, que, quand on est douloureusement affecté,

tout devient d'une sensibilité extrême ; mais tu vois que le temps ranime les choses, et qu'il ne faut pas toujours désespérer de celles qui sont dans l'ordre. Avec ton cœur et ta prudence tu les amèneras à bien, je n'en fais aucun doute. Tu me peins d'ailleurs la prêcheuse comme une habile négociatrice ; et il ne faut pas douter que l'arme de la raison dans sa main ne se fasse jour, et n'ouvre la porte au sentiment.

J'attends des nouvelles bien intéressantes à cet égard ; mais quelles qu'elles soient, je te prie de différer le moins possible à m'en faire part. Je suis fort d'avis d'en agir comme tu penses : ce parti me semble le plus sage, et celui que je proposais n'était que dans une position extrême, dont il est probable que nous serons exempts ; cependant je voudrais bien qu'il n'ignorât pas, sinon mes craintes, du moins la persuasion où je suis que cela ne peut, ni ne doit être ; qu'il eût du moins, à tout événement, et pour toujours, cette idée devant les yeux. Vois, arrange cela. Si une fois tu as gagné un peu de confiance, le reste ne sera pas difficile.

Tu me peins la promenade du Luxembourg d'une manière assez intéressante ; cependant ton âme s'y est trop sombrement exaltée ; je ne sais pourquoi des pressentiments noirs viennent trop souvent la troubler. Ce n'est pas seulement des circonstances que tu t'affectes, lors même que cela peut nuire à parer aux inconvénients ; mais il semble que tu cherches, que tu voudrais chercher, que tu voudrais trouver, ou que tu crains de trouver de vraies raisons de t'affliger. J'aimerais tant à te voir une âme plus tranquille, un cœur plus content, une jouissance plus douce. Je te le dis, mon amie, d'une manière bien positive ; ce n'est point dans les circonstances que je

trouve à m'affecter; je ne les considère que comme des embarras à vaincre, et je t'aime assez pour qu'ils me coûtent peu ; mais ce sont ceux de tes chagrins que tu ne peux définir, parce qu'ils ne sont fondés sur rien, qui font mon tourment.

J'ai beaucoup travaillé tout le jour; je ne suis sorti qu'à 8 heures du soir; je viens de rentrer, il est minuit ; je suis fatigué, harassé, j'ai le plus grand besoin de repos, je vais me coucher. J'ai daté ma lettre de demain, jour de son départ; je vais la cacheter, parce que j'ai affaire pour demain matin et que je ne trouverai pas le moment d'y rien ajouter. Je t'embrasse, ma bonne amie, de tout mon cœur.

LII

Roland à Marie Phlipon.

29 juin.

J'envoyais ma lettre à la poste, lorsqu'on m'a apporté la tienne ; le petit billet qui y était joint, par lequel tu me préviens de ne pas t'écrire pour mardi, m'a fait différer ; j'ai décacheté pour te dire un mot de cette dernière. Je suis ravi de ton contentement; et si je ne mets pas autant que toi de cet enthousiasme qui honore ton cœur dans une affaire qui l'intéresse aussi essentiellement, c'est que je n'en ai pas autant désespéré. Je crois possible ce qui est juste et raisonnable, sans être moins sensible aux événements qui sont contre la justice et la raison. Je ne sais pas trop sur quoi tu me demandes mon avis : tu as dit à ton père que tu m'écrirais, tu me mandes que tu le feras,

et tu me dis de te répondre; tout cela de manière que ton père puisse voir les lettres. Sur les choses arrêtées, il n'y a pas d'avis à prendre. J'attends cette lettre à Monsieur et je répondrai à Mademoiselle.

Tu ne veux donc pas, mon amie, savoir goûter un plaisir sans mélange ? Hé bien ! la substitution n'est pas ton affaire : ce n'est pas toi qui l'as faite; tu es censée la connaître. Tu auras toutes ces choses à objecter quand le moment arrivera, mais il n'est pas arrivé ; et je suis toujours peiné que l'intérêt du moment ne suffise jamais avec toi, et que tu ailles toujours creuser dans l'avenir pour te tourmenter. Si j'ai quelquefois ce malheur, combien tu peux l'aggraver ! Il est un article dont je ne te parle plus, parce qu'une chose dite une fois me semble suffire pour toutes; mais toi, tu m'en parles dans toutes tes lettres, et toujours si diversement que je finis par ne pas comprendre ce que tu veux me dire, ou ce que tu veux que je dise. Tantôt c'est, *je veux;* puis tu crois avoir eu tort, et ce sera *ce que je voudrai*. Une autre fois, tu prononces; dans une lettre suivante, tu dis que tu n'aurais pas dû prononçer. Ici tu promettras; là tu veux m'en faire honneur; enfin, tu présentes les choses à peu près comme la condition du marché. J'avoue que tu ne pouvais pas, après avoir tant et plus qu'inutilement tournaillé, terminer par une conclusion plus désagréable. Mon amie ! quand on veut faire l'honneur de quelque chose à quelqu'un, il faut le savoir faire tout entier, ou il est plus qu'inutile d'avoir l'air de faire quelque chose pour cela. Il est des trempes qu'on compromet sans intention; et je veux croire que nous sommes l'un et l'autre dans le cas. Mais n'emploie pas des pages à justifier ou à excuser une chose faite; je ne le sentirais pas moins et je ne t'en re-

parlerai pas. Écris-moi de ton cœur, c'est la seule chose dont je veuille m'occuper.

LIII

Marie Phlipon à Roland.

Je crois devoir à la franchise de tes procédés, mon digne ami, l'aveu de tout ce que je fais, relativement aux desseins que tu m'as fait connaître et dont je me tiens honorée. Le projet est révélé, mais il n'a pas cessé d'être un secret; il continuera de l'être tant que tu désireras qu'il le soit; seulement une personne de plus est admise à le partager et s'oblige avec moi de le garder fidèlement. C'est à mon père que j'ai ouvert mon cœur et dévoilé tes intentions; portée par les circonstances à désirer de les lui découvrir, je me suis jugée autorisée par tes dispositions ; j'ai fait usage de l'espèce de permission conditionnelle que tu m'avais donnée, pour satisfaire à toutes les suppositions. Il me semble que nous pouvons nous en féliciter l'un et l'autre ; j'y gagne un approbateur, tu y trouves un homme sensible qui partage ma reconnaissance, et saisira l'occasion de te prouver son estime, en ratifiant mon aveu avec une joie bien propre à me toucher, puisqu'elle résulte de sa considération pour toi autant que de l'amour qu'il me porte. Peut-être eût-il été plus convenable encore de te laisser le soin de cette déclaration ; je l'aurais fait sans doute, si, dans un moment où il m'importait de donner la connaissance de mes sentiments, il m'eût été possible d'en séparer celle des tiens et de la cacher entièrement.

J'espère que la persuasion où tu dois être de l'intégrité des motifs qui peuvent me guider ne te permettra pas d'envisager cette démarche autrement qu'elle ne mérite d'être considérée. Si la nécessité me força d'énoncer une partie de tes dispositions, je n'ai prétendu ni arroger ton droit de les exposer, ni hâter l'instant où tu te proposes de le faire. Ta liberté à cet égard demeure sans aucune atteinte et l'incognito peut subsister, tant que tes arrangements le feront être de quelque utilité. Il me suffit de rendre ce que je dois à la sincérité, en te faisant part de ce qui s'est passé ; j'en abandonne l'usage à ta prudence, et je me plais à te réitérer dans toutes les circonstances l'assurance des sentiments d'estime et d'attachement dont les âmes honnêtes peuvent se permettre l'aveu avec confiance.

La santé de mon père se rétablit de manière à calmer mes inquiétudes ; je me flatte de le voir tranquille et satisfait, bénir notre union et compléter notre bonheur. Quant à ses dispositions pour l'avenir, je ne puis que me persuader qu'elles seront dignes d'un homme et d'un père qui ne s'oubliera jamais. J'ai passé tristement ces derniers jours ; je m'applaudis cependant de mon ouvrage, car, dans toutes les occasions d'exercer l'humanité, l'amitié, la vertu, je vois avec transports les moyens de mériter et de justifier toujours davantage l'estime et le choix d'un homme respectable.

LIV

Marie Phlipon à Roland.

Dis-moi ce que tu veux, mon ami ; je ne puis trop te le répéter, la moindre de tes réserves m'affligerait plus que toute autre chose ; j'aimerais mieux encore te voir injuste que contraint. Mais pourrais-tu jamais être l'un ou l'autre avec moi? Verse ton âme dans mon sein, estime assez ton amie pour te plaindre à elle-même, lorsque tu crois en avoir sujet ; la franchise de tes aveux réparerait toujours au centuple le mal que pourrait lui faire le reproche des torts que tu lui verrais. S'il arrivait que je fusse plus affectée que tu ne voudrais, n'imagine pas de voiler ta sincérité par ménagement pour ma sensibilité ; je te demande cette grâce pour tous les cas possibles. C'est à toi de réprimer ou de diriger cette sensibilité, quelquefois excessive, pour notre plus grand avantage. Je t'en laisse le soin : corrige, mais... aime-moi! Mon bon ami, je suis à toi sans partage, tu as fixé tous mes sentiments avec une force et une plénitude auxquelles je n'ose rien comparer, à moins que ce ne soit la vivacité, la tendresse qui m'assure de ton cœur. Cependant je n'ai pas été sans aimer, et je me rappelle qu'un de mes plus grands chagrins était de soupçonner des torts à ceux qui m'étaient chers ; je voulais toujours les justifier et lorsque je ne pouvais réussir, je m'empressais de leur faciliter les moyens de le faire mieux que moi. J'aurais préféré leur devoir une excuse plutôt qu'un pardon.

Mon ami! le même attachement ne fait pas raisonner tout le monde de la même manière ; j'avoue pourtant que

je n'aurais pas supposé facilement que deux effets contraires fussent produits par une même cause. Va, sois obéi, sois aimé, sois heureux, non pas à ma façon, mais à la tienne : permets seulement à l'amour de mêler quelquefois à ta couronne des fleurs que j'aurai choisies moi seule, et de les accompagner d'une justification propre à soulager mon cœur.

Tu veux que je t'entretienne de ce cœur, tu le trouves digne de t'occuper et tu peux m'imposer silence sur les choses faites pour le toucher ? Si j'avais l'esprit, l'agrément et la gaîté de Claire, combien je voudrais te plaisanter sur l'air de fierté masculine avec lequel tu m'ordonnes de me taire, après m'avoir si vigoureusement tancée ! Non, Claire même, à ma place, aurait oublié de rire; elle eût désiré comme moi t'embrasser à l'instant, et ses regards, son œil humide t'en eussent dit, malgré toi, plus que tu ne voulais en entendre. Tu n'avais pas à redouter des excuses; je t'estime trop pour en adresser quand je n'ai pas la conviction d'en devoir. Dois-je me persuader par ma propre expérience que, dans les intimes liaisons, la femme la plus tendre est toujours la moins adroite ? J'ai songé quelquefois avec amertume, en réfléchissant sur le caractère et les inclinations des deux sexes, que les fines ruses de l'un avaient souvent plus de charmes pour l'autre que la simple candeur et la vérité nue. Je n'en résolus pas moins de m'attacher à celles-ci : mon choix est fait pour toujours.

Mon ami, je suis diffuse, je répète, parce que ma plume te transmet sans art et sans retenue tout ce que le moment me suggère. Je n'ai pas douté une minute de tes dispositions pour mon père; me connais-tu assez peu pour imaginer que j'estimerais beaucoup un homme avec lequel

il faudrait mettre des conditions au marché? ou ne sais-tu pas distinguer la situation constante de mon cœur à ton égard, au milieu de cette foule d'expressions que la vivacité, la confiance me font employer sans beaucoup d'examen, et parmi ces redites éternelles dans lesquelles me font tomber la violence et la diversité des impressions? Jamais, envers qui que ce soit, je n'ai rien fait pour avoir l'air de faire : ce n'est pas avec toi sans doute que j'aurais commencé à me rendre coupable de cette bassesse. Au reste, ne crains pas de justification; puisque tu la dédaignes, il me suffira de la garder dans mon cœur. Pense ce que tu voudras, puisque je m'explique assez mal pour ne pas te donner l'idée de ce qui est; ce qui m'importe le plus, c'est que mon père, à qui je ne pouvais me dispenser de faire sentir ce qui devait le frapper davantage, demeure persuadé que tu m'aies prévenue. La seule chose sur laquelle j'appuie, c'est de t'engager à ne pas supposer au nombre de mes travers véritables celui de demander des avis que je n'aie pas la liberté de suivre.

Questionnée, nécessitée à répondre, je crus devoir le faire franchement ; mais je suis si peu engagée pour l'exécution de ce qui suit que je la suspends présentement et que je puis l'arrêter absolument. Je n'entends pas trop ce que tu veux dire de ces trempes que l'on compromet sans intention; il faut ici pour l'éclaircissement une application qui n'a rien de flatteur; d'ailleurs, j'aime mieux savoir ce que tu crois précisément, que de t'entendre dire *je veux croire*. Je t'écris avec rapidité sitôt après la lecture de ta lettre; mon cœur déborde, cela m'arrive souvent : c'est à toi, ce me semble, d'apprécier les situations. Il y avait, dans l'avant-dernière, un article auquel j'aurais répliqué plus tôt si je n'avais été préoccupée d'autre part :

je veux parler de ta réponse aux deux questions que tu réunis, et je dis : 1° qu'en t'envoyant le modèle d'une lettre et te priant de juger et prononcer, je croyais te consulter et j'attendais ta réponse pour l'expédier ; 2° que la chaleur avec laquelle je défends mes idées est bien une preuve que je les crois justes pour ce moment, mais ce n'est pas un motif pour t'empêcher de les combattre. Si je me croyais capable de t'interdire, je n'oserais plus ouvrir la bouche. Mon ami, mon projet est de te faire connaître toujours et sans aucune réserve ce qui touche, blesse ou flatte mon cœur, ce qui se passe dans mon esprit et dans mon âme : je te donne confiance et connaissance entières; je demande lumière et conseils; je promets docilité. Je ne renonce pas au droit de défendre mon opinion, mais je n'ai dessein de l'exercer que pour m'éclairer sur tous les points et hâter la conviction ; si l'examen n'amenait pas encore celle-ci, je céderais par l'assurance dont je suis munie que tu vois et juges mieux que moi. Voilà ce que je suis, ce que je veux être. J'éprouve, il est vrai, que l'extrême sensibilité a ses défauts et ses écarts : c'est elle qui m'entraîne dans l'avenir et jette souvent des nuages sur le présent; j'ai besoin de l'assistance continuelle d'un objet qui m'intéresse par-dessus tout, pour trouver le soin de lui plaire dans un charme qui me soutienne et se répande sur tous les autres objets. Non, mon ami, à tes côtés, je n'irai pas m'inquiéter du futur; si je te vois content, rien ne pourra me tourmenter; ce sera par la sérénité de ton front que l'on pourra juger du calme de mon âme; déjà, le ton de tes lettres détermine ma disposition. J'avoue qu'indépendamment de lui, les circonstances où je suis placée m'ont affectée diversement : je n'ai goûté vivement, sans partage, la satisfaction d'être

à toi qu'immédiatement après le retour de mon père; précédemment, sa froideur, son indignation ensuite flétrissaient mon cœur et ne lui permettaient pas de s'ouvrir entièrement à la joie. Dès qu'il est revenu à la raison, à la nature, que j'ai pu confondre ma joie dans la sienne, mon âme s'est dilatée, je me suis trouvée

Quale i fioretti, dal notturno gielo
Chinati e chiusi, poi che'l sol gl' imbianca
Si drizzan tutti aperti in loro stelo (1).

J'attendais ta lettre avec une impatience extrême. Elle ne t'a pas présenté dans un moment où tu fus heureux; le sérieux m'en a pris. Je suis pénétrée plutôt que contente. Mon cher et bon ami, c'est chez toi que je vis.

LV

Roland à Marie Phlipon.

3 juillet.

Je ne veux être, ma bonne amie, ni injuste, ni contraint avec toi. Je t'aime autant que tu le désires; je puis te défier par de là. Mais laissons les discussions, elles finissent toujours par jeter dans un état que je redouterais le plus entre nous. Il faudrait d'ailleurs un volume pour répondre à ta lettre, puisque nous ne sommes même pas d'accord sur les faits, notamment sur celui sur lequel tu

(1) Comme les fleurettes inclinées et fermées par le froid de la nuit, quand le soleil luit de nouveau sur elles, se redressent tout ouvertes sur leur tige.

reviens, je ne sais pourquoi; car tu ne m'avais point consulté, encore une fois, mais fait part d'un parti pris. Est-ce que tu ne trouves pas cruel de me dire que ce n'était que pour me consulter, que tu attendais ma lettre pour agir, et d'avoir pourtant agi, quoiqu'elle y fût diamétralement contraire? Je ne veux point être obéi, mon amie! pourquoi ce langage? Laisse parler et agir ton cœur : ne me représente pas le mien d'une manière qui le désolerait. Est-ce qu'il est d'autre bonheur que celui de la tendre amitié, de la douce confiance, de ce sentiment qui partage en égale dose pour l'un et l'autre toutes les affections de l'âme? Ma bonne amie! si tu n'étais pas un second moi-même, je serais l'homme le plus malheureux de la terre. Crois que je ne t'ordonne point, et laisse les réflexions qui suivent et qu'assurément tu n'aurais point dû faire. Il est bien question de tes sentiments, dont je ne doute pas : je t'en donne, je pense, une assez bonne preuve. Tiens, il y a au moins une page de ta lettre que tu aurais dû m'épargner : viens ensuite me demander pourquoi? Loin de te répondre, il serait même trop pénible de m'en occuper. C'est toujours à ton cœur que j'en appelle, quand tes tournures et tes expressions me chagrinent; et je sens que, sur bien des choses, il n'y a à répondre, pour en finir, que : tu as raison. Ce n'est pas à moi à t'expliquer ces choses-là, parce que, s'il fallait le faire, il serait inutile de le faire; et que si tu ne les sentais pas, je deviendrais encore l'homme le plus malheureux de la terre.

Je songe à nos petits arrangements, je veux qu'ils fassent ton bonheur; si cela n'était pas, le mien serait manqué sans retour, et j'aurais fait la plus lourde sottise de ma vie. Si ce que je te dis de loin, si le ton de mes

lettres te chagrine, comment donc t'expliquer ce qui peut me faire de la peine? je n'en aurai jamais la force de vive voix, si tu viens à me caresser; ou plutôt alors tout sera doux de ta part. Vois donc comme tu te gendarmes déjà sur ce que je t'ai dit de la sempiternelle raisonneuse! S'ensuit-il de ce qu'elle se fait berner de tout le monde et détester de beaucoup de personnes, par ce rabâchage de vouloir toujours tout expliquer, tout définir et avoir éternellement raison, que je voulus te priver d'une société qui pourrait t'intéresser? Pourquoi affecter de chercher à me prémunir dans les choses même sur lesquelles je n'ai pas eu intention de te pressentir? Je te crois assez bonne pour juger des choses en temps, et pour agir conformément.

J'ai eu bien des crises pour faire faire les petites réparations de propriétaire à ma maison; je commencerai sous huit jours à y en faire faire quelques-unes pour mon compte et en même temps pour le tien. L'ami Platon vient à la fin du mois passer une quinzaine. Je vais achever le mois d'août ailleurs; je reviens passer une grande partie de septembre, et, avant que ce mois s'achève, je suis ton homme dans toute l'étendue du terme. Je m'arrêterai peu, mais très peu à Paris, le moins possible. Que dit ton père? que fais-tu, que penses-tu? Toujours du secret, de la santé et de la joie; quant à moi, je l'attends toute de toi; à me voir travailler, tu dirais que c'est pour l'obtenir et pour mériter d'en jouir. Parle-moi de toi : ne me gronde plus : et, je t'en prie, mon amie, ne fais plus de phrases, car le moins de mal qu'elles me puissent faire c'est de ne rien signifier ; et puis ton amie m'a appris que cela n'est pas beau; et je veux voir tout en beau en toi. Addio, ti bacio teneramente (1).

(1) Adieu, je t'embrasse tendrement.

LVI

Marie Phlipon à Roland.

2 juillet.

Bon Dieu ! mon ami, comme tu m'occupes? laisse-moi donc respirer. Je n'ai pas un moment de repos depuis le départ de ma lettre ; je l'écrivis avec une vivacité dont le souvenir m'inquiète ; que sais-je ? je ne me rappelle pas trop bien tout ce que j'ai dit ; je me serai montrée affectée : peut-être, à cette heure, tu souffres en me lisant. Isolé, fatigué de travail, tu as tant de besoin des consolations et des charmes du sentiment ! plutôt que de te les procurer, t'aurais-je tourmenté *dalle mie seccature?* (1). Viens, réfugie-toi dans le cœur de ton amie, c'est tout ce qu'elle a de bon ; il t'aime, il est à toi : ta tendresse et ton bonheur sont devenus les seuls objets capables de le satisfaire. Tout ce qui ne serait pas digne de l'un, tout ce qui pourrait à l'autre porter les plus légères atteintes m'inspire le dégoût et l'horreur ; Dieu, si je t'avais affligé ! Je veux faire un arrangement avec toi de ne te répondre qu'après vingt-quatre heures, à moins d'affaires pressées ; autrement, mon imagination échauffée grossit tous les objets et ne peut que m'écarter du vrai. Ces expressions tracées ont presque toujours un côté trompeur ; le papier ne rend pas l'accent, et la seule différence de celui-ci en met une prodigieuse dans le sens, ou du moins dans l'impression qu'il doit faire. Quand je te lis, je considère avidement dans ta personne présente à

(1) Par mes scies.

mon esprit, l'air avec lequel tu me dis les choses que j'ai sous les yeux. L'agitation, l'impatience ne me permettent pas toujours d'apercevoir ce qui est réellement; il m'est arrivé quelquefois de te faire un visage si sérieux ou si peiné, que j'en étais déconcertée : alors, mon cœur se gonfle, je prends la plume et le fleuve se répand. Cependant, la réflexion vient au secours, je retourne à l'examen : je vois la douce amitié dans les traits, la raison sur les lèvres; je voudrais avoir retenu mes premiers hélas, et j'en fais de nouveaux par regrets. Dépêche-toi de me rendre plus sage, afin que je sois plus aimable et que tu sois plus heureux. En vérité, mon ami, tu me dois bien le pardon d'un peu d'extravagance : un grain d'indifférence ou de quelque chose d'approchant me rendrait le libre usage de tout mon bon sens ; ce n'est pas ma faute si je suis dépourvue de cette drogue bienfaisante; tu sais à qui je pourrais m'en plaindre. Je ne connais pas de temps plus douloureux à passer que celui pendant lequel je n'ose déterminer si tu es triste ou gai; les heures m'assomment, il semble que je suis environnée d'épines ou dans le tonneau de Régulus. Foin de l'absence et de tous ses mauvais suppléments. Je croyais autrefois le plaisir de t'écrire un dédommagement parfait de celui de s'entendre; j'avais sans doute plus d'adresse ou moins d'amitié; je deviens présentement également mécontente de ce que j'exprime et de ce que je tais. Je vais toujours cherchant dans tes yeux, si je suis bien aise; je ne distingue rien que l'espace aussi désolant pour moi que pour les métaphysiciens. Je jette ceci pour soulager mon cœur dans un moment pris à la volée; je voudrais t'envoyer cette feuille, je voudrais recevoir avant tout de tes nouvelles. Midi sonne : j'attendrai jusqu'à demain, jusqu'à ce que je puisse t'entretenir d'un

sens plus rassis; beaux projets! je devrais dire jusqu'au bout de ma patience. Eh! qui sait combien elle a d'étendue?

Du 3. Je m'éveille, je veux travailler, je ne le puis. Mon ami! ne m'en veux pas de mes radotages perpétuels. Je t'écris malgré moi, je suis entraînée; le moment où je forme ces caractères, qui doivent te transmettre ma pensée, est un moment d'illusion dont je suis consolée; je crois être entendue, je m'imagine près de toi, faisant passer dans ton âme tout ce que je veux te communiquer. Que fais-tu? dans quelle situation d'esprit dois-je te considérer? Ton amie! sais-tu combien elle est triste, quand elle craint que tu ne le sois toi-même? Je relis ta lettre, j'y vois trop, malgré tes ménagements, que tu te crois compromis de quelque manière : tu ne l'es pas; comment donc as-tu pris cette idée? ce sera par ce que j'ai dit : j'aurai tort, du moins dans la façon de te rendre ce qui s'était passé. Que de choses expliquées, entendues dans une conversation d'une heure et demie avec mon père, lors de sa réconciliation, que j'ai tronquées, resserrées, en les mentionnant dans une lettre faite avec transport, où je songeais bien plus à te faire part de ma joie qu'à répéter méthodiquement tout ce que j'avais exprimé? Méchant che sei (1), tu te plains et tu défends la réplique : as-tu peur de me trouver juste? Je suis loin de vouloir te contrarier le plus légèrement qu'il soit possible, et je ne me permettrais pas ce que tu m'as interdit, mais sans m'opposer à ta volonté, sans t'obliger à me reparler de quoi que ce soit, ne puis-je pas te donner un résultat de ce que mon père pense et croit à notre sujet? D'abord, il est per-

(1) Que tu es.

suadé que mon aveu n'est pas une déclaration formelle que j'ai faite de ta part, ou pour laquelle tu m'aies donné un consentement positif, mais une confidence arrachée par les circonstances au secret que j'avais promis, confidence qu'il me reprochait de ne lui avoir pas faite plus tôt, et que je justifie par une sorte de permission conditionnelle dont je ne devais faire usage que dans une extrême nécessité ; que, d'ailleurs, je me propose, par franchise, de t'en donner avis, lorsque je le jugerai convenable. Quant aux autres dispositions, il a compris que je les faisais entrevoir par effusion de cœur, pour te peindre en entier; il pense que ce qui eût été une condition pour moi, bien loin de t'avoir été imposé, fut proposé avant l'expression de mes désirs; que c'est de toi qu'il apprendra ce qu'il doit en savoir, et ce qu'il en aperçoit est un échappé au plaisir que je sens de te trouver tel que je souhaite.

LVII

Marie Phlipon à Roland.

Juillet.

Baroncello (1)! tu en appelles à un tribunal où tu es bien sûr de gagner tout ce que tu voudras; tu serais trop vengé si je n'y avais appelé la première avant d'avoir vu ta requête. Oui, mon ami, plus de discussions : mais que ce ne soit pas au prix de ton silence dans les cas où tu aurais à me témoigner quelque chose qui te ferait peine. Ouvre

(1) Petit coquin !

ton cœur sans ménagement; je me suis trompée trop souvent dans ma vie pour croire avoir toujours raison; plains-toi quand tu penses être en droit de le faire ; c'est la plus grande preuve d'estime que l'on puisse donner à quelqu'un, que de lui fournir l'occasion de réparer ses torts, quels qu'ils soient, par le soin de les lui révéler. J'avoue que la seule idée d'avoir avec toi-même les plus légers m'accable et m'atterre; mais je n'en deviendrai que plus habile à les éviter dans toutes les circonstances ; c'est mon vœu et mon espoir. Je ne connais rien de si triste que l'état dans lequel vous jettent ces lettres où l'âme s'est peinte dans un instant de souffrance; l'impression que modifièrent d'autres causes demeure à vos yeux dans toute sa force, et acquiert la durée du temps que vous restez à recevoir des nouvelles consolantes. L'air, le ton, les regards disent presque tout, quand on s'aime et qu'on est près l'un de l'autre; l'imagination, au contraire, invente ou défigure tout lorsque l'on est éloigné. Ne crains pas, mon tendre ami, que j'use jamais de l'empire des caresses pour arrêter tes représentations et l'expression d'aucun de tes sentiments : je l'emploierais plutôt pour les connaître ou les mériter, s'il était nécessaire; et jamais il ne me paraîtrait assez grand, s'il s'agissait d'effacer le moindre de tes chagrins. Dis simplement, commande, ordonne: tout cela n'est qu'un pour moi; je ne vois que l'exposition de tes souhaits, et je sais que ta bouche ne peut avoir d'autre langage que celui du sentiment. Toi ! l'homme le plus malheureux de la terre! tu ne soupçonnerais pas combien l'application que tu fais de ce mot, quoiqu'en supposition, m'inspire de terreur ; je frissonne en le lisant, comme on fait à l'aspect des choses monstrueuses. Non, mon ami, tes projets ne seront point vains:

ton bonheur ne peut manquer, puisqu'il est attaché au mien et que je trouverai celui-ci en toi. Nous nous estimons trop pour cesser de nous être chers, j'oserais assurer pour tous deux que l'amitié gagnera à nous réunir. Je me nourris de cette douce idée ; elle est devenue nécessaire au charme de mon existence ; je ne sais si je pourrais vivre après l'avoir perdue, mais je sens que je détesterais et la vie et moi-même. Le sort en est jeté, la félicité de chacun de nous n'est pas un ouvrage que nous puissions faire à part, et jamais nous n'aurons des jours tristes ou sereins indépendamment l'un de l'autre. Comme cette vérité me pénètre ! il n'est pas de moment où je n'en fasse l'épreuve. Sans cesse présent à mon esprit, je te vois comme l'objet de mes affections, le moteur qui me fait agir, comme mon guide, mon appui, mon consolateur et la source de tout ce que je peux goûter de biens au monde. Je m'applaudis de l'attachement que j'ai pour toi ; je me crois juste, à proportion que je t'aime, et je compte ma tendresse au nombre des vertus qu'elle me rend encore plus aimables et plus chères. Tu me demandes ce que je fais, ce que je pense ; j'ai satisfait à la dernière partie de cette question ; quant à l'autre, je te dirai que les ouvrages manuels joints aux petits soins domestiques ont employé mon temps sans partage. J'en aurais pu donner cependant à des travaux d'une autre espèce, si mon esprit eût été mieux disposé ; mais la langueur de la mélancolie ou la vivacité des affections fortes m'ont rendue jusqu'à présent incapable de m'y appliquer. On n'est guère en état d'étudier quand on rêve ou qu'on imagine, et c'est à quoi me réduisaient la tristesse et l'agitation. Je me faisais une loi de me livrer à des occupations qui ne me paraissaient absolument indispensables pour l'instant, que par la diffi-

culté que j'aurais eue à me prêter à d'autres. Je fais tout avec assez d'action, et l'idée du devoir ou de l'utilité ne me laisse jamais sans intérêt le travail le plus dégoûtant en lui-même. Je suis intimement convaincue que des particuliers, comme des peuples en général, les plus laborieux sont les plus près du bonheur, parce qu'ils ont plus de ressources et qu'ils sont soustraits à plus de vues et d'inconvénients. Il me semble que nous ne faisons pas mal chacun notre partie : tu te livres à l'application avec une assiduité que la vigueur de l'esprit et la multiplicité des connaissances peuvent seules produire ; je ne sais que précisément ce qu'il faut pour trouver du plaisir à m'instruire, et apprendre avec goût ce que tu voudras m'enseigner. Tes délassements vaudront des leçons. Du reste, les tracas de ménage n'ont rien pour moi de rebutant, et je pense que les femmes auraient beaucoup de maladresse à les dédaigner, car il vaut mieux bien faire des choses communes, que de montrer son incapacité dans l'entreprise des plus relevées. Je ne sais si c'est le sentiment de ma propre faiblesse qui me fait ainsi raisonner, mais j'ai trop d'amour-propre pour vouloir être autre chose que moi, et je ne redouterais rien tant que d'avoir l'air d'un homme manqué. Je suis bien bonne en vérité de te dire tous mes petits secrets. Ah! tu hai ben l'aria d'un furfantello (1) qui me fait dégoiser tout ce que j'ai dans l'âme. Ceci me rappelle un vieux prêtre allemand, aujourd'hui trépassé, qui paraissait joindre les mœurs de son état à des talents supérieurs pour la musique, et à une franchise originale qui tenait un peu de la rusticité du pays. Il dit une fois, en ma présence, avec un ton doctoral :

(1) Tu m'as bien l'air d'un petit brigand.

qu'une femme prudente, telle raisonnable qu'elle fût, ne devait pas tout dire à son mari. Je me souviens que je lui répondis une épigramme assez impertinente, et que, depuis ce jour-là, je le regardai de travers. — N'es-tu pas assez loin de moi de vingt-huit lieues? ingratissimo !... Me donneras-tu de tes nouvelles pendant un temps que tu iras passer ailleurs ? Il me paraît qu'en arrivant ici tu ne te proposes, comme César, que de venir, voir, vaincre et partir ; moi, je suivrai humblement pour orner ton triomphe. Qu'en dis-tu ? ne serais-je pas bien humiliée de t'appartenir ? Réponds à ça avec ton air grave et modeste, voyons, je... Adieu. Adieu. Si cette lettre en croisait une autre, j'attendrais à mon tour pour en finir. Je voulais écrire hier, mille gens m'en ont empêchée, et je ne sais comment faire aujourd'hui pour sortir.

LVIII

Roland à Marie Phlipon.

8 juillet.

Je n'écris, mon amie, que pour ne pas te laisser dans l'inquiétude ; je suis si pressé et si occupé que tu n'en auras pas long aujourd'hui. J'ai reçu tes deux derniers n^os^. Le premier, en feuille déchirée, me fait croire que, tout en blâmant le prêtre allemand, tu as un peu suivi sa morale, qui pourtant ne doit pas plus être prise à la lettre que le Prince de Machiavel; et il me paraît très probable que l'un et l'autre a bien vu. Tu as donc un peu la tête à l'envers, mon amie ? ce n'est rien, pourvu que tu n'en mettes

pas d'autre. Te rendre plus sage, afin que tu sois plus aimable, et moi plus heureux : en vérité, tout cela est fort joli; eh bien ! qui empêche que nous ne le fassions ensemble? Ce que j'en dis? je ne veux pas, moi, répondre à cela : et mon prétendu je... avec tes points, restera en blanc, pour t'apprendre. Je te dirai quand il sera question de l'échappée : tu me fais à cet égard une si drôle de question. Adieu, porte-toi bien : ti bacio teneramente, mia amica. Mets la lettre ci-jointe à la poste. Che dirà il padre di noi (1)?

LIX

Marie Phlipon à Roland.

16 juillet.

Les extrêmes n'ont qu'un point. Sommes-nous au delà de ce point? je l'ai cru pendant quelques instants, mais la réflexion et l'expérience me rendent craintive. Nos affaires se présentent sous un aspect moins triste, j'entrevois l'espérance, je n'ose la suivre. J'ai modifié d'une nouvelle manière les passions étrangères qui nous menaçaient des plus grands malheurs; elles ne sont pas éteintes; puis-je me flatter que le frein que je leur ai imposé les retiendra toujours? Je t'écrivis hier dans l'amertume de mon âme. Je m'occupai le reste du jour à méditer sur ma situation et sur les moyens de l'adoucir. Je commençai par m'assurer des facultés pécuniaires de l'insensé qui nous

(1) Je t'embrasse tendrement, mon amie... Qu'est-ce que le père dira de nous ?

afflige ; je m'informai à mon père, par manière d'acquit, s'il l'avait payé de certaines choses qui lui étaient dues ; je rapprochai d'autres objets ; je me prouvai qu'il ne lui restait presque rien. Je n'appréhendai plus que, dépourvu du nerf de toute entreprise, il fût conduit par la fureur à commencer un voyage dans lequel on l'arrêterait facilement, et je résolus de risquer une dernière tentative. Le jeune homme rentra de bonne heure d'un air satisfait, comme triomphant, des conditions qu'il avait osé me faire. J'étais d'un sérieux glacé, tranquille, mêlé d'un je ne sais quoi d'indifférence et de mépris ; point de conversation, des réponses laconiques faites d'un ton froid et modéré. Il affectait la gaîté, non pas si bien que je n'aperçusse le dépit sous le voile ; j'en tirai bon augure. Il voulut me témoigner son étonnement : j'imposai silence ; il persista : je dédaignai d'écouter, et je le laissai se coucher avec l'espèce d'émotion inquiète que je me persuadais lui avoir causée. Je passai la plus grande partie de la nuit à me promener dans ma chambre avec une agitation cruelle ; je me rappelais ses imprécations du matin ; je sentais l'indignation et la haine m'enflammer malgré moi ; son image me poursuivait, je croyais le voir et l'entendre ; je jurais sa perte à mon tour. Hélas ! me disais-je, après ses accès, les transports que j'éprouve justifient presque ses fureurs ; mon courroux est juste en lui-même ; le sien est tel à ses yeux ; raisonne-t-on dans le délire ? On doit lier un fou, mais on ne peut le châtier. Je conçois que dans un homme affecté, dont la raison n'est pas d'ailleurs éclairée ni soutenue par les idées acquises et les secours de l'éducation, la violence d'un sentiment contrarié puisse enfanter des crimes ; mais sur celui qui aime le bien, l'honneur n'a pas perdu son empire, il ne s'agit que de l'éveiller, en s'aidant

de l'amour pour le maîtriser lui-même. Ce matin, le sérieux et le mépris parurent chez moi montés d'un degré plus haut que la veille. Mon personnage en eut de l'embarras, il voulut me rendre quelques services, je les refusai sèchement. — Mademoiselle, vous avez l'air mécontent, pourquoi donc n'êtes-vous pas satisfaite; je suis tranquille et content, d'après vos promesses. Laissez-moi continuer les soins que je vous dois. —Des promesses, je ne suis pas faite pour vous en donner, si ce n'est de vous traiter comme le méritent ceux de votre classe. Je méprise vos soins et vous-même, retirez-vous. — Je lui tournai les épaules. Il rougissait, se mordait les lèvres; je l'aperçus sur une chaise, les coudes sur ses genoux, les poings à ses yeux; il marche, s'assied, se relève, parle dans ses dents, gesticule; je semble ne rien voir, et je vaque à mes affaires avec le même sang-froid. Deux heures s'écoulent; il fait quelques arrangements qui ne signifiaient rien, pour avoir l'air de se préparer à sortir; je reste la même. Il part brusquement; je ne dis mot. Il revient après trois quarts d'heure, je le remarque à peine. Le jour passe et s'avance; toujours je me tais, et je conserve dans tout moi-même cette apparence d'autorité qui méprise ou menace. S'il ouvre la bouche, je n'attends pas que les mots s'échappent; la préparation me paraissait suffisante; je prends l'accent grave, l'air imposant, le geste animé : — De quel front osez-vous m'adresser la parole, lever les yeux sur moi! Avili, dégradé par des excès honteux, par la noirceur des projets qui vous mettent au rang des derniers des mortels, vous me faites rougir de vous avoir estimé. La bassesse que vous dévoilez me découvre aussi les motifs qui déterminaient sur moi vos vues; un homme honnête et sensible, aveuglé par les feux de la jeunesse, trompé par

son imagination, en apprenant qu'il s'était abusé, aurait ambitionné de captiver du moins mon estime par l'effort de sa raison; s'il eût gémi en silence, il aurait en moi respecté, chéri ceux que j'aurais paru distinguer. Vous avez eu l'audace d'aspirer à moi comme mille autres tels que vous l'auraient fait, poussés par l'ambition et l'intérêt. Vous m'avez vue sensible aux procédés honnêtes, vous avez joué le bien pour me gagner. Je vous jugeais estimable, capable de devenir meilleur chaque jour, je vous traitai comme un enfant, un frère, mais que je regardais trop loin de moi, à tous égards, pour craindre de sa part la moindre prétention. Si j'avais pu m'égarer jusqu'à penser à vous, vous m'en donneriez aujourd'hui une honte que je ne pourrais supporter. Vos projets renversés, vous osez me prescrire des lois sur mon choix, faire une exclusion et méditer des horreurs; et vous avez été, vous êtes un objet estimable?... Semblable aux scélérats livrés à l'ignominie, je ne crains point vos desseins; je verrai qui me plaît, je me donnerai à qui je veux; vous souffrirez ce qui vous convient. Vous avez voulu voir jusqu'où ma bonté pouvait m'intéresser à vous; vous avez feint de vouloir vous tuer, vous êtes revenu demi-engagé chercher à vous faire prier de ne pas achever la sottise; je fus dupe, je m'en repens, je vous connais mieux. — Toutes ces choses et beaucoup d'autres ne furent pas exprimées sans exclamations de sa part, désespoir, rage, etc... Dans un transport, il paraissait chercher à se défaire; je ne changeai point de ton: — Mourez à mes pieds, si vous voulez, mais indigne de mon estime et de mes regrets. Abandonnez-vous à la fureur, faites ce que vous voudrez; vous ne m'avez montré qu'une âme lâche, dont je ne dois plus faire aucun compte. — Enfin, que te répéterai-je? je l'ai battu, atterré, anéanti. —

O Dieu! moi? indigne de votre estime que je n'ai jamais cherché qu'à mériter, chargé de vos mépris, maltraité, pour vous avoir trop aimée? J'ai fait des projets; j'ai menacé d'une action que le désespoir m'inspirait; mais les aurais-je exécutés? Non, mon cœur les désavouait et ne m'aurait jamais laissé la force de les réaliser. — Douleurs, humiliations, déchirements, regrets se succédèrent et se réunirent dans son âme et dans ses discours. Je crus reconnaître l'accent du repentir, accompagné d'une désolation qu'il tournait contre lui-même, et que produisait l'idée d'avoir perdu mon estime.

LX

Roland à Marie Phlipon.

21 juillet.

En réfléchissant, mon amie, à deux passages de tes deux dernières lettres, je sens que je puis avoir tort de te donner des conseils dans l'affaire entre le jeune homme et toi. Dans le premier, tu le plains et tu persistes à le plaindre : tu le trouves, seulement dans ce cas; et beaucoup plus que coupable, s'il l'était; parce qu'enfin il est très passionné, et que c'est pour toi qu'il l'est. Tu regretterais tout événement tragique par ce motif; et si je sens moi-même qu'indépendamment de toute autre raison c'est la marche du cœur humain, ce n'était pas à moi à donner des conseils quels qu'ils fussent, en pareil cas. Je regrette sincèrement d'en avoir donné, et je me hâte de t'écrire pour te prier de n'y avoir aucun égard, mais d'agir seu-

lement selon ta prudence, comme si je n'eusse pas été informé, et que je n'eusse jamais dû l'être de ce qui s'est passé.

Le second passage est relatif à l'utilité dont il peut être à ton père, la nécessité même : je trouve qu'il est d'un grand poids, et je t'avoue que ce motif, bien pesé, concourt encore à mes regrets, et doit entrer pour beaucoup dans ma prière. Il résulterait de ma manière de voir et de penser que j'aurais porté le trouble dans ta maison, et que je m'exposerais à des reproches amers des tiens. Voilà comme, avec de l'honnêteté dans le cœur, on est exposé aux reproches de crime dans l'esprit des autres. Plus j'y réfléchis, plus je sens mon imprudence, et plus je sens de raison de persister dans ma prière, et d'y joindre la plus grande instance. D'un autre côté, je ne pense pas sans quelqu'horreur au dessein prémédité d'un assassinat; et je ne trouverais point du tout agréable de me voir gourmander par cette crainte. Pourrais-tu croire que si mes affaires m'appelaient à Paris en ce moment, je dusse craindre d'être exposé à cet assassinat, ou que je ne dusse pas plutôt en prévenir hautement le ministère public? Je te promets que je ne serai point lié en ma personne par les menaces de ce jeune homme; c'est à ta prudence, à ta sagesse que je renvoie les choses. Un éclat serait affreux, sans doute; tu en peux sentir toutes les conséquences ; ce serait le dernier parti que je prendrais. Je le prendrais cependant ; et je compte assez sur ton honnêteté pour me prévenir, en quelque cas que ce fût, des dangers, quels qu'ils fussent, auxquels mes démarches pourraient m'exposer.

Je sens que ta situation est horrible, que tu as besoin de conseils; mais, encore une fois, tu n'en dois pas croire

aux miens; je ne dois pas être censé à tes yeux capable de t'en donner un bon ; et quand tu le croirais, je ne le crois pas moi-même. Vois ta parente, dis-lui tout, je suppose que tu l'as déjà fait. Surtout ne perds pas la tête. Plus les affaires sont délicates, plus il est important d'être à soi. Je vais attendre le courrier pour cacheter ma lettre. Donne-moi de fréquentes nouvelles, je t'en prie

Il me vient une idée, lorsque le jeune homme vous a dit que, si je mettais les pieds chez vous, je n'en sortirais pas, il a donc pensé que vous me le manderiez? Car enfin il peut bien croire, n'y eût-il que la simple connaissance entre nous, que j'irai vous voir, étant à Paris; et, sans plus de réflexion, il me poignarderait chez vous à la première visite? Mais cela pourrait bien être, puisqu'il menace de faire trente lieues, et qu'il trouve que ce n'est rien pour ce petit plaisir.

Point de lettre aujourd'hui : ce sera le mauvais temps qui a retardé le courrier; il serait trop tard d'attendre encore, ma lettre ne partirait pas aujourd'hui; sois tranquille, mon amie; je t'embrasse de tout mon cœur.

LXI

Marie Phlipon à Roland.

22 juillet.

Tu me fais bien voir, mon tendre ami, que les personnes les moins faites pour avoir des torts sont les premières à soupçonner qu'elles en ont, et les plus promptes à s'accuser. Il est très vrai que, dans une affaire comme celle qui

m'a tant fait souffrir, il faut se trouver dans les circonstances, être témoin des révolutions, connaître à fond le sujet, pour déterminer plus sûrement ce qu'il faut craindre, prévenir ou espérer. Toutes ces choses ont des modifications infinies et des variations sans nombre. Il n'est pas moins certain que l'idée seule des tourments où j'étais ne devait pas te laisser ton sang-froid contre celui qui me les causait. J'ajouterais, si tu ne me fournissais une exception, que généralement les personnes de ton sexe, avec une âme ordinairement plus forte et plus élevée que la nôtre, ont aussi cette impétuosité qui mène si loin dans les grandes passions, et qui ne permet pas facilement d'en tolérer les effets dans les autres. Ta dernière lettre m'attendrit ; on voit que, révolté par l'injustice, tu l'es bien plus encore par l'appréhension de manquer toi-même à l'équité la plus exacte. Mon cher et bon ami, laisse-moi reconnaître et saisir, dans toutes les occasions, ce qui te peint à mes yeux tel que j'aime à te voir. Je t'avoue que l'extrême indignation que m'inspiraient les affreux transports du jeune homme m'aida beaucoup à les apprécier; je me sentais toute l'énergie nécessaire pour les actes de la vengeance ; il ne me manquait que la bassesse dont leur exécution a besoin ; sans doute, avec un degré de violence de plus, ou moins de cet empire sur moi-même acquis avec effort, j'aurais pu m'emporter en menaces aussi cruelles que celles qui m'étaient adressées. La force des passions, me dis-je alors, peut donc être telle, dans certaines âmes, qu'elle efface, pour un instant, les lois de la vertu, si quelque puissance ne les rappelle ? On pourrait donc faire un crime, sans être un scélérat, si la facilité de le commettre se présentait au moment de la fureur. Celui qui, dans sa colère, menace de l'exécuter,

n'est donc pas un monstre qu'on ne puisse ramener à l'honnêteté qu'il aima ? Pénétrée de ces idées, je me suis servie de tout l'ascendant que j'avais sur le jeune h. pour le conserver lui-même, puis le rendre à la raison. Telles dangereuses que te paraissaient les conférences tête-à-tête, dans l'état des choses, elles furent pourtant indispensables ; il n'existe pas dans mes alentours une seule personne à qui la confidence de cette affaire pût être faite sans danger, qui fût d'ailleurs capable de la conduire heureusement, parce qu'il fallait, indépendamment d'une parfaite connaissance du personnage, beaucoup d'autorité sur son esprit. Il en est actuellement aux regrets d'avoir conçu des idées si sombres et débité tant d'horreurs ; il demande si j'ai pu croire qu'il n'eût pas alors perdu l'esprit, si je me suis persuadée que jamais il les eût réalisées, lui que je devais si bien connaître ? Je réponds avec circonspection, pour le tenir toujours balancé entre la crainte de m'avoir fait juger qu'il était un homme abominable et l'espérance d'obtenir, par son retour, celui de mon estime, afin de nourrir ainsi son repentir et de m'assurer toujours davantage de ses dispositions. — Par quelle inconséquence ou quelle sorte de haine, lui disais-je dernièrement, assuriez-vous que vous me verriez plus tranquillement à tout autre qu'à tel homme auquel vous savez enfin que je serai effectivement? — Il m'a répliqué avec assez de franchise et de sens : — Parce que je connaissais celui-là et que je n'en voyais nul autre dans le même cas. — Il pouvait exister, cet autre ? — Je ne le connaissais pas. — Quand vous l'auriez connu ? — Je l'aurais autant haï. — Vous serez pourtant témoin de cet événement dont l'idée vous faisait entrer en fureur. — Je ferai tout pour en supporter la vue et réparer ainsi les fautes dont je me repens ; si ma rai-

son n'est pas assez forte pour me faire surmonter la peine que j'en ressentirai, je quitterai tout sans rien dire, je me jetterai dans un régiment. La seule grâce que je vous demande présentement, c'est de ne pas me regarder alors comme un homme méprisable, si je suis forcé de faire cette démarche, et de m'accorder quelque pitié. — Je préférerais vous rendre mon estime en vous voyant vous vaincre vous-même, et continuer d'agir assez raisonnablement pour mériter l'approbation de toutes les honnêtes gens. — Je ferai mon possible, c'est tout ce que je puis dire, sans oser me permettre rien de plus, sinon que moi seul éprouverai le mal et paierai ma faute. — Je crois bien, mon ami, que si tes affaires t'appelaient, en ce moment, à Paris, tu pourrais y venir et me voir sans aucun danger; mais pour compléter ma tranquillité, ma satisfaction, je souhaiterais que tu n'y vinsses pas avant une quinzaine. Ce temps, bien ménagé, achèverait de fortifier la raison, d'apaiser ces mouvements qui restent encore après les tempêtes, et de rétablir cette paix de l'esprit avec laquelle je voudrais t'embrasser. Tu me rends justice en te reposant sur mon honnêteté pour te prévenir des accidents auxquels tu pourrais être exposé. Elle suffirait pour me guider à l'égard d'un inconnu que je saurais dans le même cas ; ne comptes-tu pas pour toi sur des sentiments plus tendres ? et cette sollicitude, qui rend prévoyant, éclairé sur tout ce qui pourrait menacer une tête chérie, crois-tu qu'elle manque à ton amie ?

Le malaise sensible qui m'était survenu n'a pas été inutile pour aggraver les remords de mon pénitent. Je suis mieux ; la fièvre m'a quittée, je reprends du sommeil ; tout ira bien. Je crains fort que ma lettre d'hier n'ait été retardée; je vais être tourmentée de tes inquiétudes, jus-

qu'à ce que j'apprenne la réception de mes bonnes nouvelles. Adieu, mon bon ami.

LXII

Marie Phlipon à Roland.

22 juillet.

Respirons, mon ami : encore une fois, tout finira, tout est fini ; je serais en droit de te dire, avec mon air auguste et mes périodes carrées, que ton amie peut faire des héros, non pas des monstres. Dans un jeune emporté, l'amour contrarié doit produire la fureur et celle-ci rend capable de tout tant qu'elle dure ; mais lorsque cet amour n'est pas uniquement l'inflammation des sens, que l'estime le fit naître, lui servit d'aliment, que toujours elle le fit marcher accompagné du respect, de la reconnaissance, le cœur qu'il transporte, qu'il égare, fut honnête et le redevient dès qu'il trouve une porte ouverte au repentir. Après m'avoir intéressée, le jeune homme m'a fait frémir; toutes les horreurs ont frappé mon âme, toutes les craintes m'ont assaillie, parce que son désespoir les témoignait et les justifiait à l'envi. Pénétrée de terreur et d'indignation, j'ai dissimulé, j'ai tout ménagé, tout employé, tout obtenu. Il est et sera ce qu'il doit être : honteux de ses excès, animé du désir d'en effacer jusqu'au souvenir, jaloux de mon estime, ne pouvant supporter l'idée d'en être privé, prêt à sacrifier, pour la mériter, ce qu'il aurait de plus cher, si sa passion n'était cette chose même et, par cette raison, le premier objet qu'il immole.

Il ne voit plus en moi que la femme d'un autre et la tienne. Son respect et ses égards s'étendront sur toi ; je veux qu'il t'aime, qu'il reste avec mon père après mon départ, qu'il lui serve de fils et d'appui, qu'il nous soit plus utile peut-être que nous n'aurions osé croire, pour le détourner insensiblement d'un mariage sans convenances, s'il arrivait qu'il en eût l'idée. Je ne demande point ces choses, je n'en parle pas, je les veux; elles seront, j'en suis sûre; elles sont déjà. Non, celui qui vécut honnête homme jusqu'à vingt-trois ans ne devient pas un scélérat en deux jours; un naturel heureux que je vis, pendant huit années, docile à la voix de la raison, touché de l'exemple du bien, prompt à le suivre, ne se détruit pas tout à coup. Je dis plus : une passion qui sut tour à tour prévenir ou réprimer les dérèglements de la jeunesse, épurer les mœurs, exciter les vertus, ne peut naître dans une âme vile ni rendre un cœur corrompu. La conduite de mon père, l'état de nos affaires, la décadence de la maison animaient le zèle et produisaient l'espoir; des propos indiscrets d'étrangers qui se mêlent de tout, et que j'ignorais, ont aiguillonné, flatté l'espérance et l'imagination. Le renversement de toutes ces idées a produit une fermentation violente, un désespoir affreux, des transports inconcevables, tout ce que la fougue de l'âge, l'impétuosité d'un caractère ardent pouvaient exciter de plus effrayant. Je t'avoue que, pour cette circonstance, j'ai trouvé dans ma parente plus d'amitié, de douleur et de crainte que de conseils utiles; elle ne voyait qu'à le faire enfermer. J'ai trouvé que le ton ferme n'était pas le plus difficile à prendre, mais le plus dangereux pour commencer : on le saisit naturellement quand on se sent si cruellement offensé et qu'on a la raison de son côté; il m'eût été moins péni-

ble de me livrer à ma colère que de conserver des ménagements pour le furieux qui m'irritait si vivement. J'eus toujours présent à l'esprit que s'il était coupable à l'instant, il avait été bon jusqu'alors, que j'étais l'occasion de ce triste changement ; que mon devoir était de le rappeler, s'il était possible, de le sauver de lui-même, d'éviter de le perdre. En me hâtant d'employer le secours d'autrui, j'aurais flétri son âme sans retour. Le désespoir d'avoir paru coupable à d'autres yeux qu'à ceux qui pourraient l'excuser l'eût avili pour jamais ; en agissant avec bonté, malgré ses égarements, je me suis réservé le plus grand empire sur toutes ses facultés, lorsque je verrais le moment d'y jeter la confusion, la honte et les regrets. Ce moment arrivé, j'ai fait et dit tout ce que tu me traces dans ta lettre et ce que tu auras vu par ma dernière. Tel humble que fût son retour, je n'osais encore m'y confier lorsque je t'écrivis, et je gardai cet air sévère et triste qu'il me convenait de lui montrer. Affecté de ce reproche muet, il chercha plusieurs fois en tremblant à m'assurer de la sincérité de son repentir. J'ai parlé, agi de la manière que j'ai jugée la plus propre à l'augmenter et à m'en assurer moi-même. Des indices semblables à ceux qui m'ont outrée, en me faisant croire à ses fureurs, à ses menaces, me rendent aujourd'hui la paix en me persuadant de la vérité de ses remords et de sa douleur. Le voile est déchiré, la raison et l'honnêteté ont recouvré leur autorité dans cette âme égarée ; les prétentions absolument détruites, l'assurance que je serai tout à fait à toi dans peu. Il ne reste plus que le désir de mériter mon estime, par tout ce qui peut effacer sa faute et me convaincre qu'il est réellement ce que je daignai le croire, lorsque je l'honorais de ma bienveillance. L'engagement n'était pas un

leurre; je sais le régiment, l'officier, je suis assurée de tout; au reste, il n'était pas question, comme tu l'as compris, de projets lointains et tranquillement médités; il me disait dans l'excès de sa rage que le transport de la jalousie avait excité chez lui par instant, cet hiver, l'idée qu'il sentait renaître et qu'il voulait exécuter, soit qu'effectivement il l'eût eue déjà dans un mouvement de violence, ou qu'il me le dît dans son désespoir, pour rendre la menace plus affreuse en me faisant imaginer qu'elle avait manqué d'être réalisée. Enfin, l'orage est dissipé; je le crois, je le sens, je le vois; je vais retrouver le calme dont j'ai si grand besoin pour supporter la vie. Mon père ignore tout, il m'aurait peu servi; je n'aurais recherché son appui que pour les coups d'autorité, les dernières démarches; ils sont devenus superflus. J'aurai rendu à la sagesse un être fait pour l'aimer; j'aurai conservé à mon père un sujet précieux; je serai heureuse, et je n'aurai point acheté ma félicité d'un prix qui l'aurait toujours altérée. Reviens, mon tendre ami, goûter avec moi l'espérance et la paix : non, la vertu n'est point une chimère; c'est à sa puissance que je dois ce dernier triomphe, et c'est par toi, qui lui es si fidèle, qu'elle mettra le sceau à notre commun bonheur. Le silence de mon père sur nos projets t'étonnerait beaucoup moins, si tu te rappelais ce que je t'ai dit de son naturel renfermé, taciturne et caché. Le retour de sa bienveillance, de son attachement, de ses bonnes grâces me transporta et dut m'enchanter; les contraires étaient affreux, intolérables. Son amitié me rendait tout ce qui me restait à souhaiter, mais sa confiance ne me valut jamais que des entretiens communs sur les affaires de son état, des nouvelles insipides sur celles du gouvernement, et l'obligation de m'ennuyer souvent, par

un retour de complaisance, à raisonner sur ses marchands et à lire quelque supplément de gazettes. Il ne sut de sa vie causer confidemment sur les dispositions de son cœur, ses vues, ses projets, ses idées, pas même avec sa femme, plus faite que personne au monde pour mériter, exciter, accueillir cette charmante communication. Satisfait de nos desseins au moment où je les lui révélai, il y applaudit avec joie, me fit deux ou trois questions peu importantes sur ta famille, ton âge et ta fortune, et se tut depuis ce moment, attendant paisiblement l'événement et tout ce que nous voudrons lui apprendre. Il n'imagine seulement pas qu'il y ait de sa part quelque chose à considérer, à dire; il est content, il a témoigné une fois qu'il l'était. Il nous laisse, avec une sorte de vénération, mûrir, exécuter nos projets. Je les ai rappelés quelquefois, il m'écoute paisiblement, répond, s'il est interrogé, d'une manière brève et sans dissertation. Je l'ai pressenti sur ses intentions de mariage; il dit qu'il ne pense point former de nouvelle alliance, par la difficulté qu'il aperçoit d'en contracter une avantageuse, et c'est tout ce que j'obtiens. Il m'a témoigné, ces jours derniers, de l'intérêt et de l'attachement, parce qu'il me vit indisposée, faisant parfois certaines choses pour m'épargner de la fatigue.

L'heure de la poste me presse singulièrement, je redoute même de la manquer. Sois tranquille : les bains me sont salutaires ; je me sens mieux ; je me porterai bien, mon bon ami. Combien de choses je crois avoir à te dire dans l'état où tu dois être, où je t'ai mis ; tu pénètres mon cœur. Adieu, j'attends de tes nouvelles.

LXIII

Roland à Marie Phlipon.

25 juillet.

Et toi aussi, mon amie, tu es comme la Pythie : il faut aller à Delphes pour t'entendre. On m'écrit de même dans une circonstance où j'en ai fourni la matière à dessein ; je ne sais si ça été également ton intention. Comme tu passes d'un état à l'autre et physique et moral ! ce n'est pas une des choses qui m'étonnent le moins. Je t'avoue que je ne saurais me livrer aux extrêmes avec la même rapidité ; d'autant plus, comme tu le dis fort bien, que tu accompagnes tout cela d'amples dissertations sur la cause et les effets, les moyens et les résultats, le vraisemblable et le certain, le bien et le mal, le bon et le mauvais, le joli et le laid, le fort et le faible, le chaud et le froid, le grand et le petit, etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., et de périodes, non seulement carrées, mais à toutes faces, de rondes, de pointues, de longues et de brèves, etc. Comme j'avais deux lettres en route, je pouvais attendre quelque résultat; il me paraît que tout est au mieux possible; je crois comme en Dieu, sur la foi d'autrui. Mais je suis dans mon déménagement, j'ai des ouvriers qui me font endiabler, qui ne finissent à rien, qui me posent des planches de travers; ce qui m'y met aussi la tête. Je n'ai pu lire ta dernière lettre qu'en courant; il faut que je sorte pour affaire de métier. L'ami vient ces jours-ci ; je suis encore entre quatre murs, et je le mettrai coucher sur un grabat que je n'ai pas encore; je ne sais pas où en prendre;

ma besogne d'un autre côté n'avance point, toujours des affaires, des tracas, des misères. J'ài bien envie que tu viennes arranger ta maison et prendre soin de ton ménage ; car, en vérité, je n'entends rien à tout cela et j'en ai déjà par-dessus la tète. Je suis tombé, non dessus, il n'y a pas de danger, mais à une fille qui a bien bonne volonté; item c'est tout. Je crois en outre qu'elle a la vue basse et l'ouïe dure; tu examineras tout cela, et tu en feras à ta mode. Je ris quelquefois de penser que tu seras fort heureuse de trouver un lit; ce qui ne me paraît pas encore bien clair. Te sens-tu le courage de camper, de dresser la tente, et de coucher, non pas tout à fait sous la toile, mais un peu sur la dure, et ainsi du reste?

Un frère que j'aime, qui a des peines, des chagrins, qui vient à quelques lieues d'ici, me prie de l'aller voir, il faut y renoncer. Je n'ai pas un moment à moi ; je te quitte toujours inquiet de ta santé et de la mine que je te trouverai. Que de gens seront surpris! Mais il paraît que tu en es avec ton jeune homme jusqu'à la confidence? c'est encore un mystère, et je n'ignore pas qu'il est de devoir aussi étroit de ne pas chercher les raisons de croire, qu'il l'est de croire. La foi du charbonnier, mes amis! il n'y a que celle-là pour se sauver. C'est ce que je te souhaite, avec ma bénédiction.

LXIV

Roland à Marie Phlipon.

29 juillet.

Je comptais recevoir de tes nouvelles hier, ma bonne

amie; je ne t'accuse pas, mais cette privation m'a peiné. Je suis enfin transporté d'un bout de la ville à l'autre ; je ne reçois plus mes lettres d'assez bonne heure pour répondre le même jour, et j'espère que tu m'écriras aujourd'hui : je serais vraiment inquiet autrement. Je reçois une lettre qui m'afflige véritablement ; je te la fais passer : brûle-la après l'avoir lue, parce qu'il ne faut pas que les affaires de nos amis puissent devenir publiques.

Tu sais que je ne suis pas en argent en ce moment, par de petits arrangements antérieurs aux autres; j'en ai dépensé indispensablement plus que je n'avais compté en entrant dans ma maison, et ce n'est pas fini. J'ai senti la nécessité absolue d'emprunter une cinquantaine de louis pour te les faire passer ; je n'ai pas voulu le faire ici, en cette circonstance, moins qu'en aucune autre, tu en sens les raisons ; je me suis retourné du côté d'un ami de 25 ans, sur lequel je compte comme sur moi-même, et je me reposais sur ce que j'en avais espéré par une précédente lettre : vois celle-ci et juge de mon embarras. Ne pourrais-tu point trouver à emprunter ces 50 louis pour 6 mois, du 1er novembre, par toi, ou ta parente? Je m'engagerais, s'il est nécessaire; mais tu sens que dans un début, cette petite affaire devenant publique serait très désagréable; c'est la raison qui m'empêche de les prendre ici ; car, en toute autre occasion, il me serait aisé d'en trouver le double même. Parle-moi là-dessus avec la franchise dont j'use à ton égard. Mon ami de Diep. est ici depuis hier. Je suis dans un cahos terrible. Écris-moi donc : que fais-tu? que dis-tu ?

Je veux, m'as-tu dit encore ; ce « je veux » auquel il faut sans doute encore une interprétation, a-t-il encore lieu dans le premier sens que je ne sais pas davantage?

Adieu ma bonne amie, je t'embrasse de tout mon cœur; écris-moi promptement.

LXV

Marie Phlipon à Roland.

30 juillet au soir.

Dans le moment où je lisais ta lettre, tu devais en recevoir une des miennes que je regretterais volontiers d'avoir écrite, par le peu de convenance de son ton avec la situation où je te vois, si d'ailleurs elle n'avait servi à calmer tes inquiétudes. J'ai lu et brûlé celle de ton ami, en considérant avec amertume combien les chagrins semblent destinés à poursuivre et tourmenter les âmes honnêtes; je souffre des disgrâces de ton ami, je souffre plus encore du partage que tu dois en faire et qui est propre à t'affecter. Quant au déplaisir particulier qui nous en revient, c'est une difficulté de plus pour l'exécution de nos projets; mais nous avons déjà surmonté tant d'obstacles que ceux de cette espèce pourront ne pas nous arrêter. Je sens au reste tout ce qu'ils ont de contrariant, et je n'ai pas de moyens présents pour les vaincre; je nourris seulement mon courage et mon espérance, comme des ressources de première nécessité, sans négliger la recherche des autres. J'ai vu ma parente pour causer et me consulter avec elle; je savais n'avoir rien de plus à me promettre de son côté ; il y a six semaines que l'occasion de rendre un service important à quelqu'un de la famille que je connais beaucoup lui fit faire des sacrifices et des

démarches qui l'ont mise pour longtemps hors d'état de rien répéter de semblable. Aucun de ceux qui m'environnent ne sauraient seconder nos vues. Je n'apercevais que l'expédient de m'adresser à mon notaire; les effets qu'il a dans ses mains lui serviraient de caution, et la rente d'un tel emprunt ne serait pas conséquente. Peut-être faudrait-il que je m'ouvrisse à lui sur mes raisons, car, d'après ce qu'il doit entrevoir de nos affaires, il pourrait supposer que je fais cela pour mon père et le persuader qu'il m'obligerait malgré moi en me refusant. En admettant qu'il n'ait point cette idée ni cette délicatesse, je ne puis pas encore présumer assez de ses dispositions pour juger dès à présent l'expédient immanquable. Enfin, je ne voudrais l'employer qu'après m'être acquittée de ma dette concernant les frais du partage; ce que j'espère finir le mois prochain.

Tout se réunit à plaisir pour nous gêner davantage; je ne t'ai pas encore parlé d'une singularité de ma position. Il faut savoir que dans le temps où mon père, transporté par la colère, fuyait sa maison et moi-même, il ne donnait aucun argent pour les dépenses journalières. Le peu d'avances que j'avais fait pour cet objet, les bornes très resserrées de mes petites facultés me mirent bientôt au blanc, de manière que, sans tarder davantage, je vendis ces diamants dont j'avais, dans tous les cas, intention de me défaire; j'en trouvai, en y joignant quelques bagatelles du même genre qui m'appartenaient d'ancienne date, 508 fr., sur lesquels je commençai de me nourrir; mon père fit sa paix ou du moins on la lui fit faire, il revint au logis tout à fait. Le ralentissement des occupations, le défaut d'économie, etc., l'avaient réduit à rien; il était chargé de petits engagements auxquels il importait de faire honneur.

Le courant des affaires servit à les remplir; je continuai de défrayer la maison et j'en suis encore là, si ce n'est que, de fois à autres, il paye certains objets et me soulage d'autant. Cependant je prends aussi sur ces fonds les frais de petits arrangements, de mille minuties que je fais par précaution, ayant mis de côté l'appoint qui m'est nécessaire pour payer le notaire avec ce que je recevrai le mois prochain... Je ne tenterai pas la voie dont je t'ai parlé avant que tu m'aies donné ton avis à ce sujet. Je sens très vivement les raisons qui t'empêchent de rien prendre dans Amiens, et je trouve très à propos d'agir en conséquence. J'avoue que je suis un peu impatientée de ces sortes de convenances qui tyrannisent les gens les plus sages et les forcent de s'occuper de fadaises qu'ils méprisent : je voudrais pouvoir porter le manteau de Diogène ou la simple jupe de Baucis, et me moquer impunément des rieurs.

Je n'ai rien compris du tout, mon ami, au « je veux » dont tu me fais mention à la fin de ta lettre : dis-moi toi-même ce que tu veux, ce que tu entends, parle-moi clairement, je t'en conjure, car je ne désire rien tant au monde que de connaître tout ce que tu souhaites et de te dévoiler tout ce que je pense.

Mon père est à un régime qui m'ennuie passablement par le temps qu'il me prend chaque jour pour boissons, tisanes, etc. D'une autre part, le pénitent n'est pas continuellement d'une humeur fort égale; les efforts de la raison, les accès de la mélancolie se succèdent alternativement; il travaille, pleure, sort, revient plus triste, s'égaie un jour, est abattu le lendemain, mange à peine et dépérit assez sensiblement. Il serait bien d'accord de faire une absence de quelques mois, s'il trouvait de l'occupation en province; mais rien n'est plus douteux que d'en trou-

ver, et, sans cela, il faudrait encore quelques fonds pour voyager. Il n'entend point à se placer dans une autre maison à Paris et ne veut pas y entendre. C'est l'être le plus incommode et le plus attristant à voir. Je me soutiens de mon mieux au milieu de ces tracasseries qui ne s'augmentent pas peu par l'idée des tiennes. J'ai fait, ces jours passés, la plus fameuse indigestion, pour avoir collationné chez mes grands-parents avec de la brioche ; j'en suis encore toute sotte et toute fatiguée; je n'ai ni voix, ni jambes ; mais, sous deux jours, je serai leste et gaillarde. Tu ne me dis rien de ta santé, mon bon ami : sais-tu bien que mon imagination fait du pis qu'elle peut, lorsque ton silence à cet égard laisse le champ libre aux conjectures? C'est afin que la tienne n'en fasse pas autant que je te conte mes petits maux qui, pour autre cause, ne mériteraient pas d'être distingués. Mon pauvre ami ! comme je te vois contrarié, tourmenté de tous les côtés ! Bon Dieu ! ne prends de tout ça qu'à ton aise, s'il est possible : tu sais que je t'aime. Eh bien ! je t'aimerai toujours ; un peu plus tôt, un peu plus tard, nous nous le dirons en paix; mais, sur toutes choses, conserve-toi.

LXVI

Marie Phlipon à Roland.

1er août.

C'est une triste préparation à t'écrire, mon ami, qu'une journée passée presque entière entre une malade et une affligée, au milieu des cris de la douleur, de l'appareil ef-

frayant d'une opération cruelle, et dans l'attente d'une dernière scène. Mlle Dp. est sur le point de perdre une domestique de trente ans de service, fille estimable, sujet très rare et trop nécessaire à une personne seule qui lui donne toute sa confiance. Cette pauvre cousine est pénétrée de chagrin, je la quitte à peine depuis deux jours ; j'apprécie, je partage son inquiétude et ses regrets par tout ce que je sais de leurs motifs et à cause de la bienveillance particulière que m'inspire depuis longtemps la mourante. Quatre chirurgiens l'ont tenue dans leurs mains près d'une heure. Sans avoir été présente, j'ai l'esprit obsédé d'images pénibles. Les misères humaines ne peuvent se manifester d'une manière plus navrante ; j'entends partout des sons plaintifs et terribles. Je me sens déchirée, j'étouffe, il faut malgré moi que tu supportes quelques effets du sombre qui m'environne et dont je suis accablée. Ta lettre est pourtant bien capable de dissiper ou de suspendre les sensations fâcheuses ; aussi fit-elle passer dans mon âme cette joie douce et pénétrante qui restaure et satisfait. Ce serait un sentiment trop délicieux, si des impressions moins heureuses ne le balançaient un peu ; mais l'espèce de sérieux qu'elles y mêlent ne lui ôte rien de son prix pour moi. Je m'arrête avec complaisance sur notre situation réciproque, au point où nous sommes parvenus, comme à l'une de ces époques remarquables d'où l'on peut jeter les yeux sur l'avenir et considérer le passé. Au-dessus de tous les obstacles qui s'étaient succédé, assurés de nos dispositions, tranquilles dans nos projets, assez près de leur exécution, nous avons tous les biens de l'espérance et nous serions autant heureux qu'on peut l'être, si l'on pouvait l'être longtemps par l'attente. Eh ! que fais-je? ne dirait-on pas que je me

dépêche d'extraire le bonheur du moment présent, comme si je doutais de sa durée ou de la perfection qu'il doit recevoir? Ce n'est pas toujours le plus inutile effet, ni certainement le plus agréable de l'habitude des revers que cette méfiance qu'elle vous laisse au sein de la paix. Ah! tout cela s'efface près de toi. Eh bien! ce n'était donc pas assez de tout dire, tu vas encore lisant mes épîtres? fripon! indiscret! L'aménité du sage aimable qui savait plaire à Denys, sans blesser la vérité, n'est pas étrangère à ces vers qui m'ont agréablement surpris. Platon s'égaie, je le vois : mais si la plaisanterie sauva sa vie dans l'île d'Égine, sais-tu ce qu'elle lui vaut aujourd'hui? ne le demande pas, et ne viens plus me vanter la simplicité du vieux temps, la bonhomie de tes Grecs et leur désintéressement sublime : ils ont leurs finesses et leurs vues ; je ne saurais plus en douter. Le rusé Platon ne prêche si bien pour les Grâces que parce qu'elles lui dictent ses écrits; je viens de les voir par le coin du voile, récompenser ainsi le soin qu'il eut de leur faire offrir des sacrifices. Si tu savais comme je me trouve plus à plaindre, depuis que je te connais le dessein de me conduire chez ces barbares desquels tu es si mal vu. Combien tu me feras d'ennemis! que je les haïrai de bon cœur! Tu travailles donc bien, mon ami? où en es-tu de ton voyage? En vérité, je ne m'accommode pas trop de ces longues lettres à Mademoiselle... qui rendent si courtes celles à l'amie; un peu moins de relation parfois et plus de confidences. Mais ne m'écoute point, je déraisonne; sois toujours, comme tu n'as cessé d'être, occupé d'objets dignes de fixer un esprit actif, un citoyen utile et un homme instruit. Pour moi, sans croire mes journées perdues, puisque je les emploie à ce que j'estime mon devoir de faire, je les vois

avec regret s'écouler sans m'offrir d'instants paisibles que je puisse donner à l'étude; je lis à peine quelques scènes de Goldoni pour ne pas perdre entièrement le peu que je sais de sa langue; du reste, j'ai presque oublié toutes les choses que tu m'as apprises (hors une que mon cœur saura toujours); mes idées n'augmentent point; mon pauvre esprit s'endort, et si tu veux une femme aimable, il faudra que tu prennes la peine de faire qu'elle le devienne. J'ai sû dernièrement à l'occasion du pénitent (qui, par parenthèse, se porte assez mal) des singularités plaisantes; elles m'ont fait penser que peu de gens avaient connaissance ou mettaient à profit la leçon pastorale d'un certain Moschus, qui finit une idylle par dire :

Aime toujours l'objet qui t'aime
Et n'aime point celui dont tu n'es point aimé.

Mon père me désole toujours par un régime à sa mode, dont il n'éprouve aucun soulagement; je me sens tout à la fois de l'impatience et de l'inquiétude.

J'ai reçu des dépêches de ta ville, on n'y dit mot de toi. Mais on a placé dans ce silence je ne sais quoi qui le fait remarquer.

Bonsoir, mon ami, je t'aime et t'embrasse comme tu sais.

Lundi au soir.

J'avais laissé ma lettre à fermer pour ce matin. Je fus réveillée dès cinq heures par mon père qui s'évanouissait. Il avait voulu prendre une misérable drogue dont l'effet devint affreux : révolutions violentes, sueurs froides, douleurs de nerfs, affaiblissement total. Les accidents me parurent très sérieux ; je fis tant qu'il se résolut

d'écouter un homme de l'art ; j'ai été toute la journée dans une crise que tu peux imaginer; nous en sommes aux restaurants, il y a du mieux, je compte sur une nuit passable. J'ai préféré retarder ma lettre d'un jour et pouvoir t'apprendre quelque chose d'assuré, si ce n'eût été consolant, à te l'expédier au moment des craintes et du trouble dont j'étais agitée.

Crois-tu qu'il y ait en ce monde du repos pour les honnêtes gens? Ah ! mon ami, j'étais triste hier : je n'avais pas vu souffrir mon père !

Adieu, sois tranquille, je commence à l'être moi-même.

LXVII

Roland à Marie Phlipon.

5 août 79.

Je reçus ta lettre hier, inquiet et éloigné d'imaginer le motif qui m'en avait privé le jour d'avant. Je ne te verrai donc pas deux jours de suite exempte de tourments? Il est impossible que ta santé y tienne, et moi, qui compte trouver le consolateur de mes peines, je te verrai toujours agitée, et d'une agitation qui altère visiblement ta santé. Je veux bien que tu partages les chagrins de tes amis ; mais ce ne doit pas être en augmentant les miens, et certainement tout ce qu'il en coûte à ta santé m'affecte assez pour que tu doives y regarder de plus près. La santé de ton père en outre m'inquiète. Sans que tu puisses entrevoir ce qu'il en sera positivement, il est visible que les infirmités se faisant déjà sentir à un point aussi violent,

elles augmenteront avec l'âge. Quel peut être, que fut son dessein alors, pourrait-il se passer de quelqu'un? Comment s'arrangerait-il? avec qui? en as-tu quelqu'idée? en laisse-t-il apercevoir quelque chose? Sa santé même est-elle telle que tu puisses l'abandonner bientôt? Tu sens bien que je m'occupe un peu de tout cela; mais c'est à toi à juger de l'état des choses, et à décider du parti à prendre. Tu m'obligeras de m'écrire là dessus tout ce que tu penses, et ce que tu prévois.

Platon! tu voudrais bien savoir ce qu'il dit : il pense qu'avec beaucoup d'esprit et l'art de cacher de la finesse et du savoir, on doit être fort aimable. Il doit beaucoup t'en dire sur mon compte; en quelles mains suis-je tombé? J'imagine bien que tu n'as pas pu lire beaucoup du Goldoni; mais tu le retrouveras, et il faut le rendre; j'ai mandé qu'on le recevrait incessamment, et je te prie de le faire reporter à l'hôtel Bretonvilliers.

Bientôt je te donnerai l'avis de mon départ pour le petit voyage que je t'ai annoncé : tu sauras où et pour combien de temps, mais quand ce sera. Platon repart mardi prochain. A propos de lui, il prétend que ce n'est pas moi qui te rendrai aimable, mais que c'est à toi de me rendre tel, et je crois qu'il a raison.

Voilà quatre ou cinq fois que tu me parles de ton jeune homme et toujours par énigmes; je ne m'amuse pas plus que Fontenelle à les deviner.

Je suis trop pressé, trop fatigué pour t'en dire davantage aujourd'hui. Adieu, ma bonne amie, donne-moi vite et tôt de tes nouvelles.

LXVIII

Roland à Marie Phlipon.

Ce n'a pas été sans beaucoup de peine, mon amie, que j'ai partagé les tiennes. Sera-ce donc sans fin et sans cesse de nouveaux tracas ? Que ton père exige de toi ce que bon lui semblera, ce n'en sera pas moins une sorte de réminiscence qui me paraît singulière. Je n'ai rien à en dire puisque c'est ton père; mais je crois qu'il pouvait se dispenser de montrer tant de sévérité ; et j'en suis encore à imaginer ce qu'il prétend exiger de moi, et sur quoi peuvent être fondées ses prétentions à cet égard. Il est bien et très bien que tu suives l'impulsion de ton cœur en tout; mais il a dû réfléchir que des gens qui raisonnent et qui ne sont pas dépourvus de sentiments devaient avoir des raisons d'agir; et avec un peu de réflexion il peut sentir à quoi m'obligent ses propos. Je crois, en effet, mon amie, que tu as un peu perdu la carte en cette circonstance. Tu pouvais lui rappeler que j'ai des parents aussi, et que, quoique l'âge me mette hors de leur férule, comme toi hors de la sienne, le sentiment doit être égal du moins, et que j'ai quelques motifs en outre. Je veux croire d'ailleurs que ses questions sur la matière de l'intérêt et sur les arrangements qui y sont relatifs n'ont été faites que par un sentiment surabondant, et dans un accès de confiance intime. Mais je ne puis croire qu'il prétende le droit de discussion, ni même de regard, sur une chose qui ne l'intéresse en aucune façon. Le sentiment qui me détermine et le parti que j'ai pris me feraient regarder comme une insulte toute objection, toute réflexion même sur cette ma-

tière. En m'unissant à toi, nos intérêts sont communs; mais je ne veux que personne autre y mette le nez, pas même ton père. T'appartenant, je sais ce que je lui dois, et je le lui rendrai; mais je ne dois pas souffrir de lui ce que je ne permettrais point aux miens, et ce qu'ils ne s'aviseront pas même de demander.

Toutes ces petites tracasseries sont du genre de celles qui me déplaisent le plus. Examine et dis-moi franchement ce que tu en penses. Tu me parles toujours beaucoup de ton jeune homme; que veux-tu que je t'en dise? Tu ne m'as même pas répondu aux questions que je t'ai faites relativement aux *je veux* sur son compte, ni à celle de l'avoir instruit que c'était de moi dont il était question, et dont je ne sais, ni ne puis entrevoir l'à quoi bon. Je ne puis rien relativement à lui, et je ne vois point quel peut être le résultat de la conduite d'une tête à l'envers. Tu as dit, *cela sera, je le veux;* je le souhaite et j'attends. Je n'entends pas non plus les plaisanteries de la cousine; mais comme elle est sensée et aimable, à ce que tu me dis, je n'en présume rien de désagréable.

Si le temps se fût soutenu, mon départ était certain pour demain : il devient douteux. Si tu ne reçois pas de mes nouvelles sous quatre jours, c'est que je serai absent. Ne m'écris plus que je ne t'écrive avant. Surtout ménage ta santé : cet article, celui, avec l'état de ton cœur, qui m'importe le plus, est celui que tu me sembles avoir le moins en considération; j'attendais mieux de tes sentiments pour moi. Ne prends pas ce reproche en mauvaise part; mais fais que je n'aie pas du moins à m'affecter à cet égard. Adieu, mon amie, je t'embrasse de tout mon cœur.

LXIX

Marie Phlipon à Roland.

18 août 1779.

Ah ! je suis bien plus qu'étonnée ! mon ami ! tu ne me dis pas tout, tu me ménages, mais tu souffres et mon imagination fait de son pis. Non, ne me crois pas, je ne sais ce que je dis ; n'aie point de tourment de mon inquiétude, je pense tout ce que tu veux, sois tranquille : n'augmente pas mes craintes en t'affligeant de me les voir. Hélas ! ce que je fais ? Je t'écris chaque jour des feuilles que je brûle tous les soirs. Je n'ai pu comprendre que tu ne m'instruisisses point de ta route et des endroits d'où tu pourrais m'écrire, du temps, à peu près, que je serais à recevoir de tes nouvelles. J'ai cherché tous les motifs imaginables, j'ai pleuré, grondé, j'ai fini par déraisonner ; il ne m'est resté qu'assez de sens pour détruire l'expression de mes idées. Il était bien visible que l'humeur de mon père t'avait affecté, je le sentis avec amertume ; je m'y étais attendue. J'aurais adouci, dissimulé, si je n'eusse trouvé cet expédient dangereux, par la surprise trop pénible que tu aurais pu éprouver en voyant par toi-même ce que j'aurais voulu te céler. Il t'est permis de trouver ces difficultés fort étranges et de juger mes procédés un peu répréhensibles. Tu me blâmerais plus ouvertement que je ne m'en plaindrais pas davantage, quoique j'aie la persuasion d'avoir agi comme tu eusses fait à ma place. Crois, mon ami, que je n'ai pas négligé d'exposer dans toute leur force les raisons qui devaient te justifier ; si mon incapacité m'eût desservie, ma tendresse m'aurait fourni des

ressources. Mais si l'esprit de mon père demeurait rebelle à mes impressions, devais-je le laisser indisposé contre toi, tandis que j'étais certaine de le ramener, en lui prouvant que tu n'avais rien dû lui dire avant ton départ, puisque tu n'avais pas mon aveu? Il est impossible de te rendre tous les propos qui m'ont été tenus, et quand je te les rendrais tu n'y verrais pas plus clair. Il suffira de t'avouer que depuis l'instant où je commençai de sentir et de combiner, mon supplice de toutes les heures fut de ne pouvoir accorder mon attachement pour mon père avec l'impatience et le peu de considération que m'inspirait sa façon de voir et de penser. Mon cœur veut le représenter en beau, je le considère habituellement sous cet aspect, mais en dépit de moi le jugement vient m'éclairer, et les circonstances renaissent successivement pour m'arracher le bandeau dont je me ceins volontairement. Alors je n'aperçois plus qu'un homme indifférent, une âme commune, intéressée, un esprit faux, inconséquent, indevinable. On peut prévoir la marche, les résolutions de la sagesse; mais toutes les conjectures sont mises en défaut par la bizarrerie, les ruses et les travers d'une tête mal organisée. J'écris ceci avec répugnance, je me blâme de le tracer, je me reprocherai plus d'une fois de l'avoir fait, et je suis coupable si je le tais. Va, mon ami, en refusant de te donner mes alentours, je connaissais trop bien par expérience ce qu'ils pouvaient donner à souffrir à quiconque sentirait comme moi. Je m'attends, quand tu seras ici, aux tracasseries insupportables de la sottise et de la taquinerie. Je me flatte, cependant, qu'en criant bien haut à mes oreilles, on baissera le ton devant toi par une sorte de respect machinal et de sentiment d'infériorité qu'aucun titre ne donne le courage de vaincre à ton égard. Mon

père voudra te paraître un de ces hommes tout entiers à leurs devoirs, singulièrement occupé de sa fille, de son établissement, de tout ce qui peut contribuer à son bonheur, dans le sens du vulgaire, examinant avec scrupule, pesant les choses, doctorisant sur les possibles, exigeant la première communication et voulant tout régir par ses conseils.

Voilà ses prétentions; mais je n'imagine pas que ses actions en soient des résultats bien exacts; elles ne feront qu'un ensemble décousu, baroque, inconcevable. Je lui ai donné à lire la lettre que tu m'adressas comme nous étions convenus; je l'ai accompagnée des observations que je devais y joindre. Croirais-tu qu'il ne m'a rien répondu ? Je n'ai pu obtenir qu'un certain air, des mouvements de tête et quelques syllabes qui m'ont fait voir qu'il était content. Somme totale, c'est un esprit mal tourné, avec lequel nous ferons pourtant ce que nous voudrons, en usant de ménagement et le payant, au moins en apparence, d'une considération dont il est jaloux. Ce que je désire par-dessus tout, c'est que tu ne mettes point à ces traverses plus d'importance qu'elles ne méritent et que la paix de ton âme n'en soit point altérée; si tu t'affectes, je ne me console pas et nous sommes perdus.

Je n'avais nullement compris les questions que tu me fis à l'égard du jeune homme; si je lui ai dit ce qui devait arriver, c'est d'après ton conseil, par les vues qui t'ont fait me le donner et auquel j'ai trouvé beaucoup de justesse, enfin de la manière que tu me l'as présenté. Quant au *je le veux, cela sera,* je ne doutais pas que tu n'y reconnusses l'expression demi-railleuse qui annonce la présomption d'une chose dont on a quelque raison de se flatter. Je venais d'apercevoir tout l'ascendant que j'avais sur

son esprit, j'espérais qu'en l'employant avec adresse je pourrais contenir cette jeune tête et la rendre tout entière à la raison. J'ai pu me tromper, je le pense et je prends mes précautions en conséquence. Après bien des agitations, j'avais rétabli assez de calme pour qu'il eût la volonté de rester, de faire tout ce que j'avais imaginé sans l'exprimer, de se le proposer à lui-même avec joie, résolution, courage, et me l'assurer sincèrement. Mais l'engourdissement du mal n'en était pas la guérison, j'ai vu un trouble, une mélancolie, des variations qui m'ont inquiétée ; il a connu l'utilité de l'absence ; il la désire un instant et la rejette un autre. Néanmoins, j'ai fait des arrangements avec un brave homme génevois, que je connais et que j'estime depuis des années : il a écrit dans sa ville, j'espère y trouver une place et faire partir mon désespéré, à tel prix que ce soit. Avec un autre père, je n'aurais point des embarras de cette espèce : avec le mien, il faut que j'agisse à son insu, pour qu'il ne brouille pas les affaires et n'occasionne pas d'éclat ou de malheur. Au reste, je n'ai plus de sujet d'appréhender, en aucun cas, les excès atroces dont l'horrible menace m'avait tant agitée. Mais je ferai tout pour prévenir ce qui serait remarquable, dans l'ordre des possibles et le cours ordinaire des choses.

Ces obstacles envisagés avec réflexion me paraissent bien légers ; je ne connais et ne sens plus que la peine de ta situation. Pourquoi ces boues ? tu as donc quelque douleur fixée ? pourquoi ces bains ? pourquoi... Mon ami, je te voudrais promptement, seulement assez de santé pour ne plus souffrir, pour être aux yeux de tout le monde comme il convient et me mettre en état de te soigner moi-même, avec une attention dont je ne puis me reposer sur

personne, moins sur toi-même que sur tout autre. Écris-moi, ne me cache rien : la moindre lueur de réserve me fait supposer un mal bien plus grand. Tu ne me dis pas si la fièvre t'a repris ou quitté ? Bon Dieu ! si tu savais que je suis impatiente d'avoir d'autres nouvelles ! Ce pauvre Platon, combien il doit être inquiet ! Tu ne sais donc pas que Sophie court la Flandre ? elle m'écrit de Boulogne et doit aller peut-être à Calais, Dunkerque, Lille, que sais-je ? elle est avec un Monsieur et une dame Deshayes, si je ne me trompe ; le mari est inspecteur pour les fourrages des régiments de la province. Il ne te manque plus que cette rencontre. J'ignorais ce voyage qui, m'a-t-on dit, s'est concerté rapidement ; je l'appris cependant, il y a quelques jours, à Paris, avant que j'eusse des nouvelles directes.

Tu conviens que ta tête est faible ; as-tu du sommeil ? et l'estomac ? Écris-moi vite. Je te réponds avec tout l'empressement que tu peux me supposer. J'ai reçu ta lettre des mains du facteur chez Mlle Dp. ; cependant il est trop tard pour que la mienne puisse partir aujourd'hui. Combien les heures me pèsent ! Adieu, mon cher et bon ami, ménage-toi, sois en repos sur mon compte et pour toutes ces misères que nous surmonterons aisément. Je t'embrasse tendrement et je suis, comme tu sais, toute à toi sans retour.

LXX

Roland à Marie Phlipon.

28 août.

Faut-il reprendre ta lettre, mon amie ? je l'ai trop lue

sans la comprendre; et cependant je craindrais de la comprendre mieux. J'y vois une récrimination amère qui, si elle est sincère, prouve que tu ne l'étais pas; un renvoi à mes précédentes pour tâcher de me prouver une injustice sur un fait que je défie de prouver; des reproches et des justifications sur des choses que tu me supposes à plaisir pour celui d'étendre et délayer des sentiments dont je ne doute point, que je n'ai point combattus, que je serais fâché qui n'existassent pas, etc. Où est-ce donc qu'il a été question de prendre un ton raide, inflexible, laconique, que sais-je? que j'ai inspiré qu'il fallait manquer, se rendre coupable, etc., au point de m'exprimer, à moi, que tu aimerais mieux mourir? En vérité! c'est bien tout cela qu'il fallait retrancher, au lieu d'en écrire deux pages sur trois. Il me semble cependant qu'avant de me juger d'une telle manière on pouvait supposer le désir que j'aurais eu de pressentir ton père, non pas des mauvais traitements, des choses sèches et dures; non pas des choses de toi, mais comme choses vraisemblables et je dirais même, raisonnables de moi, sur ce qu'il était vraisemblable qui serait. A qui est-ce donc à l'amener à ce point de raison et de convenance? est-ce à moi, qui ne dois pas être censé connaître ses prétentions, ni m'y laisser aller quand il les montrera? à moi, à qui tu dois éviter tout sujet de discussion avec ton père, par rapport à lui-même, si ce n'est par d'autres motifs? Encore une fois, je ne comprends rien à ta lettre, et bien moins à l'esprit qui semble l'avoir dictée; et ce qu'il y a d'étrange encore dans tout cela, c'est qu'elle ne répond à rien de ce que je sollicitais par la mienne. On dirait qu'elle a plutôt été écrite pour se heurter que pour s'entendre. S'il était vrai qu'il fût du sort du sentiment de dégénérer ainsi, cela me semblerait bien triste, pour

ne pas dire le dernier des malheurs. Je te ferai voir dans quelques mois, si tu me le rappelles, une lettre que j'ai reçue ces jours passés, sur cette matière, d'une des personnes que je considère le plus dans le monde. Tu sens bien que je ne voudrais pas relever le passage où j'ai vu un contre-sens inexplicable; je ne puis l'envisager que comme une épigramme fondée sur l'omission d'un mot; et, puisqu'il faut te le dire, c'est que je voulais te prier de me mander ce que ton père t'en aurait dit quand il l'aurait reçue, et non pas avant que je l'eusse écrite. Je n'aurais pas pensé, jamais, ce sens si difficile à trouver. Mais de la lettre à expédier, tu ne me dis mot; cependant c'était là le point. Tu n'as rien à en dire, m'observes-tu : est-ce encore une épigramme ? est-ce pour en avoir trop à dire ? Ce n'est pas ainsi qu'on approuve : que signifie donc cela? Mais tu es sérieusement impatientée de m'entendre prononcer que ce sont des tracasseries, et que ces tracasseries éloignent, etc. Que veux-tu que je réponde à cela et à ce qui suit ? Ce ne sont donc pas des tracasseries que le ton et les prétentions de ton père ? Ce que tu m'en mandes n'est donc pas pour que je m'y attende et pour que je prenne mes précautions en conséquence ? Il ne faut donc pas le préparer à ce qui doit être et ce qui sera ? Il ne faut donc pas te demander ce que tu en penses avant de le faire ? Il ne faut donc pas attendre sa réponse, la tienne; savoir tes intentions, les siennes ? Il faut donc aller comme un étourdi, dire et faire pourtant ce qu'on doit, sans savoir ce qui en résultera, sans imaginer qu'une chose autrement, brusquée, peut tout retarder, tout changer, etc. ? Et tout cela ne demande point de temps, n'apporte point de retard ? Et ce sera encore moi qui aurai tort si tu n'as pas senti les ménagements que j'avais à garder, et si tu veux

préférer que je les fasse sentir à ton père plutôt qu'à toi, à qui le sang doit préparer la confiance nécessaire pour amener les choses et les faire entrer par le canal de la raison et du sentiment? Quelle influence, etc., me dis-tu, sérieusement! Avec des mots on remplit des pages; on fait des raisonnements; on disserte, on discute, on dispute, et l'on est bien heureux sans doute, car on finit toujours par triompher.

Je t'ai fait sans aigreur, et j'ai cru sans indiscrétion, la question sur l'état de tes finances : tu ne sembles pas le prendre sur le même ton. Je sais, mon amie, que tu m'en as déjà parlé, même avec les détails et les effets que tu ne manques pas de répéter, en me l'observant; mais tu m'as dit depuis que tu as été obligée à telle, telle et telle dépense, que tu seras obligée à telle autre, que tu en prévois telle autre, etc.; enfin il n'était pas ridicule de désirer savoir si, avec la somme dont tu m'as parlé, tu aurais de quoi suffire aux choses nécessaires. Je n'entre pas dans le détail de l'emploi de tes fonds et la proposition de me le montrer n'augmente point mon envie de le voir; mais je ne voudrais pas qu'il fût indiscret de demander si tes contrats nets d'une part, tes dispositions, tes arrangements relatifs à ton père, à la maison, aux alentours, etc., tu ne restes chargée d'aucune dette, d'aucun engagement convenable ou de convenance; si enfin, après toi, personne n'a de recours; car enfin ces choses-là entrent pourtant dans un arrangement quelconque, et du positif au négatif il est un état; et dans tous les cas il faut bien savoir à quoi s'en tenir.

D'après tout cela, je puis te dire que le ton de ta lettre a furieusement rabattu de la bonne disposition que je rapportais de mon voyage. Il ne serait pas à désirer que j'en

reçusse souvent de cette nature ; il est vraisemblable que je n'oublierai celle-ci de ma vie, et je croyais bonnement que tu me connaissais assez pour me juger autrement, si ce n'est pour me mieux juger.

J'écris à ton père par le même ordinaire. Si j'avais pu trouver de la raideur dans ma lettre avant de lire la tienne, je la trouve douce actuellement.

Il n'y a plus ici aucune raison pour changer mon adresse.

Je relis encore ta lettre, après dix lectures toutes plus navrantes les unes que les autres, et je rouvre la mienne pour m'expliquer sur un article que tu sembles te reprocher et qui amène des justifications toutes tendantes à me rendre plus odieux. C'est sans doute par toi que j'ai connu ton père, et je n'aurais jamais cru m'exposer au reproche d'accabler sa fille en lui retraçant ce que je tenais de toi ; mais ses écarts que tu justifies parce que je les sens, ses écarts dont tu regrettes de m'avoir instruit, comme si j'eusse dû les ignorer, ils sont connus et blâmés de plus de monde que tu ne crois, et l'on m'en a parlé avec plus de force que je ne te les ai exprimés, sans savoir mes vues, et sur la seule connaissance qu'on a su que j'avais de ta personne. Je ne conçois pas comment ton père argue un mépris marqué de ma part et sur quel fondement il trouve de la hauteur dans ma lettre. Quand je dis que je ne le conçois pas, je le conçois très bien ; mais toi, tu adoptes cette idée, toi, consultée avant, et qui n'as voulu rien dire ; toi qui dois voir et convenir que je ne pouvais ni ne devais écrire autrement, tu pars de là, et pour autoriser en quelque façon sa conduite, pour la trouver du moins sans réplique, et pour trouver en même temps un motif de me trouver des torts ; et c'est pour les aggraver davantage. Non, je ne devais pas écrire différemment : c'était assez

manquer à mes parents que de leur taire mes démarches dans la crainte qu'ils ne les approuvassent pas, sans mettre leur fortune à la merci d'un dissipateur; et dussè-je mourir pour le triomphe de cette action, je le scellerais de mon sang. Mais il est des moments dans la vie où l'âme la plus saine se complait à tout empoisonner; et je frémis de l'idée de te voir me déchirer à plaisir aujourd'hui dans des choses que tu approuvais hier. Si tu avais voulu t'abaisser jusqu'à l'adresse, je serais à toi sans retour, me dis-tu. Je t'avoue que je n'entends point cela; cependant je ne saurais le lire une seule fois sans un frisson d'horreur. Quel affreux triomphe pour toi, si je te comprends; quelle abominable situation je me représente : j'aimerais mieux être mort mille fois que d'être jamais dans le cas d'agiter mon âme de soupçons aussi noirs, aussi dévorants. Non, tu n'aurais pas joui d'une fausseté : je serais mort de douleur, et toi de confusion. En quel moment, et quel usage, juste ciel! fais-tu d'une confidence? Pourquoi rappeler des horreurs pour faire des comparaisons? As-tu besoin d'ombres aussi effroyables? et trouverais-tu quelque douceur à m'abreuver de toutes les amertumes à la fois? Tout, jusqu'à la plus véhémente confiance, devait-il se changer ainsi en poison? Oui, je me perds dans les comparaisons de toi-même. Sous quel aspect considérer les choses désormais! Qu'est-ce donc dans la nature qui ne sera pas effroyable! Va! si tu eus des vues de me mettre hors de moi, elles sont remplies. Faudrait-il abhorrer tout, jusqu'à moi-même!

LXXI

Marie Phlipon à Roland.

29 août.

Mon bon ami, si je t'afflige contre mon gré, j'en suis cruellement punie; combien tu me désoles! Quel démon se mêle de nos lettres et nous en altère le sens? Il est évident que tu n'as pas compris la moitié de la dernière et que tu as pris le contrepied de l'autre partie. J'avoue qu'en l'écrivant j'étais douloureusement affectée, et trop, pour songer aux épigrammes que tu crois distinguer. Écrivons-nous autrement ou ne nous écrivons plus. Je ne puis soutenir cette manière d'être avec toi, et dans ce moment même je me sens si vivement pénétrée que mes idées en sont absolument interrompues. Va, si j'avais pu te connaître assez peu pour te juger un seul instant d'une façon dont tu puisses te plaindre, cet instant m'aurait vue rompre toute liaison avec mon espèce, en commençant par toi. Défie-moi sur tout ce qu'il te plaira, mais si tu me reconnais jamais en défaut sur la sincérité, je renonce aux titres que tu me donnes et à l'attachement que tu me prouves. Je ne chercherai point à étaler devant toi des sentiments que je dois avoir et dont tu ne peux douter : je puis être diffuse ou gauche, mais je méprise l'affectation; elle ne convient qu'à ceux qui ont intérêt de se faire croire ce qu'ils ne sont pas, et je ne me sens point de ce nombre. Autant qu'il m'a été possible, j'ai préparé, ménagé, disposé mon père comme tu le souhaitais, et si les succès n'ont pas suivi mes efforts, ce n'a pas été faute d'employer ceux-ci. Tu ne t'es pas représenté l'amertume

d'une situation fertile en disgrâces journalières, où l'on reçoit de son unique consolateur des reproches de n'avoir vu que soi et d'avoir manqué de fermeté dans des circonstances où l'on s'était principalement occupé de lui. Dis-moi, mon ami, quand mon cœur est blessé, à qui puis-je le laisser voir ? et serait-ce avec toi qu'il me faudrait dissimuler ?

Après m'avoir dit que tu étais fâché que je m'applaudisse de ma conduite avec mon père, qu'il fallait qu'il sût que tu ne voulais point qu'il se mêlât de nos affaires, et qu'en conséquence tu lui adresseras une lettre où cette façon de penser est exprimée : je n'ai pas vu qu'il me restât à faire des observations sur cette lettre. Elle est arrivée; mon père l'a trouvée glaciale, d'un laconisme singulier, étonnante par le silence qu'elle lui impose sur certaine matière, et annonçant peu d'empressement pour moi. Je l'ai justifiée, soutenue, appuyée, comme il convenait; j'ai fait entendre qu'un homme délicat et sensé n'avait point de comptes à rendre, ni de conseils à recevoir; nous avons longuement, chaudement et tristement discuté. Mon père a fini par dire : c'est un homme de mérite, je l'avoue : il vous convient, à la bonne heure; que la chose se fasse, je n'y mettrai pas d'empêchement. Mais cette façon de me l'annoncer ne m'est pas fort agréable; je répondrai aussi avec froideur et précision. J'adoucis, je ménage, je raisonne, je fais pour le mieux ; puissent toutes choses aller ainsi ! Je ne sache pas qu'il puisse y avoir de l'indiscrétion à me questionner sur mes finances et je n'ai point vu d'aigreur dans ce que tu m'as demandé à cet égard; je n'imagine pas en avoir mis dans ma réponse; mais tu fais des remarques qui sentent le reproche et sur lesquelles je veux glisser, précisément parce qu'elles

me touchent trop sensiblement. J'avais passé rapidement sur cet objet parce que je pensais n'avoir à t'en donner les détails que de vive voix, ce qui me paraissait plus facile et plus abrégé. Je crois t'avoir déjà dit cet hiver que le bien de ma mère était grevé d'une hypothèque, ce qui empêcherait qu'on en pût disposer sans difficulté, et m'oblige ainsi que mon oncle de Vincennes à payer rente pour un emprunt de six mille livres dont mes grands-père et mère maternels se portèrent caution en faveur d'un de leurs gendres qui ne tint point ses engagements. Cette rente se paya au moyen de quelques fonds sur lesquels nous eûmes recours et de l'appoint qu'on y ajouta. Il y a pour le présent des arrérages accumulés, un projet de remboursement, assez de désagréments et d'embarras. Jusqu'à ce moment je n'ai pu me mêler de rien, je viens dernièrement de parler avec mon oncle pour l'engager à des démarches utiles. C'est à peu près tout ce que je puis t'écrire sur une circonstance susceptible de trop de détails.

Je t'avoue, mon ami, qu'il me presse singulièrement de te voir et que je donnerais beaucoup de choses pour une seule conférence de quelques heures; je suis persuadée qu'elle aplanirait tout, qu'elle dissiperait ces nuages qui m'accablent de chagrin et feront mon tourment jusqu'à l'instant où la paix et la joie de ton âme assureront mon bonheur. Écris-moi vite : écris-moi de ton cœur : songe que je suis triste, inquiète, souffrante et que j'attends ma satisfaction de toi seul. Mon ami! tu trouves ta lettre douce et tu sentais qu'elle pouvait me peiner? Je hais tous ces mots écrits, ils ne rendent point d'accent, ils trompent! Viens m'entendre et t'expliquer.

LXXII

Marie Phlipon à Roland.

1er septembre, après midi.

Allons, Thalès! rassemble tes forces; je ranime mon courage; si je m'abats encore une fois, je suis perdue sans retour. Voyons si la cruauté du sort l'emportera sur la constance de nos deux âmes réunies. Non, mon ami, je sens que tes déplaisirs ou tes reproches ont seuls le pouvoir de m'accabler : avec ton estime, ta tendresse et ta satisfaction je puis être au-dessus de tout. Le nuage que le malentendu de nos lettres et le chagrin des contrariétés avaient fait élever m'avait pénétrée de tristesse. J'étais atterrée depuis ta dernière; de nouvelles disgrâces sont survenues du côté de mon père; elles m'irritent et me relèvent; je me trouve aujourd'hui plus de résolution que de douleur. Tu n'as pas ignoré l'effet de ta lettre à mon père. Je m'efforçai de l'adoucir et je commençais de l'espérer, lorsque lundi au soir je lui demandai s'il était disposé à te répondre bientôt. Je fus étonnée de son air et du ton de sécheresse avec lequel il me répliqua : « On ne s'est pas pressé de s'adresser à moi, je ne le suis pas de répondre; d'ailleurs, on ne vous demande pas dans cette lettre : elle est obscure, je n'y entends rien. » J'observai que cette objection n'était pas de la meilleure foi du monde, je raisonnai, je priai : la considération de mon bonheur, du sien propre, les sentiments naturels à un père, la vue d'un établissement qu'il eût tant désiré autrefois, tout fut mis en usage avec le ménagement, les instances et le pathétique que mon cœur m'y faisait mêler. Je n'obtins que

des choses dures, humiliantes même, ajoutées à l'éternel refrain qu'on pouvait le mettre en tiers dans le secret quelques mois plus tôt, que je n'aurais pas dû donner mon aveu à un homme sans le consulter avant tout, et mille autres raisons de cette espèce près desquelles les miennes, malgré toute leur solidité, n'attiraient qu'un sourire dédaigneux. J'étais oppressée, je rentrai dans ma chambre et je m'y trouvai si mal, une heure après, que mon père m'entendit et se releva. Il parut, non pas attendri, mais un peu ému, comme quelqu'un qui craint d'avoir à s'attribuer ce qu'il voit. Le lendemain il était assez doux; je profitai de cette disposition pour manier son esprit et le tourner à nos fins. Je ne réussis point mal; il m'écouta, fut persuadé, me promit de faire bientôt une réponse satisfaisante, mais, ajouta-t-il, je veux annoncer cette affaire à votre oncle et votre tante (ce sont les grands-parents), appuyant son dessein de considérations pour moi qui devais à ces parents des égards marqués et beaucoup de ménagements. Je dis que cette communication me paraissait pressée, indiscrète peut-être ; je rappelai l'utilité du secret. J'y mis une grande importance et même j'y attachai l'assurance de l'événement. Il s'impatienta, m'imposa silence et partit. Je le revis tard, mais fort content. Il m'apprit qu'il avait fait part du projet aux grands-parents en recommandant le silence d'une manière dont je serais satisfaite; qu'ils étaient très joyeux, que je pourrais les aller voir au premier instant, m'assurer par moi-même de leur disposition à se taire, et que dès demain (qui était aujourd'hui), il ferait sa réponse en donnant son agrément. Je passai la nuit plus tranquillement et je me disposais ce matin à me transporter chez le grand-oncle, lorsque mon père, la plume à la main pour t'écrire, me dit d'un ton

appuyé : « Ma fille, il est évident que depuis le départ de M. Rld, vous avez reçu plusieurs lettres de lui, je demande, avant tout, que vous me les montriez toutes sans exception. » Je lui dis que cette nouvelle demande me surprenait singulièrement, qu'il devait savoir combien je serais aise d'y déférer par l'obéissance que j'avais déjà prouvée en lui faisant voir celles qui pouvaient le satisfaire, et lui apprendre que nous ne méritions ni soupçons, ni reproches ; que je n'en avais pas d'autres à lui communiquer.— Je suis pourtant convaincu que vous en avez reçu davantage et j'exige que vous me les donniez. — Mon père, vous n'avez pas le droit de me faire manquer aux lois de l'honnêteté, de la confiance : c'est à celle de l'amitié que je dois la connaissance des choses qui me sont communiquées dans ces lettres et qu'un tiers ne peut partager. — Eh bien ! je n'ai rien à vous accorder d'après ce refus ; je ne fais pas de réponse, vous n'aurez jamais mon consentement. — Ah ! quel motif vous fait exiger une chose de cette nature ? — C'est un caprice que j'ai ; si vous me refusez cette satisfaction, vous n'avez plus qu'à me compter pour rien ; vous perdez ma confiance et mon estime. — Précisément, par un acte qui devrait me les mériter. Est-il donc raisonnable que, pour un caprice, ainsi nommé par vous-même, je viole les obligations les plus saintes? celles de la confiance, etc.. — Nous avons très longuement discuté ; de ma part, avec beaucoup de tranquillité, d'assurance et de force ; de la sienne, avec une opiniâtreté, une déraison insupportables. J'ai compté mon aventure à Mlle Dp. ; elle ne fait qu'en rire, dit qu'il faut aller son train et promptement, lui laisser faire la moue et lui adresser les sommations s'il continue sur ce ton ; mes grands-parents, que j'ai vus, m'en disent autant ; ils ont tombé des nues parce

qu'hier, mon père leur parla de nous deux avec beaucoup d'éloges et de satisfaction. Je voudrais, m'ont-ils ajouté, que notre approbation pût remplacer la sienne; mais dans tous les cas, nous sommes prêts d'approuver votre choix et de souscrire à tout avec empressement et tendresse. J'ai retrouvé un instant pour tâter mon père et l'apaiser, s'il était possible; je lui ai fait sentir que ces difficultés ne devaient produire que des désagréments à lui-même sans servir à quoi que ce fût, qu'il était malhonnête de ne pas répondre à la demande d'un galant homme et de n'y pas répondre favorablement, que la bonne intelligence était avantageuse à tous, etc.; j'avais des milliers de choses à dire et j'en ai débité prodigieusement. Il s'est tenu à ses prétentions en finissant par dire qu'il ne m'était pas nécessaire, que je pouvais me marier sans lui, mais que ce qu'il me fallait faire pour cela ne pouvait pas s'exécuter en demeurant avec lui, et que je n'avais qu'à me choisir un asile. J'ai répondu fort résolument : « Je n'en ferai rien; vous n'avez pas de raison de me renvoyer de chez vous, je n'en dois sortir que sous les enseignes d'un mari et je n'en partirai pas autrement; je n'aurai pas vécu vingt-cinq ans dans l'honneur et dans la vertu, pour sortir de chez vous d'une manière qui vous ferait honte et vous flétrirait vous-même. » Il n'a rien répliqué, me boude, ne mange point et se sauve de moi. Je juge sur quelques apparences qu'il t'a écrit; mais c'est de toi que je suis réduite à l'apprendre et je souffre déjà de la manière qu'il l'aura fait. Eh bien! mon ami, te sens-tu le courage d'épouser une fille disgrâciée de son père, de faire des sommations, de dévorer toute la suite des désagréments qui m'environnent comme à plaisir?

J'avais eu, il y a huit jours, une conférence satisfai-

sante avec ce brave homme dont mon père fit son confident depuis quelques mois particulièrement; il l'avait sondé adroitement sur ses intentions pour la D^lle. Mon père témoigna d'une façon très persuasive qu'il ne songeait et ne voulait absolument point faire jamais rien de plus, par des raisons très fortes qu'il déduisit. J'appris en outre qu'il avait manqué se brouiller très sérieusement avec lui par les instances qu'il lui faisait pour savoir comment et pourquoi il s'était réconcilié avec moi, objet sur lequel il imposa le silence le plus décidé, en montrant beaucoup d'humeur de ses questions répétées. Le petit plaisir de ces nouvelles est bien effacé par le nouveau trouble où me voici : je me dispose encore à ramener mon père, c'est-à-dire à travailler pour cette fin, mais je n'ose former l'espérance de réussir. Je te l'ai peint jaloux de la considération difficile à conserver et demandant des ménagements ; c'est un homme outré de voir qu'on n'ait pas eu pour lui tous ceux qu'il prétendait qu'on eût. Il me reproche ces précautions malignes, dit-il, ces communications dissimulées, par lesquelles je le préparais sans doute à être éloigné, traité comme un petit parent dont on ne se soucie point. Soutiens-moi, mon ami ; sans toi je donnerais ma vie pour rien, tant ce monde me devient déplaisant. J'ai repris aujourd'hui, par dépit, je crois, de l'appétit et de l'activité. Conserve et ménage ta santé : ne t'affecte pas trop vivement de nos misères; laisse-moi penser que tu existes quelquefois agréablement. Vois ce que nous avons à faire et ce qu'il faut juger du conseil de mes parents. Je croirais bien que ta présence matera mon père et qu'éternellement il me tracassera comme il fait, tant que je serai seule à lui répondre, par une suite de son humeur et par une rancune inextinguible de la reddition

de comptes. Je me suis acquittée avec mon notaire pour ma part des frais : reste celle de mon père à laquelle je n'étais pas en état de satisfaire, non plus qu'à deux autres petits objets qu'il néglige et qui me tiendraient plus au cœur.

Mlle Dp. prétend que le nouveau travers de mon père est le moyen le plus efficace pour qu'il nous laisse arranger tranquillement nos affaires sans se mêler de rien. J'ai peine à goûter cette consolation, quoiqu'elle ait sa valeur.

J'attends tes nouvelles bien impatiemment.

LXXIII

Marie Phlipon à Roland.

2 septembre, chez Mlle Dp.

Oui, ta situation est horrible, je le sens : c'est ce qui fait mon supplice et je n'attends plus qu'un mot pour en finir. J'écrivis cette triste lettre dans un accès d'humeur le plus violent que j'aie jamais eu ; ton commentaire me l'a fait paraître affreuse. Le passage qui t'affecte devait naturellement produire cet effet terrible. Je ne m'en suis pas doutée et tu ne veux pas voir que les expressions employées dans l'agitation ne sont jamais exactes. Je n'ai dans aucune circonstance approuvé hautement ce que j'aurais cru ne pas devoir l'être. Je ne puis me reprocher aucun déguisement même par condescendance ; seulement, je cédai quelquefois sans être convaincue de tes raisons, mais présumant qu'elles étaient meilleures que les miennes par l'opinion que j'ai de tes lumières.

Voilà le vrai sens de ma phrase chagrine; je désavoue ce qu'elle exprime de plus, et tu ne l'aurais pas autant étendu toi-même si tu avais pu conserver plus de sang-froid. Lorsque j'employai des justifications, c'était par le désir d'être à tes yeux ce que je suis réellement et par la persuasion qu'elles étaient bien fondées. J'ai pu me tromper dans la manière de voir et de juger : voilà mes torts; ils méritaient bien quelque indulgence ; il m'est arrivé de penser apercevoir chez toi un peu de raideur et de m'affecter de certaines tournures qui me semblaient dures; c'est en cela que je me suis tue, m'attribuant trop de sensibilité; croyant d'ailleurs que je pouvais les prendre autrement qu'elles n'étaient employées ; c'est ce que je me rappelais douloureusement en t'écrivant comme je fis dernièrement. Du reste, je nourrissais chez moi la parfaite confiance d'être celle qui pouvait contribuer à ton bonheur. Si j'avais pu me dire comme toi : « que sera-ce donc un jour? » je ne te dirais déjà plus rien. Juge de l'état où doit me mettre ta réflexion et ton aveu. Mon ami, je le dis hautement, sans cette réserve qui ne peut convenir aux sentiments dignes qu'on les expose à découvert, tu es l'ètre le plus estimable que j'aie connu, le seul auquel je voulusse m'unir et pour qui je consentisse à vivre désormais : nos projets, nos espérances ont développé dans mon cœur un attachement qui doit, dans tous les cas, déterminer mon sort ; je dis plus, je suis persuadée que tu ne peux plus être heureux sans moi, que nulle autre ne serait plus propre à te le rendre, même avant que tu m'eusses connue. Eh bien! dans cette disposition qui doit te montrer ce qui peut arriver de moi, je me sens, je confesse, une fierté qui ne me permettra pas d'être à toi, si je te vois le moindre doute sur le bonheur

que tu peux attendre de notre union. Relis tout ce que je viens d'exprimer, c'est la peinture fidèle de ce que j'éprouve et de ce que j'ai été : fais tes reflexions dans le sérieux de ta raison et prends une résolution décidée. Je dois être à toi dans peu, avec paix, amour et confiance, ou ne plus rien être pour toi qu'un souvenir qu'il faudrait encore effacer. De manière ou d'autre, il faut que je te voie avant que ce mois finisse, car la situation où nous sommes réciproquement ne peut durer, et tu sais comme les affaires se mènent entre ceux qui sentent comme nous. Ce que tu laisses échapper des réponses de ta famille et de l'inquiétude sur ce que je pourrais être un jour avec toi me semble en dire plus que je ne voudrais en entendre. Tu verras par le nº précédent comment je suis avec mon père et ce qui peut arriver si tu ne veux venir qu'après la fin de toutes les contestations ; moi, je suis convaincue qu'elles existeront toujours en ton absence. Je te laisse à toi, mon ami, recueille toutes tes facultés, résous et réponds-moi promptement. Je ne t'écrirai plus beaucoup, probablement ; ta première doit me fixer sans retour au parti qui me reste à prendre ; adieu. Hélas ! mon ami, m'aurais-tu mal connue ? adieu. Mets-toi, s'il est possible, dans un état plus doux ; c'est le seul moyen d'affaiblir mes douleurs.

LXXIV

Marie Phlipon à Roland.

2 septembre, au soir.

L'existence me paraît plus triste à chaque instant ; ta

lettre, que je relis, me porte au désespoir. Tu balances, je le vois, et tu ne sais pas encore les nouvelles difficultés de mon père; que sera-ce après que tu les auras apprises? Ce que tu me dis m'imposerait-il l'obligation de t'éviter la peine de rompre? je doute, je crains, je balance moi-même et mon état est affreux. Hélas! que j'étais loin de prévoir cette extrémité cruelle, lorsque je m'opposais à tes vues par le seul pressentiment des disgrâces que le caractère de ceux qui m'environnent, le défaut de certaines convenances pouvaient causer à ton âme sensible et délicate. Pourquoi m'as-tu vaincue? plaintive en secret, mais constante et résignée, je fusse demeurée pour jamais ta plus fidèle amie; du moins, je triomphais de moi-même dans ma résolution généreuse, et je me serais applaudie de mes souffrances par celles dont j'aurais cru t'exempter. Tes plaintes, tes douleurs m'ont subjuguée, j'ai consenti d'être à toi. Les orages se sont succédé; il nous est arrivé, dans un autre genre, ce qu'éprouvent les époux dans la misère : les contrariétés, les chagrins ont troublé la paix de notre âme; ils nous ont arraché des expressions qui l'altéraient encore davantage, et la sensibilité toujours irritée, nous rendant sans cesse plus susceptibles, a préparé les voies à l'aigreur. Le fastidieux de certains détails, l'impossibilité de certains autres dans une correspondance écrite, ont fait renaître du malentendu que les discussions ne pouvaient qu'augmenter; ceux que la nature de leurs sentiments, le rapport de leurs goûts, la vivacité de leur tendresse devaient rendre trop heureux ensemble ont cessé de s'entendre dans l'éloignement, et le plus doux de leurs projets s'est revêtu d'apparences effrayantes. Que doit-il arriver d'eux au milieu des circonstances rebutantes qui semblent réunies pour les diviser? c'est à ton cœur de le décider.

Pour moi, je suis capable aujourd'hui, comme il y a quatre mois, de renoncer à toi s'il est nécessaire pour le mieux; il n'est pas question du prix qui doit m'en coûter : sans doute il serait autre à présent que par le passé; mais je suis bonne pour le payer quel qu'il soit, et le témoignage d'avoir fait ce que j'aurai dû faire sera toujours la première satisfaction que j'ambitionnerai de remporter avec moi.

Il s'agit donc d'examiner si tu me vois ainsi que je t'ai paru quand tu fixas tes vues sur ma personne, comme celle dont l'étroite union peut compléter ton existence et ta félicité. Je n'ai rien à dire sur mes sentiments et mes principes; si tu t'étais fait illusion quant à ces objets, tu ne serais plus à détromper depuis longtemps; les erreurs de cette espèce ne sont pas de durée. Je suis franche, peut-être trop, car je dis tout à quiconque possède ma confiance, sans chercher les à-propos, ménagement qui s'accorderait avec la délicatesse sans blesser la sincérité. Je crains singulièrement d'avoir des torts, surtout avec ceux que j'aime, premièrement par droiture et par affection, puis sans doute par excès d'amour-propre. D'ailleurs, je les avoue hautement quand je les aperçois, mais l'extrême désir de n'en point avoir peut bien m'aveugler parfois sur leur existence; alors je souffre cruellement si l'on m'interdit les justifications, mais j'endure volontiers qu'on me prouve si elles manquent de valeur. Je suis timide, mais pas rampante; je m'afflige avant de me plaindre et quand je me plains, je ne pleure plus, je dévore le mal plutôt qu'il ne m'égare, et je serais plus aisément triste qu'emportée. Depuis que nous nous écrivons, je n'ai pas toujours été de ton avis; mais, somme totale, en quoi, sur quels articles nous sommes-nous trouvés contraires? pour

quelques phrases à l'occasion de M. de S. et du j. h. que j'ai prises dans un autre sens que le tien. Tu m'écrivais au sujet du dernier : « Je ferais bien plus pour lui ôter tout espoir : je lui dirais que notre parti est pris pour dans peu : que vous ne pensez pas que des projets sinistres y dérangent rien et que s'il fallait y opposer l'autorité... » J'ai cru que c'était un avis de l'instruire hautement de nos desseins pour le mater plus sûrement; cela m'a paru sage afin d'éviter le nouveau coup de l'événement inattendu; je parlai, je produisis l'effet souhaité et j'ajoutai qu'en daignant l'instruire comme j'avais fait de ce qu'il devait attendre, j'exigeais qu'il se tînt dans le silence, etc... Voilà l'erreur qui produisit tant de discussions, et c'est encore quelque chose de cette force qui nous mit en opposition pour l'autre opposition, démêlés qui n'eussent pas même existé si nous eussions été en présence. Impatienté, tu te plaignis; chagrine, j'ai répondu; puis les nuages se grossissent avec les paroles et nous sommes malheureux pour nous aimer trop. Voilà pour ma personne : pèse, réfléchis, juge et détermine. Quant à la tienne, que j'aime plus que ma vie qui lui est dévouée dans tous les cas, je n'ai observé qu'un excès de bonnes qualités qui semblaient produire quelque raideur dans la contradiction. Je me suis crue quelquefois mal jugée ou reprise trop vivement, et je m'en suis affligée en me taisant, jusqu'à cette lettre où la douleur violente d'une somme de maux rassemblés m'a fait exprimer avec exagération et même aigreur, j'en conviens. Restent les obstacles qui résultent des circonstances. Le j. h. sera à Genève ou travaillera dans sa chambre, dehors et loin de la maison pour le temps de l'événement, s'il a lieu; d'ailleurs les grands accès sont passés et ceux de cette espèce ne reviennent pas deux fois. Quant à mes

finances, elles ne diminuent pas chaque fois que j'en parle, mais j'achève de te donner des éclaircissements qui ne s'étaient pas encore présentés ou qui l'avaient été légèrement. L'hypothèque n'a rien pris jusqu'à présent sur les revenus comptés, parce que l'appoint était fourni par un autre objet ; il y prendra peut-être par la suite, mais peu de choses; du moins, en apparence, peut-on le juger ainsi. Le seul bien de ma mère est engagé, c'est-à-dire la moitié du mien actuel, et pourtant je réfléchis que cet engagement semblable pour l'oncle de Vincennes ne l'a pas empêché de vendre. Ce qu'il y a de certain, on a recours sur moi comme partie solidaire et j'ai recours sur quelques fonds qui servent d'aides pour remplir l'obligation, d'ailleurs désagréable, je le confesse. Enfin, mon père, son humeur, ses prétentions, son dernier travers nous offrent d'autres désagréments; personne ici ne peut faire la compensation pour toi. Je puis déplorer des contrariétés qui s'opposent à mon bonheur et qui, de toute façon, le troubleront toujours un peu ; mais du moins, je n'aurai jamais à me reprocher d'en avoir déguisé quelque chose ou négligé de les exposer dans toute leur étendue. Reste, en outre, ta famille dont il me paraît que tu n'es pas applaudi. Je l'avais redouté, tu l'as encouru : c'est une obligation de plus que je t'ai, si rien au monde peut ajouter à celle du sentiment qui t'a conduit; mais si je n'aperçois plus dans la satisfaction que tu te proposes assez de dédommagement à tes sacrifices, je sais ce que je dois faire et je le ferai à tout risque. Je me devais, ainsi qu'à toi, cette consultation commune : elle est assez importante puisque le sort de deux êtres raisonnables s'y trouve attaché. J'attends tes réponses et je suis, jusqu'au dernier soupir, ton amie.

LXXV

Marie Phlipon à Roland.

3 septembre, 2 h. du matin.

Je ne saurais prendre de repos; je relis, j'examine; je pèse les contrariétés actuelles, je considère leur impression sur ton esprit : tu te montres affecté, rebuté : mon devoir s'écrit dans tes peines et m'ordonne de les terminer. Quand il serait indubitable que je fusse l'unique personne dont l'union te rendît heureux, si ta persuasion n'est pas entière à cet égard, ta joie ne peut être parfaite et je cesse de pouvoir remplir ma destination. Dès lors, les disgrâces moins balancées agissent avec force et produisent tout le mal qu'elles peuvent faire; les difficultés se grossissent, et ce qui fait surmonter les obstacles s'affaiblit. Mon agitation est extrême, je passe successivement à des résolutions contraires; je m'interdis d'écrire pour ne pas augmenter le nombre de ces idées fugitives, de ces expressions du moment qui se détruisent tour à tour et font naître la confusion ; puis, entraînée par une impulsion puissante, je reviens te tracer tout ce que j'éprouve dans mon âme. Objet de mes affections, dépositaire de mes sentiments les plus intimes, je me défends vainement de suspendre ma communication ; et toi, toi que l'estime et l'amour me dévouent également, où peux-tu fuir, te dérober à tous deux et recouvrer ta tranquillité ? Que dis-je, mon ami? la nécessité, la raison doivent être désormais nos guides : il faut les suivre courageusement. L'opposition du côté de mon père est devenue absolue et violente ; les contesta-

tions interminables par cette raison et la bonne intelligence presque impossible, ton juste éloignement pour tout éclat et propos, les désagréments sans nombre du détail de mes affaires, les nuages qui s'élèvent du sein de ta famille forment l'ensemble des obstacles les plus pénibles à vaincre. L'enthousiasme qui seul le peut faire s'est amorti chez toi par le sentiment, la crainte ou le préjugé de quelques différences qui t'effraient. Tu parais ne plus tenir à nos projets que par ménagement pour moi, par attachement à ta parole et par les douceurs de la réminiscence plutôt que par les attraits de l'espoir. Je ne dois plus me souvenir ici que du nom d'amie pour t'aider à prendre la résolution la plus convenable à ton bonheur, ou me rappeler ce que j'espérai devenir de plus pour te rendre la liberté, s'il t'est bon de la reprendre. Mais puis-je t'aimer assez ou assez peu pour te donner à ce sujet des conseils désintéressés? Triste vertu ! s'il faut être indifférent pour te suivre partout, quels sujets te sont consacrés ? J'avoue qu'en m'arrêtant à l'inquiétude exprimée du : que sera-ce un jour? je serais promptement résolue et j'irais peut-être jusqu'à me reprocher les discussions de ma dernière. Mais cette inquiétude est-elle chez toi bien constante et bien fondée? dois-je lui donner assez de poids pour nous arrêter l'un et l'autre? Tout ce que je puis déterminer dans le trouble qui m'agite, c'est que je n'accepterai jamais un titre qui me serait donné avec inquiétude et crainte : pour toi, pour moi, jamais je ne recevrai ta main, si tu ne peux me la présenter avec la sécurité de l'attachement et de la confiance. Je laisse à ta détermination toute la liberté qu'une telle déclaration de ma part peut ajouter à celle que tu conserves naturellement. Je veux être à toi par le choix non balancé de ton cœur ou je m'y

refuse à toujours. L'idée de ta situation cruelle me tourmente, je ne puis la supporter. Mon tendre ami, hâte-toi de calmer tes maux et de charmer ton existence : ce n'est plus qu'à ce prix que je puis vivre ou mourir sans regrets.

A huit heures du matin.

J'ai dormi trois heures; en suis-je mieux? je n'ai repris des forces que pour souffrir. Je vais encore à la poste : tu recevras celle-ci le jour d'après l'autre. Eh bien ! chaque matin t'apportera des nouvelles de ton amie. Puisse-t-elle apaiser un peu tes tourments et t'aider à prendre le parti le meilleur pour ta félicité. Oh Dieu! pourrions-nous vérifier que :

Non è sana ogni gioja,
Ne è mal ciò, che annoia :
Quello è vero gioire
Che nasce da virtù dopo il soffrire (1).

LXXVI

Marie Phlipon à Roland.

4 septembre.

Quand cesserons-nous donc d'être les jouets du caprice, ballottés par des variations continuelles, souvent pénibles, toujours imprévues, victimes enfin des travers d'autrui? Il est arrivé depuis quelques heures un changement de scène que je nommerais heureux, si je te savais d'ailleurs entièrement satisfait. J'étais dans cette agitation cruelle

(1) Toute joie n'est pas saine, et n'est pas un mal tout ce qui nous ennuie; la vraie jouissance est celle qui naît de la vertu après la souffrance.

que mes lettres t'auront fait connaître, balancée entre la crainte, le désir, le courage et le désespoir. Je commençais d'apercevoir plus distinctement que je n'aurais voulu, qu'il ne pouvait convenir à nul de nous deux de s'unir, avec ces formalités à l'égard d'un père, désagréables en elles-mêmes et plus encore par les propos qu'elles suscitent; puis comment rester ensemble en agissant de rigueur, comment sortir décemment pour un événement semblable? J'entrevoyais la résolution à prendre et je frémissais à l'idée de mon devoir. Mon père, plus irrité que jamais, absent, revenu pour un petit voyage nécessaire, fuyait jusqu'à mon ombre ou ne me regardait qu'avec courroux et cessait d'habiter sa maison. Il avait instruit ses parents de sa nouvelle détermination, le lendemain du jour qu'il les avait faits participants de l'affaire et de la joie qu'elle lui causait, peu après que je les eus vus moi-même. Ma bonne tante, inquiète des dernières dispositions qu'il lui avait témoignées, vient aujourd'hui pour s'informer des effets qui les auraient suivies; mon père était encore au lit, un peu mal à l'aise; elle l'aborda avec empressement et ne tarda pas à lui parler de l'objet de sa venue, que j'avais soupçonné secrètement. L'accès n'était point passé, mon père déclara qu'il fallait que je sortisse, et que je fisse ensuite ce qui me plairait; la tante lui fit les objections possibles sur l'indécence de ce procédé, toutes les observations imaginables sur la frivolité du pourquoi et la singularité de cette idée, après la satisfaction qu'il lui avait montrée. Mon père répéta tous ses vains griefs, il fallut y répondre avec ordre et détail. Au reste, je dis que, toutes mes réflexions faites, je me sentais incapable d'associer à des disgrâces de cette nature un homme respectable à qui je devais les épargner; que je devais me marier avec

les convenances honorables dont je n'étais pas indigne, ou n'en rien faire du tout, et qu'à cet égard je ne balançais plus. Je ne sais ce que j'ajoutai avec ce ton de chaleur que la tristesse rendait concentrée. L'affliction profonde et assez de faiblesse caractérisaient ma situation. Ma tante s'émut et s'attendrit beaucoup plus qu'une femme de soixante-dix ans ne fait ordinairement. Elle pleurait, représentait, pressait avec une ardeur que je n'avais pas attendue; mon père, embarrassé, demi-vaincu, dit qu'il t'avait écrit et comment, ajoutant qu'on verrait ta réponse. Les discussions furent très longues. Ma tante ne voulut partir qu'après lui avoir fait promettre de ne plus opposer d'obstacles par ses difficultés, de se montrer consentant de bonne grâce, tel qu'on pouvait le désirer et qu'on avait droit à s'attendre de le trouver; elle me laissa touchée mais étonnée d'une démarche d'amitié que je n'avais aucunement prévue. De ce moment, mon père reçut mes soins qu'il rejetait auparavant, il voulut même que je prisse quelque chose en sa présence et nous sommes bien encore une fois. Ainsi, mon ami, si tes réflexions, ton cœur et tes résolutions te tiennent toujours également attaché à nos projets, je présume qu'il serait bon que tu répondisses à mon père d'une manière ménagée, pour lui témoigner que, ses expressions ne paraissant pas annoncer une approbation positive telle que tes sentiments, les miens la feraient souhaiter, tu sollicites l'assurance de son agrément afin d'agir et de terminer avec sécurité, satisfaction, etc... Tu es bon pour ajouter, retrancher ce qu'il serait nécessaire de joindre ou d'omettre; je jette mon idée : je te laisse à la juger et à la rectifier. J'attendrai à fermer cette lettre que j'aie reçu les nouvelles que j'espère si elles viennent demain d'assez bonne heure. L'heure de

la poste est passée aujourd'hui ; que je suis impatiente ! et que la joie est loin de moi ! Adieu : tu sais si je t'aime et si je dois souffrir.

Dimanche matin.

(Chez Mlle Dp.). Grand Dieu ! que je sois heureuse, tandis que tu serais livré aux plus cruels tourments ! le crois-tu possible ? peux-tu le dire ? encore moins te le persuader ? Non, mon tendre et bon ami, tu as pu l'entrevoir, je te le dis sans voile : je ne connais plus que toi, ou la mort. Ton état me met hors de moi. Je me hâte d'expédier cette lettre et je ne respire que dans l'espérance et l'adoucissement qu'elle apportera à tes douleurs. Va, le sort en est jeté : nous devons être heureux ensemble ou ne l'être jamais. Adieu, hâte-toi de m'écrire et de me calmer par l'assurance d'une disposition plus consolante. Je t'embrasse et suis toute à toi, à la vie et à la mort.

LXXVII

Roland à Marie Phlipon.

5 septembre.

J'ai reçu tes deux lettres du 3, mon amie, en même temps qu'une de ton père datée et timbrée de Versailles ; je t'aurais fait passer cette dernière, si je ne voulais la conserver. Tu jugeras que ce n'est pas par vanité : ce sera un monument de plus de l'étrange bizarrerie de mon sort. Il n'y a pas jusqu'aux Mr ainsi abrégés qui n'aient leur singularité. En voici la copie exacte, en tout ce qui a rapport à celle que je lui ai écrite.

« Mr. Les discussions d'intérêt ne pourront certainement « pas nuire à l'affaire dont est question : ma fille y a tout « récemment pourvu, ayant mis en usage son âge de majo- « rité, il y a à présent trois mois, à l'effet de me faire « rendre un compte exact, par devant notaire, du bien de « sa défunte mère. Cette affaire est irrévocablement finie... (la lettre est horriblement mal écrite du reste, et je n'entends pas ce que signifient ces points. Il continue) : « Vous « m'avez fait l'honneur, Mr, de m'écrire : je dois avoir « celui d'y répondre. Mais préalablement, ayant demandé « à ma fille la communication de certaines choses, qu'elle « m'a très sèchement, et même, j'ose le dire, durement « refusées, cela me détermine avec regret à vous dire « qu'elle peut jouir entièrement de son privilège de majo- « rité pour accélérer la définition de cette affaire. »

On peut quelquefois ne pas accueillir une proposition telle que la mienne; je n'avais pourtant pas lieu de le présumer dans ce cas-ci. Mais de me mander qu'on ne m'écrit que pour me le dire, en prendre un prétexte si faux, et, j'ose dire, si bête, c'est déceler une âme que je ne connaissais point et qui me fait horreur; un homme qui, se déshonorant par bassesse de caractère, en viendrait au point de le faire pour désoler quelqu'un, que sa conduite ferait rougir.

Je conviens de tous mes torts : j'avais vaincu ce que je connaissais, et ce que j'en croyais devoir craindre. Je ne fus jamais arrêté que par là ; et tu ne pouvais pas toi-même me figurer plus que tu ne devais croire d'avoir jamais à craindre.

Tout m'est témoin que tu m'es aussi chère que tu me le fus jamais. Je donnerais ma vie pour la tienne : mon tourment est extrême ; tu me seras toujours chère, et mon

dernier désir, celui qui ne s'éteindra qu'avec ma vie, sera d'être aimé de toi. Je ne me défends point d'un attachement qui me livre à toi sans réserve, et qui en ce moment même se grave en mon cœur avec la plus haute estime ; mais ton père, mon amie, ton père ; cette idée me dévore: de noirs pressentiments m'agitent et m'accablent. Son caractère, sa conduite seront des reproches vivants de tous les miens, et ces choses-là mêmes changeront leur tendre amitié en un vautour qui me dévorera le cœur sans cesse. Juge-moi, accable-moi : tu le peux ; au reste, il serait difficile, à toi-même, de me rendre plus malheureux. Non, mon malheur ne serait rien, mais il est affreux par ta situation ; je me le reproche avec l'amertume du dégoût de moi-même ; je suis oppressé de la tristesse de la mort. Si les jours, pour en subir le sort, se succédaient encore un peu avec la même rapidité, ce serait des partis à prendre le plus doux.

LXXVIII

Roland à Marie Phlipon.

7 septembre 79.

Ta grande déférence, tes soins, tes sacrifices, tes perplexités mêmes sur les divers mouvements de l'âme de ton père, d'un père auquel tu ne dois que la naissance ; l'énergie avec laquelle tu m'en as toujours parlé; le contentement que tu m'as toujours marqué de toi, après avoir tout fait pour lui, qui n'a rien fait pour toi ; lui dont tes actes d'amour, de générosité, que ta patience, tes chagrins, et rien du passé, du présent et de l'avenir, n'a pu rappeler à

lui, ni à toi; qui a toujours continué d'être inconséquent, bizarre, injuste et dépravé; tout enfin ce qui est d'honnêteté et de vertu en toi, qui te caractérise, et dont tu t'applaudis avec raison, m'a rappelé à mes parents, dont les tendres sentiments sont si au-dessus de la naissance qu'ils m'ont donnée, que je le réduis à rien en comparaison.

Je dois à l'inquiète sensibilité et aux soins affectueux qu'ils ont pris de moi dans ma dernière maladie, je leur dois d'exister; et cette nouvelle vie, tout autre que celle que je tenais du hasard, qu'ils n'ont cessé d'orner de ce triomphe qu'un cœur qui sert l'humanité goûte dans le succès de ses soins, cette nouvelle vie, m'as-tu fait dire, ne leur en dois-je pas aussi quelque compte? Identifié à eux par la nature, plus encore par les bienfaits, aliénerai-je leur cœur, où je réside? et disposerai-je d'une partie d'eux-mêmes sans leur participation? Mon amour m'avait fait oublier mes devoirs; je dois à l'exercice pénible et généreux des tiens de me les avoir rappelés. Sans des contradictions aussi insensées qu'inattendues, ils n'auraient rien su de mon projet qu'après son exécution.

Je leur en ai fait part. Il n'est rien que le sentiment n'ait animé en eux pour que je les considérasse en agissant. Je leur ai répondu par la copie de la lettre de ton père, non pour leur dire ce que je ferais, ou ce que je ne ferais pas, mais pour leur confesser l'état d'une démarche entreprise sans eux, rappeler une confiance que je leur devais, réparer un silence devenu coupable par la publicité que ton père donnait de la chose aux tiens, et les laisser juger, entre toutes les qualités que je reconnais et que j'avoue, et le procédé aussi étrange de ton père à ton égard, au mien ou au leur. Je venais de mettre cette lettre à la

poste hier, lorsque la tienne m'est parvenue. Je l'avais écrite avec la réserve d'un nom que je respecte parce que tu le portes, et qui n'accompagnera jamais le récit d'un procédé irritant. Cette dernière lettre de toi, mon amie, toujours pleine de ce sentiment délicieux qui t'anime, est, sans que tu t'en sois aperçue, une invitation à me jeter aux pieds de ton père. Il compte pour rien sa démarche; et il faut voir, dit-il, comment j'y répondrai. Devais-je donc avoir à répliquer à sa réponse? l'honnêteté du moins ne le dictait-elle pas? Est-ce ainsi qu'on se joue d'un galant homme et d'une famille honnête? que présagerait donc une conduite aussi insultante? à quoi ne serait-on pas exposé? Abreuvée d'une foule d'idées tristes, affaissée sous le poids de contradictions, mon âme en a contracté un sombre qui me poursuit partout. Tes peines, toujours présentes à mon esprit, ajoutent aux miennes au point de les rendre insupportables, et d'absorber toutes mes facultés. Je vois ton père dissiper ton bien d'une manière honteuse, se brouiller avec toi de ce que tu veux lui échapper, lui en réserver les restes; revenir en apparence lorsqu'on lui en inculque les raisons; retourner encore à une conduite déraisonnée et indigne; vouloir enfin te chasser en une circonstance où toutes tes démarches ne peuvent que lui être honorables et avantageuses; un homme au-dessous de ses affaires, sans un talent propre à les réparer, à les soutenir, avec des inclinations basses et une conduite vicieuse. Grand Dieu! quel sera donc le résultat de tout ceci! Juge-moi maintenant : achève de me déchirer le sein, tu le peux.

LXXIX

Marie Phlipon à Roland.

9 septembre 79, au soir.

La voilà donc cette raison que je n'osais pressentir, et que je respectais sans la connaître, d'un secret tant recommandé! Entraîné par ton attachement, tu t'exposais à contrister les tiens pour éviter leur opposition, et lors même que leur tendresse et notre honnêteté leur eût fait approuver enfin une alliance formée sans leur participation, j'aurais eu toujours à me dire que je t'avais donné envers eux le besoin d'un pardon. Tu te taisais cependant avec moi, comme si tu redoutais ma reconnaissance ou mes représentations. Eh quoi! mes sacrifices et mes regrets ne sont-ils pas encore assez grands? faut-il qu'en toi, jusqu'aux torts même, tout me les rende plus douloureux et multiplie mes obligations? Je ne déplorerai point, mon ami, des circonstances qui t'ont conduit à rendre aux tiens ce que tu leur devais. Je sens ce que j'en dois attendre; mais quand je l'aurais prévu, je n'eusse pas agi autrement. S'il était vrai, comme tu veux bien le dire, que mon exactitude à conserver certains égards t'eût rappelé quelques-uns de ceux que méritait ta famille, j'en aurais recueilli le plus doux fruit que je puisse jamais m'en promettre. Va, mon ami, quand on est cher l'un à l'autre par les motifs qui nous animent, on peut être assuré de ne pas errer longtemps; si la vivacité du sentiment produit quelques illusions, elle fait naître et retrouver dans son objet cette délicatesse qui dirige et rectifie son action. C'est à toi-même que je suis redevable de ce dernier degré

d'attachement dont je suis pénétrée pour mes devoirs ; ils sont devenus, à mes yeux, plus respectables encore et plus touchants, depuis que ton estime ajoute au prix de leur accomplissement. Instruis, consulte et satisfais tes parents : paie-leur ce juste tribut que t'imposent la nature et les bienfaits. J'applaudis à tes démarches, j'accepte leurs résultats et je jouis des éloges qui sont dus à ta soumission. Ne crois pas que je m'abuse sur la détermination à laquelle on va te porter ; je la sais, je l'entends et je rougirais de l'attendre si je n'eusse prononcé déjà la sentence, avant même que j'eusse appris que tu avais choisi des arbitres. Ce sont des titres bien forts contre moi que la lettre et le procédé de mon père près de personnes qui ne me connaissent pas. Quand elles me connaîtraient et me jugeraient aussi favorablement que tu me vois, elles ne sont qu'à leur place et ne peuvent se transporter à nulle autre ; la perspective varie avec les points d'où l'on considère. Ce qu'il y a de certain, c'est que ta première obligation est de déférer aux tiens : tu te ferais vainement l'image d'un bonheur indépendant de leur approbation ; si tu pouvais te former un semblable bonheur, je serais inhabile à le goûter, et dès lors il perdrait pour toi-même la réalité de son existence.

O mon ami ! chéris et conserve des avantages qu'on ne saurait trop apprécier : je connais toute l'amertume de leur privation ou des disgrâces qui les altèrent. Tu peux porter avec gloire et douceur les noms de fils et de frère ; ces relations naturelles, que la société, le sentiment rendent plus particulières et plus intéressantes, ne te présentent que des charmes qu'il serait affreux d'effacer par une négligence ou une contradiction également ingrates et répréhensibles. Il eût été délicieux pour moi de partager ces

tendres biens, de les resserrer et les multiplier encore; j'eus savouré cette félicité avec transport. Mais si le sort me la dénie, du moins puissè-je me rendre le témoignage de ne l'avoir troublée pour personne : je me dirai que tu la possèdes, et cette idée consolante apportera quelque soulagement à ma douleur.

Suivons nos destinées, mon cher et digne ami, avec la résignation des sages et le courage des âmes fortes; tes proches, ta situation, ta place, tes alentours te fournissent assez de quoi développer, exercer tes facultés, et remplir la tâche honorable de l'homme et du citoyen; quant à moi, tu m'avais appris, si j'avais pu l'ignorer jusqu'alors, qu'une vie qu'on peut terminer, honoré des regrets des gens de bien et enveloppé de ses vertus, ne fut pas inutile.

Je t'ai peint avec franchise les excès auxquels je me sentis poussée, je n'osais pas encore répondre de l'effet violent d'une agitation que j'ai peine à vaincre. J'attends de toi l'exemple qui m'apprenne à me surmonter. Dis que tu peux te rendre heureux sans moi, afin que j'aie moins à souffrir de ne pouvoir être avec toi.

Je ne tiens pas fermement à la résolution de quitter mon père malgré l'opinion de quelqu'un de ma famille. Je me persuade que le lieu que l'on doit préférer d'habiter est celui où l'on a le plus de bien à faire. Il me semble qu'à ce titre aucun ne peut entrer en comparaison, pour moi dans l'état de fille, avec la maison paternelle. Je me livrerai donc constamment aux occupations, aux soins qui me sont imposés. Je sens, après tout, que le plus vif de mes goûts est de remplir mes obligations, à tel prix que ce puisse être; les charmes de l'étude céderont quand il le faudra à ceux de la raison; si je n'acquiers pas d'idées nouvelles, je m'attacherai toujours davantage au

petit nombre de celles dont la vérité m'est évidente, et je retrouverai en force ce que j'aurai manqué d'avoir en étendue. Je crois qu'il en est de l'exercice du courage comme de celui de la bienfaisance ; l'ardeur de vaincre et de soulager croît avec les besoins et les difficultés, l'habitude de s'y livrer en fait enfin une nécessité. J'avoue que c'est une épreuve terrible pour le premier que d'avoir à renoncer à des espérances les plus chères et les plus flatteuses, nourries avec complaisance et prêtes à se voir couronnées. Mon ami, je sais ce que je dois faire, je le veux, je l'entreprendrai : mais je suis perdue si tu ne m'aides. T'avouerai-je mes faiblesses, mon trouble et mon tourment ? jamais aucun des objets insensibles qui m'environnent ne me retraça plus vivement ta personne, tes discours, tes actions, ton âme et nos projets ; mon logis me désole, ces soirées qui recommencent m'accablent et me tuent; je te vois sur tous les sièges, les livres que tu as touchés me font mal. Ces lettres écrites dans la joie et l'attente de nos desseins achèvent de me déchirer ; ta maison, tes arrangements, ta mélancolie, tes inquiétudes se représentent à leur tour pour varier et prolonger mon supplice. La tristesse amère et dévorante me pénètre et m'abat; je cherche des secours, j'appelle : quoi ?... je ne vois que sacrifices et douleurs. J'achète ainsi quelques heures de raison par des crises cruelles dont je ne puis prévoir le terme.

Ceux de mes parents instruits sont après moi sans cesse pour avoir des nouvelles de l'affaire ; je leur ai parlé comme je devais de l'effet de la lettre et des suites qu'elle pouvait avoir. Ils s'impatientent et s'aigrissent contre mon père, se promettent de ne plus le voir s'il est cause d'un dénouement contraire, etc. Ma tante m'offrait aujourd'hui d'engager mon père à t'écrire une lettre qui ré-

parât la précédente; comme cette démarche, en supposant qu'elle l'eût obtenue, t'aurait fait un engagement et que j'ai cru ne pas devoir te lier ainsi dans ce moment, j'ai remercié tout net. L'impossibilité d'exposer et de faire comprendre mes véritables raisons, la difficulté d'en prétexter de plausibles m'ont fait paraître fort étrange; c'est un malheur auquel je commence à m'accoutumer. Du reste, toutes les singularités sont réunies : mon grand-oncle m'a fait avec un zèle contrariant une proposition qui m'inpatienterait cruellement par l'intérêt dont il la soutient, si je n'avais, indépendamment de mes réels motifs, des raisons apparentes, à sa portée, dont je le paie pour me débarrasser, sans l'indisposer.

Écris-moi : console et soutiens ton amie ; je ne connais rien de plus terrible que tes maux et je saurai supporter les miens du moment où je te verrai tranquille.

LXXX

Roland à Marie Phlipon.

10 septembre.

Je voulais t'écrire hier, mon amie; il me fut impossible, je ne pus rien faire de ce que j'avais à faire; je fus mal à l'aise tout le jour; je fus me coucher plus mal à l'aise encore; j'ai passé une mauvaise nuit et je vais cahin caha. J'ai trois lettres à te répondre. La première m'a montré une résolution effrayante; j'en frémis encore. Elle est pleine de sentiments généreux; mais, comme tu le sens bien ensuite, cette générosité qui n'est profita-

ble à personne, et qui, en nous débarrassant de tous maux, mettrait le comble à ceux de nos amis, n'est pas celle qu'un grand cœur comme le tien dût préférer, en aucun cas. Tu t'attristes pourtant, mon amie; tu te chagrines, et tu m'exhortes à ne le pas faire. Ne cherche point à concilier ces choses, tu n'en viendrais jamais à bout.

Le monstrueux et indéfinissable caractère de ton père te force à prendre un parti que toutes les convenances semblent condamner. Tu t'attaches, me dis-tu, à ce projet et tu remets, par la lettre suivante, à en raisonner ensemble. Combattue enfin par les motifs et par les inconvénients, tu me demandes mon avis pour te déterminer. Si je voyais que ton père, malgré ses travers, sa vie oisive, sa conduite indécente, son esprit inconséquent, eût cependant une âme sensible, que tes procédés le touchassent, qu'il sentît ce que tu vaux, qu'il sût t'apprécier, qu'il crût au besoin qu'il a de toi, que quelques-uns de ses procédés tendissent à payer tes soins de quelques démonstrations du moins, et qu'elles laissassent quelque prise à la représentation et à l'espoir de le ramener à une conduite moins basse, et surtout moins fausse, si non par la voie de la raison, du moins par celle du sentiment, je te dirais : patiente, c'est jouir que d'espérer. Mais, si, connu de tous les siens comme un homme insensible, injuste, faux, dépravé, incapable de retour, tu n'as jamais l'espoir de le ramener au rang des hommes; que tu n'aies que de mauvaises manières à en attendre, ce que je crois immanquable, d'après ses inclinations basses; que tous tes parents en soient convaincus, et que par ce qu'ils voient, ce que tu peux, ce que tu dois leur dire, ils applaudissent au parti que tu te proposes de prendre, je crois qu'il n'y a pas à hésiter. Mais je pense qu'il conviendrait avant tout

que ton père sût tous tes motifs, qu'il vît clairement ton âme et la sienne dans un entretien long, détaillé, respectueux, mais ferme et décidé ; que tu y fisses passer en revue sa conduite de longue date, les effets, les conséquences qui en ont résulté pour lui et pour toi, sa situation, son caractère, ses mauvais procédés, ses injustices. J'irais jusqu'à parler du mépris des siens et du public ; je lui dirais qu'il me force à un parti consulté et approuvé de ses propres parents, et terminerais en lui faisant entendre que, leur devant porter les sentiments que la nature lui livrait et que sa conduite rejette, tu vas leur rendre compte même de cet entretien. Si tu sais garder cette présence d'esprit, cette supériorité, cette fermeté que donne la bonne conscience, à l'égard d'un père même chez qui elle n'a aucun bon compte à se rendre ; que tu lui fasses vivement sentir que tu connais ses plaintes, ses propos dans le public ; et que tu laisses à ce public là même d'apprécier le mérite de ceux qui les approuvent, je crois que tu le feras rentrer en lui-même, qu'il rougira de son propre opprobre, qu'il sera du moins contenu vis-à-vis de tout le monde, et qu'il sentira que ses propos, ses plaintes, ses ironies sont aussi méprisables que sa personne. Le tout est de bien saisir le moment, de recueillir ses esprits, de ne s'en laisser imposer par quoi que ce soit, et qu'il n'en échappe rien. S'il ne te permettait pas d'en saisir l'occasion, je lui écrirais, à ta place ; je le ferais avec la même force, ne célant rien de sa conduite et de tes griefs ; j'y mettrais un ton de plainte, modéré et respectueux, tel qu'en la faisant voir personne ne pût t'en blâmer, mais si fort de choses qu'il aurait honte de la montrer. La résolution prise, il reste son exécution. Certainement tu ne pourrais avoir un asile plus décent que chez quelqu'un des parents mêmes de ton père

ou d'autres enfin; à ce défaut, il n'y a que le choix entre le couvent, ou une pension qui en approche beaucoup, par l'âge des personnes, ou une conduite reconnue, une réputation faite, qui mît surtout ton père, ton ennemi le plus dangereux alors, celui sûrement qui chercherait le plus à décrier ta conduite et à noircir tes intentions, dans le cas de n'oser parler. L'idée de la campagne ne me semble pas praticable, parce que, outre que tu n'y trouverais ni gens dont les goûts eussent le moindre rapport aux tiens, les ressources de tous les autres genres te manqueraient. Il faut toujours voir ses parents, les tenir, désirer leur approbation, et être à portée de justifier qu'on la mérite. Il faut se réserver la faculté d'aller à Vincennes, d'y aller souvent, d'ici quelque temps; et enfin, toujours savoir ce que devient ton père, le voir même, malgré tout, à moins qu'il ne prît sa créature chez lui, je présume; dans tout autre cas, être toujours prête, au besoin, à lui rendre les services que ta situation et son âge requièrent.

Reste les ressources. Tiens ta parole, mon amie, quelque parti que tu prennes, souviens-toi de ta promesse : et si la douce confiance a toujours des charmes pour toi, parle: c'est à toi de prononcer. Prononce pour le moment, celui où tu prendras un parti quelconque ; puis par année jusqu'à l'époque que tu fixes, la mort de ta grand'mère; c'est l'épreuve où je veux voir ta générosité, le degré d'estime, de confiance et d'amitié que tu as pour moi.

Il me survient de la besogne; je vais me jeter dans le travail, si l'esprit peut s'y adonner et si la santé peut y suffire. Écris-moi, mon amie : je t'embrasse de tout mon cœur.

Surtout aie soin de ta santé.

LXXXI

Roland à Marie Phlipon.

11 septembre.

Je n'ai que le temps, mon amie, de te prévenir que je pars mardi matin pour Dieppe. On m'écrit à cor et à cri ; toutes mes affaires vont de travers, et ce serait bien pis si je n'y allais pas. Je ne dis rien de ce voyage : je suis censé aller à Abbeville, où je passerai en effet en allant et en venant, et où je m'arrêterai parce que j'y ai affaire. Je ne compte pas être plus de huit jours à Dieppe, et douze au plus en tout. J'attends des lettres de toi jusqu'au moment de mon départ. Ta situation, tes projets, tous tes alentours m'occupent, m'inquiètent au delà de tout ce que je puis dire. Je t'écrirai de mon voyage pour t'indiquer où je pourrai recevoir des lettres de toi, car le mauvais temps, d'autres affaires peut-être, peuvent déranger une marche ; que sait-on ? Je serai toujours ici certainement vers le 25 ou le 26.

Adieu, il est midi : je t'embrasse de tout mon cœur.

LXXXII

Roland à Marie Phlipon.

13 septembre, au soir.

Dans ton accablement tu triomphes bien. Comme tu me peins, juste ciel ! veux-tu donc que je me fasse horreur à moi-même ? Je me cherche et je te compare. Dix de tes

précédentes approuvent ma conduite et me défendent d'en avoir une autre. Tu as senti ma position, tu m'en as écrit dans les termes les plus touchants; tu as vu mes regrets, mes remords, tu les as adoucis. Aujourd'hui, tu me fais des reproches affreux; ne serais-je donc plus qu'un monstre ? Me verrais-tu bien tel que tu me le dis ? est-il bien vrai que je suis à tes yeux un homme abominable? Ton père en un instant reprend toutes les qualités d'un homme bien né, et il est odieux à moi de fonder des craintes sur ses goûts, son caractère et sa conduite! Ce serait pour paraître occupé de ses devoirs qu'il s'irrite de ce que tu l'arrêtes dans la dissipation de ton propre bien, par les motifs de le secourir; qu'il te refuse son consentement, qu'il me le mande et qu'il s'obstine à vouloir te chasser de chez lui? Non, assurément tu n'es faite pour être le jouet de personne, lors même que j'ai été le sien. Mais sa lettre n'est-elle pas un refus? et un galant homme peut-il se méprendre à un procédé de cette nature ? Faut-il que je m'humilie, moi et les miens, en demandant grâce à un homme de ses potins? Toi-même tu te serais indignée de ce procédé de ma part, tu me l'as dit, tu me l'as interdit. Je n'ai pu m'en taire : à qui n'a-t-il pas paru étrange ? que de réflexions n'a-t-il pas occasionnées? Je puis te le dire avec vérité : je le vois, je dois à la connaissance qu'ils ont de ma sensibilité, à la crainte de me navrer, de n'avoir pas été l'objet de leurs plaisanteries, sur une réponse aussi étrange à un procédé comme le mien.

O mon amie! combien tu es différente de toi-même! Si mes parents ont pu me passer un silence que tu as blâmé, que penserais-tu un jour si je devenais méprisable à leurs yeux? Et si ton père était tel que tu le dis, serait-il donc le seul qui pût regarder son procédé comme une gentillesse, et

qui ne vît dans sa lettre une rupture réfléchie et grossièrement motivée? Que ne puis-je lui écrire, après l'effet naturel de sa lettre, voulu et forcé par lui? C'est une fausseté de te témoigner de croire que j'y répondrai. S'il l'avait voulu, il ne m'aurait pas cru une âme si basse. Il veut te persuader ce qu'il ne croit pas, sur ce qu'il ignore que tu sais ce qu'il m'a écrit, et qu'il adoucit sans doute par son récit pour te mieux tromper. Je ne pourrais que lui mander l'effet même de cette lettre, et je le ferai si tu le désires; mais il n'y verra que ce qu'il sait bien, que ce qu'il a voulu. Certainement il n'attend point de lettre de ma part. Ne m'as-tu donc pas mandé que les découvertes que cette circonstance t'avait fait faire de son caractère t'en faisaient envisager des désagréments autres encore que ceux que tu avais pu imaginer? Tu t'indignes de me voir occupé de toi, et tu me tiens à cette occasion le propos le plus dur, le plus mortifiant, que je n'eusse jamais cru pouvoir être conçu en ton cœur : partout tu blesses le mien et tu le déchires. Est-ce donc moi qui ai cherché de nouvelles épreuves de tes sentiments? Ai-je eu des doutes, et t'en ai-je jamais rien témoigné? tu me le reproches amèrement cependant. Bon Dieu! combien tu me noircis, comme tu affectes mon âme, comme tu m'attristes! Tu me consultes, tu me donnes les raisons de tes déterminations, tu veux que je te mande ce que j'en pense, ma confiance t'est nécessaire, tu chéris mes amis : aujourd'hui tu te montres contraire à toutes tes résolutions, tu m'accables de reproches. Tu trouvais des douceurs, des consolations dans l'amitié, je t'étais toujours cher : à peine m'accordes-tu de la sensibilité aujourd'hui.

Tu me demandes ce que je fais, ce que je compte faire. Veux-tu le savoir? je ne suis capable de rien, toutes mes

affaires languissent, ma santé se délabre. Mes amis, témoins et quelquefois victimes de ma tristesse, s'en lassent; je prends le travail en dégoût, je voudrais me fuir, je n'ose rien entreprendre, rien projeter. Si cet état dure, je deviens nul, passif, il ne me restera qu'à tout abandonner et à aller tristement végéter parmi les miens. Cependant on me demande, on me presse d'aller à Dieppe, où toute ma besogne est en désarroi : je m'y suis engagé, et je pars demain. On m'écrit d'un autre côté de Paris pour mes cahiers, sur lesquels il y a tant à travailler encore que, faute de courage, je jetterais volontiers le le tout au feu.

C'est bien moi, mon amie, qui suis dans le cas de te demander comment nous nous verrons; c'est de toi que j'en attends les moyens. Tu avais prévu la difficulté que je reparusse chez ton père; je l'ai sentie aussi cruellement. Tu étais si incertaine sur le parti que tu prendrais ; tu as changé du jour au lendemain; tu as de nouveaux motifs. Que feras-tu, toi-même? t'arrêteras-tu à cette dernière détermination? Tu ne me parles aujourd'hui que le langage de l'abattement, de la douleur, je dirais presque de la haine. O Dieu! à quelle impression tu t'es livrée! j'en frémis. J'irai à Paris vraisemblablement vers la fin de novembre. Si je puis prendre le dessus, j'y aurai à travailler; ce n'est que sur le travail que je compte; si je ne le puis, j'abandonne tout. C'est bien plutôt moi qui ai à te dire que tu détermineras mon sort et le tien. Tu semblais me promettre de l'adoucir; tu entrevoyais les moyens ; tu mettais du prix à l'amitié, elle devait adoucir les amertumes et être un lien durable. Elle ne serait donc plus rien? tu ne parais plus y avoir aucune confiance: à peine oses-tu lui croire des douceurs.

Écris-moi à Dieppe, je t'en conjure, chez M. Cousin-Despréaux, mon nom seul. Platon sait l'état des choses, sans en savoir aucune circonstance. Il a senti mes peines ; l'amitié a tâché de les adoucir. Je ne te dirai pas qu'il y ait réussi : je ne lui en ai pas moins d'obligation. Je vais comme un insensé. Que ferai-je? je l'ignore. Écris-moi, calme ton âme; calme la mienne, que tu accables. Rends-moi mes sens, ou achève de les détruire.

LXXXIII

Roland à Marie Phlipon.

Le 19 septembre 79.

J'ai reçu ta lettre, mon amie, trop tard pour t'écrire le même jour; je n'ai eu que le temps de le faire à ton père. Comme j'imagine bien qu'il ne te fera pas part du contenu exact de cette réplique, je t'en envoie copie. Je n'ajoute rien aux réflexions qu'elle doit lui fournir, ni à celles d'après lesquelles tu dois me juger. Mais, bon Dieu ! en quel état tu mets ton âme pour juger sainement des choses ! Moi qui comptais tant sur elle pour apaiser la mienne, en adoucir l'aigreur, en calmer l'amertume! A qui ai-je mieux dû croire te renvoyer qu'à cette raison que tu professes depuis si longtemps, exercée par tant de circonstances et toujours triomphante de tant d'obstacles? J'ai souffert tout ce qu'on peut souffrir, quelquefois animé de dépit et de rage, souvent accablé du poids de la douleur : mais, pour être bien malheureux, je ne fus jamais injuste. Je n'accusai que le sort; et enfin le temps m'aide toujours à

me mettre au-dessus. Avec une trempe comme la tienne, je ne dois rien moins attendre de toi que de moi-même : j'en espère plus encore. L'amitié a des transports moins vifs, il est vrai, mais elle est ferme et constante, et tout n'est pas perdu, mon amie, à qui elle reste.

Dans les circonstances présentes, où je ne dois guère m'occuper et où je ne m'occupe point du tout de moi-même, je considère très attentivement ta position. Je crois que ton père, vicieux par penchant, le sera par habitude ; je vois que, déraisonnable par caractère, il sera dur par opiniâtreté. N'ayant pas assez d'esprit ni d'âme pour racheter ses mauvaises qualités par de bonnes, il cherche à en imposer par le ton ; ainsi il sera intraitable parce qu'il aura de l'inconduite. L'une détermine l'autre chez un homme d'esprit ; celle-ci est la conséquence de la première chez un homme borné. D'un autre côté, en le quittant, quelle existence honnête peux-tu attendre? il s'en autorisera pour reprocher sa vie crapuleuse, pour la concentrer davantage ; il n'en sera pas cru ; mais il croira l'être. Pourras-tu y venir, pourras-tu le voir, pourras-tu en approcher même? L'autorité, la dureté, la décence même ne te tiendront-elles pas écartée de lui à jamais? il dédaignera par hauteur et sottise des secours que les besoins requièreront, et il est plus que vraisemblable qu'ils l'entraîneront dans quelque bassesse. Ce n'est ni toi, ni aucun des siens qui peut lui en imposer ; et quoi que tu aies pu me dire sur sa sensibilité à la réputation, sa conduite crapuleuse, hautaine et fausse, dément ton opinion.

Si quelqu'un donc, par la force de son esprit et l'autorité de sa position, pouvait en imposer à un homme de cette trempe, ce que ni toi ni aucun des tiens n'est capable de faire, je penche à croire que, pour toi, pour lui et

pour eux tous, il y aurait un motif de sécurité dont je n'entrevois rien par aucun autre moyen. Médite bien cette idée, mon amie; ne mets point de dédain dans une affaire de cette importance; n'y mets même pas de la froideur, s'il peut en résulter le bien que j'envisage. L'amour donne de grands plaisirs sans doute, et des chagrins horribles aussi. La raison n'a aucun excès, et l'on ne finit par son secours qu'en regrettant de n'avoir pas commencé par elle.

Je suis encore ici pour trois ou quatre jours : j'y suis très occupé; je retourne pour aller où j'ai à m'arrêter; cependant je compte être à la résidence vers le commencement de la semaine prochaine. Je vais m'y enterrer dans le travail.

Copie.

« Votre réponse, Mr, m'a paru claire, précise et sans
« réplique. Elle n'a pas fait des impressions moins vives
« sur l'esprit de ceux à qui je l'ai communiquée : cepen-
« dant, ils pensent que je dois vous écrire encore une fois.
« Quels que soient leurs motifs, j'y cède.

« Vous débutez par me faire, à moi, des plaintes
« amères de Mlle votre fille; et en me la peignant comme
« dénaturée, ce que vous ne pouvez penser d'elle, qui n'a
« eu que votre bonheur en vue, vous vous montrez de
« mésintelligence, mal vivre avec elle et blâmer haute-
« ment, et le jugement que j'en ai porté, et nos projets
« communs.

« Je trouve en elle des qualités propres à faire d'autres
« compensations, et je fondais mes espérances sur ce que,
« flatté de mon choix, vous vous prêteriez à rendre ces
« compensations constantes à mon égard, et triomphantes
« aux yeux de ma famille.

« Loin de là. Après avoir décrié votre fille, qui n'avait « de but sans doute que celui de parer à ce que vous ne « devinssiez pas une trop triste victime de vos erreurs, « vous vous déclarez hautement, à moi, vouloir l'aban- « donner, et vous lui refusez un consentement qui vous « honorait, par rapport à elle du moins, dont les vues et « la conduite vous sont un exemple respectable de sa- « gesse.

« Je gardais le silence auprès des miens, pensant bien « que s'ils n'apercevaient pas dans ce moment les rap- « ports et les convenances sur lesquels je fondais mon « bonheur pour l'avenir, ce bonheur existant, ils y applau- « diraient enfin. Il ne vous a même pas plu de ménager « de la décence dans ma démarche. Votre lettre, mépri- « sante pour votre propre fille et pour moi, devient insul- « tante pour eux, et leur peint cette démarche comme « insensée.

« Je vous avoue que j'en rougis d'autant plus que vos « motifs sont très bien expliqués pour moi, quoique je « n'en veuille laisser entrevoir la vraie cause à personne.

« Je pouvais croire vous voir accueillir un projet formé « dans l'enthousiasme, et nourri par la vertu même. Le « ton de votre lettre et les sentiments que vous y déclarez « le rendraient coupable, puisqu'ils ont aliéné tous les « esprits qu'une pure honnêteté aurait pu et dû se conci- « lier.

« Vous vous doutiez bien de cet effet, Mr, ou vous m'au- « riez cru une âme basse, et mes parents faits pour être « joués, ce que ni l'un ni l'autre ne sauraient être : vous « n'avez pas dû le croire. Jouissez de votre triomphe : je « n'en croirai jamais Mlle votre fille moins respectable, « fissiez-vous des déclamations plus fortes encore contre

« elle. Vainement chercherez-vous à la noircir dans le « public, vos propos n'y seront jamais crus : on ne combat « la vertu avec succès que par plus de vertu encore. Je « pourrais même dire qu'ils ne servent qu'à faire ressortir « davantage la sienne, à la rendre plus respectable encore, « et à moi en particulier, qui n'ignore point les grands « motifs sur lesquels elle est fondée.

« Je suis, etc. »

LXXXIV

Marie Phlipon à Roland.

Dimanche, 5 heures du matin, 19 septembre 1779.

Il fut un temps pour l'espérance, qu'il en soit un pour la raison ; oublie celui des douleurs. C'est à moi de le racheter par mes larmes, puisque j'ai pu l'employer à porter dans ton sein les traits du désespoir dont j'étais déchirée. O mon ami! toi qui vis toujours mon âme sans voile et qui as dû sentir combien tu l'avais pénétrée, te serais-tu mépris une fois sur la cause de ses transports? Non, même au milieu des plaintes que tu faisais de mes reproches, tu ne pouvais dissimuler la foi que tu avais encore dans la justice que je te rendais, et tu ne l'aurais pas rappelée si tu n'avais été convaincu de son existence. Mais, que dis-je ! ai-je bien eu la cruauté de vouloir t'adresser des reproches? Eh quoi! va, si tu m'en avais paru digne, j'aurais dédaigné de t'en faire et je me serais tue pour jamais. Animée par les contradictions, je m'efforçais de soulever les barrières qu'elles nous opposaient, et, dans l'ardeur de les renverser, je me persuadais que nous

les avions imaginées plus fortes qu'elles n'étaient réellement. Que ces gens ne te connaissent pas, qui sont loin de sentir comme nous et qui, ne voyant que moi, raisonnent et se trompent sur nos affaires et ton attachement, qu'ils me regardent et m'écoutent avec cette pitié qu'on ressent pour la victime malheureuse d'une aveugle tendresse! Ils peuvent augmenter mes tourments par les erreurs qu'ils me donnent à combattre, mais ils ne m'empêcheront pas de croire à la sincérité de tes sentiments et de trouver en elle l'adoucissement de mes chagrins. Les plus affreux revers me deviendront précieux si ma constance à les supporter peut m'être un nouveau moyen de m'assurer et me conserver ton estime, ta confiance et mon amitié; voilà les seuls biens qui me touchent et l'unique gloire dont je me tiens honorée. Je suis dans une inquiétude mortelle de ta cruelle situation à laquelle j'ai trop contribué; j'attends de tes nouvelles avec une impatience qui ne peut s'exprimer. Accablée de nos communes souffrances, je lutte contre moi-même depuis ma dernière, pour me rétablir solidement dans une résolution fixe et courageuse. Mon père, témoin d'une tristesse que je ne saurais cacher entièrement et paraissant commencer à ne savoir que penser, prend, parfois, un air d'attention dont je suis embarrassée. Je songe sérieusement à le quitter et je n'attends que ta lettre pour le lui témoigner. J'ai pressenti mes grands-parents sur cette séparation; ils trouvent prudent de la faire avant qu'elle devienne indispensable et plus terrible par la mort de ma bonne-maman. J'avoue que cette démarche me coûtera prodigieusement; je ne me la représente pas sans effroi. D'une autre part, je ne puis soutenir l'idée de végéter péniblement à ses côtés, dans l'attente d'une violente crise, en proie à mille dis-

grâces et privée de te voir. L'empire, je devrais dire la tyrannie de cette dernière considération sur ma volonté, me fait redouter quelquefois de t'avoir trop en vue dans ma détermination. Si je n'étais justifiée d'ailleurs par la raison dont mes parents sont frappés, je craindrais de suivre mon penchant plutôt que mon devoir; je me déciderais à demeurer, précisément par la méfiance que m'inspirerait le désir véhément de m'en aller. Mais quoi! si l'on doit tant à la nature, ne doit-on rien à l'amitié? serais-je donc coupable pour accorder à celle-ci dans mes actions quelque chose de cette influence qu'elle exerce si puissamment sur toutes mes facultés? Flamme divine, lien cher et sacré, pourriez-vous exister dans un cœur dont la justice et l'honnêteté ne régleraient pas tous les mouvements et toutes les affections? Est-il bien vrai que mon sort doive encore déterminer le tien? oui, séparés l'un de l'autre par la nécessité, mais confondus pour jamais par le tendre attachement, nos destinées ont perdu leur indépendance réciproque du moment où nos deux âmes se sont approchées. Tu m'aimes, tu m'aimeras; je le sais, je le crois, je le sens, je suis à toi, je ne respire que pour semer de quelques fleurs le chemin où tu dois marcher. Soutiens mon courage et ma raison : que la douce confiance nous préserve du froid de l'absence et du désespoir, vivons pour trouver en elle le dédommagement aux biens qui nous sont ravis.

Je commence à me relever de l'extrême abattement où j'étais plongée. Je sors et marche beaucoup, je mange par accès dans des moments d'étourdissement que je me procure par une suite de distractions forcées, et je dors de fatigue. J'ai déjà cherché à m'assurer sous main d'un logement dans un couvent. Il n'est pas aisé d'en trouver;

je crois pourtant en avoir un convenable à mes facultés dans la maison où je fus pensionnaire; je serais libre de me nourrir chez moi sans être à la pension : arrangement qui me plairait assez. Par une suite des dispositions que j'avais ménagées, le jeune homme était sur le point de s'absenter pour ne rentrer qu'après mon départ; sans l'instruire de rien, j'ai reculé l'exécution de ce dessein qui devient superflue et qu'il est préférable d'éviter pour la commodité de mon père.

Écris-moi, je t'en conjure : ma force ne soutiendrait pas longtemps l'inquiétude qui me dévore et je retomberais dans l'excès de l'accablement, si tu tardais à m'apprendre l'état de ton cœur et de ta santé. Hâte-toi, mon tendre ami, de mettre l'un et l'autre dans une situation paisible, si tu veux me conserver.

J'ai retardé d'un jour d'envoyer cette lettre par l'espérance d'en recevoir. Je n'en ai pas encore de toi, je suis au supplice.

LXXXV

Marie Phlipon à Roland.

21 septembre.

Ta lettre est arrivée : je sais que tu l'écrivis pour moi, j'en ai l'obligation que je dois. Mon cœur n'est pas fait pour négliger d'apprécier et de reconnaître tout ce dont il peut tenir compte. J'avais désiré cette déclaration de ta part; l'affaire rompue entre nous ne pouvait l'être que par toi, aux yeux de mon père et de ma famille qui s'obstinaient également à regarder sa réponse comme l'effet

passager d'un mouvement d'humeur que tu saurais trop bien juger pour le prendre au plus grave, si tu mettais quelqu'intérêt à l'exécution de nos desseins. J'aurais eu beau répéter combien elle était malhonnête et devait offenser un homme délicat, on m'eût réitéré que c'était saisir avec empressement une occasion de reculer, et qu'en m'abandonnant le soin d'exposer tes dernières intentions, tu fournissais une nouvelle preuve d'éloignement et de dégoût marqués. Mon père eût fait davantage : il aurait demandé la connaissance de tes expressions sur cet objet, et le second refus que j'eusse été forcée d'en faire serait venu justifier et multiplier ses reproches. Ton silence commençait à m'attirer une sorte de compassion pour ma constance à chérir ouvertement un homme que l'on supposait m'être faiblement attaché; ta persévérance à le garder m'aurait valu cette pitié méprisante que je ne mérite pas d'exciter, et que tu peux t'applaudir sans doute de m'avoir justement épargnée. Voilà mes raisons : j'imaginais te les avoir déjà présentées. J'arrête sur elles, à cause de l'observation adressée à mon père, mais que je me suis secrètement appliquée, qui te fait dire, en parlant généralement de ceux qui t'engagent à lui écrire encore une fois : quels que soient leurs motifs, j'y cède.

Mon ami, tu devrais en être mieux assuré que personne, je n'ai point de motifs que je ne puisse avouer hautement, et je pourrais défier qui que ce fût de me passer à cet égard en franchise avec soi-même et avec les autres.

Je reviens à la lettre. Mon père parut avoir en la lisant cette émotion qu'elle devait naturellement produire ; il me dit ensuite d'un ton ménagé : « Ou je comprends mal M. Roland, ou le sens de ma lettre est prodigieusement

outré. » Puis reprenant la tienne pour la lire haut, s'arrêtant à ces passages vigoureux qui le tancent vertement, il se plaignit amèrement, comme si je l'eusse décrié par des révélations indiscrètes, fausses, exagérées. Je lui représentai alors avec brièveté, modération et fermeté, tout ce que je pouvais lui prouver de la justesse de ces applications, de l'opposition qu'elle apportait à son bonheur, au mien, de la peine extrême que j'en ressentais et de la résolution qu'elle me faisait prendre de me retirer au couvent pour mener la vie solitaire et tranquille qui me restait à désirer. Affecté, troublé, regrettant sa lettre qu'il n'avait pas cru devoir produire d'aussi violentes impressions, l'abattement prit la place de l'aigre mécontentement et de l'indignation que lui avaient d'abord inspirés tes leçons mortifiantes ; après un demi-quart d'heure de rêverie et de silence, il me dit avec affliction et douceur : « Je me conformerai à tout : vois s'il est possible de faire une réponse qui répare le dommage et fasse un raccommodement ; je te laisse à la composer, j'en ferai la copie et j'y mettrai mon seing. » Je lui remontrai que le mal était irréparable par sa nature et par ses progrès : combien donc il avait peu senti la force et la conséquence de son refus ; il avoua son tort, s'étonna du soin que tu avais eu de communiquer aux tiens une pièce que tu disais se tourner contre toi-même, en même temps qu'elle nous était désavantageuse, et s'offrit de nouveau à faire ce qui dépendrait de lui pour renouer nos arrangements. Tu ne crains pas, sans doute, que je profite de cette diposition pour te donner quelqu'embarras ; tu me connaîtrais bien mal si tu avais pu soupçonner le moins du monde que je cherchasse à me procurer cette ressource ; j'aurais pu l'obtenir bien plutôt par les sollicitations de sa tante, si

j'avais été assez peu délicate pour vouloir l'employer. Mais je préférerais mourir à tenter de me procurer, à souffrir de recevoir de l'adresse ou de la pitié, ce que je n'eus consenti à tenir que de l'estime et de l'attachement. Du moment de l'explication, mon père prit avec moi un air qui sent l'excuse : cependant le dépit commence à s'en mêler et à lui rendre son insouciance. Il semble au reste ne prendre encore l'annonce de ma retraite que comme une menace de chagrin, plutôt que pour l'expression sincère d'un projet réfléchi. Je confesse n'être pas encore exempte d'incertitudes : cet état perplexe me désole ; je flotte malgré mes efforts, poussée par des raisons contraires ; goût, penchant, devoirs, nature, amitié, prudence, inconvénients, tout se combat et me déchire. J'aurais besoin qu'une main charitable me fixât sans ma participation au parti qui me convient le mieux. Je subis encore des crises terribles, effrayantes; dans ces instants d'agitation et de douleurs je m'en prends à tout de mes maux; l'amertume où je me perds défigure tous les objets, dénature toutes les choses; je te plains, t'accuse et me le reproche bientôt avec regrets; je prends la vie en haine, les hommes en mépris, l'univers en horreur. O mon ami! que tu es à féliciter d'avoir par tes relations constantes la trace évidente de la route que tu dois suivre et de trouver dans les secours de ta raison les moyens de ne pas t'en écarter. Jeune, affligée, sensible, fière, opprimée, avec cette énergie d'affections qu'un exercice long et pénible n'a point encore réprimée, je porte mes pas errants dans un espace indéterminé où mes yeux en pleurs ne distinguent que la variété des souffrances, au milieu de la confusion du chaos.

O toi, qui voulais un jour que nous n'eussions qu'une

carrière, qui te proposais d'étendre et d'éclairer mon esprit, de remplir uniquement, de diriger mes actions et de faire tout servir en moi à notre félicité commune, songe que l'amitié te laisse encore assez de fonctions! c'est d'elle que j'attends mes leçons de sagesse, l'exemple du courage et ma consolation. Pourquoi ne m'as-tu pas écrit? crains-tu? parle : ouvre ton âme : je ne suis plus que ton amie; je le sais. Voudrais-tu que je fusse moins encore? ce n'est plus en ton pouvoir, ni même au mien. Je saurais, si ta tranquillité l'exige, ne plus te voir ni t'écrire, mais je ne puis cesser d'être ton amie qu'en cessant d'exister. Tu voudrais fuir, cruel! eh! quoi que tu fasses ou deviennes, mon souvenir ne peut plus t'abandonner. Va, abandonne tes occupations, cours respirer un air étranger, renferme ton être au milieu des tiens, c'est toujours dans mon suffrage et dans mon cœur que restera le principe de ton repos. Apprends à le goûter avec l'amitié. Calme tes sens : lève sur moi des yeux sereins. Écris-moi : soutiens, guide, éclaire mes pas.

LXXXVI

Marie Phlipon à Roland.

22 septembre 79.

Je t'accable de lettres: c'est la faute des circonstances et de ma précipitation. Prends patience, mon ami; je serai moins vive et moins importune lorsqu'une fois déterminée dans mes projets et fixée dans une situation, je n'aurai plus pour compagnes que la saine raison et la douce amitié qui me conduiront tout bellement jusque dans la suite

des siècles ; ainsi soit-il ! Pour toi, qui marches déjà depuis quelque temps sous leurs étendards, par le secours des contradictions et de l'absence, supporte en moi les derniers effets d'une erreur qui fut ton ouvrage, jusqu'au moment où je me trouverai assez libre et contente pour te dire des vérités sans injures, pour t'applaudir sans reproches, et t'aimer sans colère. Tu n'es plus mon époux futur et promis, celui pour qui je devais vivre et respirer sans partage ; sois mon confident, mon ami, mon père ; écoute les plaintes que je ferai quelquefois de toi-même et ne trahis pas mon espoir en t'offensant de ma confiance. Tu ne fus jamais injuste, même au milieu des malheurs. Eh ! mon ami, l'exacte équité, dans certaines épreuves, ne peut se conserver qu'avec une dose mesurée de sentiment ; tu m'en fais faire actuellement une triste expérience. J'ai frémi de tes douleurs, je m'irrite aujourd'hui de ta tranquillité ; j'ai souhaité, je hais le calme où tu commences à te retrouver, O Dieu ! que d'inconséquences nécessaires dans un cœur vraiment pénétré dont l'attente et les vœux sont trompés ! Ne crois pas que je m'approuve de ces excès : je les combats sans pitié, comme je les avoue sans honte ; je prétends bien augmenter un jour de leur triomphe ma gloire, ma force et ma raison ; ce sont des leçons précieuses et cruelles que tu me fais payer bien cher.

Amitié, résignation, courage, venez rétablir l'ordre et la paix entre mes facultés émues. Oui, je serai ce que je dois être : patiente dans les revers, fidèle à mes devoirs, bonne pour ma place, digne d'une autre. J'aurai dans ma conscience et dans l'estime des sages le dédommagement des biens dont je ne puis jouir.

Tu t'occupes de ma position, mon ami, et tes observa-

tions sur elle ne m'offrent pas la décision que j'implore sans pouvoir la faire à moi seule. Tu sens à ton tour l'inconvénient d'abandonner mon père par une retraite qui motiverait ses plaintes et pourrait, dans un sens, justifier sa conduite. Je dois donc rester? dis oui : j'achève le sacrifice. Tu me donnes à méditer une idée que je n'ai pas su comprendre. Si quelqu'un, par la force de son esprit et l'autorité de sa position, pouvait en imposer à un homme de cette trempe..., il y aurait un motif de sécurité dont je n'entrevois rien par aucun autre moyen. Voilà tes expressions.

Leur sens précis m'échappe et dès lors je ne puis raisonner solidement. Comment un étranger quelconque et quel qu'il fût pourrait-il en imposer à mon père? à quel titre et par quels moyens? On peut retenir par les menaces et l'effroi l'homme déshonoré dont on craint de nouvelles bassesses; mais enfin, mon père, peu estimable par son caractère et sa façon de vivre pour ceux qui le voient de près, n'a fait aucune action, aucune démarche qui puissent lui attirer la censure publique, et autoriser à son égard des précautions extraordinaires. Il a vu, il voit encore quelquefois une grisette qui l'amuse ; le défaut d'un certain arrangement lui a fait dissiper la moitié de son bien ; il n'a plus que son état pour vivre, et son état par le ministère d'autrui, en attendant le peu qui doit lui revenir des siens. Mais il n'a jamais donné ce qu'on nomme du scandale; on ne l'a point vu courir en débordé dans les lieux malhonnêtes ; il n'a point manqué en aucune circonstance d'engagements civils, jamais il ne fut appelé dans les tribunaux pour des objets de cette espèce; il n'a contracté aucune dette honteuse, et s'il est présentement redevable entre trois ou quatre personnes de 5 à 600 fr.

pour des choses de rencontre et non pressées, on lui en doit bien à peu près autant pour des affaires de son état, ou autres relatives. Quelle prise un homme dans cette position, tel blâmable qu'il puisse être par des considérations particulières, donne-t-il à la correction? Moi, dans le secret de sa maison, quelques-uns de ses parents par la connaissance qu'ils ont de sa personne, toi-même encore à cause des circonstances et de l'offense reçue, nous sommes, ce me semble, les seuls qui aient pu lui adresser, suivant l'occasion, quelque remontrance; je ne vois pas que nul autre en eût le droit, le sujet et la facilité. Voilà ce que j'aperçois, ce que tu dois trouver conséquent à tout ce que je t'ai jamais annoncé, ou dépeint. Si j'entrai dans d'autres détails sur ses injustices à mon égard dans l'accommodement de nos affaires, c'est qu'ils tenaient aux faits dont je te devais la connaissance; que, d'ailleurs, je me croyais obligée à te montrer sans ménagement et sans voile l'état de mes alentours pour que tu sondasses ton courage avant d'en encourir les disgrâces. Il est très vrai que le dénûment de fonds où mon père est réduit, les variations des travaux qui ne se soutiennent pas toujours également, le peu d'ordre de ses idées, son défaut d'aptitude et de goût pour l'application, l'habitude de certains plaisirs, l'éloignement indéterminé de la petite succession qui lui servirait d'aide, le mettent dans un état précaire, inquiétant pour ceux qui lui appartiennent. Quels remèdes crois-tu pouvoir appliquer à ces maux? Je me flattais que la considération d'un gendre distingué lui imprimerait une sorte de respect qui, joint au revenu dont on lui aurait abandonné la jouissance, l'aurait maintenu dans une position honnête. Dans le nouvel ordre de choses, ne dois-je pas présumer qu'en restant à ses côtés, à gouverner sa

maison et dépenser en elle avec économie pour l'usage commun ce qui m'est assuré, je préviendrai plus de désordres et je la soutiendrai pour ma part, aussi longtemps qu'il me sera possible, dans un état moins fâcheux ? Il peut arriver que le ralentissement de l'occupation, ou la dispensation mal raisonnée des profits qu'il en recueillera, lui fera former insensiblement des dettes qui, augmentant toujours la gêne, finiront par nous plonger tous les deux dans le plus grand embarras ? que faire ? je l'ignore. Je sens qu'après les mouvements violents qui viennent de m'agiter et qui me livrent définitivement aux langueurs du dégoût et de la mélancolie, je traînerai douloureusement mes jours avec mon père, toujours peinée de sa vue, inquiète de l'avenir, contrariée par le présent. Retirée dans la solitude que j'aime et désire, j'y serai poursuivie par des craintes de plus d'une nature; je n'oserai me prêter aux charmes de ma situation par l'appréhension de l'acheter de la négligence de quelque obligation. Que faire et que résoudre, encore une fois? je ne le sais, ni ne l'ose. Vois, juge, conseille: je te dis tout et j'attends ton dernier avis.

Je me hâte d'expédier cette lettre pour qu'elle te trouve encore à Dieppe. Explique-moi plus clairement ce que tu entendais par rapport à mon père : certainement je n'ai ni ne saurai mettre de froideur à rien de ce qui peut intéresser ceux auxquels je dois, par nature, devoir et sentiment, et dont l'existence tient de si près à la mienne.

LXXXVII

Marie Phlipon à Roland.

24 septembre 79.

Je n'ai pu l'empêcher, mon père a voulu t'écrire ; tous mes efforts n'ont su retenir sa lettre; je l'ai du moins accompagnée de ce qui m'a paru propre à seconder tes vues, en soutenant ta retraite à ses propres yeux. Nous en étions aux termes que je t'avais représentés. Mon père, adouci, embarrassé, gardait le ton de l'excuse tacite; il paraissait seulement quelquefois que l'impatience du regret et l'agitation du dépit y mêlaient leur effet. Pour moi, triste et silencieuse, rêvant à ce que je devais faire, je m'assurais enfin que le parti le moins doux à certains égards était cependant le plus sage, et qu'il fallait courageusement demeurer à ma place pour éviter les inconvénients qu'entraînerait une séparation faite par mécontentement. J'attendais le secours du temps et de tes avis pour achever d'établir cette résolution. Qu'il est difficile de s'affermir dans une position fixe après ces violentes émotions qui portent le trouble et l'étonnement dans toutes les facultés! Certain de mes dispositions par le refus motivé de faire le modèle d'une lettre à t'adresser, mon père, sans me consulter davantage, imagina celle que tu viens de recevoir (1) et la remit ensuite à ma correction. Je me défendis d'y toucher et je persistai invinciblement à n'en rien faire; je travaillai à persuader qu'elle était inutile et déplacée, que l'aliénation des esprits ne laissait plus d'espoir et ne permettait pas de revenir à tes desseins,

(1) Lettre LXXXVIII de Phlipon à Roland.

etc. Mon père prétendit que, dans tous les cas, il se devait à lui-même cette justification, qu'il n'avait pas prévu l'impression et la conséquence de sa première, et qu'il était trop fâché de ce qu'elle avait produit pour ne pas chercher à le réparer autant qu'il lui était possible de le faire. J'insistai, il persista ; voyant alors que je ne pouvais l'arrêter, je fis le billet (1) que tu auras trouvé inséré dans son épître afin qu'il eût présent à l'esprit ce qui doit arriver. Nous nous sommes entretenus de toi depuis cette dépêche ; j'ai continué de répéter que tu ne pouvais reprendre nos premiers arrangements, mais que je ne t'en regarderais pas moins comme un ami respectable, dont je conserverais la liaison et que je recevrais quelquefois avec plaisir. Il ne serait pas effectivement mal habile, ni malheureux, de ravoir par cette circonstance tes entrées chez mon père, pour en user avec la modération convenable à notre situation respective. Or, je ne vois point d'obstacles qui doivent t'en empêcher actuellement. La lettre de mon père est une satisfaction dans les règles, qui te rend la facilité de te présenter chez lui sans que rien en toi puisse être blessé de cette démarche ; reste à éviter qu'elle te fasse attribuer des vues que tu n'aurais plus ; c'est ce qu'on pourrait faire ce me semble, si tu m'écrivais dans quelque temps une lettre (2), propre à être vue de mon père, où, me témoignant tes regrets des oppositions que tu trouves à remplir nos anciens projets, tu t'exprimerais d'ailleurs en ami qui se flatte de nourrir les relations précédentes, indépendamment des idées d'une alliance que les circonstances n'ont pas favorisée, etc... J'ébauche ce que je crois entrevoir ; c'est à toi de le saisir, de l'étendre

(1) Lettre LXXXIX de Marie Phlipon à Roland.
(2) Lettre XCI de Roland à Marie Phlipon.

et de l'exécuter, si tes goûts, ton penchant, ta raison l'autorisent et le justifient : je te laisse ce point de méditation. Quant à moi, tu juges sans doute que ce retour de mon père, soutenu des ménagements et d'un air d'amitié qu'il prend à mon égard depuis cette époque, me détermine plus fortement encore que toute autre considération à rester près de lui ; son procédé m'ôte le droit de le quitter sans mériter un blâme, lors même qu'il ne lui donnerait pas sur ma volonté un empire bien plus grand que celui d'aucune espèce de contrainte. Tu n'auras pas manqué de comprendre que cette paix dont il parle est celle qui fut conclue par l'entremise de sa tante, et dont tu reçus de moi la nouvelle, à l'instant que tu venais d'instruire les tiens ; tu dois voir aussi, par ce dernier trait, la confirmation de ce que je t'ai déjà dit de cette réponse grossière, ouvrage de l'humeur et de l'inconséquence, bien plutôt que de l'envie de nuire et du dessein de rompre ou d'offenser. En vérité, toutes les singularités se sont réunies pour nous exercer. Ce serait la plus grande de toutes que de pouvoir nous revoir de temps à autre comme par le passé, et de nous rappeler ensemble, dans un état qui n'aurait point changé à l'extérieur, les révolutions que nous venons d'essuyer, comme on se rappelle ces songes enivrants ou terribles, enfants capricieux de l'imagination en délire et du sommeil de la raison.

Je vais m'employer à faire éloigner sérieusement le jeune homme : j'aurais été charmée, par l'utilité dont il est à mon père, qu'il restât avec lui, si je fusse sortie de la maison de manière ou d'autre; mais devant y demeurer, je ne me soucie nullement d'avoir éternellement à mes côtés un être sensible et fougueux à l'excès, chez qui le défaut d'espoir semble être un aliment au

sentiment. O mon ami, comme on aime à vingt ans !

Je suis un peu en peine du sort de ces lettres qui peut-être arriveront avant toi à ta résidence ; je voulais engager mon père à retarder l'envoi de la sienne par cette considération ; mais n'ayant pas d'assurance à lui donner parce que je ne pouvais paraître instruite, il a fait des raisonnements, en conséquence desquels ses opérations n'ont pu souffrir de retard.

Je me sens encore du trouble et de la faiblesse dans tout mon être ; mes idées sont décousues ; quelques pleurs m'échappent à la dérobée ; je me suis fortement secouée pour me distraire ; je n'ai plus de douleurs, mais j'ai de la fatigue ; j'ai besoin de recueillement et de repos. J'attends impatiemment des réponses à tout ceci, afin de nous mettre au courant où nous devons être désormais.

Je n'ai point de nouvelles des amies depuis près de six semaines ; je n'ai point écrit ; je n'ai vu, pensé, senti que toi. Adieu...

LXXXVIII

Phlipon à Roland.

De Paris, ce 23 septembre 1779.

Monsieur, à la tempête, au temps noir et orageux a succédé un beau soleil et un ciel serein. La paix est faite avec mon enfant ; nous nous sommes réciproquement embrassés les larmes aux yeux. — Lorsque je vous écrivis ma première, j'étais, j'en conviens, courroucé du refus qu'elle m'avait fait de la communication de quelqu'une de vos lettres, prévenu comme j'étais que mon droit paternel me mettait en droit d'exiger d'elle cette satisfaction ! Dans cette entrefaite je partis pour Versailles, où les devoirs de

mon état m'appelaient et, le cœur ulcéré de ce refus, je vous fis cette réponse que vous trouvez insultante; mais observez que dans l'agitation où j'étais, et vivement piqué contre mon enfant que, dans le fond de l'âme, j'aime bien tendrement, tout alors me portait au ressentiment. Je conviens de bonne foi que ma première lettre n'a rien d'agréable, même insultante si vous le voulez, mais avec la même bonne foi. Convenez aussi que votre seconde à mon égard sent un peu l'injure en plus d'un endroit, mais soit dit en deux mots : oubliez l'une et je ne me souviendrai plus de l'autre ; je passerai volontiers l'éponge avec satisfaction sur tout et faites de ma première lettre ce que je vais faire de votre seconde; jetez-la au feu : de pareilles lettres doivent être lacérées.

Mais pour revenir à notre objet, ma fille est bien dans le cas de vous attester que, lorsqu'elle me fit part de vos projets communs, je l'approuvai sur son choix en lui disant très positivement que j'avais remarqué en vous beaucoup de lumière, de jugement, de délicatesse et de connaissance et qu'à tous égards vous me paraissiez fort instruit, et lui ai même dit en propres termes qu'il ne me resterait plus rien à désirer dans cette vie, si je la voyais alliée avec un semblable personnage. Voici alors ma propre expression et je vous écris aujourd'hui tout bonnement le même langage que je lui tins ce jour-là, me sentant bien disposé à vous répéter les mêmes choses mot pour mot ! Je vous prierais, Monsieur, d'être bien vivement persuadé que si j'ai fait à ma fille la demande de vos lettres, avant toutefois de vous faire réponse, ce n'était uniquement que pour y remarquer ce que vous pouviez avoir dans l'âme par rapport à elle, et en deux mots pour être convaincu par mes yeux si vous aviez bien réellement de

l'amitié pour elle. Soyez bien certain que j'ai toujours eu et que j'ai encore trop de confiance en elle, et trop bonne opinion de vous, Monsieur, pour que nul autre motif m'ait engagé à faire cette demande qui, dans le fond, n'a rien, je pense, que de fort naturel, d'un père à un enfant. Mais qu'il n'en soit plus question.

J'approuve beaucoup, Monsieur, votre conduite dans une semblable affaire vis-à-vis de vos proches. Elle fait preuve de votre prudence et de votre solide façon de penser; s'il est encore temps, je vous donne avec une entière satisfaction et un parfait plaisir mon consentement et mon approbation ; je vous agrée du meilleur de mon cœur; je serais alors très tranquille sur le sort de mon enfant, si cette affaire peut avoir lieu. Elle n'est pas bien riche pour le présent du côté des biens, mais elle a une perspective certaine de n'être pas mal à son aise un jour à venir, vu qu'elle est seule et unique héritière de plusieurs proches parents qui, par droit de nature, doivent faire place avant elle. Ainsi, Monsieur, si vous avez remarqué en elle des qualités qui peuvent vous convenir, je m'en félicite d'autant plus que je vous crois très connaisseur. Mais je dois vous avouer aussi que je crois m'être aperçu qu'elle en a remarqué en vous qui paraissent lui convenir ; et la preuve est que vous pourriez avec vérité vous flatter que vous êtes le premier pour lequel ma fille se soit déterminée à finir une affaire aussi sérieuse. Je dis sérieuse, puisque de là dépend le bonheur de toute la vie !

Ainsi, Monsieur, tout dépend présentement de vous, tant il est vrai qu'il y a du remède à tout, en y exceptant la mort. Et s'il y a bien véritablement de l'estime et de l'amitié entre vous deux, je pense que ce petit contre-temps

n'aura rien diminué, du moins c'est mon opinion; et soyez bien persuadé que je suis dans les sentiments de la plus haute estime et avec une parfaite considération, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

PHLIPON.

LXXXIX

Marie Phlipon à Roland.

R. le 28.

Vous pensez bien, mon ami, que je n'ai pas négligé d'observer à mon père l'inutilité de cette lettre tardive par rapport à l'un de ses objets. Mais il ne trouve pas qu'elle soit superflue si elle peut du moins réparer l'offense qu'un mouvement d'humeur vous attira. Je sens parfaitement pour ma part la difficulté, pour ne rien dire de plus, de ramener et de concilier les esprits des personnes de votre famille indisposées de la première démarche. Je ne puis que vous engager à laisser pour toujours un projet qui ne serait point approuvé par elles. L'estime réciproque que nous nous sommes inspirée n'en subsistera pas moins pour n'être suivie d'aucun lien, parce que nous ne pouvons l'un et l'autre cesser de la mériter; le nom d'ami continuera de vous distinguer à mes yeux, auxquels vous serez libre de vous offrir à ce titre, sans devenir rien de plus.

XC

Roland à Marie Phlipon.

28 septembre.

J'arrive, et je trouve quatre lettres de toi, mon amie, deux renvoyées de Dieppe, une qui accompagne

celle de ton père, et la dernière enfin, n° 52, du 24. Est-ce que tu n'aurais pas reçu ma lettre, écrite de Dieppe, le lendemain du jour que j'écrivis à ton père, par laquelle je te mandais mon départ de cette ville, mon séjour à Abbeville, et le temps où j'arriverais ici? Tu ne me parles point de cette lettre, que j'ai mise moi-même à la poste; et dans les tiennes le n° 51 manque, à moins que tu n'aies compté pour tel le billet joint à la lettre de ton père. Tout cela jette une confusion d'idées dans mon âme sur tes idées propres, sur tes résolutions, sur tes alentours; et s'il ne manque pas une lettre de toi parmi celles que j'ai reçues, je n'y saurais imaginer de liaison. Peux-tu donc bien te persuader, mon amie, ainsi que ton père, que je n'aie jamais entendu parler de lui que par toi? Je crois t'avoir déjà prévenue du contraire, et tout ce que tu me dis dans le n° 50 relativement aux « motifs quels qu'ils soient » ne te regardent pas seule; pourquoi donc le prendre ainsi en grave, et y joindre une justification? Il faut que ton père soit bien aveugle pour vouloir qu'il n'y ait que toi qui aies pu me parler de sa conduite. Si je te disais donc qu'on m'en a parlé très fortement avant même qu'on imagine aucune vue de ma part. Peux-tu croire ensuite que ceux qui s'intéressent ainsi à moi se soient tus sur les conséquences en tel ou tel cas? sans savoir, sans connaître, on m'a fait beaucoup d'objections, et beaucoup sont fondées. En vérité, la lettre dernière de ton père est aussi peu réfléchie que la précédente : elle prouve un homme sur lequel y a bien peu à compter, et quand on a justifié son caractère et sa conduite, et qu'on y a mis le sceau par un écrit semblable, ce n'est pas par quelques déclamations, dont on voit le but, qu'on fait croire qu'on n'est pas ou qu'on ne sera

pas ce qu'on a été et ce qu'on a constamment prouvé être. Je lui réponds néanmoins, parce que sa lettre mérite une réponse. Je la crois honnête : elle est dans mes principes, et j'y suis la marche qu'il m'a tracée. Je t'en aurais envoyé copie si je ne pensais qu'il t'en fera part comme de l'autre. Comme le billet que tu avais joint à la sienne est du moins approuvé par lui, que c'est lui-même qui me l'adresse, je dois aussi y répondre; et je le fais dans la même forme (1). S'il est possible en effet que nous nous revoyions, c'est à toi d'en juger les moyens et de me les indiquer. Tu connais encore mieux ton père que je ne le connais. Tu dois mieux sentir que personne les conséquences qui peuvent résulter de ce que je me présentasse jamais dans sa maison. Mais sais-tu encore à quoi tu t'arrêtes à cet égard et à tant d'autres? je ne le crois pas, mon amie; toutes tes lettres varient là dessus, souvent la même. Cependant il faut un terme aux choses; j'en mettrai un, ou je n'en mettrai pas à ce qui me regarde. En poussant le temps je remplis ma tâche; pourvu que ma carrière se parcoure dans la paix et dans l'honnêteté, il ne m'importe plus guère où et comment elle se terminera. J'ai cru au bonheur, c'est une chimère. Il faut éviter le plus de maux possibles; c'est, je crois, la seule chose qui reste livrée à notre prudence. Je conviens que tu as à cet égard des examens plus pénibles, et un parti à prendre plus difficile; mais aussi cette conduite de ta part est d'une beaucoup plus grande conséquence. Un homme va et vient; à tout âge, il peut être partout et à tout; les goûts, les relations se modifient pour lui, et il lui en coûte toujours beaucoup moins de rester

(1) Lettre XCI de Roland à Marie Phlipon.

ou de se mettre à sa place. Au reste, mon amie, quelque parti que tu prennes, je suis certain qu'il sera réfléchi. Si l'intérêt des amis peut concourir à notre sort, tu es bien assurée de trouver le tien adouci par celui que j'y prendrai toujours. Je te mandais que j'allais m'enterrer dans le travail; ce fut un projet, c'est une nécessité. Je me suis donné une tâche qui me mènera loin. Si ce n'est que rarement un plaisir, ce sera souvent du moins une distraction.

Surtout ménage ta santé : on tire tant de partis d'elle ; ce n'est pas seulement une jouissance actuelle, c'est l'instrument de toutes les jouissances possibles.

Adieu, mon amie, je t'embrasse de tout mon cœur.

XCI

Roland à Marie Phlipon.

Vous connaissez, mon amie, les sentiments qui m'attachent à vous; ils sont immuables comme vos qualités, sur lesquelles ils sont fondés. Indépendants de toute autre personne, des goûts communs les virent naître et les fortifièrent. De malheureuses relations devenues nécessaires, loin d'avoir donné la sanction à ces sentiments portés à leur dernier degré d'énergie, détruisirent à jamais l'effet qui devait en résulter. L'estime et l'amitié restent : les procédés étranges n'y peuvent rien, qu'en rendre la communication réciproque plus difficile. C'est de vous, mon amie, que j'attends de savoir ce que vous mettrez à cet égard au rang des devoirs. Mon cœur m'en fait un de tout ce qui est honnête, ou, pour m'exprimer mieux, m'interdit tout ce qui ne l'est pas.

XCII

Marie Phlipon à Roland.

2 octobre 79.

Peut-être mes lettres auraient eu plus de liaison entre elles à tes yeux, par le rapprochement des circonstances et ce qu'elles répondaient à tes propres idées, si chacune d'elles te fût parvenue dans son temps. Au reste, il me paraît évident que le n° 51 est perdu, il répondait fort au long à ta lettre de Dieppe écrite le 19, d'après laquelle j'avais calculé que tu pourrais encore recevoir ma dépêche avant ton départ; je me trompai, puisque les épîtres adressées précédemment ne te trouvèrent déjà plus. Je conçois que tu doives apercevoir beaucoup de trouble et de confusion dans mes projets et mes dispositions; il en existe nécessairement par la nature des choses, et la suppression d'un de mes n^{os} ne peut que les augmenter pour toi. Cette nouvelle contrariété m'affecte au milieu de tout ce qui me tourmente des autres côtés. Après des résolutions aussi terribles, il reste longtemps dans l'âme une agitation difficile à maîtriser, surtout lorsque des circonstances cruelles rendent aussi pénibles les deux partis entre lesquels il faut choisir. Il y a des raisons pour les contraires, je les sens toutes fortement et je suis déchirée. Je consulte, je prends des avis dans ma famille et je me déterminerai par elle. Le plus prudent est de me retirer; le plus généreux me semblerait être de rester. Je voudrais faire le bien de mon père ; je vois que, dans le dernier cas, je pourrais ne faire peut-être que partager son embarras, m'y plonger avec lui, sans le diminuer sensiblement ; je crains de le hâter

dans l'autre supposition. Je prévois mon inquiétude et je sens les douleurs actuelles; cet état affreux me jette dans une sorte d'insensibilité morne et stupide; j'ai du courage, mais il est sombre; je ne sais plus rien pleurer, ni souhaiter.

Dom Roland fut rencontré au salon des tableaux lundi dernier par mon père, invité, pressé, engagé à venir dîner le lendemain avec nous. Je le vis cependant le jour même et je trouvai le moment de lui dire ce qu'il devait attendre de l'affaire dont il s'était entretenu fort longuement avec mon père, qui l'avait présentée à sa façon; il fut surpris, comme tu peux l'imaginer. Je débitai nos raisons, en mangeant des pois chauds, ainsi qu'il est ordinaire dans les choses de sentiment qu'on ne saurait présenter bien clairement à ceux qui ne sont pas instruits des détails. Mon père revint, réitéra son invitation : nous eûmes ton frère le lendemain, je fus tranquille, même gaie; il pria mon père de lui faire part, sitôt qu'il l'aurait reçue, de la réponse qu'il attendait de toi, afin de disposer quelques arrangements en conséquence, ayant un voyage à faire.

Nous nous sommes quittés très bien : moi, ne négligeant pas d'appuyer, devant mon père même, lorsque l'occasion s'en présenta, sur le résultat des dernières démarches et la persuasion où j'étais de l'honnêteté, de la délicatesse des motifs qui te déterminaient dans ce dernier cas.

Je suis en peine de savoir ce que signifie ce que tu me faisais entrevoir sur le moyen d'en imposer à mon père, pour la tranquillité de tous ceux qui tiennent à lui; je n'y ai rien compris et je t'observais seulement, dans ma réponse à cet égard, qu'avec les sujets d'inquiétude que mon père pouvait donner à ceux qui le voyaient de près,

cependant il n'offrait aucune prise à la censure publique, ni à la correction d'aucune personne revêtue d'autorité. Il n'y eut jamais de sa part, ni scandale, ni violation d'engagements civils, ni conduite évidemment répréhensible pour tout autre que ceux des siens qui connaissent ses affaires et ses déportements. Qu'un homme dissipe une partie de son bien par défaut d'ordre, en voyant une grisette qui n'est pas notée, en négligeant d'ailleurs le soin de ses occupations, il est coupable sans doute ; mais si, dans ses démarches, rien ne caractérise l'indécence et la malhonnêteté, je ne vois pas ce qu'on peut lui faire, et ce qu'auraient droit de lui reprocher ceux que les circonstances et des relations particulières n'ont pas censé devoir éclairer.

D'autres que moi t'auront parlé de mon père, de sa conduite, etc., je le crois, j'en sens la possibilité. Cependant, on ne peut l'avoir présenté comme un homme déshonoré, dont l'alliance serait humiliante à cause de ses procédés. Je conçois que le frère des amies, instruit par la femme qui le sert et qui s'était liée avec ma défunte bonne dont l'amitié pour moi ne diminuait pas le babil, aura pu avoir plus que personne des connaissances particulières de ces détails domestiques ordinairement ignorés de ceux qui ne sont pas intimes dans une maison. Mais ces réflexions ne sont pas nécessaires, elles m'échappent malgré moi, je ne les répéterai plus.

Je voudrais bien qu'il fût possible de recouvrer ma lettre perdue. Adieu, mon ami, je t'écris en l'air, j'ai du malaise, je suis interrompue et je pars à Vincennes pour trois jours. Cette lettre-ci me peint mal : elle ne dit rien et jamais mon cœur ne fut plus rempli ; mes idées se heurtent, mes affections m'oppressent et ma plume tombe.

XCIII

Roland à Marie Phlipon.

5 octobre.

Ce n° 51 m'est enfin revenu par la même voie que les précédents. Il est presque tout consacré, ainsi que ta dernière, en recherches, en explications et réfutations d'un passage que tu conviens cependant ne pas entendre, ce que tu démontres encore mieux. Il est bien simple, cependant. Tu me mandais par ta précédente, à laquelle j'ai répondu en te suivant pied à pied, tu me mandais que tu étais fort agitée et très indéterminée du parti à prendre, de quitter ton père, ou de rester avec lui ; que, dans ce trouble et cet embarras, tes grands-parents te proposaient un parti, qu'ils te pressaient de manière à te faire craindre d'encourir leur disgrâce, que cependant, etc.; que c'était un homme attaché à quelqu'un de la Cour, tout propre à se mettre au-dessus de la conduite et des propos de ton père, etc. D'après tout cela, je ne puis concevoir moi-même d'où vient ton étonnement, et ce que signifient de ta part les expressions tant articulées de menaces, d'effroi, de bassesses, de déshonneur, de scandale, de débordé, de malhonnête, de dettes honteuses, de correction publique, etc., etc., etc., car en tes deux lettres il y en a plus de trois pages; et les deux de la première ne sont pas sans beaucoup d'aigreur sur mes prétendues allégations. Tu ne crois plus rien de ce que tu as tant vu; et, toujours ne m'entendant pas, tu me fais dire et tu me réponds à ce que je n'ai point dit, et à ce que je n'ai pas prétendu dire. Ce n'est pas le tout : de ce que j'ai pu prendre sur moi un

moment, dans le trouble qui m'agite et le chagrin qui me consume, de te parler en raisonnant, ce calme te tue; et me voilà déjà un monstre. Faut-il donc voir les choses s'aggraver par tout ce qui les accompagne ?

J'ai reçu, en même temps que ta dernière lettre, celle de mon frère qui me mande sa conversation avec toi et ton père. Il me dit que tu lui as laissé entrevoir que ce n'est peut-être pas la seule lettre de ton père qui m'a déterminé. Je n'entends point cela. Le fait est que je n'ai jamais compté une affaire aussi décidée, que tout était arrangé pour cela, et que si j'eusse pu prévoir que les choses tournassent ainsi, certainement j'aurais fait d'autres dispositions. Je ne sais qui a pu me retenir un logement à l'hôtel de Rome; il me mande qu'on le lui a dit, lorsqu'il a été s'informer si j'étais à Paris. Je n'en ai parlé à qui que ce soit, et je ne comptais pas y descendre.

Je te vois toujours dans une étonnante alternative d'idées. C'est en effet de tes parents que tu dois prendre les avis : personne n'est plus en état de voir les choses actuelles et de juger de leurs conséquences.

S'il y avait quelqu'inconvénient dans tes démarches quelles qu'elles fussent, les reproches des siens, étant ordinairement les plus amers, ne seraient du moins point à redouter pour toi; ils te devraient au contraire les consolations qu'une résolution déterminée par eux serait dans le cas de solliciter, d'exiger même. Il y a des inconvénients partout ; c'est ce qui m'a fait te présenter des réflexions dans les différents cas, en cherchant à entrer dans tes propres idées ; et c'est d'après cela que, sans m'entendre pourtant, tu m'as fait des observations tant motivées, et si longuement appuyées, quoique, dans le fait, elles n'y revinssent pas très exactement.

Le 6.

J'en étais là hier lorsqu'on m'a détourné, et que l'heure de la poste s'est passée. Je suis dans des tracas de tous les genres : mécontent par mille endroits. Mes affaires se brouillent, mon travail recule, mon domestique sort, ma santé n'est pas en bon état. Que dirai-je enfin ? j'ai des moments où le courage m'abandonne ; et pour peu, si j'en avais la force, j'enverrais tout au diable.

J'ai moins de regret que ma lettre ne partit pas hier, en songeant que tu ne l'aurais pas reçue plus tôt, puisque tu es à la campagne. Comment te portes-tu actuellement ? cette petite vacance sans doute t'aura fait du bien. Pour moi je n'en saurais prendre un seul jour ; je n'ai découché que pendant mon voyage à Dieppe, où j'ai beaucoup travaillé et fatigué plus encore. Je ne compte pas sortir un instant, et très peu de mon cabinet. Mon frère, de son côté, paraît avoir du chagrin et de la tristesse. Il est allé faire une course ; et il n'y a guère d'apparence que nous nous voyions, ni peut-être que nous entendions parler l'un de l'autre avant le mois de janvier. Voilà comme on a des peines chacun de son côté, et comme, par des circonstances tout aussi malheureuses, on se devient très peu secourables les uns aux autres. Tu finissais ta dernière lettre par me dire qu'elle ne disait rien : ce m'est du moins une consolation que cet aveu d'une chose vraie à bien des égards. Que j'apprenne du moins que cette philosophie, que tu as vantée, t'est plus utile qu'à moi qui l'avais crue bonne à tout, et qui découvre tous les jours qu'elle n'est bonne presque à rien.

XCIV

Roland à Marie Phlipon.

21 octobre.

Les éléments, dans les plus grands chaos de la nature, ne se confondent point autant que les idées dans l'esprit. Je te cherchais, j'ignorais où tu étais, ce que tu pensais, ce que tu faisais et ce que tu te proposais de faire. Je te vois toujours incertaine, toujours irrésolue ; raisonnant néanmoins toujours les contraires. Dans tout cela cependant je vois une chose constante, c'est que le caractère et la conduite de ton père, qui t'ont successivement paru sous toutes les nuances possibles, sont toujours les mêmes ; que tes parents ne varient point à cet égard, et que tu te vois forcée d'y régler ta marche, c'est-à-dire de prendre de tous les partis le plus violent, et le seul cependant qui soit jugé convenable et même nécessaire par tout le monde.

Tu ne m'avais point entendu dans une chose très claire ; et tu te récries beaucoup, après avoir péroré longtemps, sur une chose très fausse, savoir que je t'ai donné un conseil. Je ne t'ai point donné de conseil; j'ai toujours trop été occupé de l'idée des reproches pour m'y exposer, surtout en pareil cas. J'ai répondu et je m'en suis tenu là ; des réflexions ne sont point des conseils. La matière est trop délicate, et les conséquences trop terribles. Puis, tu sembles tout confondre dans l'amitié, la regarder comme le bonheur suprême ; mais tu oses l'analyser, lui établir des distinctions, voir, raisonner, et juger encore fermement les contraires. Quand je compare tes lettres où tu as toujours raison, étant toujours si diverse, je me sonde,

je suis inquiet, et crains d'être dans le délire. Je sais bien que tu as pris date pour être tout cela, que tu as voulu même comme en avoir acquis le droit; mais je ne me fais pas à ne pas te voir ce que tu es réellement, ce que tu peux être, ce que tu seras enfin.

Je te l'avoue, mon amie, je n'entends rien aux réflexions que tu fais, aux restrictions que tu t'imposes dans le sérieux de ta raison. Je connais l'amitié; elle est ou elle n'est pas. Je ne sais ce que c'est que de la voir calculée, et encore moins de ne lui donner, au lieu d'un sentiment doux et point tant réfléchi, qu'une existence métaphysique.

Tu désires ardemment un entretien de vive voix; je ne le désire pas moins ; mais où, quand et comment ? Je compte aller à Paris en décembre, peut-être au commencement. Je suis dans un travail forcé, pour que ma besogne soit achevée à cette époque. Je ne comprends rien de ce que tu as laissé entrevoir à mon frère ; il ne m'en a rien dit, autre que ce que je t'ai mandé; et je ne puis rien imaginer de ce qui n'est pas de la dernière évidence. Si tu désirais sincèrement une amitié ferme et constante, une liaison intime, le bonheur n'est pas en effet hors de nous, je n'ai rien tant à cœur.

Que fais-tu, où es-tu, comment te portes-tu? Je t'embrasse de tout mon cœur.

XCV

Marie Phlipon à Roland.

27 octobre 1779.

Personne n'éprouve peut-être plus que moi ce choc tu-

multueux des idées que tu compares au désordre des éléments dans la confusion du chaos. Avec une imagination active qui me présente les mêmes objets sous mille aspects divers, je n'ai pas encore, sans doute, assez d'expérience pour juger et saisir promptement et sûrement celui de ces aspects auquel je dois m'arrêter invariablement. Toujours vivement émue et toujours réfléchissant, j'ai tout à la fois le tact et l'aperçu de la sensibilité, ainsi que sa prévention et ses erreurs, joints au correctif d'une raison qui tour à tour les réprime et se laisse abuser par eux. Avec moins de développement du côté de l'esprit, j'eusse été plus tranquille et plus égale ; avec un second, un maître chéri, dont les lumières m'auraient guidée, tandis qu'il aurait réuni toutes mes affections, je serais devenue, en me perfectionnant, plus aimable et plus heureuse. Aucune de ces suppositions ne devant se réaliser, ce n'est plus qu'à force d'épreuves et de temps que je puis acquérir plus de modération et de justesse, et la faculté de m'approcher toujours davantage, par ces moyens, de l'espèce de bonheur qu'il m'est permis d'envisager. Je ne suis ni emportée, ni froide, mais le sentiment, contraint, aiguisé chez moi par l'éducation, n'en est devenu que plus pénétrant et plus terrible. L'habitude de le contenir ne m'a fait gagner encore que la force de le vaincre et non pas le pouvoir de l'affaiblir. Toujours mue dans ma conduite par deux principes qui se balancent, je n'ai, ni toute la folie de la passion impétueuse, ni le sens rassis d'une tête ferme; je raisonne dans le délire et je bats la campagne en suivant la sagesse. Il est incroyable, combien tout ce que j'ai pensé, senti, relativement à toi, a varié mon existence, changé successivement à mes yeux la face de l'univers et de tout ce qui le compose ; il semble que j'ai été trans-

portée alternativement dans plusieurs mondes opposés, et la conscience du moi suffit à peine pour me persuader que je sois toujours la même personne. Au milieu de ces révolutions étonnantes, ne cessant de t'écrire suivant l'impression du moment, fugitive comme la circonstance qui la produisait, qu'ai-je dû te paraître? singulière, assurément : peut-être bizarre, inconséquente. Tu recevais l'exposé de quelques idées; il aurait fallu que tu tinsses la chaîne qui les unissait toutes, et comment ne pas la perdre dans ces nuances multipliées à l'infini par les plus légers changements de ce qui m'environnait? Dans ce trouble presque continuel, je n'ai rien connu de constant que mon attachement pour le bien et pour toi : c'est ce double attachement confondu dans mon cœur par l'union que je fais de ton image avec tout ce qui est louable et honnête, exalté jusqu'à la passion, nourri par les contradictions mêmes, qui fut mon vrai ressort et l'âme qui m'anime encore. J'éprouve depuis que j'existe, je suis présentement convaincue que tout ce que j'ai fait pour le mieux, par dévouement à la vertu, est précisément la source de mes plus sensibles disgrâces. Je te vois d'un autre côté comme l'occasion des douleurs les plus cuisantes que j'aie jamais ressenties. Eh bien! jamais la vertu ne m'a paru si belle, et tu ne m'es pas moins cher que tu ne l'as été; j'adore la première avec transport, je lui associe l'autre avec complaisance. La réflexion autorise et commande ce sentiment pour l'un de ces objets, elle le justifie pour le second; mais je dois avouer qu'il existe indépendamment d'elle et que ma volonté l'approuve sans l'avoir produit. Voilà ce que je suis : dis-moi donc, mon ami, ce que je te parais et ce que tu juges que je dusse être. Je t'écris dans le silence de la nuit, je me soulage et me console en exhalant

dans ton sein tout ce qui m'occupe et m'affecte. Je n'ai pas le projet de t'expédier cette lettre à l'instant, je voudrais t'apprendre un changement de situation; je ne puis t'entretenir encore que de ma résolution : elle est prise avec moi-même, je n'agis que pour en préparer l'effet.

Je suis chez mon père, mais déterminée à la retraite; je ne désespère pas de la faire en bonne intelligence avec mon père même; du moins je ne néglige rien dans cette vue.

J'arrivai de Vincennes, pénétrée des motifs qui me portaient à la séparation, non moins touchée des considérations qui devaient me la rendre cruelle. Mon père vint au devant de moi, m'accueillit avec bonté; je l'embrassai avec une émotion qui me fit sentir plus vivement combien il m'en coûterait de l'affliger; je me retrouvai dans les mêmes perplexités qui m'avaient déjà tant de fois navrée. Enfin, je voulus sonder son âme encore une fois et je le priai de m'accompagner pour faire ensemble une promenade tranquille; je rassemblai toutes les circonstances qui pouvaient préparer et favoriser la communication et la confiance. Je lui représentai fortement sa situation présente, raisonnant des moyens de l'améliorer en commun, ajoutant toutes les observations qui m'étaient relatives et les partis que j'aurais à prendre; celui du couvent ne parut point alors lui inspirer ni l'humeur, ni tout le regret dont j'avais imaginé l'alternative. Sans le trouver (mon père) ni dur, ni même insensible, je n'aperçus pas, dans tout lui-même, les ressources que j'eusse souhaité découvrir; cet entretien fit beaucoup d'impression, néanmoins. Le lendemain, mon père me témoignant son agitation et le désir qu'il sentait de satisfaire à certains objets que je lui avais rappelés, me proposa l'expédient qui lui paraissait convenable si je voulais rester avec lui, comme il

le désirait aussi. Je demandai quelqu'intervalle pour réfléchir à cet expédient, qui n'était autre qu'un petit sacrifice de ma part. Tout bien pesé, j'ai vu, par cela même, ce que je devais arrêter : j'ai résolu de faire le sacrifice et de partir ensuite ; mais en exécutant la première partie du projet, j'ai tenu l'autre sous silence dans la crainte qu'une certaine hauteur n'empêchât d'adhérer à mon procédé. J'attends l'accomplissement des effets de ma démarche pour achever mon entreprise. J'aurai la satisfaction de laisser mon père dans une position où il sera possible qu'il se maintienne passablement, s'il veut veiller à ses affaires et s'arranger avec prudence ; je l'aurai mis dans l'obligation de m'approuver, et j'aurai fait tout le bien qui était en mon pouvoir. Voilà le témoignage que j'ai besoin de me rendre à toutes les heures, et avec lequel je pourrai du moins lutter contre le malheur jusqu'à mon dernier soupir.

Je me suis assurée d'un petit logement dans une maison religieuse où j'ai passé une année de ma jeunesse ; j'y suis connue, aimée, c'est un attrait qui me détermine pour elle ; d'ailleurs, elle est respectable et en bonne odeur dans le public. J'y entrevois quelque moyen de m'occuper utilement, je bâtis des projets qui auront eu, au pis aller, le mérite de me faire rêver d'une manière assez agréable. C'est donc ainsi que la vie doit s'écouler ? Faibles jouets de la nature dont les révolutions nous tourmentent, esclaves des institutions bizarres d'une imparfaite société, victimes de la douleur et de l'opinion, toujours aspirant le bonheur sans l'atteindre, les moins à plaindre se trouvent être ceux qui le placent assez loin pour ne compter sur lui qu'après la mort. C'est là, sans doute, qu'il réside, dans l'éternel oubli de toutes choses.

Je m'aperçois qu'une teinte trop sombre va s'emparer insensiblement de mon imagination ; je reviens à toi, mon cher Thalès; sacrifions ensemble, non pas à la muse plaintive de Céos, dont l'inspiration lugubre faisait gémir éloquemment Simonide, mais à cette amitié sublime, douce et consolante, que tes Grecs savaient si bien honorer et dont nos cœurs sont dignes d'être les temples. Hélas ! ne la suivrait-on qu'en pleurant de ne pouvoir plus suivre qu'elle? O dolcezze amarissime... (1). Qu'allais-je dire? il ne faut plus employer cette langue séduisante que pour nous rappeler che

Non sotto l'ombra in piaggia molle
Tra fonti e fior, tra ninfe e tra sirene,
Ma in cima a l'erto e faticoso colle
De la virtù riposto è il nostro bene(2).

Allons donc : puisqu'il faut suer comme des galériens pour valoir quelque chose, ranimons nos forces et lassons la méchanceté du sort par notre constance. Est-il bien vrai que tu souhaites conserver une étroite liaison? ton cœur la sollicite-t-elle? Sais-tu combien je trouverais de douceur à répandre encore quelques charmes sur tes jours? dois-je croire pouvoir y contribuer encore? Que signifie ton étonnement de me trouver diverse, etc., ton idée que j'ai pris date pour être tout cela? Ce n'est pas dans mes sentiments que j'ai varié, ils furent toujours les mêmes et se sont manifestés par toutes les formes ; quant aux idées, il serait bien étonnant qu'elles se fussent continuellement trouvées semblables au milieu des révolutions qui ne cessaient de m'agiter et de me modifier. Je

(1) O douceurs très amères.
(2) Ce n'est pas sous l'ombrage et sur une plage molle, parmi les sources et les fleurs, parmi les nymphes et les sirènes, mais sur la cime rude et escarpée de la vertu que réside notre bonheur.

n'ai jamais pris date pour être avec toi autre que moi-même; j'ai poussé la franchise jusqu'au scrupule, c'était le résultat de mon caractère et de ma tendresse ; je me plaisais à me montrer à tes yeux sans voile, même avec mes défauts : il me semblait que ton estime en serait plus à moi lorsque tu ne me verrais pas meilleure que je n'étais. L'analogie de nos âmes les ayant rapprochées, je crus distinguer plus particulièrement combien elles étaient faites pour s'unir par la conformité de leurs goûts et de leurs penchants; réduits bientôt par l'éloignement à nous les exprimer par écrits, je n'aperçus de différences que dans le jugement de ces petits faits, relatifs à nous extérieurement, mais étrangers d'ailleurs à nos personnes, accompagnés de mille circonstances dont l'omission ou le faux jour les offrait diversement. Je sentis, par le peu de succès de quelques explications dont le sens ne fut pas saisi, qu'il faudrait se résoudre à passer sur les misères qui ne se présenteraient pas avec netteté, jusqu'à ce que nous puissions jouir en présence du plaisir de nous entendre en tout. C'est uniquement ce ménagement, mal gardé de mon côté, dont je parlais, avec une expression que l'amertume rendait exagérée, dans une lettre que je t'adressai à ton retour de Saint-Amand, vivement blessée que j'étais d'une autre expression que tu avais employée et dans laquelle ma sensibilité trop grande avait trouvé une dureté piquante qui me démonta. L'effet de ma lettre fut terrible : ta sensibilité, non moins excessive que la mienne, te créa des fantômes. Je m'étais abusée, sans doute, en m'affectant si fortement d'un mot chagrin : celui qu'il me fit répondre t'abusa plus cruellement encore. Loin d'apprécier la disposition qui l'avait dicté, tu te persuadas découvrir une opposition effrayante que tu n'aurais

pas soupçonnée; cette chimère t'accabla, l'enthousiasme fut éteint, l'espoir s'attiédit. Tu suivis ton projet, faute d'un motif évident de l'abandonner, mais tu n'osas plus attendre de son exécution la félicité que tu t'étais promise et qui avait anéanti pour toi les obstacles. Je n'aperçus pas d'abord tout le mal, j'en sentis suffisamment, pour recevoir une impression douloureuse qui ne s'effaça plus.

Mon père vint à la traverse, sa réponse malhonnête te révolta; je fus déchirée quand tu me la fis connaître; je ne vis de mon côté que l'obligation de t'éviter des relations pénibles, et je n'éprouvai que l'empressement d'arrêter ou de prévenir les disgrâces que je te donnerais à partager. Ta répugnance n'était pas non plus équivoque ; je pressentais mes souffrances, je les bravai audacieusement et je déterminai hautement, sans balancer, notre renoncement mutuel. Le pas franchi, l'effort étant fait, je regardai autour de moi en frissonnant; je me repliais sur le passé, je sondais l'avenir, je cherchais mes espérances évanouies, je ne trouvais plus qu'un vide affreux et des précipices à chaque pas. Je te fixai : tu étais triste, mais ferme; je reconnus à peine l'homme qui m'avait aimée. Quoi, me disais-je, deux êtres raisonnables, certains d'être heureux l'un par l'autre, maîtres d'eux-mêmes, résolus de s'unir, souffrent, se séparent et gémissent parce qu'il plaît à un homme de mauvaise humeur de faire étourdiment une sottise qu'il regrette deux jours après? Cette sottise offense une âme élevée, elle m'irrita moi-même, il est vrai ; mais cet amour qui ne connaît point d'obstacles, qui sut vaincre avec chaleur tous ceux que j'avais opposés, qui n'en trouve d'autres aujourd'hui à ses desseins les plus chers qu'une démarche de cette espèce, manque de courage ou d'habi-

leté pour éluder son effet, sans s'humilier ni s'avilir? O sentiment puissant, ingénieux à la fois, où sont tes ressources? quelle est ton énergie? Celui qui mettait tant d'intérêt à me délivrer des désagréments de ma position, dont la noble générosité voulait en supporter quelques-uns, s'effraie et me laisse volontairement dans une situation cent fois pire qu'elle n'était avant la perspective séduisante qu'il m'obligea de considérer. Il m'aime encore? il le dit. Faut-il le croire pour se désoler davantage ou ne pas le croire pour s'en irriter? J'avais trouvé très louable que tu t'ouvrisses à ta famille, mais je ne pouvais m'expliquer ton empressement à lui communiquer la lettre de mon père. Rien ne me semblait nécessiter cette communication qu'un seul regard sur moi devait arrêter; il était si facile d'apprendre une rupture sans montrer cette pièce ! à quoi bon la fournir ? N'eût-on pas dit qu'assuré de l'improbation qu'elle devait attirer tu cherchais à t'en munir pour t'en faire une arme contre ton propre cœur? Voilà donc les hommes, me disais-je en rugissant de douleur : ils n'ont que la fièvre de l'amour; c'est un feu de l'imagination vif et passager comme l'éclair, un transport des sens auxquels, apparemment, ils ont l'art de donner le change; mais ce sentiment divin qui pénètre l'intime substance de l'âme, l'épure et l'ennoblit par l'étendue qu'il donne à ses facultés et le charme qu'il prête aux vertus, n'est à leurs yeux, sans doute, qu'une brillante chimère faite pour abuser des cœurs brûlants et novices, dont ils considèrent l'enthousiasme en souriant avec dignité.

Cependant je t'aimais toujours; je le sentais avec désespoir et avec orgueil en même temps; je ne m'en estimais plus et j'en souffrais d'autant. Mais comment eussé-

je détruit cette idée de ta supériorité qui avait alternativement produit, justifié, nourri mon ravissement et mon délire? Moi? j'aurais pu reconnaître que tu n'étais qu'un homme ordinaire, m'en assurer, et ne pas mourir de rage ou de confusion? Comment pouvais-je oublier qu'une estime profonde et réfléchie avait précédé de bien loin le tendre attachement qui la joignit dans la suite. Non, le seul souvenir de cette estime, que j'étais convaincue n'avoir pas été une illusion, était fait pour balancer le jugement que j'aurais pu porter aveuglément dans l'égarement de la douleur. Celle-ci me fournissait des arguments terribles; incapable de les réfuter, je me rappelais tes qualités dont l'évidence m'avait frappée, comme Scipion rappelait ses victoires en réponse à des accusations, et la réminiscence me servait d'abri contre l'injustice qu'auraient amenée les regrets. Enfin, après ces grands mouvements, devenue maîtresse de moi, je portai sur le passé des regards plus tranquilles; je vis dans l'enchaînement des circonstances et des contradictions les causes imperceptibles, toujours agissantes néanmoins, du changement que la lettre de mon père déclara, mais n'opéra pas seule ; son effet n'eût pas été si subit, s'il n'eût été préparé par le ralentissement de ton ardeur à laquelle n'avait pas peu nui ma lettre ci-dessus mentionnée. Ainsi, l'absence d'abord, à cause des inconvénients du commerce épistolaire dont elle donne le besoin, inconvénients prodigieusement multipliés dans certains cas, tels que ceux où je me suis trouvée, par le déplaisant et le nombre des détails fastidieux, irritants, que j'étais obligée de donner : les singularités fatigantes qui faisaient naître ces détails, puis l'extraordinaire sensibilité qui nous est commune et qui produit immanquablement tant de sujets de s'indisposer sans le vouloir, sur-

tout dans les temps difficiles, lorsqu'on est malheureusement éloignés, m'ont paru les vrais agents de la dernière révolution. La démarche de mon père, tout offensante qu'elle fût, n'aurait pas été pour toi une hydre invincible dans le fort de ton enchantement : elle a été le grain qui fit pencher la balance et entraîna la détermination. D'après cet aperçu, tu n'es pas l'homme faible ou inconstant contre lequel j'étais prête à m'irriter : je n'ai droit de me plaindre ni de toi, ni de personne. Je crois bien notre bonheur à tous deux manqué sans retour. C'est un renversement semblable à celui que produit un orage né de quelques grains de sable au fond de la Lybie, apporté par les vents jusque dans nos climats et grossi dans sa course par tout ce qu'il entraîne avec lui. Tu n'es pas moins le sage dont le choix m'honorera toujours et dont les vertus avaient mérité mon aveu. A plaindre l'un et l'autre en raison des regrets qui peuvent nous rester, nous nous devons réciproquement en amitié le dédommagement des maux que nous nous sommes causés. C'est sous les auspices de cette divinité touchante qu'on peut oublier encore l'amertume et les rigueurs de l'impérieuse nécessité.

En réfléchissant un jour sur les effets gradués des événements qui nous sont particuliers, je m'étais dit tristement qu'une femme fière et froide les aurait mieux enchaînés, par l'art de ménager ta sensibilité, en lui dissimulant ce qui pouvait l'affecter. C'est à quoi se réduisait cette adresse dont je t'écrivais concevoir quelle eût été l'utilité : adresse indigne de moi, comme je te l'ajoutais, inalliable avec mon humeur et mes principes, mais dont tu t'es fait sur mon expression une autre idée que je n'ai pas conçue et bien horrible sans doute, si j'en juge par l'exécration qu'elle parut t'inspirer. Entraînée par le torrent de mes

idées, me voici donc encore une fois noyée dans les explications et les récits des mouvements qui m'ont agitée! Je m'étais interdit de t'accabler ainsi d'écrits, toujours imparfaits, quelquefois infidèles par les prises qu'ils donnent à l'erreur; mais impatiente de te voir, incertaine de goûter bientôt ce plaisir, puisque ton voyage semble être reculé, animée par le charme de répandre mon cœur devant toi, je me suis livrée sans réserve à cette douce impulsion. Va, connais-moi toujours davantage, je serai sûre de fixer le degré d'estime et d'amitié qu'il me flatte d'occuper. Écris-moi dans un moment de loisir, réponds à ma sincérité, ouvre-moi ton âme, donne-moi le plaisir d'y lire par tes soins et ta volonté.

XCVI

Marie Phlipon à Roland.

Du 30 octobre.

Enfin le terme approche, mes projets seront exécutés; je me suis procuré une seconde promenade avec mon père, je l'ai entretenu longuement et je lui ai présenté mon dessein, après des précautions et sous un jour qui m'ont valu son aveu. Nous nous quitterons cordialement, avec engagement réciproque de nous voir souvent. C'est un coup d'état pour moi que le maintien de la bonne intelligence dans un parti aussi violent. Je conserve ainsi le privilège de voir, d'observer et de rester au courant des événements; j'évite les propos de l'humeur, les plaintes du mécontentement et cette kyrielle de disgrâces qui les

eussent suivis; mais sa singularité n'en est pas moins frappante. Peu s'en faut que mon cœur, trop ingénieux à s'affliger, ne trouve encore à le faire dans la tranquillité de mon père qui paraît disposé à soutenir mon départ avec un front serein. Je fais mes petits arrangements; je serai certainement sous huit jours aux dames de la Congrégation, rue Neuve-Saint-Étienne, faubourg Saint-Marcel. C'est donc là que devaient aboutir tant de projets flatteurs, d'idées sages et de songes charmants? Ah! désormais, più lento, o cor, nel fingerti felice (1)! Je dispose déjà, j'ordonne la distribution de mon temps dans ma retraite, mais, en vérité, c'est provisoirement et presque par manière d'acquit; je suis bien revenue de la folie de compter sérieusement sur l'avenir même du lendemain. Il me semble avoir rêvé depuis bien longtemps, je considère la vie qui m'est destinée comme le reste d'une nuit que le hasard des songes peut abréger et rendre plus ou moins plaisant. Je sais parfaitement ch'ospite passagier sempre è il diletto (2). Je n'ambitionne point de le loger souvent : il me suffit que la paix et le silence habitent sous mon toit dont n'approchera jamais le remords, qui est à mes yeux, présentement, la seule chose capable de me faire éprouver de la crainte.

Ma santé, de laquelle tu t'informes, s'est rétablie parfaitement à la campagne ; cependant je viens d'avoir un accès de fièvre qui m'a mise pour quelques heures dans une agitation prodigieuse ; il n'est guère possible d'être plus près du transport sans l'avoir ; tout est passé, je me sens fort bien. Parle-moi de tes occupations, de tes projets; crois-tu que pour n'être plus l'objet des unes ou

(1) Sois plus lent, ô mon cœur, à te croire heureux !
(2) Qu'hôte passager est toujours le bien-aimé.

des autres, je cesse de prendre intérêt à tous ? O mon ami ! c'est assez qu'ils te touchent. Comment vont tes lettres sur l'Italie ? et les cahiers ? et l'académie ? et le reste ? et l'ami Platon ? Le 17e vol. de gld. est imprimé, mais il n'est pas encore arrivé. Je travaille peu, ou plutôt je ne travaille point ; je glane, çà et là, négligemment ; j'agis beaucoup, fatigue assez ; mon esprit, mon corps, tout moi-même a besoin de repos. Et toi, hélas ! quelle vie, quelle santé as-tu ? aie soin de l'une et de l'autre. Adieu, mon ami.

XCVII

Roland à Marie Phlipon.

8 novembre.

Affaires, indispositions, tracasseries, tout s'est réuni pour retarder cette lettre, contre mes projets de l'écrire beaucoup plus tôt. J'avais attendu la tienne avec impatience et inquiétude. Combien de fois je l'ai lue sans pouvoir concilier tes opinions sur les chaînes de nos malheureuses aventures. A trois fois différentes tu reviens sur la même idée, qui semble faire tout le fond et être le dessein unique de cette lettre, le reste n'étant que pour la préparer et tâcher de la rendre avec plus de force ; mais elle n'est point vraie ; et je ne concevrai jamais comment, trouvant dans le caractère, les mœurs et la conduite de ton père des raisons si fortes de te séparer de lui, le laissant absolement seul ; de le faire, à la sollicitude et du conseil unanime de tous ses propres parents ; comment, dis-je, tu ne veux point, et tu insistes à ne point vouloir que cette con-

duite soutenue à mon égard, du ton malhonnête, du refus même de consentir à une chose qui lui faisait honneur, du dévoilement enfin d'un mauvais caractère et d'une âme basse; comment tu ne veux point que cette raison ait été suffisante?

Oui, sans doute, j'avais été affecté de tes expressions: eh! qui ne l'aurait pas été à ma place? Elles avaient produit sur moi un effet si violent que j'en suis encore peiné. Mais elles n'avaient rien changé à ma détermination; tous les mouvements de mon âme, comme toutes les actions de ma personne y tendaient réciproquement; le parti était pris, et certainement l'exécution s'en serait suivie au temps marqué. Comme tu cherches à diminuer l'impression qu'aurait dû produire une humeur de deux jours, dis-tu; un obstacle léger, aisé à vaincre, etc. Mais si, moi, étranger, me présentant avec quelques avantages à son égard, je puis le dire; n'en trouvant aucun de sa part, au mien; ne lui devant, et ne pouvant jamais rien lui devoir à aucun égard; ayant au contraire à en craindre, et à trembler dans tous les instants de la vie; si enfin je devais prendre les choses si légèrement, non pas une humeur, une contrariété de deux jours, comme tu l'exposes, mais un parti pris, dont il n'est point revenu vis-à-vis de moi, et dont il n'a imaginé de revenir que quand ses procédés ont eu véritablement formé une détermination, que je pouvais garder à part moi, mais dont on m'a engagé à lui faire part; comment, toi, sa fille..., tu prends cependant le parti de l'abandonner...! Est-ce par d'autres raisons que son humeur, son caractère, ses vices enfin? Ta lettre me fournirait des volumes de parallèles. Je pourrais t'y montrer bien inconséquente, lorsqu'il est question de moi, et peut-être bien injuste. On ne saurait, il est vrai, employer plus

d'esprit et maltraiter quelqu'un avec plus d'art. Cependant tu m'as cru trop peu de tact, pour appuyer si violemment, et revenir à la charge autant de fois. Crois, mon amie, que rien de ce que tu me dis n'est perdu, même lorsque je m'abstiens d'y répondre.

Un seul regard sur ta personne, me dis-tu, aurait dû m'empêcher de communiquer la lettre de ton père à ma famille; et, il semble, etc., etc.; je n'entends point cela; je ne sais point ce qu'il en doit, ce qu'il en peut résulter pour ta personne, qui n'est point connue, non plus que celle de ton père, et précisément parce qu'il n'y a que moi de connu, il n'y a que moi d'humilié. Cette démarche tient à autre chose à laquelle tu n'as et ne saurais avoir aucun rapport. Mais tu as cru y trouver l'occasion d'un reproche amer, lorsque, vraiment irrité, je me réservais cependant toute la honte du procédé, que tu trouves aujourd'hui si léger qu'à ton avis j'aurais dû le prendre pour une plaisanterie. Voilà comme, ne partant que de son idée, sans vouloir se mettre à la place des autres, on leur forge de grands torts; et l'on croit leur faire justice en les leur reprochant très amèrement. Ta lettre, bien réfléchie, est précisément cela. D'un autre côté, je vois ton père l'œil sec, te voyant partir avec une sorte d'indifférence qui me prouve que les ménagements dont tu as usé et dont tu me parles étaient fort inutiles; je le vois, avec une peine incroyable, dénué de tous sentiments, recevoir tes bienfaits comme les services de qui les doit, ne calculant ni avec lui, ni avec toi, et vous enlaçant l'un et l'autre dans un état qui ne vous laissera aucune ressource; et cela pour satisfaire une passion méprisable quant à l'objet qui la nourrit.

Tu te félicites de l'intelligence (1) avec laquelle se fait ta

(1) Accord.

retraite : c'est cette intelligence-là même qui m'afflige le plus, parce que, non seulement elle montre une âme telle que je l'ai peinte, mais elle présage des choses sinistres. Dans peu, ton père quittera sa maison entièrement, ou elle sera mise au pillage par l'objet de sa honte. Je me rappelle encore que tu as cherché par tous les termes imaginables à diminuer l'horreur de ses procédés; que tu as voulu me les peindre comme une petite galanterie si commune et presque si naturelle que ce n'est qu'un jeu; puis tu t'es indignée que je t'en parle suivant ma façon de penser. Tout cela doit-il m'empêcher de te dire ce que je prévois de la sécurité réciproque, apparente du moins, de ta démarche? Si tu n'y prends garde, ton père, après avoir mangé le sien, en fera autant du tien propre, puis de celui des autres ; cela y tend, ne t'y trompe pas. Ce n'est point une inclination que j'ai blâmée : je ne crois pas qu'on en vaille moins pour sacrifier à l'amour ; mais oublier, tromper, ruiner ses propres enfants, pour une créature vile, méprisable, sans honnêteté aucune, c'est une horreur.

Tu veux bien prendre intérêt à mes travaux, à mes occupations, à mes projets : hélas! je continue de faire ce que je faisais, souvent très tristement.

On imprime mes lettres, elles me donnent de l'humeur ; une certaine mollesse de caractère, secouée uniquement par la dévotion, la serpe toujours à la main tremblante, me fait des échancrures. J'en deviens plat ou gauche et je m'en indigne. Mes cahiers se sont nourris, complétés; je les porte avec moi à Paris, vers la fin de ce mois, ou le commencement du prochain. Il n'y a rien de nouveau relativement à l'Académie.

Où es-tu en ce moment? car les projets trouvent tant

d'obstacles qu'on ne sait plus à quoi s'en tenir d'un moment à l'autre. Comment te verrai-je ? j'en suis préoccupé ; je le désire, j'y vois des difficultés ; c'est de toi que je puis avoir des idées nettes là dessus. Je t'adresse ma lettre chez la cousine. Où t'écrirai-je dorénavant? J'ai vu hier tes amies ; il y avait longtemps que cela ne m'était arrivé. Elles m'ont raconté ton changement, ta situation, etc. ; nous en avons raisonné comme si je n'apprenais rien que par elles. Veux-tu que je te reporte tes papiers ? il vaudrait autant en augmenter la masse dans la retraite, que de les relire. Surtout ménage ta santé et donne m'en des nouvelles. Je t'embrasse.

XCVIII

Marie Phlipon à Roland.

11 novembre 1779.

Ta lettre m'a serré le cœur. (Hélas ! est-ce l'effet que devrait réciproquement produire ce qui nous vient de l'un à l'autre ?) Quelques larmes ont mouillé mes paupières sans descendre plus loin ; j'ai perdu la faculté d'en répandre. Je parle et j'agis comme un automate monté pour ces fonctions ; je porte sur moi, dans mes alentours et sur tout, un regard morne et tranquille ; je ne vois rien qui mérite de m'intéresser vivement. Mon âme est flétrie, fermée, je ne daigne pas même haïr la vie, je ne sens plus rien. Je suis enfin séparée de mon père, éloignée de ma famille, reléguée sous un toit étranger, habitante d'un cloître, probablement pour dernier asile.

Voici le cinquième jour que j'occupe cette demeure, je ne fais que revenir de l'excessive fatigue dont je fus accablée ; je me cherche encore. L'action du déplacement, les distractions forcées qu'elle entraîne m'ont jetée tout à la fois dans une sorte d'étourdissement et d'insensibilité où j'ai peine à me retrouver. Mon père, un peu sombre les deux derniers jours que je suis restée avec lui, s'est absenté au temps de mon départ; il s'émut après jusqu'aux pleurs, je l'ai appris dans ma retraite; j'en ai été déchirée de nouveau; ce dernier accès m'a épuisée. Et toi, tu es triste et malade : tu ne le dis pas, mais on le voit si bien ! Comme tu cherches encore à t'affliger gratuitement ! Si mes lettres sont susceptibles d'une interprétation pénible, c'est précisément celle-là que tu ne manques pas d'en faire, dût-elle être la moins vraisemblable. Ne dirait-on pas, à t'entendre, que ma dernière est une pièce bien méditée d'avance, calculée sur l'effet à produire comme sur un but proposé ? va, tu connais bien mal et ma façon d'écrire et moi-même. Toujours pressée d'alléger mon âme en la répandant, pour ainsi dire, dans la tienne, par l'expression de ce qui m'affecte, je peins ce que j'éprouve, j'expose une idée sans prévoir, quand je la trace, celles qui vont succéder, souvent avec rapidité, quelquefois avec une sorte de peine et de lenteur. Mon ami, en me supposant de l'art tu me prêtes une ressource que je n'ai pas, et dont l'expérience aurait pu, tout au plus, me faire apercevoir l'utilité, sans m'en donner le goût. Je l'excuserais, peut-être, actuellement, dans une autre, parce que j'ai cru voir que son défaut était parfois nuisible ; mais je dédaignerai toujours de l'employer pour moi. Je t'ai fait l'histoire de ce que j'avais pensé, je n'ai rien prétendu au delà; je me soulageais ainsi, comme un malade se soulage par le

récit de ses maux. Non, j'en réitère l'aveu, je n'avais pu me persuader, en y réfléchissant, que la conduite de mon père eût fourni la raison suffisante de ton changement. Qu'elle t'eût arrêté en commençant, lorsque je la faisais valoir comme un obstacle à t'accorder mon consentement, je n'aurais rien vu que d'ordinaire et de naturel. Mais qu'après s'être montré au-dessus de tout, après avoir tout connu, tout vaincu par une ardeur généreuse et incomparable, on s'arrête et recule sans balancer, pour une malhonnêteté, choquante, je le sais, mais qui n'était enfin que le mouvement de l'humeur d'un homme borné qui n'en prévoyait pas la conséquence, voilà ce que je ne pouvais accorder avec ce noble enthousiasme qui n'imaginait rien d'égal à la gloire d'arracher une victime au malheur et de couronner l'honnêteté par les mains de l'amour. Oui, j'en suis encore convaincue, ce sentiment divin, tel que je le connais, et tel que l'ai vu dans ton âme énergique, t'aurait fait pâlir à l'idée d'un abandon éternel. Moins rapide dans ta détermination, tu n'aurais pas été déjà enchaîné à ne plus rien faire, lorsque je t'appris au bout de deux ou trois jours le retour de mon père. Nous l'eussions amené à t'écrire comme il convenait, lorsque ta réponse me rappela que ce n'était pas à toi d'employer aucune tournure ménagée; tu m'apprenais en même temps que la copie de la première lettre était envoyée à ta famille. Tu me demandes aujourd'hui ce qui pouvait résulter de cette démarche pour ma personne? Rien, mon ami, que la nécessité qu'elle t'imposait, du moment où tu la fis, de ne plus songer à moi par l'espèce de loi qu'elle te mettait dans le cas d'en recevoir des tiens : voilà tout. Je le sentis dès lors, et les noms supprimés ne faisaient rien à la chose. Je ne suis pas étonnée que

tu ne conviennes point avoir été conduit par degrés à laisser ton projet. Combien de choses modifient nos âmes à notre insu et préparent une résolution, qui ne peuvent être aperçues que de l'œil perçant de l'observateur intéressé ? Tiens, laisse-moi te justifier à ma façon : mon cœur s'y entend mieux que toi-même. Si je croyais que je ne te fus jamais plus chère qu'au moment où tu décidas de renoncer à moi, parce que mon père donna un témoignage nouveau de tout ce que tu savais bien qu'il était, j'en conclurais que tu ne sais pas aimer et que je suis encore la plus dupe de toutes les femmes. Mais en considérant que le sentiment dont tu es susceptible et que je t'avais inspiré fut progressivement affaibli, et même nécessairement, par le malheur des circonstances, jusqu'au point de n'être plus assez fort pour renverser le dernier obstacle, je te vois toujours de l'élévation, du courage, de la noblesse et de la force joints à la sincérité, à toutes les vertus qui dans nos jours heureux t'ont mérité cette tendresse que je ne puis t'ôter, et je ne trouve à me plaindre que de la bizarrerie du sort.

Je suis assez sensible pour vouloir mettre au besoin, de mon côté, dans une liaison, le surcroît d'attachement que fournit presque toujours l'une des parties : je suis trop fière pour laisser penser à un homme, dans certaines circonstances, que je m'abuse sur la tendresse qu'il me porte. Je consens à lui laisser voir combien je l'aime, si je le juge assez estimable pour mériter cette confiance; mais il serait des cas où je ne voudrais pas qu'il ignorât que je sais en faire plus que lui. Tu cherches à faire entre nos démarches une comparaison qui ne me paraît pas soutenable : « Si la conduite de ton père (me dis-tu) n'a pas dû me présenter des raisons suffisantes pour me retirer, com-

ment t'en fournit-elle d'assez fortes pour l'abandonner ? » Voilà, je crois, le précis de ton objection. Je répondrai que tout est différent : les circonstances, la chose et les conséquences. La chose que tu avais à faire produisait nécessairement un bien ; ma constance à demeurer près de mon père aurait eu plus d'inconvénients que d'avantages. Enfin, les conséquences inquiétantes de la durée de mon séjour seraient encore opposées à celles qu'il était permis d'attendre de ton action ; elles eussent été certainement heureuses à plusieurs égards et seulement incertaines à quelques autres. Quant au premier chef, je veux dire aux circonstances relatives, il est très vrai, sans doute, que le devoir...

(*Ici il manque une page déchirée.*)

XCIX

Roland à Marie Phlipon.

16 novembre.

Entre plusieurs amies tu en as une fidèle, constante et sûre, et tu es malheureuse ? une plus longue et plus funeste expérience me donne lieu de croire n'en avoir point, de vrai ami. Va, mon amie, pour ne pas me plaindre, je n'en suis pas moins d'un chagrin noir qui me mine et me tue. Mes moments les plus doux ont été ceux où j'ai versé des larmes en lisant plusieurs fois les dernières pages de ta lettre. Tu ne m'aurais pas dit les changements de la disposition de ton âme, en m'écrivant, qu'ils sont trop visibles pour ne pas m'avoir fait la plus vive impression. Tu me reproches... que ne me repro-

ches-tu pas ? mais enfin tu me reproches toujours de ne pas te connaître. Est-ce bien ma faute ? ne te montres-tu donc point d'une manière diverse ? Ta dernière même : oui, cette dernière est en contradiction sur quelques points avec d'autres ; et peut-être que de ce point viennent toutes les contrariétés. Certainement, il y a des assertions au lieu de faits ; des principes que je ne puis admettre, et des conséquences qui n'en résultent nullement suivant ma façon de voir, de sentir et de juger. Loin de reculer quelquefois d'un pas pour être plus en vue de mes raisons, tu en avances toujours deux pour justifier les tiennes ; voilà une marche dans laquelle tu n'as jamais varié. Je te le disais, mon amie, je le pense encore : il faudrait faire des volumes que je ne te convaincrais pas. Si j'ai eu ce bonheur, il a passé comme un éclair, et mon tourment fut toujours, presque toujours du moins, d'éprouver des contradictions très raisonnées. Je ne t'écris guère, je ne décachète guère de tes lettres que cette crainte ne m'agite ; il est bien rare qu'elle ne soit pas justifiée. Je veux que mon style se soit ressenti de ma manière pénible d'être ; l'amertume de tes reproches n'en double pas moins mon tourment. Aie pour ton père les sentiments que tu lui dois ; mais tu ne feras pas que j'y puisse penser sans indignation. Oui, je t'aime : je désire te voir, t'écouter et t'entretenir, quoiqu'avec un air glacial, tu répandes un froid mortel sur les moyens de le faire. Ta manière de t'exprimer sur tes papiers ne dit rien du tout. Pour faire ce qu'on veut, on n'a pas besoin de demander la volonté des autres ; et c'est la tienne, mon amie, sur cet objet, que je t'ai demandée, et que je te demande encore.

O mon amie ! combien je sens ta situation ! combien

elle m'est pénible ! toujours elle m'occupe; partout elle me suit. Sans travailler, tu peux t'occuper cependant, te distraire, du moins. Moi, je travaille comme un malheureux; je ne sors point des 5 à 6 jours de la semaine; je passe des nuits entières sans dormir; je ne fais rien cependant; ma besogne n'avance point. Je suis mécontent de tout ce que je fais; j'ai des crises violentes et terribles dans ma partie; des tracasseries de Dieppe, qui me feraient jeter toute la besogne au feu. Je n'ai guère jamais vu les objets aussi en noir, ni regardé la vie plus en dégoût. J'ai vu le frère de tes amies ; il a passé quelques heures au coin de mon feu; je lui ai parlé à peu près de cet air et sur ce ton : il a cependant été beaucoup question de toi. Il sait tout ce que tu vaux : tu ne l'ignores pas. Il sait aussi combien vaut ton père, toutes les défiances et les craintes qu'il pourrait inspirer ; bien d'autres le savent aussi. C'est ce que tu ne voudrais pas croire.

Il n'y a rien de si aisé que de dire à quelqu'un qu'il cherche à s'affliger gratuitement, même en lui donnant les motifs les plus réels. Tu me dis, et tu en tires les conséquences les plus violentes, tu me dis que ton père ne fit que me donner un témoignage nouveau de ce que je savais bien qu'il était. Rien n'est plus faux que je susse cela, ni que je me doutasse de tout ce que cette conduite mettait dans le cas de voir, de sentir, et de craindre. Je m'attendais à des sentiments si opposés que je croyais bonnement, tout uniment, que la seule communication des miens suffirait, sinon pour déraciner de basses inclinations, pour les pallier au moins, dans la crainte de faire rejaillir du déshonneur sur quelqu'un qui l'honorerait. J'ai entrevu et je crois être certain du contraire. Loin

que la crainte d'humilier fût un frein pour lui, il s'en servirait pour abuser davantage ; et si non, pour entraîner dans la même bassesse, dans la même ruine du moins, s'il se fût aperçu de l'intention de sacrifier l'argent à la conservation de l'honneur. Voilà ce que j'ai vu, ce que je sens, ce que tout autre croit : et ce qui me fait être assuré que, l'argent n'ajoutant rien à ton mérite, n'eusses-tu pas un sol, ni aucune espérance de jamais rien avoir, tu serais pour moi au-dessus de toutes les richesses, la personne que j'aimerais le mieux, peut-être la seule que je voulusse posséder; certainement celle que j'aime le plus, sans aucune espèce de comparaison, que j'aime plus que je ne saurais dire. L'idée de ton père me fait trembler pour moi, pour mes parents, et plus encore pour les futurs, s'il en devait résulter. Dans quel état maintenant vois-tu mon âme? comment me juges-tu? Tiens : je suis quelquefois au désespoir. Ne m'oublie pas. Adieu.

C

Marie Phlipon à Roland.

17 novembre, au soir.

Eh bien! sois homme, ou chimère : je me livre aux sentiments que tu m'inspiras, que je croyais follement avoir réprimés et qui me pénètrent plus que jamais : apprends-le. Triomphe ou plains-moi, et que tout l'univers me blâme, s'il veut; j'y consens. Tu m'as fait retrouver des larmes : retenues depuis quelque temps, elles se sont

échappées avec une abondance et une rapidité qui ont failli me coûter cher. Elles ont coulé en partie, je l'avoue, dans le sein de l'amitié : accompagnées par les siennes et devenues moins amères, elles ont un peu soulagé mon cœur sans lui rendre la paix. Oui, je possède une amie fidèle dans ma retraite, j'en distingue une autre au dehors : mais, fussé-je sans cesse dans les bras de l'amitié, accablée de ses tendres soins, je pourrais encore m'y sentir malheureuse. A qui dois-je, hélas! cette triste faculté? Rends-moi mon indifférence et mon repos, déteste-moi, comme la cause de tes tourments, afin de m'obliger ainsi... laisse-moi, du moins, souffrir seule. Que fais-je? où suis-je? qu'es-tu? je ne sais plus rien. Adieu, fierté, réserve, observations, je t'aime, je ne sens que cela, je le dis comme une chose nouvelle. Dans quel état m'as-tu jetée? serais-je donc tour à tour la dupe de mon cœur et la victime de mon esprit? O mon ami! que de mal tu m'as fait! Je suis diverse, dis-tu? eh! sens comme moi, sois à ma place, vois, et garde le même ton si tu le peux. Il est vrai, je ne saurais attendre de mon père des choses aussi redoutables et sinistres que tu les imagines; aucun, même de ses parents, en le connaissant bien et me conseillant comme ils ont tous fait, n'a voulu se persuader que lui seul eût fourni les raisons de ton changement. Sa lettre à leurs yeux ne fût que le produit, condamnable sans doute, d'une humeur passagère qu'ils ont vue naître et s'apaiser. Il est incroyable combien la communication qu'ils ont eue de cette affaire m'a donné de secrètes disgrâces à dévorer. Jugée de quelques-uns avec une sorte de légèreté, par d'autres avec un peu d'enthousiasme, objet de leur bonté mortifiante qui prétendait remettre mon âme en liberté en l'accusant de faiblesse, j'avais à justifier mon penchant

et ta démarche comme si cette dernière eût été la condamnation de l'autre. Fatiguée, aigrie d'une part, tourmentée de mes propres idées, je me repliai sur le passé pour l'examiner avec une réflexion qui n'a fait que me déchirer. Je me représentai mon père moins coupable et toi trop prévenu à son désavantage; je voulus remonter à l'enchaînement des causes, je crus l'apercevoir; et tantôt outrée de douleur, tantôt gémissante avec attendrissement, je me suis abandonnée aux divers mouvements dont j'étais agitée en t'exprimant successivement ce qu'ils me faisaient éprouver. M[lle] Dp., si favorable, dans les temps heureux, à notre correspondance, ne s'y prêtait plus qu'avec une répugnance qui m'aurait forcée à la rompre incessamment ou à chercher un autre expédient, si ma résidence actuelle ne m'en eût dispensée. Combattue cruellement de tous les côtés, j'osai former l'affreux souhait de t'aimer moins et de t'éloigner. Ce souhait du désespoir, plutôt que de la raison, s'éteignit en naissant, après m'avoir préparé un supplice de plus par l'impression que me laisse le souvenir de l'avoir conçu. Tombée dans une espèce d'insensibilité, d'étourdissement ou d'ivresse après ma séparation d'avec mon père, j'imaginais avoir recouvré la sorte d'indépendance que je supposais nécessaire à ma tranquillité. Ta lettre, mes pleurs, ont terminé cette suspension que je prenais pour un changement. Soit vertu, faiblesse, penchant, je t'aime de toute l'étendue de mes facultés, sans bornes et sans restrictions. Aie tort ou raison dans ta résolution dernière : qu'elle soit le résultat d'une façon de voir trop outrée, d'un sentiment moins vif que le mien, ou du juste aperçu de la vérité, je ne veux ni le savoir, ni l'examiner, ni te le reprocher, ni m'en plaindre; et puisqu'il faut que je t'aime, je ne prétends em-

ployer cette affection qu'à mêler à tes souffrances le charme qui peut les adoucir et les éloigner. J'ai tout connu, tout enduré, je m'efforcerais vainement de m'y soustraire; cet attachement, nourri par tout ce que les vertus, l'estime et le devoir peuvent fournir de motifs et d'énergie, les goûts et l'espérance de rapports et d'attraits, a pénétré la substance de mon âme et ne saurait être détruit qu'en l'altérant elle-même dans ce qu'elle a de plus noble. Non, il ne sera pas dit que tu ne puisses t'avouer dans ton cœur un véritable ami, digne entièrement de ce titre. Je le serai cet ami : j'oublie toute autre relation possible, je ne désire que l'avantage inexprimable d'alléger pour toi le fardeau de la vie et de rendre tes jours plus sereins. Comme tu peux encore me faire croire au bonheur! et quelle félicité que de contribuer à la tienne par tel titre que ce puisse être ! Tiens, mon ami, viens à mes côtés avec confiance : laisse-moi recueillir tes soupirs, tes larmes, partager tes douleurs et abhorrer tout ce qui pourrait les augmenter. Que ces personnes qui n'ont jamais connu qu'un sentiment méthodique, calculé sur les circonstances, ignorent la durée de ma tendresse et de mon dévouement, ou qu'elles me fassent l'objet de leur censure en l'apprenant : mon cœur ne reçoit de loi que de lui-même et ne connaît pas d'obstacles à ses sentiments. Soulève le voile obscur sous lequel tu te laisses accabler, souris encore à l'existence et donne-moi par là le courage de l'aimer.

Je vois souvent mon père. C'est fête à la maison lorsque j'y vais. O Dieu! combien mon cœur s'est ému la dernière fois que je m'y suis transportée! Pour réunir en même temps toutes les singularités, une femme de ma connaissance me propose et me presse d'accepter une

sorte de place à la Cour; mais, comme il s'agit d'un établissement qui n'a de fondement qu'un caprice de la Reine et qui n'aurait de but que son amusement, je ne suis pas disposée à risquer un déplacement, sur la foi des promesses, pour une situation qui, tout bien compté, serait excellente pour quiconque joindrait à une âme commune un esprit souple et rusé. Néanmoins, le désir de m'employer utilement et d'avoir les moyens de satisfaire mon cœur m'a fait mettre de l'attention et presque du doute à cette proposition. J'en suis encore occupée. Les détails à te donner seraient trop longs et nécessairement embrouillés.

Il est tard, je me sens fatiguée. Écris-moi, calme ton âme et console la mienne : adieu, mon cher et bon ami. Je t'ai renvoyé à ta volonté pour mes papiers, parce que je n'en ai point de volonté, sur cet objet, et qu'il me coûte de m'en faire une pour les choses absolument indifférentes ; ainsi, je t'y laisse toujours. J'ai aussi, à toi, plusieurs choses; hélas! ce dictys n'est pas encore fini.

CI

Roland à Marie Phlipon.

3 décembre.

En attendant les disputes et les chicanes, j'ai failli renvoyer ma démission. Je suis dans une crise violente, fort incertain encore comment elle se terminera. J'ai relu ta lettre bien des fois néanmoins; j'y ai toujours trouvé la même raideur d'opinions, et la même variété de senti-

ments. Tu te plains toujours de ce que je te dis, et tu me dis toujours de te dire. Tu me dis que les autres t'aiment et t'estiment le plus, par le contraire des contrariétés par lesquelles tu me désoles. Tu me protestes d'amitié et de confiance, dans le moment même que tu me donnes les preuves du contraire, etc. Toutes tes lettres enfin sont un tissu de disputes, d'amertume, de reproches et de contradictions. Si ce sont là les caractères de l'amitié, il faut bien que je change de façon de penser sur ton compte, et convenir que j'en suis un triste jouet et une cruelle victime. Je ne vois jamais un mot d'une pure, simple, et bonne amitié, qui ne soit enveloppé d'une amertume dont je suis enfin navré et affaissé ; c'est toujours les mêmes crises, toujours les mêmes reproches, toujours la même raideur, je dirais les mêmes duretés, toujours s'envisageant seule et unique. Ce ressassement perpétuel qui n'a que soi pour objet me jette dans un dégoût, dans une manière d'être noire et triste au possible. Va! il n'est point vrai que l'amitié soit telle, et encore moins l'amour : ou j'aurais enfin horreur d'un sentiment qui ne sait se manifester que pour nourrir un cœur d'angoisses et le faire mourir à petit feu.

Mon voyage se trouve retardé par la raison même de mes crises ; et quoique j'eusse un congé et que je fusse prêt à partir, je récris aujourd'hui pour un congé, et ne sais plus quand je partirai. Voilà comme toutes les peines et les misères s'entassent ; comme tout me dégoûte et me rebute ; comme, si cela dure, je jetterai le manche après la cognée et je me retirerai loin de ces farouches humains qui ne caressent que pour mordre, et qui finissent par empoisonner. Pour le peu de temps qu'on a à vivre et qui s'abrège enfin à vue d'œil, il ne vaut pas la peine de culti-

ver le monde et de s'y attacher ; autant et mieux du moins le quitter un moment dans le silence et avoir un instant de repos, avant d'être plongé dans l'éternelle nuit. Je t'assure que tu aggraves ces tristes et noires idées, après m'avoir promis, assuré, protesté tout le contraire ; lorsqu'on pourrait, comme tu le disais si bien, tirer des charmes de l'amitié, des douceurs et des compensations à tous maux ; mais tu m'as tant dit de choses contraires, tu y as mis tant d'humeur, tant d'aigreur, que je ne sais plus que voir, que penser, que croire, ou plutôt que je ne vois, ne pense et ne crois plus rien.

Au milieu de tout cela, ménage ta santé puisque bonne ou mauvaise elle fait notre philosophie ; montre-moi une âme moins agitée, une idée de constance et de fermeté en ce qui n'est pas purement opinion ; enfin, quelques preuves d'un sentiment doux qui se promet quelque bonheur par la vue et le sentiment même qui sait en procurer aux autres.

CII

Marie Phlipon à Roland.

4 décembre.

Oui, je brûle toujours de les recevoir ces lettres déchi rantes que je dévore et qui me tuent : je les couvre d baisers et de larmes ; leurs expressions me navrent, et j n'en chéris pas moins la main qui les trace. J'ose écrir que les miennes, dictées par l'égarement, m'ont trahi lorsqu'elles t'ont tristement affecté. Ah ! mon cœur n'étai

pas fait pour abreuver le tien d'amertumes. Je déteste les défauts et les malheurs qui m'ont rendue coupable de cette atrocité; je ne la justifierai point par le récit des persécutions que des parents aveugles dans leur amitié m'ont fait souffrir. Je voulus concilier les raisonnements d'autrui, les miens, avec mon propre cœur, et je devins le jouet de toutes les contradictions. Eh bien! mon ami, dis ce que tu veux, soulage ton âme, accable-moi, s'il le faut, pleurons ensemble, si c'est là le bien qui nous reste : mais ne hais point la vie, ne t'isole pas : nourris le courage d'exister par l'espoir de goûter des charmes dans les sentiments que tu fis naître, et laisse-moi l'idée d'obtenir ainsi l'unique douceur qui puisse me toucher. Où fuiras-tu les hommes? et quand tu les éviterais, où déposeras-tu ton cœur? C'est à l'amitié de t'arrêter dans la société que tu peux servir : que dis-je? à tous les sentiments que la nature et l'estime peuvent produire! va, je n'en rejette aucun pour toi. Harassée par des représentations sans fin, aigrie par la douleur, j'étais devenue ce que tu me reproches; laissée à mon penchant, je serai ce que j'étais. Je veux y être, je m'y consacre, à ce penchant, et j'abjure les vaines réflexions qui ne font que multiplier les erreurs. Je me le dissimulerais en vain, ma dépendance est aussi parfaite qu'elle peut l'être; je ne saurais éprouver, supposer, imaginer rien qui m'intéresse que relativement à toi. J'ai besoin de ton bonheur et de ta tendresse : vois ton empire et connais-moi tout entière. Je le confesse encore avec orgueil, et c'est toi qui me l'inspires. T'aimer est sans doute ma destinée, je sais m'en glorifier et je m'y abandonne. Je hais, je méprise et les diseurs et les prêcheurs, ou plutôt j'excuserai leur propre injustice par la droiture de leurs intentions.

Hélas! te connaissent-ils? et moi, qu'ai-je fait! ne te connaissais-je pas? un seul soupçon pouvait-il...? eh bien! montre-moi si tu sais pardonner. Viens d'un pas assuré au sein de l'amitié oublier tes chagrins et nos misères : le sentiment qui m'anime me permet de t'y appeler avec confiance et de t'y promettre le repos. Si la fidélité, la constance et la sincérité, si le dévouement d'une âme aimante et vraie ont le droit de te réconcilier avec tes semblables dont tu te plains, c'est à moi d'y prétendre et d'oser l'espérer. Il serait affreux, impossible, que l'attachement qui me pénètre dût faire notre commun malheur; non, une cause si juste et si précieuse n'aura point ce funeste effet. Viens auprès de ton amie, reconnais-la, déchire ce voile que l'absence, les inconvénients d'un commerce écrit, tant de contradictions et de maux ont élevé entre nous; je meurs de te voir et je ne respire que pour ce moment. Les préjugés de quelques-uns des miens, l'espèce de déférence que je leur dois m'imposeront quelque gêne; mais je pourrai prendre mes précautions, et enfin je braverais tout, s'il était nécessaire. Je ne conçois de bon, de sage et de désirable que ce qui peut donner à ton cœur la paix et la joie. Eh! n'es-tu pas toujours celui dont l'âme honnête, forte et sublime, mérita mes transports et mon aveu? celui qui me rendit la vertu, ma première divinité, cent fois plus chère encore, et qui dissipe enfin le sombre accablant produit par tant d'orages? O mon ami, si la jeunesse, sa vivacité, ses écarts m'ont emportée loin de moi, n'as-tu pu voir qu'elle eût été plus modérée avec un sentiment moins vif? Va, je connais et je sens trop bien et le véritable amour et la tendre amitié, pour croire que tu puisses de sang-froid nier de les apercevoir chez moi et t'empêcher d'y répondre. Ils répa-

reront les maux qu'ils m'ont faits et me rendront l'usage du courage qu'ils avaient suspendu. Enivrée de l'idée d'être à toi, maîtrisée par mon devoir quand je dus y renoncer, désespérée de ne plus être, pour ton bonheur et ma félicité, tout ce que nous nous étions promis de devenir, mortifiée tristement par l'action de causes étrangères, j'ai parcouru successivement tous les extrêmes. Je n'ai pas perdu mes ressources puisque tu n'as pas cessé de m'être cher. L'ambition de contribuer à ta consolation me rendra tout ce que je dois être. Je trouverai une jouissance, par le charme de te laisser mon cœur sous le sceau volontaire d'un sentiment qui n'a besoin ni de serments, ni de garantie, dans la privation même du titre que tu voulais me donner.

L'attachement qui m'enflamme me conserve des droits sur le tien et sur ton bonheur. Je le sens, je le crois; c'est ce qui m'a tirée de l'abattement que produisit d'abord ta lettre ; c'est ce qui me soutient, me rend à moi et me donne l'assurance de t'encourager toi-même. Je te le dis, avec une juste audace, il n'y a qu'un être sensible, droit, pénétré de ce que tu vaux, dévoué à ta personne, qui soit capable d'adoucir les peines de ta laborieuse carrière, et cet être c'est moi. J'ai foi à cette destination, sous telle relation qu'elle se remplisse, elle seule me fait accorder quelque prix à la vie et me donne la résolution de la garder.

Mon ami! quels autres chagrins viennent donc encore t'affliger et te tourmenter ? leur réunion concourt sans doute à te rendre chacun d'eux plus terrible; mais la disposition qu'ils te donnent ne te les fait-elle pas aggraver? Permets-moi, sans vouloir te fatiguer par des justifications déplacées, de remarquer que je n'avais pas dessein

de te mortifier, en t'apprenant l'un de mes torts, mais, au contraire, que je voulais par son aveu le réparer autant qu'il était en moi. Daigne, je t'en conjure, pour l'intérêt de la vérité, observer dans toutes mes lettres ce que je te donne comme l'expression du sentiment actuel, différent de l'exposition de ce que j'ai pensé précédemment et de ce qui ne m'affecte plus de même en t'écrivant. Cette seule distinction sur laquelle je comptais et que je réclame nous eût peut-être épargné bien des douleurs, si, moins pénétrés l'un et l'autre, nous eussions pu réciproquement nous la rappeler toujours à propos.

Je désire que tu m'apportes mes papiers par la raison que voici. J'ai reçu depuis peu de jours une lettre de Sophie qui, avec quelques légères tracasseries à ton sujet, me parle de ces papiers, pour la première fois depuis la demande que je lui en ai faite : elle dit qu'elle attendait toujours que le temps ou moi détruisît l'espèce de soupçon que lui avait donné sur ma confiance cette demande sans motifs exprimés. J'ai répondu qu'il m'était pénible d'entendre l'aveu d'un tel soupçon dans un moment où elle était munie d'un autre titre de confiance ; que j'avais eu, à l'égard des cahiers, des projets qui me les avaient fait retirer, mais que je les lui ferais repasser, si elle voulait les ravoir. Ainsi, dans le cas où, d'après cette proposition, elle désignerait une occasion pour les lui renvoyer, j'ai besoin d'en être en possession. Il paraîtrait que les conjectures du frère et des sœurs ont fait travailler les imaginations.

En repassant sur ton avant-dernière, j'ai cherché à comprendre à quoi devait avoir rapport le reproche de te faire des énigmes ; j'ai pensé qu'il était fondé sur l'annonce vague d'une place qui m'avait été proposée et

de laquelle je n'ai plus fait mention, parce qu'en approfondissant les choses j'ai vu qu'elles ne méritaient aucune considération.

Je me suis tenue au projet de cultiver le peu que je sais pour, s'il se peut, dans la suite, l'usage que je t'ai dit ! que penses-tu de ce dessein?

J'ai fait dans ma retraite un plan de vie que je n'observe pas encore bien régulièrement. Je me couche de très bonne heure, je me lève de même ; je consacre la matinée à l'étude ; l'après dîner aux ouvrages des mains, et le soir sera pour la musique lorsque j'aurai recouvré la faculté de m'en occuper. Je sors deux fois la semaine, à jours marqués, lundi et samedi, pour voir mon père et ma famille; je reçois très peu de personnes, à la grille ; j'en vois le moins qu'il m'est possible, dans l'intérieur de la maison, et plusieurs journées s'écoulent sans que je parle à d'autres qu'à mon amie, qui me donne chaque soir une demi-heure. Je me promène malgré le mauvais temps, l'air libre soutient ou raccommode ma santé. J'aime à rêver, ou à pleurer dans mon jardin. Mon goût pour la solitude devient une passion ; en le satisfaisant je puis penser à toi sans distraction. Fais que je puisse te présenter à mon esprit tranquille et content, du moins autant que le permettent les contrariétés sans nombre de la vie civile : alors cette image chérie nourrira dans mon cœur tout ce qu'il y eut jamais de bien, de sentiment et de raison. Tu pourrais me rendre aussi à plaindre qu'il soit possible; tu peux également me rendre au bonheur si tu veux y croire pour toi-même. Il n'en est plus pour moi d'indépendant, je n'en connais pas d'autre que le tien, et c'est de toi que je veux attendre la confirmation des espérances que j'ose avoir d'y contribuer. C'est quand je l'aurai reçue

que je pourrai désirer de vivre et soigner ma santé. Existence, vertus, talents, avantages, je ne conçois et n'aime rien que comme moyens de fixer ton cœur et d'être utile à ta félicité.

CIII

Marie Phlipon à Roland.

7 décembre 79.

J'ai toujours présent à l'esprit l'état d'angoisse où tu t'es peint dans ta dernière; cette cruelle image me poursuit et m'abat. Je frissonne et gémis, je t'appelle, je te presse sur mon cœur affligé; le sentiment de tes douleurs a suspendu pour moi le cours de tout autre sentiment; je ne vois que tes maux, je n'éprouve de besoin que celui de les alléger. Si tu pouvais connaître ce que me coûte l'idée d'avoir pu les produire, tu serais trop vengé. Je n'ai ni paix, ni sommeil; dans tout ce qui m'environne je n'aperçois que toi, et toi souffrant, pour mon supplice! Fatiguée de raisonnements, trop abusée par eux, je ne connais plus de maître que mon cœur et ne veux suivre que sa loi. Après tout, son tendre dévouement vaut bien cette malheureuse énergie qui prend l'apparence de la dureté, la froide réserve du sexe, sa triste dignité, enfin cette fierté qui sied si mal quand on n'est plus maîtresse de ses affections. Je suis dégoûtée de combattre contre moi-même pour la gloire d'une indépendance que j'ai perdue. Que d'autres nomment force et grandeur le pouvoir de se montrer juges sévères de ce

qu'ils aiment, je renonce à cet affreux mérite, si c'en est un; celui d'une âme sensible est de contribuer à la félicité de l'objet qu'elle chérit. Voilà le seul que j'ambitionne, qui m'aie jamais touchée, mais avec lequel je voulais vainement concilier des choses inalliables. J'estime mon sort encore assez beau si je puis charmer ton existence et dissiper tes ennuis par ma constance et mon attachement. Le penchant doux et terrible dont je suis subjuguée ne me laisse que le choix d'un entier abandon à sa puissance, ou des contradictions les plus palpables par une résistance inutile. Sans doute, en le rendant pour moi si impérieux, la nature a fixé ma destination; je la remplirai par mon exactitude à justifier le titre d'amie vraie, tendre et fidèle. Va, je suis toujours à toi et je ne puis plus que perdre à n'y pas être : mon âme, flétrie par l'extinction du sentiment qui l'a si vivement pénétrée, n'aurait plus de ressort s'il cessait de l'animer. Sois donc mon soutien, ma joie et mon triomphe : ce sont tes vertus dont je puis m'honorer. Montre-moi dans ton courage à supporter les chagrins de tes affaires et de tes relations, celui qui doit m'accompagner dans ma retraite obscure; donne-moi de cette mâle fermeté qui convient aux âmes nobles et que l'aimable amitié ne fait qu'embellir et tempérer par son attrayante douceur. Sois mon modèle enfin, et fais qu'en m'applaudissant toujours de t'aimer par la vue de ce que tu vaux, je trouve toujours des raisons de t'aimer davantage, s'il est possible.

Je désire de tes nouvelles avec une impatiente vivacité qui ne me permet pas de les attendre pour te faire passer cette nouvelle expression de mon souhait. Ta tristesse me rappelle à moi, elle fait évanouir tous les prestiges d'une raison mensongère, orgueilleuse et trompée; je me livre

sans retour à l'impression du sentiment qui m'entraîne.

Écris-moi de toi, de tes affaires, de tes projets. Que devient ton voyage? Quand pourrai-je te voir? Viens, sois pour jamais sous le nom d'ami tout ce que tu peux être au cœur le plus tendre et le plus fidèle.

CIV

Roland à Marie Phlipon.

10 décembre.

Tes lettres, mon amie, m'ont trouvé dans la situation que je t'ai peinte, augmentée d'une révolution de bile telle que je n'en ai jamais éprouvée, puisque je l'ai vomie toute pure, sans avoir rien pris pour cela; ce qui m'a forcément jeté dans quelques remèdes. Je ne suis point quitte de cette violente crise. Je me trouve tout mal à l'aise; et quoique purgé, mon estomac est en mauvais état; j'ai le dévoiement, je digère fort mal, je suis très jaune, et par-dessus le marché accablé de travail avant mon départ, qui ne sera que le 20, ou plus vraisemblablement que le 24, pour arriver à Paris le 25 de nuit, et en partir le 26 de grand matin pour Longpont, où je compte rester jusqu'au 2 ou 3 janvier et ne paraître à Paris que vers les Rois. Voilà mes projets, subordonnés néanmoins au temps, aux circonstances, dont la santé, que je comptais pour rien autrefois, commence à faire un chapitre essentiel de considérations.

J'ai reçu tes lettres avec un plaisir mêlé de beaucoup d'amertume. Tu ne restes dans aucune assiette : tu es en

tout outrée, violente, emportée, tu me fais trembler enfin : tu me fais redouter... que te dirai-je? Je ne saurais te blâmer de voir souvent ton père, de le voir avec plaisir, de conserver pour lui toute l'affection, tous les tendres sentiments dont tu me parles souvent, quoiqu'il ne craignît point, et qu'il y arrivera, de te ruiner après s'être ruiné lui-même, par une vie crapuleuse; quoiqu'il t'ait vue partir fort peu pénétré de cette séparation qui, avec un peu d'âme, aurait dû lui faire faire des réflexions de douleur, de honte et de repentir; quoiqu'il se soit ôté volontairement et gaiement l'espoir de ton retour, en détruisant sur-le-champ, avant même de savoir si tu ne serais point en regret, si tu ne pourrais pas revenir, pour marquer enfin que lui-même n'y voulait rien mettre de son côté, en détruisant, dis-je, aussitôt ton petit laboratoire. Pourquoi? sa pièce n'était-elle pas assez grande? a-t-il tant de monde à recevoir? J'en ai été indigné; et cette conduite, chez moi, comme chez mes amis, a mis le comble à l'idée de lui que toute sa conduite inspire. Mais ce que je ne saurais approuver, ce que je vois même avec beaucoup de peine, c'est que tes autres parents, qui t'aiment véritablement, qui t'en ont toujours donné les preuves les plus sensibles, semblent t'intéresser beaucoup moins qu'ils ne l'ont fait par le passé, en te donnant des conseils, que je ne juge point, mais dans lesquels ils avaient sûrement bonne intention. Tu me dis que tu as eu de violentes crises à essuyer de leur part, et pour me le prouver tu sembles y attribuer les situations diverses et terribles dont toutes les lettres que tu m'as écrites sont vivement empreintes. Mon amie, je te l'ai dit et je le crois : les vrais plaisirs, les plus durables du moins, et les plus consolants dans toutes les circonstances de la vie, se ti-

rent de l'estime et de l'amitié des siens. Je n'ai point de conseil à te donner à cet égard; mais je te dois cette observation, que tu as sentie toi-même, qu'on devrait toujours sentir, ou à laquelle du moins il faut toujours revenir. Cette cousine t'aima tendrement, tu m'en fis toujours le plus grand éloge; faudrait-il que cessât pour elle ou pour toi une estime que tu m'as inspirée pour l'une et pour l'autre? Avec tant d'esprit, il faudrait du moins un peu plus de modération. Je te le répète, mon amie, tu me fais trembler. Tu me fais craindre de t'aller voir, quelque désir que j'en aie.

Après une crise d'en haut, des lettres vives, et presque le marché mis à la main, ou, ce qui est la même chose, le manche jeté après la cognée, il en a succédé de plus honnêtes; et les affaires reprennent leur équilibre. On m'attend pour beaucoup de travail que j'aurai encore à Paris. Mais j'ai des chagrins réels du côté de Dieppe; indépendamment de mes espérances frustrées pour le temps et de bien loin même, l'aigreur s'y est mise, et je ne sais plus comment les choses commencées tendront à leur fin.

Adieu, mon amie; le courrier et mille affaires me pressent et me forcent. Je t'embrasse de tout mon cœur.

CV

Marie Phlipon à Roland.

13 décembre 79.

J'étais portée, comme il m'arrive souvent de le faire avec toi, à te répondre après avoir lu ta lettre. J'ai gagné

sur moi d'attendre : c'est déjà une victoire. Si j'eusse toujours fait ainsi, tu ne m'aurais pas trouvée aussi vive. Je ne te dirai point que ta santé m'inquiète et m'afflige ; mais si mes prières, si ma tranquillité sont pour toi de quelque considération, tu auras pour ta personne tous les soins et les ménagements qui peuvent servir à son bien-être. J'ai eu de ces crises, elles m'ont sauvée. Je te voudrais du repos ; l'inutilité de ce souhait me tourmente.

On dirait que tu mets dans tes jugements à l'égard de mon père un peu de cet excès que tu me reproches sur quelques autres objets ; j'ose plus espérer ou moins craindre que toi. Que veux-tu, mon ami ? avec une âme brûlante qu'on ne modère pas à volonté, il faut se sacrifier à quelqu'un ; je serai fille dévouée, puisque des relations qui me restent celle-ci conserve le premier rang. Mon père semble convaincu (soit qu'il l'ait réellement imaginé sur ce que j'en ai dit ou qu'il cherche à se le persuader) que le projet de cultiver et de tirer parti de quelques talents est le principal motif qui m'a fait entrer dans mon nouvel asile comme propre à favoriser ce dessein. Au reste, celui de détruire mon cabinet, formé dès mon départ, annoncé comme je te l'ai dit et toujours subsistant, n'a pas encore été suivi de l'exécution qu'il remet progressivement au temps le plus prochain. Je ne sais si je suis pour quelque chose dans ce délai.

Tu fais assez gratuitement la supposition d'une alternative bien terrible entre ma cousine et moi. Mlle Dp. a beaucoup d'âme, assez d'esprit, d'expérience et de préjugés, et n'a pas, que je sache, jamais aimé. Elle juge les hommes, en général, avec hauteur et même mépris, et elle regarde les femmes qui aiment à peu près comme des dupes. Instruite de notre affaire, témoin des impressions,

quelquefois effrayantes, de tes seules lettres sur moi, connaissant tous mes chagrins d'ailleurs, et s'intéressant à mon bonheur avec une sorte d'enthousiasme, elle fut outrée du renversement des espérances qu'elle considérait, pour ainsi dire, comme siennes; et, s'en affermissant d'autant plus dans sa façon de voir, elle fit tout pour m'y amener. Elle croyait sans doute ma tranquillité attachée à ce changement, et son amitié la rendit aussi active qu'ingénieuse pour chercher à le produire. Obsédée, déchirée de tant de façons, je doutai quelquefois que j'eusse tort ou raison; mais, ne pouvant m'arracher au sentiment dont j'étais pénétrée, je fus tout ce que tu me vis être. Mlle Dp. me parut, tour à tour, importune, sensée, consolante, haïssable; je gardai pourtant assez d'empire sur moi pour ne pas la mortifier, et je finis par résoudre qu'elle ne peut ni me juger en tout, ni t'apprécier convenablement. Je pardonne à ses intentions les tourments qu'elle m'a causés; je la vois toujours, elle ne me chérit pas moins, seulement je ne parle plus de toi avec elle, ou je le fais avec autant de retenue que de brièveté lorsque ses questions (assez rares présentement) m'obligent à cela nécessairement. Je vois qu'elle s'imagine encore que ton voyage est une amorce jetée en l'air pour filer la corde en s'éloignant, mais que jamais tu ne te présenteras à mes yeux. Tu croiras facilement que si toutes ses imaginations n'avaient été plus spécieuses que cette dernière, elles ne m'auraient pas fait grand mal.

Quant aux autres parents (excepté une petite femme, que tu as vue, dont l'excellent cœur et la tendre amitié me charment et me consolent, et l'oncle de Vincennes, à qui je fais assez penser ce que je veux), ils ont l'esprit si court et si tortu que c'est une pitié. Jugeant toujours d'après

l'événement, inconséquents jusqu'au ridicule, bavards, maladroits, que sais-je ? ils m'aiment, il est vrai, c'est la seule chose dans laquelle ils ne varient point, je ne sais pourquoi. Mais, en vérité, il serait presque honteux d'être toujours approuvée par eux, et ils ne donnent guère cette humiliation, car ils changent d'avis, sur une même chose, selon que souffle le vent. Ils m'ont tracassée, comme à plaisir. Ce que je trouve d'enrageant, c'est qu'il faille encore leur en savoir bon gré en faveur de leur attachement ; aussi ne leur manquerai-je jamais quoiqu'ils me fassent mourir d'impatience, mais je bénis sept fois mon cloître et ma solitude lorsque je rentre m'y renfermer, et m'y soustraire à tous les propos. Entre plusieurs particularités fort différentes entre elles, en voici une qui te peindra mes gens. D'abord, ils ont été conter l'affaire de la substitution à quelques personnes qu'ils n'ignoraient pas pouvoir en instruire mon père ; ensuite, apprenant que mon père la savait et en était extrêmement affecté, ils sont venus lui protester qu'ils n'avaient jamais songé à rien faire de semblable envers lui ; cependant la chose existe toujours. Si tu connais quelque chose de plus sot et de plus maussade que cette conduite, je te permets d'envoyer promener toute la race humaine jusqu'à moi inclusivement. Je te donne cet échantillon, juge du reste. Le moyen de conserver un sens rassis au milieu d'êtres si gauches et si dégoûtants ? il n'y a plus que le choix, d'être misanthrope, ou de faire comme Démocrite. Avec une âme forte on va rapidement aux extrêmes, puis après tant d'oscillations, on en vient sans doute à l'équilibre d'une sage modération. Attends-moi là, tu m'y verras enfin. O douce paix du cœur, aimable égalité, amitié touchante, il est bien temps que vous remplaciez pour moi ce sentiment

impétueux, dévorant, délicieux quelquefois, souvent terrible, dont je fus la proie! Eh bien, mon ami, tu aurais donc le courage de passer à Paris et d'aller par delà sans me voir? La raison guidera tes pas sans doute; va, fais ce que tu crois être le mieux, c'est le vrai moyen de t'assurer une satisfaction constante, et c'est par cela même ce que je préfère à tout. Je suis sérieusement attristée de ce que tu m'apprends de Dieppe : d'anciens amis ne se remplacent jamais et l'aigreur avec eux est le poison le plus redoutable. Donne-moi des nouvelles de ton frère de Longpont, si tu en as; donne-moi des tiennes, ménage-toi bien ; c'est de ta santé, du charme de ton existence que j'attends, autant que de la raison, et le calme et la joie. Point de commentaires sur ma feuille coupée; c'était le reste de mon papier. Il est bien tard, adieu.

CVI

Roland à Marie Phlipon.

19 décembre.

Je t'écris, mon amie, à la hâte, comme tout ce que je fais depuis quelque temps, fatigué, harassé, mécontent de tout le monde et de moi-même; imagine un état pire. J'ai arrêté une place enfin; je pars demain en huit, c'est-à-dire le 27, par la diligence, pour arriver le 28 au soir à Paris, où, suivant les lettres que j'attends de mon frère, je ne ferai que coucher, pour me rendre le lendemain dans la matinée à Longpont, et revenir à Paris vers les Rois. Jamais on n'eut tant besoin d'une petite vacance, de quel-

ques jours de repos. S'ils ne me remontent pas, je crains une maladie sérieuse ; et si elle arrive, je dis adieu à la compagnie, ennuyé des misères de ce monde, et peu touché de faire ce qu'il faudra toujours faire, un peu plus tôt ou un peu plus tard.

Tu parais, mon amie, t'affecter de mon passage à Paris sans t'aller voir, et tu m'en fais d'avance de doux reproches. Mais considère que je n'ai que ce moment de repos ; que du moment que j'aurai paru à Paris, qu'on m'y saura, je serai accablé de travail, et je n'en pourrai plus démarrer. Je te verrai en arrivant : le plus tôt qu'il me sera possible. Tu auras vu déjà bien des fois l'aînée de tes amies, elle part demain : tu le sais sans doute. J'ai prié son frère de me retenir un appartement dans ses quartiers. Il me semble qu'il ne s'y prête guère. Je le vois peu chez moi ; je vais rarement chez elles ; il est plus rare encore que j'y trouve quelqu'un. Je vois moins de monde que jamais. Je ne sais ; mais tout va mal. Il y a plus de deux mois, depuis que tu l'as vu à Paris, que je n'ai reçu des nouvelles de mon frère ; ainsi nous mourrions bien l'un ou l'autre, longtemps avant que le survivant en sût rien. Voilà à quoi se réduisent les consolations qu'on a à attendre de ses amis et de ses proches. A l'égard de Dieppe, j'ai mis beaucoup du mien. J'ai pu être haut et raide avec mes supérieurs, c'est tout ce qu'ils ont pu me reprocher ; aussi l'ont-ils fait ; j'ai été prêt à envoyer ma démission. Je ne sais trop si les choses sont raccommodées ou plâtrées ; je verrai cela : elles sont du moins assoupies. Je n'ai pu qu'être, au contraire, horriblement affecté de la part de mes amis, et je n'en reviens point encore. Je crains d'écrire parce que je ne saurais éviter une teinte violente de la disposition où je me trouve. Je dois pourtant une

lettre à l'épouse qui, prenant le change sur le sujet de ma peine, m'a écrit des choses honnêtes. Encore une fois, je ne sais ; mais je suis triste et mécontent. Écris-moi avant mon départ : donne-moi de tes nouvelles, et encore lorsque tu auras vu ton amie.

Adieu ; je t'embrasse de tout mon cœur.

CVII

Marie Phlipon à Roland.

21 décembre, au soir.

Elles auront prévenu ta demande, ces nouvelles que tu veux avoir. Je t'en donne encore : il m'est doux de te les voir souhaiter; après le plaisir de recevoir tes lettres, je n'en ai pas de plus grand qu'à t'écrire. Mon ami, comme tu es triste ! comme tu m'affliges! Hélas ! j'aime mieux encore que tu me peignes la mélancolie qui t'accable que de me dissimuler l'état de ton cœur. Pourquoi t'abandonner ainsi? Faut-il, lorsque la paix et l'espérance de l'amitié commencent à renaître dans mon âme, que je les voie s'éteindre en toi et que je les perde sans retour? Serait-il vrai qu'il n'est plus rien à tes yeux de propre à charmer l'existence et à diminuer le fardeau de la vie? N'ai je plus aucune influence sur ton être? Dois-je renoncer à l'idée de le consoler par l'affection douce et puissante qui me dévoue à lui? Sais-tu tout ce que tu peux pour mon malheur, à quels excès pourrait me porter ton affliction ou ta perte? Mon ami, j'ai appris comme toi à regarder d'un œil indifférent le dernier pas de ma carrière, mais tu sembles te plaire à rapprocher le terme de la

tienne et à me le présenter (je dirais presque cruellement) comme si tu pensais qu'il ne pût me toucher ou que tu ne te souciasses nullement de ce qu'il produirait sur moi. Quoi donc de si affreux est répandu autour de toi pour t'inspirer un si parfait dégoût? Les tiens te chérissent et ne t'offrent pas de sujets de plainte; tu es fait pour apprécier mieux que personne le bien de pouvoir resserrer par l'estime les liens formés par le sang. Ton état, laborieux sans doute et suivi, comme toutes les choses de ce monde, de quelques disgrâces, est d'ailleurs, par son utilité, par le mérite qu'il suppose, les talents qu'il exerce et la manière dont tu remplis toujours ses devoirs, analogue à ta personne, honorable en lui-même et satisfaisant pour ton cœur. Tes amis... eh! quelques nuages élevés entre eux et toi doivent-ils te faire douter de leur sincère attachement? Un malentendu suffit pour blesser et indisposer des gens sensibles qui ne peuvent se trouver en présence et s'expliquer de vive voix; et combien de circonstances sont capables de l'amener? De ce premier pas on avance rapidement, on se chagrine, on s'aigrit, on se brouille si l'un ne sait pas assez tôt revenir et s'arrêter. Va, mon ami, j'ai toujours foi à la vertu, à la franchise; le motif de ma créance est dans mon cœur, et certainement tu en as un semblable; d'après cette créance, je suis persuadée que des hommes sensés, honnêtes, estimables enfin, qui te connaissent depuis des années, t'aiment d'autant et te l'ont prouvé, ne peuvent changer à ton égard. L'humeur rend coupable de quelques injustices qu'il faut savoir se pardonner. Les tracasseries particulières à chacun excusent assez cette humeur, qu'elles excitent souvent violemment, et qui donne sa teinte affligeante à tous les objets qui nous environnent. Tu m'as peint ton ami de Dieppe, si doux, si

vrai, si bon : eh bien ! il n'a pu cesser d'être tout cela; l'homme subsiste, il n'est peut-être qu'éclipsé; s'il s'est abusé à ton sujet, il ne saurait l'être pour longtemps. Je suis bien aise que tu aies mis du tien avec lui; ménage ta réponse, calme ton âme et tes soucis avant de la faire. Hélas! ce sont ces expressions écrites que rien ne tempère et n'explique, échappées au sentiment contraint ou exalté, qui portent avec elles le poison et la mort.

Mon cher ami, mon frère, où es-tu? qu'est devenu ton courage? Tu jettes sur l'univers des regards qui semblent lui dire adieu; rien ne t'y intéresse plus : rien? Ta situation est la même qu'elle était l'an passé, tes relations ne sont point changées; des songes séduisants et terribles t'ont troublé, mais tu as fait enfin ce que tu as cru devoir faire et tu te retrouves à la même place. Faisons ensemble un nouveau pacte au réveil de la raison : qu'un jour égal et doux éclaire à jamais l'asile où l'amitié nous recueille, et que le souvenir attendrissant de nos maux ne soit qu'un lien de plus. Tu dois connaître mon âme, trop ardente peut-être, mais qui n'est pas incapable de retour ni de se commander elle-même ; après tant de crises effrayantes qui l'avaient transportée si loin, il fallait sans doute qu'un nouveau coup vînt la frapper, rappeler sa force et l'obliger de se raidir contre le sort; il ne m'a pas manqué. Les circonstances m'ont fait découvrir chez l'un des miens, fait par son âge et sa qualité pour remplacer mon père, et que j'estimais d'une trempe ordinaire sans le mettre trop haut, une fausseté de caractère qui ne s'imagine pas aisément, et une suite de procédés à mon égard conséquents à cette fausseté que je m'étais dissimulée naturellement. Cette découverte et tout ce qui tient à cela m'a fait une sorte de bien. Mon

âme indignée, soutenue par le sentiment de son indépendance, s'élève au-dessus de ces vils oppresseurs; je ne les hais point, je les dédaigne, je me tais, je montre un front serein, et réellement dégagée des illusions qui me rendaient sensible aux sottises d'autrui, je ne crains et n'espère rien d'eux, ni de mes semblables en général. Les détails relatifs à ceci ne pourraient s'écrire sans dégoût et sans confusion. O mon ami! reste-moi, afin que je puisse estimer quelqu'un : toi, toi seul, peux mêler des charmes attrayants au plaisir sévère de remplir mes devoirs qui sont ma première passion. Je passe mes jours suivant le plan que je te traçais; la vie que je mène a rétabli ma santé que soutient une constitution robuste ; je n'ai pas perdu mon énergie, je me sens dévouée à tout ce qui est bien, sans en attendre le moindre avantage extérieur. Mais il semble que j'aie réuni sur ta tête l'intérêt qu'autrefois je partageais en diverses portions sur un grand nombre de personnes ; ton malaise me fait souffrir plus que ne feraient les persécutions de tout le genre humain. Mon existence tient à la tienne : s'il faut que ton courage, tes efforts, tes soins et l'amitié ne rétablissent pas ton bien-être, j'ignore ce que je deviendrai, ou plutôt, je sens ce qu'il faudrait résoudre. Tu m'apprends le départ de l'amie; je n'ai pas eu de nouvelles depuis celles que je te communiquai ; j'ai été aujourd'hui chez ses parentes, où j'ai paru recevoir la première annonce de son arrivée. Je ne la verrai pas problablement de deux jours; j'expédie cette dépêche en attendant. L'éloignement où je suis de la poste, et les petits ménagements que j'ai à garder pour ne pas éveiller la curiosité de mes nonnes ne mettent pas toute la promptitude que j'aime dans l'envoi de mes lettres. Me laisserais-tu jusqu'aux Rois sans savoir ce que tu deviens,

comment tu te trouves? Le pourrais-tu? Comme tu me ferais souffrir ! Adieu, mon ami : ranime ton courage abattu, tu vois trop noir : giudice ingiusto della cose è il dolor (1); je le sais par expérience. Laisse le sentiment répandre une douce nuance sur les objets, te rappeler à la vie, au bonheur, et me donner ainsi l'unique que je puisse goûter désormais.

CVIII

Roland à Marie Phlipon.

Triomphe dans ta retraite, mon amie. Quel est donc ton empire, et dans quel état m'as-tu jeté ! Dis ensuite que je ne t'aime pas : désole mon âme, et accable mon cœur. Je croyais que ta vue allégerait tous mes maux ; elle y a mis le comble. Je t'ai vue triste, affectée; tout ce que tu m'as dit dans la confiance, dans l'effusion de l'amitié, tes pleurs, tes soupirs, ce je ne sais quoi qui ne savait pas lire dans mon cœur, qui me reprochait tes peines et les miennes, tout me déchire. Tu m'aimes... eh! ne serait-ce pas tout dire ! serais-tu donc une énigme? je ne me connais plus. A quoi es-tu occupée en ce moment? que fais-tu? que penses-tu? Mon amie, entre les malheurs qui nous poursuivent l'un et l'autre, le plus triste sort m'est réservé. J'ai tort peut-être de te le dire; si c'en est un, j'ai eu celui de te voir. Explique-moi moi-même : fais que je sois moins malheureux : mais tu l'es, et tu es incapable de concourir à mon bonheur aussi longtemps que le tien te

(1) La douleur est un juge injuste des choses.

sera aussi indifférent. Malgré toutes tes démonstrations, je me sens forcé de partager ces anxiétés qu'éprouve le sentiment, dans le dégoût des choses et l'indifférence commune des êtres. Je ne sais si tu m'aurais fait plus de mal de me haïr. Ne t'offense point, mon amie, plains-moi.

Je n'ai point pensé à te parler de tes papiers que j'ai actuellement sous les yeux. Je te les porterai peut-être, la première fois que j'irai te voir : ce qui dépendra d'où je partirai. Il était en effet plus tard que nous ne croyions; qu'en ont dit, qu'ont pensé tes dames?

CIX

Marie Phlipon à Roland.

Je ne sais pas triompher quand tu souffres et j'ignore quelle victoire j'ai pu remporter nouvellement. Sans être aussi déchirant que tu me peins le tien, mon état n'est guère plus doux. Je sens plus fortement le besoin de te voir depuis que je t'ai déjà vu. Mon cœur est sans reproches : hélas! il n'est pas content. Si je suis une énigme, tu en as le mot puisque tu vois que je t'aime : qu'ai-je de plus à dire? que veux-tu de moi? que puis-je à ta félicité? N'as-tu pas déterminé qu'il ne nous était plus permis de penser à y travailler ensemble? Ah! l'amitié sans doute dédommagerait de tout, si elle était libre d'agir! Crois-tu que je me fasse illusion, au point d'imaginer que ma tendresse et mon dévouement suffisent pour charmer ton existence, tandis que, séparés pour jamais, nous demeurons privés de cette société constante dont les dou-

ceurs journalières consolent l'âme, font supporter la vie et deviennent si nécessaires lorsqu'on a parcouru quelqu'espace d'une carrière laborieuse et pénible? Je sais parfaitement que tu n'es pas heureux, c'est mon premier tourment : je vois également que je ne puis te le rendre; quel bien peut m'en rester? Avec ta manière d'être, ton âge, ta situation, tes épreuves, il te faut une compagne ; prends-la, sois heureux par elle si tu peux le devenir. J'aurai moins de douleurs, car je ne souffrirai plus que pour moi; le temps endormira mes maux. A parler exactement, je ne suis pas malheureuse, je n'ai plus la moindre prétention au bonheur. Espoir, crainte et désir, tout est mort dans mon cœur; je suis au-dessus des revers et n'attends point de succès. Il est des devoirs dont l'idée séduisante me fit envisager avec délices l'occasion de me les imposer; les circonstances me l'ont ravie. Il me reste d'autres obligations à remplir; toujours il en existe pour la vertu, et le bien de les observer tient lieu de tout autre aux âmes fortes. Je n'estime pas mon espèce, je ne hais rien que le vice et je ne me plains de personne. Je crois que tu as pu te tromper, du moins une fois, sur notre commun avantage; tu ne m'en parais pas moins estimable et je pourrais dire que peut-être tu m'en es plus cher, car tu réunis tous les intérêts, et le malheur en inspire un bien touchant. « Le plus triste sort t'est réservé! » que signifie cette expression sinistre? Je ne l'ai pu lire sans frissonner; j'ai senti un déchirement plus cruel que je croyais ne pouvoir l'éprouver encore. Mon ami, je ne sais, mais il semble que ton cœur oppressé craigne de se répandre devant moi. Quel secret te pèse? quelle inquiétude te dévore? quel avenir t'occupe? quels soins te tourmentent ? Verse tes douleurs, tes idées, tes projets dans

mon sein. Tu veux que je t'explique à toi-même : eh bien! montre-toi sans voile et sans réserve. N'as-tu pas fait ce que tu croyais devoir faire? n'est-ce pas ta disposition habituelle que de faire toujours de même, et n'est-ce pas là l'unique moyen de conserver cette vérité du moi intérieur, cette conséquence des actions avec les principes qui fait la base de la paix? L'assurance d'être aimé de moi, de posséder mon estime et ma confiance ne doit pas manquer à ta satisfaction, si elle y est toujours utile. Si ma vue, mon souvenir, le passé te blessent et t'affligent, s'il faut que tu me fuies et m'oublies... je ne puis le juger ; je te promets seulement de ne point m'offenser, de conserver chèrement ton image et de faire des vœux pour ton bonheur, puisque je n'aurais plus que des vœux à former. O mon ami ! j'étais au jardin lorsque mon Agathe, munie de ta lettre, me cherchait de tous les côtés pour me la remettre. Je me promenais en réfléchissant sur les maux de l'opinion d'une part, et de l'autre sur le bon marché du bonheur pour ceux qui n'auraient ni passions, ni préjugés. J'examinais comment on pourrait se dégager de leurs entraves, et je me disais qu'au moins j'étais dans une position qui facilitait ce grand ouvrage, assez avancé chez moi quant aux préjugés.

Il était effectivement, hier, plus tard que je ne le soupçonnais. On ne m'a rien dit, par une suite de cette considération qui fait avoir des ménagements ; j'ai remercié du silence par un autre qui n'était pas sans expression.

Je compte sortir demain quelques heures, pour une course nécessaire, et samedi matin j'irai voir Mlle Cannet. Rappelle ton courage, souviens-toi que ton bonheur est le seul auquel je sois susceptible de participer.

CX

Roland à Marie Phlipon.

Dimanche soir, 16 janvier.

Est-ce bien là, me disais-je, ce sentiment aussi sublime que j'aime à le croire ? Quoi ! elle ne me dit rien ? j'attends, j'espère, je m'inquiète vainement. O mon amie ! pourquoi ta lettre ne m'est-elle pas parvenue plus tôt ? Un frère est venu me voir ce matin, nous sommes sortis pour aller dîner ensemble. J'ai repassé ensuite à ton intention ; rien encore. Je te trouve enfin en rentrant. Eh bien ! pourrais-tu m'en vouloir ? est-ce ma faute, ton empire ? Non, mon amie, tu ne m'as pas bien connu ; tu m'aurais pu mieux juger, mais tu m'as toujours aimé, sans doute. Que ne voudrais-je pas te dire ?... Surtout que ton amie n'aie jamais le moindre soupçon de la réalité de mes sentiments. J'ai été invité par un joli petit billet du frère, pour mardi : tu faisais ton rôle dans l'invitation. Je me levais, mais encore sur mon lit, je n'ai pu faire qu'une réponse verbale; à ma douleur, elle a été négative. Le cousin m'avait invité pour ce jour-là, et la parole était donnée. Comme c'est fort loin, et qu'on se met tard à table, je désespère de te trouver encore. Un autre frère arrive demain ; mercredi nous dînons ensemble dans l'île Saint-Louis, et delà nous irons te voir, si cela peut s'arranger. Fais en sorte d'y être, et que ton amie n'y soit pas. Au nom de l'amitié, et plus encore, ménage ta santé : je ne te recommande que cela. As-tu reparlé de moi à ton Agathe ? Sois vraie : je ne t'en saurais pas mauvais gré, puisque tu le juges digne de toi.

CXI

Marie Phlipon à Roland.

Jeudi à deux heures, 20 janvier 80.

Pour avoir ri en ta présence, je n'en aurais pas moins pleuré bien amèrement dans ma retraite, si la journée s'était passée sans que je reçusse de tes nouvelles; j'ignorais ce que tu pouvais m'écrire, mais je sentais qu'il me fallait une lettre. Je ne ferai point de mon apparente gaieté un sujet d'excuses ou de trophée : le même sentiment qui me la donne à tes yeux me gêne pour te l'expliquer. Je ne cherche ni à t'attendrir, ni à t'affliger : je voudrais que tu vécusses heureux et j'imagine, en te paraissant moins à plaindre, gagner d'autant pour ta tranquillité. Seule avec toi, tu m'émeus trop : la vue d'un tiers me soutient. Je suis charmée que ton frère me vienne voir, car j'aime bien à parler de toi avec un autre qui te connaisse et qui m'entende. Je ne puis, sans doute, répondre d'avance à tes questions, mais je peux te promettre de ne rien dire que je ne pense : je n'en aurai pas le moindre mérite, faire autrement me serait impossible. Mon ami, que veux-tu savoir? je te l'avoue, dans l'état d'angoisses où je te vis et d'après ce qui s'était passé, je me figurai que, pressé par ta famille de former une alliance qu'elle te proposait et comme forcé de la contracter par diverses raisons, mais balancé par une inclination que ma présence renouvelait, tu te trouvais dans une de ces crises terribles où le penchant et la raison se combattent avec violence, et déchirent cruellement le cœur incertain de se livrer à l'un des deux. Je voulais, à tel prix que ce fût, t'arracher

cet aveu, adoucir la situation, raisonner sur elle, t'aider à nous sacrifier tous deux, remplir enfin les fonctions d'une amie vraie, désintéressée; dussè-je en gémir après, loin de toi, dans mon cloître. Te dirai-je tout? ton secret même me fait craindre qu'un enthousiasme généreux n'affaiblisse trop dans ton esprit les considérations de ce que tu dois aux tiens en déférence, en ménagements : voilà ce qui pourrait fournir le chapitre de mes observations.

J'ai tant besoin que tu sois heureux! Je suis convaincue si parfaitement qu'on ne peut l'être qu'en observant rigoureusement tous ses devoirs! Mon bon ami, je te le confesse, l'attachement que tu m'as inspiré a rendu ma félicité dépendante de ce que je pourrais faire pour la tienne; si celle-ci demande que je t'engage, comme Régulus, à ne plus t'occuper de mon sort, je le ferai. Je puis être victime muette et tranquille de la douleur; mais, au comble du bonheur, je ne saurais rien goûter si je trouvais le plus léger reproche dans mon cœur. Voilà ce que je suis, ce que je veux être, à telle place que je vive et meure.

Tu m'aimes, je le vois, je le sens, je le crois : cette douce assurance pénètre mon âme, elle efface les sombres impressions que l'idée d'un affaiblissement avait formées. Hélas! quelles sont donc les contradictions du sentiment? Moi qui t'inviterais à m'oublier, si la raison t'en faisait une loi, je serais affectée, blessée, aigrie, désolée, si l'indifférence te faisait t'éloigner. C'est qu'alors, j'aurais quelque peine à concilier l'opinion de cette âme forte, élevée, noble et sensible, qui mérite toute mon estime, avec l'idée de l'inconstance ou de la légèreté; je redouterais l'illusion, et je n'oserais plus m'approuver avec autant de confiance de ma tendresse comme d'une vertu.

Le soir est toujours l'instant favorable pour se voir plus commodément, même le dimanche. Mon père m'avait proposé de l'accompagner ce jour-là à Vincennes, j'ai accepté au cas qu'il fît beau, et je ne pourrais guère m'en dispenser, s'il faisait une bonne gelée. Le temps ne s'y dispose guère, ainsi j'espère te recevoir. S'il devait en arriver autrement, j'aurais soin de te prévenir.

Tu sais si je t'aime. Adieu, mon ami.

CXII

Roland à Marie Phlipon.

Le jeudi au soir, 20.

J'ai tant besoin que tu sois heureux ! voilà ton texte : voilà une consolation. Malheur à toi si tu l'oublies, ou si jamais tu lui es contraire ! Sois tranquille sur tes observations : et, au nom de toi-même, ne nous faisons pas de monstres pour le plaisir de les combattre. Sache enfin, et sache bien positivement que mes parents m'aiment, qu'ils veulent mon bonheur ; et que la seule chose qu'ils puissent craindre c'est que je n'y travaille pas efficacement. Si tu as assez de confiance en moi, si tu en as en toi-même...

Mon frère te verra : ne lui dis pas que je t'ai écrit une autre fois que pour t'annoncer sa visite. Songe que je le verrai en te quittant. Mon amie, ma bonne amie ! je te verrai dimanche. Ne me donne pas de chagrin : tu en as trop eu. Adieu.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CORRESPONDANCE

ENTRE

MARIE-JEANNE PHLIPON ET ROLAND

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1160.
27

